
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01882029 0


LIBRAR
TRANSFERR


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

DU MÊME AUTEUR

Madame Swetchine. *Sa Vie et ses Œuvres* (16e édition). 2 vol. in-16 . . . . 8 fr. » »

Lettres de Mme Swetchine (6e éd.). 3 vol. in-16. 12 fr. » »

Correspondance du R. P. Lacordaire et de Mme Swetchine (11e édition). 1 vol. in-16 . . . 4 fr. » »

Mémoires d'un Royaliste (4e édition). 2 vol. in-8o ornés chacun d'un portrait en taille-douce. . . . 16 fr. » »

Augustin Cochin (4e édition). 1 vol. in-16 avec beau portrait gravé . . . . 3 fr. 50

Études et Souvenirs (2e édition). 1 vol. in-16. . 3 fr. 50

Le Même. 1 vol. in-8o. . . . . 7 fr. 50

L'Évêque d'Orléans (2e édition). 1 vol. in-12 . . 2 fr. 50

SAINT-AMAND, CHER. — IMPRIMERIE BUSSIÈRE

LETTRES

DE MADAME

SWETCHINE

PUBLIÉES

Par le Comte de FALLOUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SIXIÈME ÉDITION

III



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1901

Lettres de Mme Swetchine

AU COMTE DE MONTALEMBERT.

La correspondance de Mme Swetchine avec M. de Montalembert a peu d'étendue, parce que l'un et l'autre, vivant habituellement à Paris, réservaient, pour leurs entretiens, les sujets qu'ils avaient le plus à cœur ; mais du moins ces lettres en sont un fidèle écho, et à ce titre, je ne manquai pas de solliciter l'autorisation de les publier, lorsque parurent les premiers volumes de lettres. Voici la réponse que je reçus de M. de Montalembert :

« La Roche-en Brény, 11 décembre 1863,

« Mon bien cher ami,

« Je vais vous faire de la peine, mais je ne puis pas l'éviter, à mon très grand chagrin. Après avoir relu, avec autant d'attention que d'intérêt, ces lettres de Mme Swetchine, il m'est tout à fait impossible de con-

sentir à leur publication de mon vivant. Je suis heureux de penser qu'elles sont entre vos mains, et je tâcherai de les compléter quand je serai de retour à Paris. Elles serviront peut-être à défendre ma mémoire contre l'acharnement perfide de ceux qui ne manqueront pas de me poursuivre après ma mort, comme ils m'ont poursuivi pendant ma vie ; mais je me croirais inexcusable si j'autorisais dès à présent la mise en circulation de tous ces panégyriques qui ont absolument besoin d'être purifiés par la mort pour être supportables à la lecture. Si les lettres dont j'ai permis la publication dans la *Vie* ont réussi, c'est parce que l'affection y était tempérée par la sévérité. Il n'y a rien de semblable dans celles que je vous renvoie ; acceptez donc ou subissez de bonne grâce mon *veto*.

« J'autorise naturellement la publication de celles qui ont déjà paru dans la *Vie* ; j'y ajoute volontiers deux ou trois autres qui se rapportent au P. Lacordaire et que j'ai marquées au crayon bleu ; il y a aussi un très beau passage sur M. Lenormant qui fera plaisir à sa veuve et à ses amis, et dont la reproduction me paraît sans inconvénients. Enfin je vous laisse le droit de juger s'il convient ou non de publier une lettre où il est question de ma polémique avec le P. Lacordaire sur l'aristocratie.

« Notez qu'il y a, outre ce qui m'est personnel, des jugements divers sur des personnes vivantes, Sainte-Beuve et d'autres, dont il faudrait, ce me semble, le consentement, et je ne me sens pas en mesure de le leur demander.

« Nous avons été charmés et touchés de l'idée d'élever un hospice Swetchine à Segré, avec le produit de

ces beaux volumes. Croyez que j'apprécie, comme vous, tout le bien qu'ils ont fait et qu'ils font encore, mais souffrez que je réserve un peu de ce bien, en ce qui m'est personnel, pour l'avenir si rapproché où je n'y serai plus. »

Je n'ai jamais relu ces lignes et je ne les reproduis pas sans une profonde émotion, car j'y vois réapparaître M. de Montalembert tout entier, avec son incomparable sincérité envers lui-même, sa clairvoyante résignation dans les luttes de la vie, son calme courage envers la mort. Quoique son arrêt m'affligeât, comme il l'avait prévu, je n'essayai point d'en appeler, et je ne profitai point de la latitude qu'il me laissait. C'était bien assez d'avoir publié dans la *Vie* les lettres en faveur desquelles M. de Montalembert avait fait une si noble exception, à cause de leur sévérité, et je ne pouvais accepter l'exclusion donnée aux lettres qui constataient une croissante et si légitime admiration. Aujourd'hui, à mon inconsolable regret, les obstacles ont disparu. Après cette courte explication, le public, je l'espère, lira ces quelques pages avec un redoublement de sympathie pour celle qui les écrivit et pour celui qui les inspira.

Dieppe, 2 septembre 1831

Votre lettre du 5 août, arrivée à Sidmouth le 13, m'a trouvée très souffrante et presque à la veille du départ, depuis toujours retardé de deux jours en deux jours. L'espoir de vous rencontrer à Londres vers la date désignée de l'excursion que vous y projetiez, me

rendait moins pressée d'écrire. Effectivement, la veille de ce 25 août, j'étais à Londres, mais vous n'y étiez pas, et sir Charles Flint, chez qui j'envoyai, me fit répondre qu'il ne vous attendait plus. Je remis tout alors à mon retour en France, et à peine posée ici, un de mes premiers soins est de vous remercier de m'avoir tenu parole. Je vous entends bien sur ce qu'il en coûte pour ouvrir son âme dans des communications si imparfaites, lorsqu'il suffit d'y descendre par la seule pensée, pour en remuer toutes les douleurs. Dans cette disposition, on recule devant des épanchements qui n'attirent jamais assez tôt un secours ami et consolateur. Votre article m'a fait grand plaisir ; j'y ai retrouvé ce talent empreint surtout de votre caractère, qui annonce quelque chose de si pur et de si primitif. Ah ! comme je demande à Dieu de protéger ce qu'il a mis en vous, d'inspirer celui qu'il a rendu gardien d'un si précieux dépôt ! Le malheur n'a pas, comme vous le croyez, refroidi votre cœur ; il a momentanément abattu votre courage et il est bien simple que vous voyiez, à travers votre tristesse, jusqu'aux hauts intérêts qui vous élèveront au-dessus d'elle. Certes, tous les gémissements nous sont permis ; en nous, autour de nous, nous avons de grands maux à déplorer ; mais je ne crois la foi ni morte ni mourante. Il me semble seulement qu'elle est précisément aujourd'hui dans la position où autrefois était la science, c'est-à-dire que, retirée des masses, elle se concentre avec plus de puissance, de sincérité et d'éclat dans les individus : le vrai progrès des lumières, dans ce qu'on appelait les siècles d'ignorance, remplaçait leur diffusion. La répartition est différente, sans peut-être que la masse de foi dans notre siècle soit

altérée ou amoindrie : et si effectivement le but de la Providence avait été surtout de se ménager, dans tous les temps, des adorateurs en esprit et en vérité, aurions-nous, au milieu de vertus si éprouvées, d'âmes si saintes, d'efforts si généreux, le droit de douter qu'aujourd'hui encore ce but soit atteint ? Je ne touche à un si intéressant sujet que pour me sentir plus impatiente de reprendre des entretiens qui me promettent tant de jouissances à la fois. J'aimais ce que vous étiez avant de vous reconnaître, et depuis il est bien vrai que c'est par une sollicitude toute maternelle que je m'identifie à vous. J'espère que je vous reverrai dans quinze jours ou trois semaines et que rien n'interrompra plus nos rapports. A mesure que j'avance dans une vie déjà avancée, s'augmente en moi le désir de faire passer dans ma vie extérieure les sentiments qui me font vivre, de la rendre la fidèle image du dedans, et par conséquent de rétrécir le cercle de mes intérêts, afin de resserrer davantage les liens qui me sont chers et de ne sacrifier plus qu'aux réalités.

Vous voilà entre votre procès [1] et votre examen de licencié en droit : deux âges d'homme qui devraient être distants. Rien de tout cela n'aura grande action sur vous, ni comme succès ni comme échec. Une âme qui souffre en Dieu est bien forte contre ces vicissitudes qui n'effleurent que l'épiderme. L'étonnante fortune de la souscription d'Irlande [2] est tout

[1] Procès devant la Cour des Pairs pour l'ouverture d'une école libre.

[2] Souscription ouverte dans le journal l'*Avenir*, à la suite des articles de M. de Montalembert sur le Catholicisme en Irlande. Elle produisit environ 80 mille francs.

autre chose ; les choses qu'elle remue sont toujours libres. Je pense comme vous que la terrible menace d'une guerre générale s'affaiblit chaque jour ; les positions respectives sont mieux comprises ; on sent que l'action humaine imprudente ou intempestive pourrait seule empêcher les conséquences naturelles de l'état actuel. C'est bien le moment assurément de prendre à l'économie politique son axiome favori de : laissez faire, laissez passer. Il me semble aussi que Dieu ne punit les hommes qu'en leur disant : Faites. Dans quelle position vient de se mettre le ministère par son seul discours sur le projet de loi de la Pairie[1] ! Tout le monde a raison contre lui et ce qui est plus singulier, il a raison contre lui-même, car ce sont ses propres paroles qui condamnent ses actes projetés. Quelle issue possible à un tel chaos !

Je profite de ma liberté pour retourner immédiatement à Paris ; je vous assure que la pensée de vous y revoir m'est très douce.

19 mars 1833.

Votre souvenir ne me suffit pas, mon cher enfant ; il faut que j'en profite, et voilà pourquoi nous ne nous entendons pas toujours sur la durée de nos lacunes ; je sais si peu comment elles se remplissent pour vous et ce que votre courage a pu faire de vos tristesses ! Dans une telle incertitude, on voudrait s'assurer de chaque moment. Si vous ne vouliez pas venir ce soir,

[1] Discours de M. Casimir Périer qui parlait en faveur de l'hérédité de la pairie et cependant concluait à son abandon.

je vous propose demain soir ou demain matin, selon que votre disposition intérieure en décidera ; c'est parce que je voudrais la combattre que je ne veux pas la contrarier.

Vendredi-Saint, 1833.

Vous étiez bien sûr de ma réponse, mon cher enfant, venez demain soir aussi tôt qu'il vous sera possible ; ces douces et sincères communications s'ajoutent aux saintes préoccupations de cette semaine et n'en dérangent ni l'utile impression ni le bonheur. Ah ! oui, le bonheur ! Mon cher enfant, combien d'années devront s'amasser sur votre tête pour vous persuader qu'il n'est qu'un bien véritable et réel ! L'entrevoir seulement, c'est déjà pour vous avoir répondu à la grâce.

Je vous bénis, cher enfant, et vous remercie de tout ce que vous faites et ferez jamais de bien.

Paris, 26 août 1833.

Mon cher Charles, M[me] de Rauzan, M. Lacordaire, qui vous aiment, vous ont écrit, et moi qui ne vous écrivais pas, je vous aimais aussi, m'occupant et me préoccupant de vous avec une affection aussi tendre que maternelle. Depuis votre départ[1], ma pauvre vie a été bien tourmentée, bien prise, ce n'est vraiment

[1] M. de Montalembert, après avoir passé quelque temps chez l'abbé de Lamennais, à la Chesnaie, était allé achever ses études en Allemagne, où il resta jusqu'à la fin de 1834.

que par les tristesses qu'elle arrive à sa plénitude. Le découragement de ne pouvoir dire tout ce qu'on voudrait, comme on voudrait, me fait très bien comprendre cet homme qui, pressé par la nécessité de répondre, finissait toujours par envoyer chercher des chevaux de poste, pour aller causer avec l'ami qui attendait sa lettre. N'est pas maître qui veut, malheureusement, de prendre ce moyen, et celui qui le prendrait avec vous, à quelles courses vagabondes ne s'engagerait-il pas? Si vous saviez rester là où vous vous plaisez, on serait presque sûr de s'en arranger ; mais votre inquiétude intérieure vous pousse en avant, vous crie : *Dahin! dahin!*[1] Et lorsque vous croyez obéir à des motifs déterminants, je crains bien que vous ne cédiez à un instinct vague de changement. Eh ! mon Dieu ! c'est là peut-être ce qu'il faudra laisser user, pas assez pourtant pour vous laisser entamer vous-même. Il ne faut pas que la lassitude, le dégoût, l'habitude d'une vie oisive et décousue émoussent vos facultés en affaiblissant votre caractère, et vous rendent plus facile l'empire sur vous-même parce qu'ils vous auront amoindri. Toute espèce d'holocauste demande un être vivant et on le cherche vainement dans ces imaginations éteintes ou flétries, dans ces intelligences sans force et sans essor qui prennent souvent l'insouciance et l'inertie pour la supériorité de la raison et le dernier terme de la philosophie. Certes, c'est une autre tendance que Dieu a imprimée à votre âme, qui semblerait avoir été formée sous l'inspiration de cette

[1] Là-bas! là-bas! ce sont les premiers mots de la ballade de Mignon, dans le *Wilhelm Meister* de Gœthe.

belle parole de Platon : Le beau pour arriver au vrai. Voilà ce qui eût enchanté votre existence, si vous ne vous étiez pas lancé si jeune, si faible et si inexpérimenté, dans une lutte de passions et d'intérêts auxquels votre nature même vous rendait étranger. Vous ne saisissiez, dans ces questions, que leur face désintéressée et pour ainsi dire poétique ; mais vous n'en étiez pas moins dans la mêlée, portant ou recevant les coups, et vos intentions, restées droites et pures, n'ont pu empêcher que vous ne ressentissiez intérieurement les fâcheux effets d'une route fausse et téméraire. Aussi, avec l'âme la plus haute, la plus honnête, un cristal qui est presque un diamant, avec des mœurs irréprochables, de la foi, une piété sincère et tout ce qu'elles entraînent de sentiments élevés, vous n'avez ni la douce joie du cœur, ni sa douce paix ; vous êtes abattu, troublé, mécontent de vous-même. Mon cher Charles, si vous étiez vraiment resté dans l'ordre, votre cœur, même souffrant, même désolé, n'eût point connu de tels ravages. Ce qui le met si mal à l'aise, c'est la conscience, qui de si près touche au cœur que leurs troubles et leurs voix se confondent. Vous vous sentez arrêté dans votre course, mais vous ne voulez pas vous dire qu'il faut revenir sur vos pas, ce qui coûte particulièrement à ceux dont le retour n'est pas commandé par ce que les hommes appellent exclusivement la vertu. Dans le monde des opinions et des idées, j'en conviens, l'illusion est plus facile, l'erreur moins saisissable ; mais on arrive aussi à soulever son masque, et on y arrive surtout par la simplicité de vues et d'intentions. C'est en me livrant à des espérances tout opposées, que vous me trouverez,

mon cher Charles, beaucoup plus indulgente pour cet injuste et mélancolique découragement qui vous dépouille de toute confiance dans votre avenir et qui vous fait croire que vous êtes condamné à rester seul, par la seule raison que vous ne possédez pas, à vingt-trois ans, le plus grand bonheur que comporte cette vie, celui d'une union intime et sainte. Vous n'auriez donc pas su attendre Rachel? Je conçois très bien que le tableau de la félicité de votre jeune et intéressant ami ait donné un nouvel aliment à votre besoin de bonheur à vous-même ; j'accorde même un peu de tristesse à des souhaits qui ne sont pas près de s'accomplir, mais rien au delà. Mon cher Charles, par cela même que je vous crois capable d'une affection profonde, que je vous crois digne de l'inspirer ; j'espère que la Providence bénira des vœux qui sont presque un mérite dans un cœur d'homme. D'ailleurs, je n'ai qu'à regarder, écouter autour de moi, pour me convaincre que toutes les chances sont en votre faveur. A des degrés différents, et avec cette variété de caractères que les âges, le plus ou moins d'ancienneté de rapports, la nature des esprits, impriment à une même affection, je ne sais pas d'homme plus aimé que vous ; tout est spécial, solide et affectueux dans la bienveillance que vous inspirez. Cependant, je l'avoue, mon plaisir n'est tout à fait complet que dans l'abandon de cette double confiance qui nous fait échanger, à M. Lacordaire et à moi, toutes nos craintes, toutes les pensées d'espérance et de consolation dont vous êtes la source. Cet ami-là vous connaît bien ; je n'ai pas eu comme lui le temps de découvrir, mais je m'en passe. Ma reconnaissance a été bien mêlée de surprise en

apprenant que la comtesse d'Uglan[1] avait quelque souvenir de moi. Je l'avais bien perdue de vue et ce m'est une chose bien douce de la retrouver votre amie et si généreuse. Il vous reste pourtant encore des vœux à former pour elle et plus encore peut-être que des vœux, de sages et saintes paroles, si elles sont provoquées, et, dans tous les cas, la vue de la puissance de la vérité une et absolue sur votre esprit et votre âme. Par cela même qu'ainsi que vous le dites, « votre chute serait une occasion de scandale », votre fidélité pourrait exercer une salutaire influence, et c'est cette double action sur les autres qui vous aidera, mon cher enfant, à vous maintenir vous-même. Je viens de lire le volume de controverse de *Thomas Moore;* c'est un livre fait avec de l'érudition et de la raillerie d'autrefois, qui est en même temps instructif et superficiel. Ce qui s'adresse naturellement aux gens du monde et surtout aux Anglais, le tableau de la nature du protestantisme, fait par le professeur allemand, est bien conçu ; il n'y a jamais eu que deux camps, et il y a toujours eu deux camps. La première hérésie dans l'histoire de la primitive Eglise a commencé le protestantisme, et une première pierre déplacée dans l'édifice a dû logiquement conduire à son entière démolition. De là le symbole du protestantisme très justement appelé : *the creed of unbelief*[2] ; de pures négations qui n'existent que par la substance qu'elles révoquent en doute, comme l'ombre n'existerait pas sans le corps. Adieu, mon cher Charles,

[1] Fille du maréchal comte de Stedingk, qui avait été ambassadeur de Suède en France et en Russie.

[2] Le *credo* de l'incrédulité.

vous voyez bien que je cause avec vous comme si nous avions causé hier : c'est qu'il y a des points que nous sommes sûrs de retrouver les mêmes, sans nous soustraire pour cela à la loi du progrès. J'espère avoir bientôt de vos nouvelles et j'attends M. Lacordaire pour m'en donner et se charger de cette lettre.

Paris 17 novembre 1833 [1].

Mon cher Charles, c'est bien des chagrins que je vous sais à la fois et vous pouvez penser combien ma préoccupation de vous est triste et continuelle. quand j'ai tout lieu de vous croire profondément atteint. Sans partager vos espérances au même degré, j'ai suivi avec anxiété vos alternatives si tranchées et si vives de crainte, de confiance, d'attente et de douloureuse surprise.

Ce qui me rassure sur vous, mon cher Charles, ce qui me donne vraie confiance dans votre destinée, ce sont les épreuves qui ont toujours suivi vos torts, vos imprudences et vos déviations. Vous n'êtes pas châtié, car rien n'est irrévocable dans vos peines et votre situation ; vous n'êtes pas abandonné non plus, car la foi et toutes les vraies consolations vous restent ; mais vous êtes sans cesse averti. redressé,

[1] A cette date, les journaux français avaient publié une lettre du pape Grégoire XVI à M. de Lesquen, évêque de Rennes, lettre dans laquelle était indiquée, entre autres symptômes de la révolte imminente de M. de Lamennais, la publication du livre du *Pèlerin Polonais* de Mickiewitch, livre qui avait été traduit par M. de Montalembert.

rappelé dans une voie plus droite et plus sûre. Si vous résistiez encore à ces solennelles admonitions, vous rendriez toujours plus coupable la lutte dans laquelle vous vous êtes volontairement engagé. Si votre foi n'y périt pas, sous quels auspices, en tardant encore, rentrerez-vous dans la vérité ? Que lui apporterez-vous comme hommage et comme sacrifice ? La jeunesse a cela de bon : on est indulgent pour elle, quand elle faiblit, et on lui sait gré du retour ; mais il ne faut pas l'oublier, votre jeunesse a commencé de si bonne heure, par une activité intempestive, qu'elle a beaucoup moins d'années à courir que les jeunesses communes. Vous avez sûrement pensé, mon cher Charles, à la peine réelle que me causeraient et la haute improbation que vous avez encourue et la publicité qui vient de lui être donnée. Contrister un père me paraît mille fois plus affligeant encore qu'indisposer un juge qu'on révère. Et que ne puis-je connaître la disposition où ce blâme redoutable vous a trouvé, les sentiments qu'il a excités, ceux auxquels vous vous êtes livré ! Je repousse loin de moi toute crainte, mais j'arrête aussi l'essor de mes espérances, qui, pour être pleinement justifiées, demanderaient un abandon si généreux, si pur, si catholique, à la voix paternelle, et manifesteraient si intelligiblement une soumission tendre, profonde et sans réserve. Mais voilà, je me le répète, des espérances auxquelles il ne faut pas se livrer ; et pourtant, en reconnaissant la nécessité de disjoindre vos convictions politiques d'avec vos convictions religieuses, vous n'imaginiez pas, je présume, les garder violemment opposées les unes aux autres ; en

reconnaissant un grand naufrage, vous ne voudriez pas, je l'espère encore, même dans ce qui n'est pas exclusivement du domaine de la foi, cesser de consulter cette étoile unique qui fait la vraie sécurité du navigateur. Oui, je puis bien le dire, j'ai vivement désiré pour vous quelques années de silence et d'obscurité ; je vous aurais donné pour devise : *ama nesciri ;* mais le silence qui aurait pu me satisfaire n'est pas celui qui, dans les circonstances présentes, semblerait confirmer toutes les imputations, en admettre l'entière et froide acceptation. Je vais plus loin : se taire, ce serait braver, et si la parole poursuivait une direction si hautement blâmée et interdite, je ne sais quelle expression suffirait pour qualifier une telle aberration dans un catholique. C'est un scandale qui sortirait de cette minorité sainte, dont l'union a fait notre force et notre consolation jusqu'ici. Mon cher Charles, pensez, je vous en conjure, que depuis le plus petit des fidèles jusqu'à leur chef, tous ont les yeux sur vous, et que de votre attitude actuelle dépendra peut-être cette destinée qu'on ne fait que préparer sur la terre. Vous distinguez trop les devoirs du prêtre de ceux du simple chrétien : ils sont presque également obligatoires, et presque dans tous les cas ; et puis, est-il purement laïc, celui qui a entrepris de servir activement la religion dans tous ses besoins, dans tous ses intérêts, celui qui a proclamé sa foi, son amour, son dévouement pour elle ? Il ne fallait pas approcher de l'Arche sainte, aider à la soutenir, si un jour vous pouviez vous condamner, à cesser pour elle vos combats et vos efforts, et cela pour essayer de faire triompher de chimériques utopies ! Il me semble voir dans elles cette hérésie des

Millénaires, qui tentait de naturaliser sur la terre une félicité qui attend d'autres cieux. C'est le déplacement d'une idée vraie, de ce pressentiment d'une immortalité heureuse, quand le péché détruit aura laissé le champ libre à la clémence, à la paix et à la justice. Quittez ces vains songes, mon cher enfant, quittez la source de ces brusques et violentes excitations, qui sont funestes même au talent. Le vôtre a souffert des excès auxquels votre intelligence s'est laissée entraîner ; il a souffert aussi de la division qui s'est mise dans votre conscience et dans votre esprit. Ces deux causes réunies font de l'époque actuelle, pour votre talent littéraire, une vraie époque de transition ; votre intelligence mue. Faites ce qui vous paraîtra le plus difficile : dans votre disposition actuelle ce sera le meilleur ; et puis laissez pousser et se fortifier vos nouvelles plumes, avant de reprendre un plus noble et plus éclatant essor. Je ne connais pas M. ***, je ne sais rien sur l'influence possible de son contact avec vous, et pourtant je regrette votre séparation. C'est presque toujours par ce que les cœurs ou les caractères ont de moins bien que l'on se sépare, et même là où la séparation est ordonnée, trop souvent le motif moral est le prétexte, et nos défauts la véritable raison. Je voudrais seulement que cette expérience, sans vous rendre moins confiant et moins dévoué en amitié, vous avertît de ne pas engager trop promptement et trop imprudemment toute la vôtre ; les ruptures font toujours tache dans la vie, et vous ne savez point encore combien ce souvenir reste, à travers les années, ineffaçable et sombre. Mais vous êtes trop riche d'affections, de sollicitudes, d'habitudes douces et anciennes, et, comme les riches, vous dissipez.

C'est une particularité remarquable, dans un homme de votre âge, que le nombre d'ennemis irréconciliables que vous vous êtes faits, et aussi le nombre d'affections véritables que vous avez su vous concilier. Entre ces deux foules, l'indifférence ne trouverait pas la plus petite place. Et n'avez-vous pas trouvé grâce encore devant ce qui différait le plus de vous !

Emmanuel de Brézé est venu passer quelques jours à Paris et il m'a parlé de vous comme le plus chéri des abandonnés. Et votre ami Lacordaire, ce favori par qui vous avez voulu être supplanté dans mon cœur, qui prend chaque jour davantage dans mon estime, et dont je vous voudrais tant la pénétration, la rectitude et la vraie indépendance ! Mon cher Charles, ne me rendrez-vous pas en vous tout ce que mes vœux, mes prières y ont mis ! Vous savez si vous pouvez et me réjouir et m'affliger, et dans ces émotions maternelles que vous m'avez fait connaître, je ne veux pas croire que ce soit aux seules douleurs de Rachel que vous me condamniez.

Paris, 11 décembre 1833.

Vous aviez bien raison de penser, mon cher Charles, que votre lettre m'affligerait, et pourtant elle ne m'ôte pas encore toute espérance ! Il me semble toujours que la rectitude, la pureté de votre âme feront justice des sophismes de votre esprit, et que la chimérique conciliation d'une téméraire résistance avec la soumission d'un cœur pieux et croyant se montrera enfin à vous comme impossible. Cette ligne de démarcation que vous prétendez tracer entre vos devoirs comme chrétien

et vos devoirs comme citoyen ou homme politique, est une de ces subtilités qui en ont égaré de plus fermes et de plus expérimentés que vous, et prouveraient seules qu'indécis par vos affections entre ces deux causes, ou peut-être, malheureusement, ne balançant plus, ce n'est pas celle de Dieu qui vous touche davantage. Ne me dites pas qu'il ne dépend pas de vous de changer vos convictions politiques, ce n'est pas là ce qu'on vous demande, mais de vous abstenir de leur hostile manifestation, de vous défier de votre jeunesse, de son impétuosité et de son inexpérience, de ne plus les opposer si témérairement à des décisions longuement et gravement méditées, dont la source est si haute. Et comment ne croiriez-vous pas intéressés vos devoirs religieux, vos devoirs de catholique, à la reconnaissance formelle de vos torts dans le passé, de vos résolutions pour l'avenir, quand vous ne pouvez ignorer que vous vous êtes laissé surprendre et entraîner? Croyez-vous donc avoir usé d'un droit sans contrôle, en mêlant le nom auguste de la religion à tout ce déchaînement de passions humaines, en consacrant, par cette impure alliance avec tant d'autres excès, jusqu'au dogme de l'insurrection? Je ne contesterai pas ici la distinction que vous faites entre les deux puissances, distinction qui, pour le dire en passant, est assez insolite et étrange pour quelqu'un resté, comme vous, fidèle aux doctrines de l'*Avenir*; mais excepterez-vous donc de cette autorité spirituelle que vous accordez au Pape toute action sur la morale, et croyez-vous qu'il puisse permettre que tout catholique s'arroge le droit de défendre la religion à sa manière, de l'associer à tout ce qui lui plaît, de la façonner à tous les caprices du sens

individuel, de la traîner à la remorque de la première cause voulue? Certes, le souverain Père des fidèles doit apprécier tous les actes de dévouement à la cause sainte; vous-même avez reçu plus d'un témoignage de la joie que donnaient à l'Église les heureuses espérances que vous lui faisiez concevoir. Mais tout cela, mon cher Charles, est-il sans condition? et la prudence du Maître de tous doit-elle cesser d'intervenir comme la règle et la voie imposées à ses enfants? Rien n'est si simple dans notre état de faiblesse et d'imperfection que de nous laisser aller à l'exagération et même à l'erreur; on pourrait dire que rien n'est si catholique que de se tromper, car rien n'est si universel. Mais c'est à l'opiniâtreté que commencent nos torts, à cet attachement si orgueilleux et si absurde à notre propre sens. Mon cher enfant, cela serait-il possible, serait-ce à cette idole que vous sacrifieriez? Non, vous n'avez pas idée du fardeau dont vous chargez vos épaules, des tourments que vous vous préparez, des douces joies que vous contristez en vous, et que vous empêchez peut-être pour longtemps! Tant que l'abandon, le regret pieux, tendre et parlé, n'auront pas dilaté votre cœur, il ne connaîtra ni la vraie paix ni la vraie consolation. Vous voulez suivre pas à pas celui que vous aviez choisi pour guide; mais, sans examiner ici sa rectitude ou son droit, pour le suivre avez-vous sa force, l'excuse de son génie, saurez-vous réparer comme lui le mal que vous aurez fait, les chagrins, les alarmes que vous aurez donnés? Pour les routes tracées dans le domaine de l'intelligence comme dans les déterminations qui doivent être supportées par les caractères, la source des dissonances, des inconséquences les plus

frappantes est dans l'influence exercée par des forces très supérieures sur des capacités moindres, et certes l'application que je vous fais de cette vérité n'a rien de blessant pour vous, quand j'y mêle M. de Lamennais. Sans doute, mon cher Charles, c'était porter haut vos regards que de le prendre pour modèle. mais le chrétien peut les élever encore bien davantage, et la voie la plus humble est pour lui non seulement la plus sûre, mais la plus sublime. Et savez-vous l'ascendant qu'exercerait sur M. de Lamennais un mouvement franc, rapide, vraiment généreux, qui partirait du plus profond de votre cœur ! Je sais que vos vœux et vos conseils ont été depuis longtemps conformes à tout ce qu'espèrent et attendent les amis de sa gloire. Je vous rends à cet égard pleine justice ; mais combien vous auriez eu plus de puissance sur lui, si vous-même aviez été tout ce que vous devriez être ! Je le crois, le grand homme eût fléchi devant un enfant tendre et pieux, car il me semble bien que c'est à la seule tendresse que peut céder M. de Lamennais, et comme Clorinde, « si son bras est fort, son cœur est faible ». Et que de maux incalculables vous lui auriez épargnés à lui-même ! Car il ne faut pas se le dissimuler, l'improbation, l'animadversion sont générales contre lui. Les rares exceptions à cette disposition sont données par des gens pieux qui auraient désiré, dans leur amour de la paix, que moins de publicité, et surtout moins de précipitation, eussent plus marqué les commencements de cette déplorable lutte. Ce sont les gens du monde qui sont ici le plus sévères, d'abord parce qu'ils ne veulent que d'une rigoureuse logique et qu'ils ne sont d'ailleurs liés à M. de Lamennais par aucune recon-

naissance des services qu'il a rendus. Ne vous étonnez pas davantage, mon cher Charles, de rencontrer plus de sévérité pour vous-même que si, comme vous le dites, vous aviez été licencieux ou impie ; cette sévérité est un hommage que l'on rend à l'estime que l'on faisait de vous, aux espérances que vous faisiez concevoir ; elle est aussi la conséquence des engagements que vous paraissiez prendre. On est jugé dans le monde sur la place que l'on prend, sur la responsabilité que l'on assume ; c'est sur un éloge qu'il vous a donné que le monde calcule souvent ses exigences, et plus une tendance est pure et haute, et plus elle porte de charge avec elle. Votre conduite, vos sentiments, vos talents, faisaient de vous un point de mire ; et c'est là ce qui fait, mon pauvre cher saint Sébastien, qu'aujourd'hui vous êtes en butte à tous les traits ! Les hommes vous redemandent à présent ce qu'ils craignent de vous avoir donné trop légèrement ou trop tôt ; mais ce n'est point devant eux seulement que s'annonçait, que se développait une vocation belle et sainte ! Ce concours de circonstances pénibles, d'épreuves de toutes sortes, ce concours qui me fait nommer le malheur du nom de ce démon multiple de l'Evangile, Légion, n'est-il pas un langage aussi et ne vous dit-il pas que Dieu n'est pas non plus satisfait ? Mon cher enfant, acceptez, acceptons ces tribulations, mais cessons de les mériter.

Si je prie pour vous ! non, vous ne me le demandez pas. Ma prière prend successivement toutes les formes de l'affliction, de l'inquiétude, d'un profond sentiment d'impuissance et de dénûment. Je ne puis rien pour vous si je ne puis rendre plus étroits, plus inviolables les liens qui vous attachent à Dieu et à son Eglise. J'ai

le courage de vous voir souffrir, je sens que je n'aurai jamais celui de supporter, je ne dis pas votre défection, mais seulement cette indifférence dont vous nous menacez. Quelle disposition de l'âme laisse pressentir de telles pensées ! Et c'est en partant de cette base que vous vous promettriez de redoubler de régularité et de ferveur ! Ah ! mon cher Charles, si la religion se trouvait écartée de vos pensées, elle aurait bientôt perdu sur vous toute autre puissance, et votre foi, point assez éprouvée, point assez instruite pour être solide, périrait bientôt dans le monde nouveau qui ferait vivre votre intelligence. M. Lacordaire, fidèle à ses premiers devoirs, n'a voulu être que prêtre. Pourquoi, pourquoi vous, dont les premières inspirations devraient faire aussi la destinée, voudriez-vous être autre chose que chrétien et catholique ?

Adieu, mon cher Charles, Dieu veuille verser sur vous et ses précieuses consolations et sa sainte lumière.

12 décembre.

Comme ma lettre allait partir, M. Lacordaire m'a communiqué celle qu'il venait de recevoir de vous ; j'en suis plus contente, mon cher enfant, elle est plus douce, plus résignée ; elle annonce en tout de bien meilleures dispositions. Je vous remercie d'être plus contente de vous, de me faire quelque chose du bien que vous pourriez me faire. Il y a progrès, progrès visible dans cette lettre. Ce n'est pas tout, oh ! non, ce n'est pas tout ce que je voudrais obtenir ; mais au moins ne rétrogradez pas, maintenez-vous du moins dans la voie que vous sentez bien, dans vos moments de calme,

devoir suivre. Peut-être, quand ce calme si nécessaire sera tout-à-fait rétabli, bien des choses s'éclairciront à vos yeux ; revenez alors à celles que vous suggère ma vive sollicitude ; ne les recevez point avec faveur, mais examinez-les avec liberté et vraie conscience et demandez à Dieu de vous faire adopter ce qui peut vous en convenir.

Jeudi, 9 avril.

Si vous êtes juste, je n'ai rien à vous apprendre sur l'impression vive et profonde des témoignages d'intérêt que je reçois de vous. Tout en moi est resté ineffaçable et fidèle, je vous porte dans mon cœur comme autrefois, et ces barrières extérieures élevées entre nous n'ont agi ni sur la sollicitude qui vous suit, ni sur mon affection, source pour moi de tant de privations et de regrets [1]. J'ai su tout ce que vous aviez fait de bien, vos progrès journaliers, la voie de simplicité humble et douce où vous êtes entré ; j'en ai béni Dieu et c'est à lui que je continue de parler de vous en le conjurant d'achever son ouvrage et de rendre utiles à sa cause tant de trésors dont il vous a comblé. Cette intercession m'est permise, je crois plus, elle m'est ordonnée, un sentiment si profondément maternel ne pouvant s'affranchir, quoique brisé, ni de ses souvenirs, ni de ses espérances, presque également chers.

[1] La vivacité avec laquelle M. de Montalembert avait défendu à la tribune et dans la presse la noble cause de la Pologne l'avait, pendant quelque temps, séparé non de Mme Swetchine, mais de son salon, dans lequel l'élément russe était nécessairement prédominant.

Paris, 4 octobre 1839.

A peine arrivée j'ai reçu votre intéressante communication dont je vous remercie infiniment [1], ainsi que de votre souvenir, dont la douceur m'est nécessaire comme encouragement, car l'inconvénient des sentiments restés immobiles, c'est l'ignorance du moment opportun pour se produire. Vraiment, je ne demande pas mieux que de vous devoir une lettre depuis cinq ans! En tout, je vous assure qu'il est impossible d'avoir, moins que je ne l'ai, l'ambition d'avoir raison contre vous dans les choses de confiance et d'affection. Je ne compte pas, je ne m'inquiète pas plus d'être en avance que d'être en dette ; ailleurs les justes parts! Je ne puis vous dire de combien de manières je vous approuve et je vous loue, d'abord ce n'est pas seulement de rencontrer la vérité, mais de la chercher, de la tenir vivante entre vos mains, et par conséquent toujours susceptible d'accroissement. Un des plus vrais progrès, c'est d'arriver à l'impartialité par l'indépendance de soi-même ; si je reconnais des inconvénients à l'isolement qui vous menace de plus en plus, et sous le rapport politique, à cette table rase que vous avez faite du passé. je me console de tout, en me disant que vous en serez plus libre de n'obéir qu'aux inspirations de votre conscience. Au surplus, l'effet naturel de tous les excès du monde, leur effet sur les bons esprits, c'est d'assagir. On arrive plus facilement à la défiance de soi lorsqu'il

[1] Polémique par correspondance avec le P. Lacordaire sur le rôle de l'aristocratie dans l'histoire.

devient si évident qu'aucune supériorité ne peut s'en passer.

Cette lettre de M. Lacordaire ne m'apprend rien sur le fond de ses idées, mais elle m'attriste et m'inquiète comme vous. L'*einseitigkeit*[1] des Allemands s'applique à lui, non certes dans le sens d'aucune étroitesse, mais comme impressionnabilité, aptitude à s'absorber dans la face d'un objet qui l'a le plus frappé. La précision et la netteté de la forme qu'il donne à sa pensée sont au nombre de ses dangers. Cette face unique se dessine si purement à ses yeux, son expression la colore si bien qu'elle lui présente toujours la vérité exclusive et complète. Ce qui m'étonne, c'est de si hautes affirmations pour des choses qui ne sont pas même élevées dans l'Église au rang d'opinion, et il me paraîtrait bien sage de réserver l'infaillibilité du langage au dogme et à la morale qui en provient. La sévérité des jugements arrive si peu aux intéressés, telle qu'elle s'exerce, que notre ami ne sait pas pour combien cette tendance démocratique pourra être dans les obstacles que rencontrera son œuvre et lui-même de sa personne. Cela est si vrai, qu'instinctivement on lui garderait le secret de cette polémique, où vous avez sur lui tous les avantages que peuvent donner l'étude et la réflexion.

Quand il dit : — La vue lucide des choses humaines est-elle donc si rare ? — Comment oublie-t-il que cette vue lucide, tous les gens qui se trompent croient l'avoir : M. de Lamennais parfaitement obstiné dans toutes les affirmations contradictoires et successives,

[1] Le défaut qui ne laisse apercevoir qu'un côté de la question.

M. de Lamartine qui me disait un jour que la vue claire de l'avenir appartenait à toute intelligence supérieure et, *vates* à deux fins, ne me demandait que les loisirs de Saint-Point pour dérouler devant moi tout le cycle humanitaire? Il était impossible, l'histoire à la main, d'avoir mieux répondu à notre cher ami, en faisant revivre les huit siècles, avant 1500, qu'il passe sous silence, en lui démontrant que non pas la monarchie, mais le despotisme et la démocratie produisaient une tyrannie semblable. Comme vous le dites si bien, que l'on appelle la chose du moment état ou loi, bon plaisir de S. M. ou volonté nationale, c'est tout un ; le danger de chacun de ces modes différents est un pouvoir sans contrôle, et moi, pour ma part, ce que je redouterais avant tout dans ce monde. c'est le triomphe absolu, permanent, de quelqu'un ! La faiblesse humaine ne comporte pas telle chose. l'enivrement est trop près d'elle, cet enivrement dont la source et le résultat sont l'orgueil, élément antichrétien par excellence. Tout ce que vous lui opposez de la France actuelle, des dispositions de la classe moyenne. est d'une justesse frappante ; dans cette guerre faite au Saint-Siège et que notre ami concentre dans Louis XIV, comment oublie-t-il les Parlements. impatients du joug de Rome. jusqu'à protéger l'erreur? C'est bien en mon âme et conscience que je trouve contenus dans votre lettre tous les éléments d'une discussion intérieure et propre à lui faire faire un retour. On dirait que toutes les prééminences vous y sont acquises, même celle de l'âge. Quelque chose de plus qui me touche singulièrement, vous procédez avec une mesure, une timidité toutes respectueuses pour

la vérité que vous sentez défendre ; il ne vous suffit plus de l'émettre : à présent vous l'aimez tant qu'on sent que vous avez le besoin de la faire goûter et de surveiller dans ce but tous les obstacles. Votre sagesse se fait prudente. Comme il faut que vous ayez vaincu la chair et le sang ! De cet excellent effet remontant à la cause, j'entrevois avec bonheur que la piété seule peut vous assouplir ainsi.

En vous élevant contre les démocrates vous n'entendez pas parler de ceux qui sont nés hors des rangs de la noblesse ancienne, mais de ceux, quelle que soit leur origine, qui ont travaillé ou travaillent encore à l'abolition de toute hiérarchie sociale et de toute tradition historique. En effet, ce sont les fauteurs de toute espèce de nivellement que vous attaquez et votre adversaire verrait bientôt le peu de chance que laisserait à lui-même la société, produit du principe qu'il lui assigne et dont il croit saluer l'aurore. Une première épreuve l'attend s'il nous fait quêter. Les dominicains pourront voir alors de quelle part viennent les écus aux fondations religieuses. Quant à l'aristocratie chrétienne, qui se maintiendra non au moyen de privilèges immobiles, mais par la succession du travail et de la vertu, c'est une utopie éloignée du possible autant qu'il est contraire à la vérité de faire sortir exclusivement de l'aristocratie toutes les impiétés et toutes les ruines. J'en dirais autant de ce que vous avez souffert dans l'opinion par suite de vos goûts aristocratiques et surtout du terrible arrêt qui échappe au P. Lacordaire : « Tu y périras. » Il pense, lorsqu'il se laisse entraîner ainsi, ne remplir qu'un devoir pénible, imposé par le respect même qu'il porte à votre amitié ;

aussi est-ce le seul point auquel il faille s'arrêter, reconnaître sa sincérité et sa tendresse dans son courage. Tout cela ne fait pas qu'il en ait plus raison. Mais ce qui est bien au-dessus de tous les droits que vous pourriez faire valoir, c'est votre candeur d'âme, à la fois si digne et si humble, qui s'exprime tout entière dans ces admirables paroles : « Tu me prédis que je ne serai plus rien ; mais que suis-je donc et qu'ai-je à risquer ? Mon regret est de n'être pas quelque chose, afin de risquer tout ce que je serais. » Si je faisais un seul vœu pour vous, un vœu sûr d'être exaucé, je demanderais que l'impression pure et céleste, sous laquelle ces paroles ont certainement été écrites, fût la vôtre à tous les instants de votre vie. Ce sont ces trésors cachés et quelquefois cachés fort avant dans votre cœur qui rendent raison de l'attrait que vous inspirez à des personnes si différentes de vous, que cet attrait semble une anomalie qui étonne. A propos de cela je vous annonce que, à ma surprise bien autrement grande que la sienne, sainte Elisabeth a tellement conquis M[me] de Nesselrode, que de l'ouvrage elle a passé à un véritable intérêt pour l'auteur. Je ne puis vous dire tous les détails dans lesquels elle m'a fait entrer sur vous, sur votre intérieur et combien enfin, malgré tous vos méfaits, vous avez trouvé grâce à ses yeux.

Adieu, cette lettre semble une réponse à un discours de la couronne, tant elle reprend le vôtre article par article, et sa longueur démesurée m'épouvante pour vous ; combien une conversation en eût dit davantage, tout en paraissant courte !

Je ne vous dirais jamais assez tout le bien que je

vous désire et toute l'affection que je porte à votre âme que Dieu semble bénir jusque dans le bonheur temporel qu'il lui donne. Tout pour vous se résout en secours spirituels et vous n'avez qu'à continuer à être le plus heureux des hommes pour mériter de devenir un saint.

Je vous garde vos lettres ; me permettez-vous d'en faire la lecture à une seule personne? Rappelez-moi, je vous prie, à Mme de Montalembert[1].

Paris 11 janvier 1840.

Voilà deux mois que j'ai eu votre dernière lettre et pourtant encore aujourd'hui peut-être, je ne vous écrirais pas, si je ne m'étais engagée avec l'excellente supérieure des sœurs de la Charité de Genève à vous envoyer sa lettre, en même temps que celle du curé et à les accompagner d'un mot. Ce ne sera pas toutefois une recommandation, car ce serait vous manquer à tous.

Les prodiges accomplis déjà par le curé de Genève et votre zèle sont faits pour s'entendre sans truchement ; grâce à Dieu, vous êtes de ces catholiques qu'une délimitation de frontière ne refroidit pas[2]. Faites donc pour ce pauvre troupeau qui s'élève au milieu des loups ravissants tout ce que vous pourrez ; faites ce que vous pouvez en toute occasion à la lumière qui vous éclaire et dans la voie où vous êtes :

[1] Anna de Mérode, fille du comte Félix de Mérode.

[2] Le curé de Genève était alors M. Vuarin, qui avait rétabli le culte catholique à Genève, et dont on a publié la vie.

on est trop heureux de mettre à chaque acte tout ce qu'on a de pouvoir. Malgré mes lenteurs, il me tardait bien de vous faire mon compliment de la naissance de votre fille qui aurait été un garçon, s'il ne s'était agi d'abord de vous rendre sa petite sœur passée ange. J'ai commencé par en remercier Dieu pour vous et certainement avec vous, soin toujours loisible qui marche avec tout comme ces basses continues qui vont à toutes les musiques.

Mais, c'est dit entre nous, toutes les lacunes extérieures n'en laisseraient pas une possible dans notre confiance, et j'espère que nous avons rebâti, une fois pour toutes, sur le terrain de l'éternité.

J'ai su dans le temps par M. Dulac que tous les nuages entre vous étaient dissipés et qu'il croyait vous avoir expliqué comment, dans le fond, sa déférence pour vous ne souffrait nullement de ces avis contraires au vôtre. Souvent vous ne jugez pas les choses du même point de vue ; pour les ménager dans leurs intérêts et n'en négliger aucun, il faut être comme lui à leur centre, et de si loin il doit y avoir bien des nécessités qui vous échappent. C'est plus compliqué qu'on ne pense, lors même que les esprits acquiescent et se rangent sous une pensée dominante.

Ce que je vous dis là n'a point pour conclusion que je sois toujours contente de l'*Univers ;* loin de là, je grogne presque toujours, j'ai bien souvent des reproches à lui faire, et entre autres, sa polémique contre la *Gazette de France* m'a presque toujours révoltée. J'y trouve quelque chose de si tracassier que je rétorquerais volontiers contre lui tous ses arguments ; je croirai toujours qu'il n'y a qu'une seule manière de

l'emporter sur ses adversaires, c'est de valoir mieux qu'eux ; à la longue, en fait de bien, tout sert, et ce qu'on fait et ce qu'on ne fait pas. Pourvu d'ailleurs que le talent ne fît point faute, je suis convaincue que le même succès récompenserait un journal ou un homme.

J'ai eu en dernier lieu trois petites lettres de notre ami de Solesmes ; si vous venez ici au mois de février, il y sera en même temps que vous ; je jouis d'avance de vos deux joies et de la mienne. Quant à l'ami de Viterbe, j'ai été au moment d'espérer beaucoup pour lui, en vertu de la nomination de l'évêque d'Arras, qu'on a cru faite et dont il n'est plus question, si j'en crois ce qu'on me dit[1]. Après un pape, je ne sais rien de plus grave que la nomination d'un archevêque de Paris. Ma tristesse de la perte de celui que je regarde comme mon bienfaiteur n'ôte rien à l'ardeur de mes vœux pour le choix de son successeur, ni à la liberté que je laisse à Dieu d'en disposer uniquement selon sa volonté sainte. Grâce à lui, je n'ai point de candidat ; je m'applique ce que M. Feutrier disait aux dames de l'Assomption, qui, plus ou moins engagées de sentiments dans la politique, appuyaient beaucoup sur leurs prières pour la France : « Priez, Mesdames, leur disait-il, priez beaucoup ; rien n'est mieux, mais seulement gardez-vous de dire à Dieu ce que vous voulez. »

J'aimerais à reprendre toutes les paroles de votre lettre comme thème de causerie avec vous. J'ai trop de

[1] M. de la Tour d'Auvergne, depuis cardinal, qu'il avait été question de transférer au siège de Paris après la mort de M. de Quélen.

plaisir à vous louer pour songer à celui que vous pourriez y trouver, et aussi il me serait trop facile de vous dire toute ma pensée, si elle était de mécontentement, d'inquiétude ou de blâme, pour que raisonnablement je puisse jamais craindre que ma louange ait pour moi quelque danger de faiblesse, d'imparfaite sincérité. Cela me met l'âme en repos, et du moins, quand je vous approuve, vous pouvez voir qu'un cœur de plus se fait attentif et s'unit à tout ce que le vôtre vous suggère de bien ; peut-être vous vois-je en beau, mais cela n'empêche pas que votre ressemblance en moi ne soit fidèle, et que mes impressions ne conservent assez le caractère de vos traits pour les respecter toujours, même en les idéalisant. Je ne puis, entre autres, m'abstenir d'admirer en vous cet amour de la vérité qui l'emporte sur un besoin très prononcé de sympathie et qui, au risque de froissements pénibles, vous fait désirer de savoir les jugements qui sont portés sur vous. Rien n'est fait davantage pour entretenir l'humilité que cette lumière portée incessamment au fond de soi-même et soufferte quand elle vient d'ailleurs ; je ne dis pas que les meilleurs yeux soient des yeux ennemis, je dirais presque le contraire; pour connaître il faut aimer, cela est consenti pour nos rapports avec Dieu : je le crois également vrai dans les nôtres avec les hommes, mais il serait bon de savoir comment juge et interprète l'aversion, quels arrêts porte l'indifférence, quand ce ne serait que pour conclure des erreurs des autres aux siennes, lorsque nous assumons le redoutable droit de pénétrer dans les consciences, de juger les intentions et de rendre les pauvres créatures justiciables d'une créature aussi

infirme qu'elles-mêmes. D'ailleurs le goût de la vérité sur un point s'étend à tous les autres, et c'est dans cette même disposition que je trouve le secret de votre parole intime et pénétrante, qui fait vibrer si profondément des cordes habituellement muettes.

Je crains toujours qu'il ne vous en coûte pas assez pour heurter de front, comme il semble que vous y serez conduit dans votre histoire de saint Bernard, les idées qui règnent [1].

Paris, 27 janvier 1840.

Mon Dieu, que je vous plains de ce malheur nouveau et qui frappe à coups redoublés sur une blessure si récente encore [2] ! Que j'étais loin de vous savoir si douloureusement absorbé ; je pensais que vous alliez m'écrire, et que si vous ne m'écriviez pas, c'est que vous alliez arriver. Quoi qu'on dise, la sécurité trompe encore plus que l'inquiétude, et si on y regardait bien, on ne trouverait presque jamais dans le moindre doute une raison pour se rassurer. Votre petite lettre peint avec une fidélité admirable toutes les impressions par lesquelles vous avez passé ; ce sont toutes les vues de la nature, éclairées, si ce n'est transformées, par la foi. Non, mon pauvre ami, dans ce malheur même tout n'est pas sévérité, sans compter la seule émancipation désirable d'un être immortel ; je

[1] « Il y avait ici un très beau morceau sur les ordres monastiques que je crains d'avoir égaré, mais que je chercherai à Paris. »

(*Note de M. de Montalembert.*)

[2] La mort d'une fille âgée d'un mois.

vois vos cœurs saignants toujours plus dignes de Celui qui les a formés, et vos liens resserrés encore, votre amour vivifié par l'exercice de vertus semblables et de mêmes sacrifices. Souffrez, versez de très justes larmes, mais remerciez, remerciez toujours davantage, car malgré vos afflictions, vous aurez toujours au moins la seconde meilleure part.

Adieu, à bientôt, j'espère.

Vichy, 4 juin 1840

Félicitez-vous, mon cher ami, d'avoir pu m'apprendre que j'avais été bonne pour vous cet hiver, je ne m'en étais pas douté ; je savais seulement qu'une douce et puissante consolation était rentrée dans ma vie. On ne se doute de rien de ce qui nous remet dans l'état naturel, qui était pour moi une affection tendre et qui se faisait infinie à la source où elle se retrempait toujours. Un bon mouvement de vous a suffi pour rétablir tout cela, et si je vous le rappelle avec le chagrin que vous m'avez donné, c'est pour que vous ne recommenciez jamais plus avec personne et que vous recouriez au même moyen, si, descendant au fond de votre cœur, vous trouviez quelque pauvre plante à faire revivre ou quelque débris à sauver. N'oublions jamais que nous ne vivons que pour faire mieux, et qu'un des plus sûrs moyens d'y arriver, c'est de nourrir en soi ce besoin de la vérité que vous portez partout et qui est votre plus grand charme. Dieu s'en est servi pour vous séparer du monde tout en vous y faisant vivre, et il élèvera toujours vos instincts, attirant votre esprit comme nécessairement vers tous les

reflets de sa beauté éternelle. Une lettre que j'ai eue ce matin me montre toutes les sommités du *partito contrario* parfaitement résolues à n'entraver en rien la marche du nouvel archevêque ou même à s'unir prochainement à lui. L'habileté, qui n'est ici que le zèle sincère de M. Affre, facilitera ces retours et ces bons mouvements. On verra encore, j'espère, dans cette circonstance, comment le mal même, qui ne reste pas étranger aux hommes religieux, aucune promesse ne les ayant faits impeccables, ce mal néanmoins est différemment semblable à celui des autres hommes ; et par les effets mêmes, on pourra se convaincre que les mots dont on se sert expriment tout autre chose que l'acception qui a cours dans le monde. Je ne suis nullement inquiète de M. Affre ; je lui ai vu des inspirations qui ne peuvent venir que d'un grand cœur, et c'est une fois pour toutes qu'il a pris goût à la générosité ; ce n'est pas à lui qu'elle peut être difficile, mais bien à ses amis, qui seront plus d'une fois dans le cas de quitter leurs espérances ou de les voir ajourner. C'est ici que la patience, le désintéressement me semblent tout à fait commandés, et pour rester fidèle aux vœux qu'on a formés, il faut, même dans ses vues pour le bien, commencer par s'oublier soi-même. Adieu, mon bien cher ami, dites à votre *better half* que jamais elle ne prendra une trop forte part à ces sentiments que je mets en commun entre vous, et que jamais, sur cette terre, personne ne m'a paru plus digne qu'elle de ces fonctions d'ange préposé à votre garde.

Paris.

Mon cher ami, c'est empreint d'un bout à l'autre d'une vive sensibilité et d'une compréhension parfaite ; pas un mot qu'on pût vouloir changer. Je ne puis concevoir que vous ayez l'ombre d'un scrupule ; vous passez avec la mesure la plus délicate entre les généralités banales et les détails trop intimes, et néanmoins c'est toujours la personne que vous peignez, et elle seule[1]. Cette Rome qu'elle habite et qu'elle aime et « où la foi et la vie ne font qu'un », ce cœur qui n'a deux patries que pour tenir par « toutes ses fibres aux joies et aux douleurs de l'Église », cette gravité douce et modeste, « qui aurait pu faire croire qu'elle réfléchissait sans cesse au bien qu'elle devait faire, etc. », sont, avec bien d'autres passages, des traits ravissants, et de cet accent si vrai on sent qu'il doit ressortir une ressemblance entière. Faites toujours aussi bien, mon cher ami, pour ce qui vous en revient de mérite, et de joie pour qui vous aime.

Paris, 10 mars 1841

Votre petite lettre m'a fait grand plaisir, par cela même qu'elle n'avait rien d'obligé, que vous n'aviez rien à me mander et que je dois vous revoir bientôt ; dans ce genre, l'inutile a vraiment bonne grâce. A

[1] Éloge funèbre de la princesse Borghèse, née Talbot, fille du comte Shrewsbury, l'un des plus généreux et des plus fervents catholiques de l'Angleterre.

travers le double prisme de votre vie intime, je conçois bien que la retraite, l'aspect sévère de la campagne dépouillée, et même saint Bernard, aient repris à vos yeux un nouveau charme ; seulement, n'en concluez pas trop vite qu'il en serait toujours ainsi et que vous n'avez pas plus besoin de changer de régime que d'air. Je crois, moi, ces alternatives d'études tranquilles et d'activité publique, au moins pour longtemps encore, dans les nécessités de votre caractère, et renfermant en elles les moyens les plus puissants de mettre vos qualités tout à fait en valeur. Du reste, vous êtes servi à souhait, car après vous être recueilli et retrempé, vous retrouverez ici tout l'intérêt qui peut s'attacher à une lutte dont l'issue est prévue d'avance, et dans l'autre chambre vous suivrez une discussion qui ne vous intéressera pas moins. On ne semblait pas trop content du projet de loi pour l'instruction secondaire. Comme je ne m'attendais à rien de mieux, ce n'est pas là ce qui m'afflige, mais cette éternelle division entre ceux qui devraient s'entendre pour nous conduire. J'ai eu de bonnes nouvelles du passage de Lyon ; notre ami me mande qu'il a reçu le plus cordial accueil. L'archevêque lui a beaucoup parlé du discours de Notre-Dame, disant que le sujet était parfaitement choisi et qu'il fallait sans cesse rappeler à la France sa mission, surtout dans des circonstances pareilles à celles où le P. Lacordaire se trouvait.

Adieu, mon très cher aimable ami, je serai bien contente de vous revoir, et j'aurais voulu seulement qu'il ne vous en coûtât rien.

Vichy, 29 mai 1841.

Votre lettre, mon cher ami, est bien l'expression de notre pauvre vie prise par ses deux bouts et j'ai reconnu encore cette nature délicate, impressionnable de votre Anna, dans ses souffrances aggravées par de pénibles émotions. Eh! qu'elles sont rares les jeunes femmes que la mort d'un grand-père émeut ainsi! Sous quelles bonnes conditions vous êtes pour bénir Dieu et des joies et des afflictions! Les unes et les autres sont marquées pour vous deux au sceau divin, et je ne sais si les consolations d'une mort chrétienne comme celle de M. de Grammont ne comptent pas, même au milieu de tous les regrets, pour une précieuse grâce. Depuis beaucoup d'années je connaissais M. de Grammont par les Ségur, et j'ai trouvé que le discours du curé de Villersexel, austère et sobre d'éloge, était resté fidèle à l'impression qu'on m'avait donnée.

Je suis bien étonnée qu'à la date où vous m'écriviez vous ne sussiez encore rien de la persécution que subit notre pauvre ami Lacordaire. Il n'y a pas eu de prise d'habit à Saint-Clément. C'est par un miracle de persévérance que ces novices dispersés dans les provinces romaines et piémontaises suivaient encore la même idée. Le P. Lacordaire croyait que la tempête s'était formée au lieu même où elle avait éclaté ; dans mon ignorance et mon complet isolement, je serais d'un avis bien différent et je croirais que c'est de France que vient l'impulsion, à laquelle Rome obéit bien malgré elle; enfin nous verrons, mais c'est bien triste. Hier, une seconde lettre du P. Lacordaire, qui m'envoyait

une notice sur le marquis d'Andréa pour la faire insérer dans l'*Univers*, ne contenait que quelques mots pour me dire que sa séparation d'avec ses jeunes gens s'était faite du jour même, et que la veille au soir il avait vu tomber à Saint-Clément MM. Combabot, de Salinis et de Scorbiac, qui lui apportaient les plus favorables paroles de la part de M. l'archevêque de Bordeaux. Quelle contradiction dans tous ces faits et comme la faiblesse et l'irrésolution sont sensibles au milieu d'un appareil de force ! Si le P. Lacordaire, dans sa première lettre après l'événement, ne m'avait dit qu'il vous écrivait, je vous aurais envoyé la mienne ; à présent vous devez être instruit et avoir tous les détails ; soyez bien prudent dans vos réponses, bien mesuré, non pas comme conseil seulement, mais comme langage.

Adieu ; je ne puis vous dire combien j'ai été touchée des motifs qui vous consolent de ce garçon qui ne veut pas venir. Je n'ai absolument personne à voir ici, jusqu'à présent, hors M. Prunelle, qui a de la droiture et du cœur, ce qui assure toujours quelque contact dans les divergences les plus marquées.

1841.

Votre lettre m'a fait grand bien, mon cher ami, je vous avais vu si bon et si tendre qu'il y avait toute chance pour que vous restassiez juste, mais c'est encore une chose assez rare dans ce monde pour que la surprise s'y ajoute à la douceur. Il n'y a que l'équité qui puisse être raisonnable et vous l'êtes dans vos jugements à un degré d'indépendance de vous-même,

signe de l'élévation habituelle de vos pensées, car c'est Dieu seul qui, peut-être, sauve en nous le bon sens. L'homme qui nous vexe ou nous blesse ne s'est pas fait tel pour la circonstance, les effets naturels de son caractère ne sont pas une personnalité. De la probité, de l'honneur, des qualités négatives, peuvent marcher avec cela ; c'est le train ordinaire de la médiocrité et qui servirait merveilleusement, au besoin, à procurer le peu qu'est ce qu'on appelle un honnête homme. Vous avez tous si bien agi pour vos parts respectives qu'il n'y a pas lieu à regret, grâce à la conscience qui n'inscrit que les intentions et à Dieu qui les récompense. Je n'admets pas davantage que votre temps ait été perdu et je ne serais pas étonnée, dans ma théorie des petits miracles habituels, qu'à cause même de ces lacunes forcées quelques pages de votre saint Bernard ne se trouvassent sous votre plume, plus faciles et plus éclatantes que jamais.

J'ai eu hier une lettre de notre ami, du 27, veille du jour où il devait parler, ce à quoi on ne saurait penser sans émotion [1]. M. l'archevêque l'avait très bien accueilli, ainsi que les vicaires-généraux. Le public, à ce qu'on lui a dit, était parfaitement disposé et dans un grand empressement de l'entendre. Deux immenses tribunes avaient été élevées dans la cathédrale pour augmenter la nef qui est déjà très vaste. La cour royale tout entière, par l'organe de son président, avait fait demander des places réservées. Quant à l'habit, sur une lettre du ministre, arrivée à Bordeaux après le P. Lacordaire, il a été convenu qu'à l'archevêché et ailleurs

[1] Le P. Lacordaire prêchait à Bordeaux.

il garderait son habit, mais qu'en chaire il le couvrirait d'un rochet. Du reste, la lettre du ministre était conçue en fort bons termes et disait que le gouvernement n'avait jamais eu la pensée d'empêcher le P. Lacordaire d'annoncer la parole de Dieu. Cette station décidera pour le P. Lacordaire de plus d'une difficulté. Il y a des destinées toujours remises en question qui semblent recommencer toujours, et il en résulte une immense importance pour chacun de ses actes isolés ; d'une autre part on se dégage plus facilement de la responsabilité du passé, après un intervalle qui aurait laissé mûrir l'expérience et la réflexion. La lettre de notre ami finit par ces mots : « J'ai confiance que Dieu bénira ma parole. Priez pour moi. » Il vous dit cela comme à moi ; priez donc, et que votre ange prie. Mais ne prions-nous pas toujours ensemble ! Adieu, je suis très pressée et cette lettre qui devait être beaucoup plus longue se termine brusquement, mais je veux que vous ayez dès aujourd'hui les détails qu'elle contient. Si vous saviez combien je vous remercie de l'affection que je sens tant augmenter en moi pour vous !

13 janvier 1842.

Je viens de lire votre discours, mon cher ami, et j'en suis ravie. Votre langage se ferait remarquer entre tous par sa saveur de sincérité et de vraie indépendance. Le *Journal des Débats* a beau parler de contradictions, je n'en vois aucune ; rien n'est si logique que de renouveler ses protestations au moment même d'une adhésion commandée par des considérations supérieures, et

en faisant ainsi vos réserves, vous me paraissez conséquent, non pas à tel ou tel parti, mais à votre attitude personnelle, qui ne vous fait l'esclave d'aucune opinion systématique. Du reste, la critique embarrassée *des Débats*, avant même que je n'aie lu le discours, m'avait certifié que j'en serais très contente, car cette insistance et cette extension ne sont guère données au blâme que lorsqu'il se sent blessé lui-même par des beautés certaines de lui échapper.

Faites-moi dire des nouvelles de Mme de Montalembert.

Jeudi.

J'ai relu votre discours en lui renouvelant mes éloges les plus vifs. Usant largement de votre permission, j'ai marqué tout ce qui me paraît d'une beauté et d'une vérité frappante ; en même temps je me suis donné le plaisir, que vous n'appellerez pas même hardiesse, de biffer une phrase sans but utile et sans autre portée que de donner des prétextes à la haine. Je conçois à la rigueur que l'on attaque les légitimistes dans le mal actuel qu'ils peuvent faire ; combattre leur action démolissante peut être regardé comme un devoir parce qu'il en peut résulter un bien, mais parler du malheur d'avoir été livrés à la Restauration me paraît une contradiction en vous bien plus encore qu'une injustice [1], car enfin ce bien fait d'une juste et large

[1] Voici comment M. de Montalembert s'expliqua lui-même sur ce sujet, lorsqu'il publia ses œuvres complètes :

« Au premier rang de ceux qui auraient à se plaindre de moi, s'ils ne se sentaient désarmés autant par l'antiquité de nos dissen-

liberté, ce gouvernement représentatif que vous élevez si haut ne remonte en France qu'à ces mêmes hommes que vous condamnez d'une façon si sommaire.

D'ailleurs pourquoi des sévérités inutiles ? Pourquoi sont-elles proférées par vous, en qui le droit de la parole ne vient que de ces mêmes hommes qui représentent tout ce qu'en France, encore aujourd'hui, il y

timents que par le sincère et durable accord de nos douleurs et de nos convictions actuelles, je devrais placer les orateurs et les écrivains du parti légitimiste. Si ces volumes leur tombent sous la main, qu'ils me pardonnent les pensées et les expressions qui les affligèrent ! Qu'ils veuillent bien les croire exclusivement dictées par le sentiment qui me dominait au début de ma carrière, par la nécessité impérieuse de dégager la cause catholique de toute solidarité temporelle, de toute alliance politique, même de celle qu'une longue communauté de gloire et de malheur, que des traditions séculaires et sacrées rendaient si naturelle et si honorable, avec la royauté du vieux droit. Nous avons tous appris, depuis lors, que l'Eglise était exposée à contracter des solidarités et des alliances qui offraient à la fois bien plus de dangers et bien moins d'excuses. En outre, on voudra bien admettre que l'opinion légitimiste, il y a vingt et trente ans, était loin d'être unanime à arborer les principes de liberté politique et religieuse qui font aujourd'hui sa force et son honneur. Elle n'avait point encore fourni à l'indépendance de l'Eglise, au gouvernement parlementaire, leurs plus éloquents, leurs plus intrépides, leurs plus glorieux champions ; depuis lors, appelée à reprendre son rang dans deux assemblées souveraines, elle y a montré un dévouement aussi éclairé que sincère à toutes les libertés. Aujourd'hui, d'ailleurs, qui pourrait me soupçonner d'un sentiment autre que celui de la plus respectueuse sympathie pour le parti qui a eu l'honneur de recruter presque seul la poignée de héros et de martyrs dont le sang a coulé, sous les murs de Lorette, pour la sainte faiblesse de l'Eglise, pour la liberté des âmes, pour le droit violé par un brigandage royal ? »

(Avant-propos des *Discours politiques*, Ier volume).

a de dispositions faites et d'attributions réglées ?

Dans ce que je vous dis, mon bien cher ami, vous saurez surtout démêler ce que je veux vous dire. Quant à me pardonner, vous ne songerez pas plus à le faire que moi à vous le demander.

J'ai vraie soif de vous voir. Vous avez vu l'ovation de notre ami ; dans sa lettre du 10, accompagnant un numéro de l'*Indicateur* qui contenait des corrections, il me disait : « Les Jésuites et tout le clergé confessent que l'orthodoxie est sans reproche ; jusqu'ici je n'ai touché à aucun écueil. »

Faites-moi dire si demain, après les vêpres, je puis entrer chez Mme de Montalembert pour cinq minutes.

Juillet 1842.

Votre petit mot a été l'avant-goût de l'extrême plaisir que m'a fait un peu plus tard votre discours, même dans l'*Union*, qui mérite bien à mon avis de n'être pas désavouée. Il m'a ravie, ce discours ! Je l'ai trouvé sage, modéré, vraiment beau et *sostenuto* d'un bout à l'autre. Le reproche qui vous était adressé par M. Villemain m'a paru aussi significatif que le ton irrité de son organe[1]. Continuez donc comme vous faites, mon cher ami, en ne consultant jamais que votre conscience qui s'est chargée de la logique de toute votre vie.

Adieu, je vous remercie encore ; revenez-nous bien vite, sans oublier que le P. Lacordaire, qui sera ici le 16 ou le 17, n'y passera que huit jours. Je vais

[1] Le *Journal des Débats*.

prier M[me] de Montalembert de glisser dans sa lettre ce petit mot impatient de vous joindre.

22 décembre 1842.

On ne sait encore rien, mon cher ami, sur votre lettre au cardinal Lambruschini, seulement son arrivée à Rome ; vous savez qu'on ne s'y presse jamais et qu'il est même assez rare qu'on réponde, quand il s'agit de se défendre et surtout de se prononcer. Notre abbé de Solesmes vous parlera probablement bientôt lui-même dans une lettre dont vous m'aurez quelque obligation ; certes sa bonne volonté de vous écrire n'a pas besoin d'être provoquée, mais l'exactitude, le jour et l'heure fixés ne lui sont pas commodes et il faut qu'une autre veille pour le garder du regret des occasions manquées. Je l'ai vu ce matin pendant longtemps, plus en verve que jamais, malgré le ciel au moins gris et douteux, que lui fait son grand volume. Cette polémique qui nous a paru si animée et le reflet si fidèle de son esprit a multiplié et irrité ses ennemis. Ils voudraient établir qu'il y soutient des doctrines insolites et dangereuses. On crie à l'ultramontain, on tremble pour tous les missels gallicans, pour la conscience menacée des fidèles qui pourraient apprendre à ne pas tout admirer dans Boursier ou Mésenguy. J'aurais bien voulu pouvoir vous envoyer le mandement que M. l'Archevêque vient de faire paraître, espèce de carte marine où les écueils sont signalés dans le but surtout de décourager les navigateurs. Zimmermann a bien dit : « Si vous pouvez ne pas écrire, si vous pouvez, n'écrivez pas. » Ce mandement de M. l'Archevêque

semble être la paraphrase de ce mot ; à force d'énumérer les périls, de toucher à tout, de vouloir se faire inattaquable par la mesure et la modération, il me semble qu'il en arrive à quelque chose de terne ou même de peu distinct. Les gens désintéressés auront toujours le plaisir de voir en lui quelqu'un qui possède le mérite immense de ne contenter entièrement personne. Je sais qu'en dernier lieu il a écrit au P. Lacordaire et je ne puis douter que ce n'ait été pour lui donner quelque marque de bienveillance dont notre ami n'aura pas manqué d'être très reconnaissant, tout en n'en usant qu'avec la confiance convenable. L'affluence de Nancy autour de sa chaire est toujours immense, et, en regard de l'enthousiasme excité, il n'y a rien jusqu'ici qui ait fait ombre trop noire au tableau. L'*Espérance* a rendu compte des conférences ; la dernière a été plus développée que les autres et j'y ai retrouvé, avec toutes les mutilations et l'enlaidissement inévitables, toute la physionomie de l'orateur, ses beautés qui frappent et pénètrent, et sa manière, si ce n'est ses défauts. J'attends des nouvelles de lui que je désirerais vivement voir arriver aujourd'hui, afin de vous les transmettre immédiatement. A présent, mon cher ami, laissez-moi me plaindre, comme si j'en avais le droit, de ce silence qui, depuis votre première unique lettre, me laisse dans l'ignorance de tout ce dont je suis si curieuse. Grâce à Mme Thayer, le bulletin de vos santés ne m'a pas manqué, ainsi que les principaux détails ; mais comme deux personnes n'ont jamais lu le même livre, jamais aussi on n'a dit de soi à deux personnes la même chose. J'ai donc la prétention d'avoir en vous mon

département spécial, qui n'a rien de positivement exclusif, mais dont quelques développements m'appartiennent. Vos livres d'abord dont les taches terreuses[1] seront des titres d'honneur, si jamais vous avez une légende, où en sont-ils? en avez-vous réellement, parmi les précieux, qui soient perdus? et surtout avez-vous pu recommencer votre travail? pouvez-vous le continuer? êtes-vous en bonne veine? et dans le cas où saint Bernard devrait être écarté, quelque heureuse et nouvelle inspiration n'est-elle pas venue se mettre à sa place? Votre talent est tellement la plus grande force que vous puissiez mettre au service de la vérité et des hommes, que toute circonstance dans laquelle vous place le sacrifice me semble devoir vous être favorable; ainsi, au lieu de m'arrêter aux obstacles apparents, je crois pour vous à de nouvelles grâces même intellectuelles, à cette touche du doigt de Dieu qui fait éclore ces vraies merveilles portées en germe et que pourtant on ne soupçonnait pas en soi. Sainte Elisabeth aura peut-être été déjà le fruit d'une première bonne action, et depuis, les chances de progression n'ont pas manqué. Je vois Mme Thayer, pas aussi souvent que je le voudrais, mais nos rapports sont habituels, et c'est vous qui en avez fait l'intimité; sûres du sentiment qui nous faisait parler, nous avons pu le faire, tout en nous connaissant peu, comme de vieux amis. Mme de Montalembert et vous

[1] Provenant d'une inondation au milieu de laquelle M. et Mme de Montalembert étaient débarqués à Madère, et qui avait endommagé tout ce qu'ils avaient apporté avec eux. M. de Montalembert habita Madère durant deux hivers, pour la santé de Mme de Montalembert.

avez dans ce ménage tout ce qu'il y a de plus rare dans l'amitié, le dévouement au même degré dans deux natures si diverses. Je ne sais quel poète anglais a dit de la beauté que c'était *a noble of natures ow creation*; Mme Thayer me rappelle toujours cela, sa nature en tout est une nature d'élite et la grâce de Dieu a pris rarement un point de départ plus élevé. Quel vide et quel chagrin de tous les jours leur laisse votre absence! Mon Dieu, combien donc durera-t-elle? en restons-nous à cette première menace des sept ou huit mois, ou bien nous reparle-t-on d'un second hiver? J'ignore tout, hors ce que je n'ignorerai jamais, c'est que toujours vous êtes prêt à faire ce qu'il y a de mieux, de manière à vous appliquer toujours le: *Plus non potuit.*

Adieu, vous savez ce qu'il y a d'éternel dans mon affection pour vous. Je ne vais pas trop mal de santé, mais je viens de faire une perte douloureuse, une amie qui a été la mère de ma jeunesse et ma première lumière dans la foi [1].

Sanit-Germain, 22 novembre 1843.

On me fait dire, mon cher ami, que demain il y a départ de courrier pour Madère, et cette nouvelle est la très bien venue, quoiqu'elle me prenne au milieu du désordre d'un déménagement; nous rentrons demain à Paris. Il me serait très difficile de vous énumérer toutes les peines qui sont venues se mettre à la place du repos que je venais chercher ici. J'ai dé-

[1] La princesse Alexis Galitzin.

buté par de graves préoccupations, puis est venue la mort de Mme de Pastoret, le plus vif et amer chagrin que j'aie eu depuis longtemps. Immédiatement après, la mort d'un homme d'affaires impossible à remplacer. Au moment où ma sœur revenait des eaux pour me donner tout son hiver, avec deux de ses fils qu'elle amenait, de nouvelles inquiétudes ont surgi, et il a fallu, après un mois d'hésitations, d'allées, de venues et d'angoisses, se séparer de nouveau, sans savoir seulement si jamais on se reverra. L'apologue, mon cher ami, de toutes ces tristes fables et j'en fais bien mon profit, c'est qu'il ne faut rien faire pour son repos pas plus que pour son plaisir; les oasis sont de création divine, quelque modeste que soit leur luxe de végétation. Je suis bien pressée de répondre à l'excellente lettre de Mme Thayer dont *in petto* je l'ai déjà tant remerciée, mais j'aime mieux ne pas lui écrire en même temps et je commence par vous dans la pensée, au surplus, qu'à Madère les lettres qu'on reçoit prennent un peu le caractère de l'encyclique, et qu'adressées à l'un elles sont pour tous, grâce à votre bonne vie commune. Ce que vous me dites des deux chères santés qui nous préoccupent m'est confirmé de divers côtés. Le meilleur climat n'agit pas immédiatement sur des maux invétérés et les changements de saison les plus insensibles rappellent toujours quelque chose des accidents qu'on cherchait à éviter. Il y a dans l'été et sa chaleur douce, telle que vous l'avez éprouvée à Madère, une action positive, bienfaisante, qui, lorsqu'elle vient à se retirer, abandonne trop à elles mêmes les organisations délicates. Le secours retranché, c'est déjà beaucoup de

n'avoir connu à Madère rien contre soi. La lettre de Mme Thayer complète le tableau commencé par la vôtre; je vous vois, je vous suis, et le coup de baguette qui me transporterait à Madère, me ferait reconnaître les objets que vous m'avez montrés et me mettrait immédiatement dans vos habitudes, dans l'emploi et l'enchaînement de vos heures qu'elle me donne si bien. Je ne puis douter assurément qu'une partie très considérable de vous-même ne s'absorbe dans cet intérieur charmant, plein de douceur et de ressources, mais ce que j'aime en même temps, c'est cette vivacité qui, de tout ce qui en est digne, vous fait un intérêt direct et on dirait exclusif. Cette rapidité de mouvements, cette force qui suffit à tout, qui donne à vos impressions une sorte d'ubiquité, c'est ainsi que par la vie en soi on possède le monde. Aussi avec cette puissance-là vous n'avez rien à craindre de l'éloignement, et, au lieu de vous nuire, il vous sert par la concentration des forces qui s'éparpilleraient. J'ai vu M. votre beau-frère qui m'a paru extrêmement content, radieux ; nous n'avons eu qu'un mot à dire sur votre appartement, puisqu'il le garde, mais nous en avons échangé beaucoup sur tout ce qui vous touche, et je vous réponds que sa parfaite satisfaction personnelle ne diminue en rien la chaleur de ses sollicitudes. Sans cesser d'être le frère le plus tendre, je l'ai entendu néanmoins dire ce que disent vos amis de Paris, appeler votre présence dans la crise qui menace et trouver, qu'au moyen de vos excellents compagnons de Madère, vous pourriez peut-être, en emportant toute sécurité, venir relever cette pauvre cause de Dieu, abandonnée de tout secours visible. Quant à

moi, mon bien cher ami, je me garderai bien d'avoir un avis et non pas que le plaisir de vous revoir pût me rendre suspect à moi-même, mais vous savez bien mon axiome : Dieu ne fait de grâce qu'aux réponses ; je vous traite tous en rois, j'attends que vous parliez les premiers. Encore, mon cher ami, ne suis-je pas sûre de vous répondre ! Tout me paraît charbons ardents à remuer. Seulement quand je vois votre regret de n'avoir rien dit à la Chambre grossir les choses au point d'appeler désertion un silence involontaire, et que d'une autre part se présentent à moi vos adversaires, avec leurs odieuses espérances, leurs très sataniques chances de triomphe, je crains pour votre tête et je ne suis pas très sûre de la mienne. J'espère que votre écrit fera beaucoup de bien et remplacera, jusqu'à un certain point, votre parole ; mais le meilleur des livres, celui qui a le plus d'actualité, comme on dit aujourd'hui, donne bien rarement ce que précisément on y cherche, et jamais toutes les réponses à toutes les questions. On voit quelque chose de semblable dans les discours préparés à l'avance et qui font toujours moins d'effet que la réplique tout empreinte de spontanéité. Le terrain des besoins et des devoirs religieux, que vous avez choisi, doit vous donner un public plus nombreux et surtout autre que celui du point de vue gouvernemental ; mais encore, où sont les hommes qui attendent la lumière, qui la cherchent ! où sont même, sur ces graves questions, ceux qui se préoccupent consciencieusement de leurs doutes et sont combattus dans l'erreur ? Pour qu'il fût vraiment utile de démasquer les desseins perfides, il faudrait que cette perfidie entrevue fît horreur. Jus-

qu'ici je me demande comme vous où est le zèle, la foi qui agit, et nous marchons de conserve; mais lorsque votre indignation ne se porte que sur les malheureux catholiques français, je vous quitte et vous demande dans quel pays sont les heureux? Pour me répondre, vous n'avez guère à me présenter que des catholiques qui ne le sont pas encore, comme les Puséistes, et ce parti de la jeune Angleterre qui fait pour le dogme ce que Mme du Deffand faisait de l'instruction dont elle ne s'était jamais, disait-elle, refusé que le nécessaire. Quant aux Puséistes, je confesse ma froideur, qui tient d'abord à mon ignorance, mais aussi au dégoût que j'ai pour cette sorte de manie d'éclectisme qui me paraît absurde, appliquée à une religion dont les deux pôles sont l'autorité et l'unité. Pour O'Connell, voilà ce que j'aime en Angleterre, lui et l'Irlande; vous-même n'avez pu le suivre avec plus d'intérêt que moi; je l'ai trouvé presque toujours admirable et quelquefois sublime, mais je crains bien que ce fleuve magnifique, que nous avons vu couler à pleins bords, ne soit condamné à se perdre dans les sables! Cette parole haute, franche, résolue, remplacée par des subtilités d'avocat et de faux-fuyants, fait déjà de la peine; ce qui en fait davantage, c'est qu'on sent qu'il échappera à tout danger par la connivence de ses adversaires, car les ennemis sont avisés aujourd'hui; tout ce qu'ils craignent, ce sont les victimes et on les refuse surtout aux causes qu'on ne peut empêcher de respecter.

Je n'ai vu qu'un moment dom Guéranger depuis son retour, mes passages à Paris ayant été très rapides, et lui ne se souciant pas de venir à Saint-Germain. Tout

ce que j'ai pu voir, c'est qu'il était content ou voulait l'être ; nous avons disputé un peu, mais je me suis bien gardée d'insister. Le conseil que vous donniez de ne pas répondre m'avait paru bon en tous points ; aussi me suis-je hâtée de le transmettre et de l'appuyer. Je ne sais si notre ami de Solesmes eût jamais dit comme saint Victor : « La liberté dans les choses douteuses », mais je pense que, dans tous les cas, il aurait eu grand'peine d'y conformer sa pratique. L'absolu, appliqué à tout, appartient à vos jeunesses, la fantaisie de votre âge est de chercher en tout le point rigoureusement juste et vrai, de vouloir trancher une fois pour toutes beaucoup de questions controversées toujours et décidées jamais. Vous savez combien j'aime les *Institutions liturgiques*, c'est un très beau livre, mais cela ne l'empêche pas d'être quelque peu acerbe, d'aller trop loin, au dire même des gens de votre école. En ressentant aussi très vivement ce qui a dû le blesser, je trouve qu'on exagérait ses droits au mécontentement. Il était bien difficile que l'épiscopat acceptât l'alternative rigoureuse de l'imbécillité ou de la trahison hypocrite, et surtout que cette question soulevée par l'archevêque de Toulouse, à l'occasion d'une attaque faite contre les livres du diocèse de Paris, l'archevêque de Paris continuât à se taire, comme il l'eût certainement préféré, ainsi que son silence de dix-huit mois en fait foi. Ce que je conçois qui blesse plus qu'un coup d'épée, c'est la forme, ce sont certaines expressions que je déplore, de ces mots malheureux renouvelés de ceux qui m'ont fait tant de peine dans les *Observations* [1], qui n'en contiennent pas moins des choses

[1] Par M. l'Archevêque de Paris.

excellentes, plus sévères dans leur modération apparente et plus embarrassantes, surtout pour le pouvoir, que l'insulte qu'on ne lui épargne pas. Il faut toujours des lacunes et elles portent dans M. Affre sur le charme, la délicatesse qui font passer de si dures vérités, mais enfin elles n'empêchent pas que M. l'Archevêque ne soit sans passion et sans amertume, uniquement poussé par ce qu'il croit son devoir et rien moins qu'impérieux dans tout ce qui n'est pas l'attaque ou la résistance au grand jour. Par le fond de mes opinions, j'appartiens à tout ce qui s'oppose à lui, et c'est bien simple : quand un besoin profond de l'unité conduit, on ne quitte pas une église séparée pour emprunter quelque chose à une église particulière ; mais ces divergences peuvent-elles rendre injuste pour la droiture, la parfaite honnêteté du caractère, pour bien des qualités inappréciables chez ceux qui sont dans le cas d'exercer une influence haute ? Chez ceux-là, j'ai surtout besoin d'être bien assurée de ce qu'ils ne feront pas, des limites que la faiblesse, l'imprévoyance, l'infirmité humaines ne franchissent pourtant jamais.

Vous savez déjà que le P. Lacordaire est ici, rue Chanoinesse, presqu'à l'ombre des murs de Notre-Dame ; il est mieux de santé et de visage que vous ne l'avez jamais vu et ses autres progrès sont encore bien autrement constatés, quand ce ne serait que par la sainte indifférence où il est de parler ou ne parler pas. On fait de l'habit une question immense ; une telle puérilité ferait croire que le siècle tombe en enfance et c'est un châtiment qui va bien à l'orgueil. Les attaques se renouvellent plus vives, la peur et l'aversion sont au château, la menace prend tous les tons. M. l'Archevêque

tient bon envers et contre tous, il tient à passer outre, non seulement avec fermeté, mais encore personnellement avec vivacité. Il est évident que le blanc si saillant s'impose un peu trop aux regards, et que, au temps où nous sommes, entre les moines *bianchi, bigi, neri* de l'Arioste, on ferait sagement de prendre les *bigi*, couleur des catacombes où il faudra nous réfugier bientôt. Ce qu'on oublie trop, c'est notre *in partibus infidelium ;* le P. Lacordaire, au contraire, est très décidé à ne pas se croire au Tonquin, et se taira si on ne lui concède l'habit. Voilà où nous en sommes ou du moins où nous en étions, car depuis deux jours je ne sais ce qui s'est fait. Tous les arguments du monde ont été opposés les uns aux autres, ainsi que les graves autorités contre et les grands exemples pour ; la sphère de cette question en reste prodigieusement agrandie sans que j'y voie néanmoins plus clair. En attendant la solution qui pourrait encore bien être amenée par quelque chose d'imprévu, le P. Lacordaire prêche dimanche 26, à Versailles, pour le Mont-Carmel, avec son habit blanc ; il le croyait du moins, et s'il le garde, comment, quatre lieues plus loin et huit jours plus tard, le quitterait-il ? Enfin voilà les embarras du moment ; nous nous en tirerons peut-être, car ne faut-il pas qu'en tous sens la vérité fasse son chemin à travers les écueils !

Vous serez bien étonné d'apprendre que c'est vous, du fond de Madère, qui m'avez fait lire les deux articles de Sainte-Beuve sur M. de Maistre. J'y ai retrouvé plusieurs mots que je lui avais cités, dont ma mémoire a toujours gardé fidèlement le texte et qu'il a gâtés, le croiriez-vous, même par la manière de dire ; ces omis-

sions, au milieu de choses qui ne méritaient pas d'être rappelées, et puis des inexactitudes, entre autres, je crois que M. de Maistre n'est jamais allé à Rome, et si mon imagination ne me trompe pas, c'est une singularité que j'ai vu relever devant lui. On trouve en général cet article bien écrit et moins hostile que M. Sainte-Beuve ne l'avait été ; j'y trouve pour ma part des choses impatientantes à l'excès comme : le « à mon gré », le « de Maistre est joli quelquefois ». à côté de pages très spirituelles, de jugements remarquables. Je lui suis reconnaissante, en particulier, d'avoir reconnu que c'est dans un sens rigoureux d'orthodoxie qu'il fallait interpréter dans M. de Maistre son rajeunissement du christianisme ; ici la merveilleuse pénétration de M. Sainte-Beuve paraît tout entière et domine ses préventions. M. Sainte-Beuve, dans ses livres, ses articles, comme partout ailleurs, est le type de l'aimable causeur, c'est la quintessence de l'esprit qui souffle dans les salons, ce parfait savoir-vivre intellectuel qui paraît jusque dans la monotonie convenue, de l'accent et en regard duquel tout ce qui est fortement coloré, prononcé et expressif, passe pour mal éduqué. La flexibilité, la finesse, le vague dans lequel se berce l'idée, font tout le caractère de la supériorité telle que beaucoup de gens l'entendent ; le scepticisme et son apparence pacifique séduiront jusqu'à la consommation des siècles. Nous avons eu à ses deux passages M. de Cazalès, que j'ai eu grand plaisir à revoir ; c'est un homme parfaitement autre de celui qu'on avait connu en lui et qu'on sent néanmoins être parfaitement lui-même. Il veut encore une année de Rome pour arriver au point culminant en théologie. C'est là vraiment un

homme de foi, et par conséquent de prière, qui a bien compris la seule chose nécessaire. Quand je serai à Paris, je serai mieux informée des départs, et je vous écrirai toutes les fois que je le pourrai, car il n'y a de facile que les lettres qui ne finissent jamais, parce qu'elles recommencent toujours. Mme de Montalembert sait toutes les tendresses et tous les vœux qui s'émeuvent dans mon cœur à son souvenir. A vous, mon cher ami, je vous dirai comme disait je ne sais plus quel père de l'Eglise : — Je vous embrasse en ami, parce que je le suis en effet. — D'après cela vous ne me demanderez plus si je prie pour vous !

Paris, 8 septembre 1844.

Mon cher ami, je fais juste la moitié de ce que vous voulez ; j'espère que vous serez content, car le bon Dieu lui-même n'obtient pas de nous tout ce qu'il veut. J'ai lu M. Lenormant et même je l'avais lu ; je l'admire moins en connaissance de cause, mais non avec moins d'ardeur que vous, et je puis dire que j'ai été pleinement satisfaite, ce qui est plus rare encore que d'être ravie. C'est à la fois l'esprit le plus sagace et le plus juste, et comme vous l'observez, c'est l'exactitude qui frappe surtout dans ses aperçus si fins et si nombreux [1] ; c'est que cet esprit-là est particulièrement pratique ; on sent que, par l'habitude de la pensée même, il s'est mis souvent dans la mêlée, et il n'y a

[1] M. Charles Lenormant, membre de l'Institut, publiait alors, dans le *Correspondant*, sur les associations religieuses, de remarquables articles qui furent, l'année suivante, publiés en volume.

rien de tel que d'être serré de près, et c'est peut-être ce qui a manqué à M. de Maistre, à qui jamais, tant qu'il a vécu, on n'a répondu. Pour M. Lenormant qui avait ses droits à établir, c'est le ton, l'attitude, la mesure parfaite du laïc qui n'est pas celui de M. Guizot ; il n'enseigne pas, il écrit simplement ce qui n'avait pas été dit, ce qui peut être parlé et ce qui le sera longtemps. Toutes les idées contenues dans ces articles sont faites pour la circulation. Et combien déjà n'en ai-je pas vu, de ces idées toutes neuves et qui arrivaient dans les salons portant un nom d'homme, devenir un peu plus tard celles de tout un certain monde ! Certes, il y a bien de la vertu dans le parti pris par M. Lenormant ; mais ce qui lui conciliera le plus de suffrages dans ce public déjà nombreux qui est le sien, c'est sa mise en œuvre, où se montre le galant homme qui ne recule devant aucun examen, devant aucune objection, et ne croit pas que pour sauver la vérité générale, il faille approuver toutes les conséquences forcées qu'on en a jamais tirées.

Mon bien cher ami, je sens comme vous et je m'arrête là, ne m'en demandez pas davantage. Ma reconnaissance pour M. Lenormant est aussi vraie que l'hommage que je lui rends ; seulement il faut que ni l'un ni l'autre ne me fassent sortir de mon obscurité ; comme disent les Italiens, il faut rester *nel suo carattere* et garder son allure. Avez-vous déjà lu le discours funèbre [1] ? C'est toujours la parole de notre ami resplendissant du coloris de ces tableaux dont on nomme

[1] Oraison funèbre de M. de Forbin-Janson, évêque de Nancy, par le P. Lacordaire.

le maître d'un bout de la galerie à l'autre. Jamais il me semble ne s'être montré plus grand écrivain que dans plusieurs pages de cet écrit. L'effet produit a été excellent d'après ce que j'apprends de tous les côtés ; il n'y en aura pas moins probablement des choses controversées ; il eût été difficile de ne pas toucher à la politique en exposant une vie qui avait été brisée par elle, comme aussi de donner mieux, d'une autre part, la compréhension des motifs qui avait dominé cette même vie d'un bout à l'autre. Ce qui m'y a paru aussi d'une excellente philosophie, c'est d'avoir montré (les intentions réservées), si presque égales de valeur deux lignes opposées en apparence, la conduite des choses humaines n'ayant rien de l'absolu de la loi divine et n'arrivant jamais qu'à une rectitude approximative. Comme l'acquittement d'O'Connell m'a fait penser à vous, et à quelle hauteur s'élève l'Angleterre dans les hommes qui la font agir ainsi [1] ! Du point de vue de l'Irlande, c'est le premier argument qui me frappe contre le rappel. Adieu, mon cher ami, ne m'oubliez pas, vous tous deux qui m'êtes si habituellement présents. Travaillez, je vous en prie, sauvez le plus de temps que vous pouvez ; jeune, on ne se dit jamais assez que la moisson n'a qu'un temps.

Jeudi.

Je copie textuellement, dans une lettre du P. La–

[1] O'Connell, condamné en première instance à Dublin, fut acquitté en appel par la Chambre des Lords, où ses adversaires étaient en majorité. M. de Montalembert a raconté cet épisode judiciaire dans l'*Avenir politique de l'Angleterre*.

cordaire du 5 et que je n'ai reçue que ce matin, le passage suivant qui vous intéressera : « Le cardinal [1], pour ma bienvenue, a publié un mandement de cinquante pages portant condamnation du *Manuel de droit ecclésiastique*, récemment publié par M. Dupin. C'est une pièce excellente qui va faire jeter feu et flamme aux ennemis de l'Église ; mais il était impossible que l'épiscopat laissât M. Dupin lui imposer avec enseignement toutes les théories disciplinaires condamnées par l'Église. » Le cardinal l'a accueilli avec la meilleure grâce du monde et lui a donné un appartement dans son palais. De plus, il lui a permis de prêcher en grand costume ; le P. Lacordaire avait vu déjà plusieurs ecclésiastiques et quelques autres personnes, et n'avait pas perdu de temps, car il n'était à Lyon que de la veille au soir. J'ai vu M. de Bussières se désoler de ne pas vous connaître et le regretter pour lui comme une très fâcheuse anomalie.

Bonsoir, mon cher ami, je vous remercie de la joie que vous me faites de ne pas vous contenter d'être bon et de devenir toujours meilleur.

6 avril 1848.

Quelle joie, mon cher ami, de retrouver votre parole, de la retrouver belle, vibrante, plus fière peut-être que jamais [2] ! Il n'y a vraiment que la droiture

[1] Le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon.

[2] Profession de foi de M. de Montalembert aux électeurs, après la République proclamée.

et la sincérité qui puissent placer si haut une intelligence. J'ai été profondément touchée ; tous le seront. Je ne dis plus que votre tour viendra ; je dis, je sens qu'il est venu, car je ne puis croire au malheur de voir sans effet immédiat un langage qui s'appuie comme droit sur toute vie.

Je vous remercie ; vous ne pouvez jamais faire si bien sans que je sois votre obligée.

Paris, 10 juillet 1854.

Mon cher ami, mes pauvres nouvelles sont pourtant meilleures ; la violence diminue, j'ai pu tenter de sortir et même de faire une course à Saint-Germain et à Versailles, dans l'espoir d'y passer quelques jours, mais je n'ai pu rien trouver : tout était plein et il m'a fallu rentrer victime du goût très passionné que les Parisiens ont pris pour la campagne. Me voilà bien avertie, et en attendant, presque réconciliée avec ma mésaventure, par l'implacabilité du ciel sombre, immobile ou pluvieux, qui pèse sur nos têtes et qui est bien la figure de tout le reste. Je vois que vous n'êtes pas mieux traité et que vos compensations ne sont guère vives, mais je suis aise que sur le nombre des insignifiants vous puissiez faire notable exception à l'endroit du bon curé [1] qui vous amène à une remarque si consolante et si juste. La grâce d'état est plus sensible dans ceux qui se donnent à Dieu qu'elle ne l'est partout ailleurs ; le miracle me frappe surtout ici dans l'absence de deux choses dont ni la piété ni la vertu ne

[1] M. Guinot, curé de Contrexeville.

s'occupent, la vulgarité et les ridicules ; on ne sait comment le fond règle jusqu'à la surface. Vous supprimez donc Londres au profit de votre Roche [1], et rien que pour l'avoir jugé plus raisonnable, votre travail repris de plus haut et le calme, utile après les eaux à votre santé, vous en récompensent. Je pense qu'on se donnera bien garde de vous en tirer ; les rigueurs ne seraient ici salutaires à personne, et la saison étant propice à l'évaporation, le bon sens s'en prévaudra [2]. Je n'ai rien eu de Mme de Montalembert depuis son départ, et j'ignorais qu'elle eût renoncé à Yport [3], dont elle aurait probablement inauguré la prospérité, car on dit que Etretat lui doit toute la sienne. Quand il n'y aurait pas plaisir à achever ce qu'on a si bien commencé, je serais aise de la savoir en lieu déjà connu et pratiqué : revoir, c'est le plaisir plus entier, plus intime, de relire. Encore une marche presque triomphale pour notre ami, qui vient de passer de la bénédiction de la chapelle de Toulouse à sa séance d'admission, et enfin à la solennité de Sorèze. Qu'est-ce donc qu'une académie de *législation ?* L'analyse de son discours n'en donne que les divisions, absolument rien de son plumage [4]. Le voilà rejeté du Nord au Midi, plus loin encore, par ses nouveaux devoirs des habitudes et des contacts de toute sa vie ;

[1] Château de la Roche-en-Brény, en Bourgogne, récemment acquis par M. de Montalembert.

[2] Il s'agit ici de poursuites intentées à M. de Montalembert, au sujet de sa lettre à M. Dupin. Elles se terminèrent en effet par une ordonnance de non-lieu.

[3] Yport en Normandie.

[4] Discours sur la loi de l'histoire, prononcé dans la séance publique de l'Académie de législation de Toulouse, le 2 juillet 1854. (*Œuvres compl.*, t. V.)

mais c'est toujours la jeunesse qu'il aime tant et dont il est si aimé ; seulement il remonte un peu le fleuve. Adieu, mon cher ami, tendre et sincère affection.

Paris, 23 septembre 1854.

Mon cher ami, tout incident qui émeut fortement semble devoir retentir rapidement au loin, et l'idée ne se serait pas présentée à moi que vous ayez pu ignorer si longtemps une tristesse si grande dans le cercle de nos relations intimes. Lundi 11 septembre, M. Gouraud est accouru me chercher pour aller près de Mme de Rauzan, qui venait d'être paralysée de tout le côté gauche de son corps. Elle rentrait de chez Mme de la Bédoyère, à qui elle était allée annoncer la mort de son frère [1] ; debout, seule dans sa chambre, elle sent qu'une moitié d'elle-même la quitte : elle appelle et on arrive à temps pour la soutenir et la déposer sur son lit. Par une heureuse chance, M. Gouraud entrait chez elle presque en même temps, et a pu immédiatement agir. Il y avait à peine deux heures de l'accident, quand je la trouvai étendue, la jambe, le bras sans autre vie que quelques mouvements convulsifs, tout ce qui l'entourait consterné. M. Gouraud frappé de la gravité du mal, mais affirmant qu'aucun danger imminent n'était à redouter, et concevant dès les premiers instants une sorte d'espoir de voir effacer jusqu'aux effets de cette commotion terrible, et depuis, des progrès lents, mais sensibles, n'ont pas cessé de justifier ses pré-

[1] Le comte de Chastellux, frère de la comtesse de la Bédoyère, veuve du colonel de la Bédoyère.

visions. La douleur n'a jamais quitté la partie atteinte, c'était un bon symptôme. Un peu de mouvement y revient, l'état général est satisfaisant ; il y a tout espoir, enfin, d'un rétablisement complet, mais, hélas ! sous une menace qui comprime toute joie. Mme de Rauzan n'a pas perdu connaissance un intant, ni même rien de sa liberté d'esprit ; dès le lendemain elle a lu ses lettres : c'est par elle que j'ai su que vous vous étiez rendu à Chastellux. A cette occasion, nous avons parlé et reparlé de vous, et moi, mon cher ami, bien pensé à la peine que vous ressentiriez. C'est dans ces moments où l'on n'improvise rien, où l'on se montre ce qu'on est, que j'ai pu juger des dispositions sérieuses et religieusement préparées de l'âme de Mme de Rauzan. D'une vue claire et distincte, elle a mesuré le danger, et le premier moment a été la terreur et presque immédiament sa vie épargnée, elle n'a plus éprouvé qu'une immense reconnaisance ; au lieu de se plaindre, elle n'a plus fait que remercier, sans se démentir jamais, sans cesser de voir dans l'appréhension qui ne la quitterait plus, une grâce d'avertissement pleine de vues de miséricorde. Affligée d'une part, mon cher ami, j'ai été bien consolée de l'autre ; c'est précisément la veille de la triste réunion de Chastellux que Mme de Rauzan a été frappée ; mari, enfants, parents, amis, tous étaient absents, c'est à moi qu'étaient dévolues la sollicitude et la douceur des soins, et j'étais rentrée à Paris de la surveille pour la bonne fortune que le bon Dieu me ménageait. Je me suis trouvée bien de Montmorency et Mme de Montalembert aura pu vous dire que ce n'est pas au *comfort* de mon établissement que j'aurais pu le devoir. J'y retourne au mois de novembre, et c'est

dans l'intervalle que je place mon voyage d'Anjou, dont je me fais un grand plaisir mêlé de quelque impression de témérité. C'est M. de Bertou qui dans sa charité me mène et me ramène ; je compte passer huit ou dix jours au Bourg-d'Iré. Ce qui m'importe, c'est que M. de Falloux m'y ait vue, que ma mémoire se lie aux êtres d'une habitation qui lui est chère. A peine mieux, je me hâte de faire le plus de ces choses qui plaisent à mon cœur, à mon âme et à mon esprit. Aussi ai-je lu M. Gratry. Enfin, cher ami, quand je ne vis pas, c'est, je vous assure, bien malgré moi. Ce mieux se soutenant et mon pauvre moi pouvant voir ou seulement regarder au delà de cet hiver, l'idée de la Roche-en-Brény ne me quitterait plus en perspective ; j'admets que vous et votre chère femme le voudrez encore, c'est un symptôme de santé prospère que de ne douter de rien.

C'est bien de cœur que je vais à vous tous, à cette chère famille où je puis embrasser tout le monde, depuis l'illustre jusqu'à sa chère petite Madeleine.

Paris, 2 août 1855.

Mon cher ami, j'ai les trois volumes manuscrits, le petit paquet pour Mme Craven ; votre lettre à Mme de Rauzan partira aujourd'hui et précisément ce matin j'en recevais une d'elle qui finit par ces mots : « Qu'est devenu M. de Montalembert? Il ne pense jamais à moi, mais il ne m'a pas encore appris à l'oublier. »

Comment ne commenciez-vous pas par me dire quelque chose sur l'effet des eaux? Vous ne me parlez que de l'ennui de Contrexeville; mais comme il n'est pas clair que l'ennui soit nécessairement l'ennemi du bien, je veux en conclure qu'un grand mieux le rachète. Hier aussi j'ai eu des nouvelles de Mme de Montalembert par M. de Bois-le-Comte, qui l'a rencontrée à Langrune: elle lui a paru à merveille, et quand on parle d'elle, ce n'est jamais pris dans un seul sens.

Je n'ai pas tiré d'horoscope sinistre contre le *Correspondant*, mais j'ai beaucoup insisté sur la persévérance, en en doutant un peu, ce qui n'empêche pas que je ne me rassure aujourd'hui par le concours de tant de volontés qui se montrent fermes et qui sont bien averties. Une circonstance favorable, c'est la proximité de Broglie, qui ramenant souvent à Paris le prince Albert pour ses propres affaires, lui permettra de suivre celles du *Correspondant* de l'œil et de la main. Il faut toujours qu'une action collective se concentre et il y a avantage, je crois, que ce soit sur quelqu'un qui a l'habitude du travail régulier, qui depuis longtemps n'a fait qu'une seule chose, ce qui prépare merveilleusement à en faire deux, c'est-à-dire une seconde et moindre. Il y a donc toute chance, mon cher ami, pour que vous ayez fait là une œuvre utile et bonne, comme le rapprochement médité, ménagé et accompli par vous entre M. de Falloux et le prince de Broglie; vous pouvez sans trop de générosité vous désintéresser de vous-même, car c'est à votre honneur par-dessus tout que tourne tout ce que vous promettez.

J'attends une lettre du P. Lacordaire ; aussitôt reçue, je lui redirai vos paroles.

Mille vraies amitiés.

Paris, 2 février 1856.

Mon cher ami, j'ai depuis deux jours votre volume sur l'*Avenir de l'Angleterre*, lu, relu et dont je ne vous avais encore rien dit ! *Omnis homo mendax*, en plus ou en moins, pour ou contre soi. Je me suis tue quand avec tant de vérité, et je puis dire avec tant d'intime plaisir, j'aurais pu vous parler de ma vive admiration. Je l'ai fait sans cesse avec d'autres et mentalement avec vous, d'adhésion entière à vos sympathies qui n'ont pas toujours, comme la beauté de votre parole, l'unanimité des suffrages. Pour l'heure, l'Angleterre n'est pas à la mode ; la justice n'y est guère jamais. Même dans cet écrit, vos plus belles pages sont encore pour l'Église catholique, et j'ai été particulièrement touchée de l'accent filial qui pénétrait la magnificence de votre langage. Voilà plus de trois semaines que de violents redoublements de mon mal m'ont empêchée de vous dire que j'avais eu une lettre du P. Lacordaire toute pleine de vous ; il est ravi de votre écrit, vraiment ému ; le *Correspondant* lui semble entrer dans une voie qui représente la sienne et où il pourra le suivre : « Je retrouve de plus, me dit-il, un ami de mes jeunes années ; il y a bien longtemps qu'il ne m'était rien arrivé d'aussi heureux. » Je suis certaine que vous le serez aussi, mon cher ami, d'avoir réveillé dans son cœur tant de tendresse et de joie.

A MONSIEUR ÉDOUARD TURQUETY[1].

Vichy, 11 juin 1849.

J'ai bien tardé à vous répondre, mais je n'ai pas cessé de vous remercier, et il me semble que vous devez sentir cela si bien que mon pardon en est assuré. Votre lettre si parfaitement bonne a été jusqu'au fond de mon cœur ; je ne sais personne qui, dans sa parole écrite ou parlée, soit plus que vous l'homme des hautes régions qu'il habite, et rien ne semble plus juste qu'à une simplicité si profonde, à une modestie si sincère, aient été données des ailes et leur rapide essor. Vous saurez difficilement tout ce que je vous dois de faire prendre force et couleur aux sentiments et aux pensées qui me font vivre ! Vous êtes vraiment mon poète ; je vous emporte dans mon *vade mecum*, et je vous relis quand je ne vous copie pas. L'heureuse inspiration

[1] Edouard Turquety débuta dans la poésie religieuse avec beaucoup d'éclat, à peu près en même temps que Brizeux, breton comme lui. *Amour et foi*, *Poésies catholiques*, *Hymnes sacrés*, conquirent, dès leur apparition, les suffrages les plus élevés et même un succès populaire. Cependant l'auteur, attristé peut-être par le contraste des événements du siècle et de ses pensées habituelles, se laissa gagner par une sorte de mélancolique découragement, contre lequel on sent que l'amitié de Mme de Swetchine s'était donné mission de lutter.

qui vous a mis exclusivement au service de la vérité, sera glorieusement couronnée un jour, car cette manière de la confesser n'est pas parmi les moins méritantes, et la foi, comme la bonté, paraît davantage dans les occasions où elle semble moins obligatoire.

J'espère que le passage du stérile mouvement de Paris au repos occupé aura ajouté quelques feuillets à votre grand ouvrage, et que le travail fragmentaire auquel vous avez été obligé de vous soumettre n'y nuira pas trop. Il faut accepter, même pour les autres, les conditions imposées par la Providence ; j'avoue pourtant que j'y ai quelque peine, lorsque je songe que votre existence dépend de ce que je voudrais appeler seulement vos loisirs. Voilà bien ce monde ! Le positif de votre vie porte sur des labeurs ingrats, et la grande idée qui résumera, réunira toutes les vôtres, prend dans vos journées le peu d'heures que des nécessités pressantes laissent libres. Il faut en convenir, le grand, le beau, le vrai, sont à l'étroit et en souffrance ici-bas, et dans cette minime proportion où l'élément de perfection se trouve vis-à-vis de toutes choses. C'est bien là le caractère d'un monde transitoire, assemblage de moyens et de vicissitudes propres à accélérer une délivrance nécessaire ; aussi comment s'étonner que cette tristesse dont vous avez si bien l'accent soit au fond de presque toutes les âmes ? Je suis convaincue que ce qui distrait davantage de cette tristesse même, ce qui la laisse la plus inaperçue, ce sont nos peines ; elles tendent, grave erreur ! à nous faire croire que sans elles nous pourrions être contents, et c'est précisément notre dignité que de ne pouvoir

pas l'être et de sentir pourtant que Dieu a voulu que nous le fussions un jour.

Adieu ; il me semble bien difficile que vous ne m'écriviez pas et tout à fait impossible que vous ne regardiez pas nos rapports comme devant se resserrer et ne pouvant plus se rompre.

Paris 15 janvier 1841.

Je ne puis vous dire mon chagrin de vous répondre si tard, mais votre lettre m'a trouvée malade. Mes habitudes restent encore interrompues ; je ne puis lire qu'avec peine. L'occupation m'attire et me fatigue ; c'est un peu le supplice de Tantale, et dans ma pauvre vie déjà si encombrée, il suffit de dix ou douze jours d'inaction pour accumuler les devoirs les plus pressants. Comme je vous ai reconnu au mouvement qui vous a inspiré votre *Hiver de* 1840 ! Ces vers sont aussi beaux que vous les ayez jamais faits, certaines strophes surtout : car on choisit toujours. Je les ai lues, relues, fait lire, et c'est toujours d'un cœur touché que s'élève l'applaudissement dont vous êtes l'objet ; vous vous reflétez tout entier dans chacune de vos pièces, on sent que tout y est sincère et de bon aloi. Maintenant il est temps de concentrer vos forces sur un point, de vous poser en vrai fondateur de votre propre gloire, et ici saint Bruno vous viendra, je l'espère, merveilleusement en aide [1]. Je suis très aise que vous sentiez le besoin de méditer fortement ce beau sujet avant de commencer le travail d'exécution. L'his-

[1] M. Turquety ébauchait alors un poème sur saint Bruno.

toire de l'ordre, le caractère de son fondateur, de ses plus grands saints, l'esprit de la règle, ce qui la distingue de toutes les autres (car les institutions dans le christianisme, comme tous les chrétiens éminents, s'accordent sans se ressembler), tout cela demande à être étudié consciencieusement. Je ne vois pas pourquoi une œuvre poétique n'aurait pas une forte charpente qui s'appuierait elle-même sur tout ce que le dogme et la morale ont de plus inébranlable. De plus le Chartreux, entre tous les religieux, me semble avoir une physionomie toute particulière ; c'est le moine par excellence : il se fait une solitude dans la solitude même, et il y a quelque chose dans sa vie de celle des Pères du désert, quoiqu'il soit en communauté. Je vais jouir et profiter, j'espère, d'un contact qui pourra très probablement me mettre à même de résoudre les questions que vous auriez à adresser sur les Chartreux et les particularités que vous désireriez connaître. Avant-hier, j'ai reçu une lettre du prieur de la Chartreuse de Bosserville[1], qui m'annonce son arrivée à Paris, et pour les entretiens que j'aurai sûrement avec lui, je vous demande, à l'avance, vos instructions et les points qu'il me faudra aborder. Une autre tâche que votre travail vous impose, c'est le voyage de la

[1] La Chartreuse de Bosserville, près de Nancy, l'un des plus beaux monuments religieux de la Lorraine, fut fondée par le duc Charles IV. Ce prince en posa la première pierre en 1666, et voulut être inhumé dans l'église du couvent. La Chartreuse de Bosserville servit d'ambulance aux armées républicaines en 1793. Vendue peu après comme bien national, elle fut transformée en manufacture ; on conçut en 1835 le projet de la racheter à l'aide d'une souscription, et à la date de cette lettre, elle venait d'être rendue à l'ordre des Chartreux.

Grande-Chartreuse et même quelque séjour fait au fond de ces imposantes solitudes. Celle de Bosserville, aux environs de Nancy, est trop ducale ; elle est située au milieu d'un pays plat sans caractère ; c'est de l'argent et seulement de l'argent qui s'y est mis au service de la piété. Son rétablissement tout récent n'en est pas moins un des faits les plus consolants des temps actuels, qui fait bien voir comment les hommes concourent souvent par les motifs les plus différents à la réalisation d'une même idée. Mais pour aller à la Grande-Chartreuse, il vous faudra attendre la belle saison, et je pense dès à présent que je guetterai votre passage, Paris se trouvant habituellement sur le chemin de tout, quand la volonté ne l'exclut pas ; ce n'est pas là ce que je pourrai craindre de la vôtre.

Votre retour aura bien hâté la convalescence de monsieur votre père ; votre tendresse guérira ce qui est guérissable, comme elle adoucira ce qui ne l'est pas. Ce n'est pas seulement madame votre mère, c'est vous-même qu'il faut armer contre les infirmités qu'entraîne le grand âge ; la vue en est plus triste que l'épreuve, et on est toujours étonné de tout ce que Dieu mêle de douceurs à tout ce qu'en apparence nous ne faisons que subir. Adieu ; recevez mes bien tendres amitiés, et offrez à vos parents tous mes vœux.

Paris, 1er octobre 1841,

J'ai bien pensé à vous dans la course que je viens de faire et qui m'a conduite à Nancy dans un tout autre but qu'un but pittoresque. Mais une fois sur les lieux,

j'ai voulu aller à Bosserville, dont j'estime beaucoup le prieur, et quoiqu'une chartreuse soit bien digne de ramener le souvenir du poète, ce n'est pas à Bosserville, trop moderne, que vous m'avez parlé davantage ; vous m'attendiez dans la cathédrale de Toul, fort belle, malgré ses dévastations et admirable surtout dans son vieux cloître, large, profond et dont les murs conservent encore quelquefois intactes les ciselures les plus variées. Il me semblait que je vous montrais tout cela éclairé des derniers et plus chauds rayons du soleil et que je voyais votre palette se charger de couleurs. Si jamais vous allez de ce côté, n'oubliez pas, je vous prie, la cathédrale de Toul, ni aucun autre vieux sanctuaire.

Tout en me renfermant par la volonté dans une respectueuse soumission, bien souvent, malgré moi, je cherche à pénétrer dans l'avenir entr'ouvert devant vous ; quand vous saurez quelque chose, j'espère que vous ne m'oublierez pas et que vous croirez que j'ai droit à n'ignorer aucun de vos pas dans une voie heureuse.

Adieu ; la Russie est bien loin de la Bretagne, mais c'est sur un terrain neutre et toujours ami que se rencontrent les âmes qui s'appartiennent par la similitude de leurs instincts et de leurs vœux.

1841.

Dans une conversation où vous avez été en tiers, je viens d'apprendre que bientôt peut-être s'offrirait pour vous la chance d'une place très honorable, convenablement rétribuée et qui n'aurait que l'inconvénient de

limiter votre indépendance et d'assujettir votre esprit à un travail fort éloigné de vos méditations habituelles. Je me dis bien que ce serait une contrainte mais ennoblie par le sentiment du devoir et la pensée de vous rendre utile à ceux que vous faites toujours passer avant vous-même ; je ne crois pas non plus que rien de ce que l'on s'impose par des motifs élevés puisse amoindrir, arrêter l'*estro poetico*. Ah ! certes, s'il s'agissait de couper seulement le plus petit bout de vos ailes, je m'y opposerais de toutes mes forces ; mais, ici, il ne s'agira jamais que de les rentrer pendant quelques heures de la journée, et je me tromperais fort si, reposées dans cet admirable milieu du sacrifice, ces ailes ne s'élevaient encore plus brillantes. Toutefois le moment de vous persuader n'est pas venu.

Le temps est très doux ; je suis sortie aujourd'hui pour la première fois sans m'en mal trouver. Dites-moi comment va saint Bruno ? M. Emile Chavin, qui vient de faire une histoire très intéressante de saint François d'Assise, travaille maintenant à celle de saint Bruno. C'est bien une espèce de concurrence pour vous, mais je la crois favorable, parce que les sujets riches en eux-mêmes excitent l'intérêt à mesure qu'ils sont plus connus.

Adieu ; parlez bien de moi à vos parents et recevez mes amitiés si sincères.

Paris, 10 mars 1842.

Pourquoi n'ai-je pas de vos nouvelles ? Suffit-il que je n'écrive pas pour que vous vous taisiez ? Si je vous parle peu, certes ce n'est pas que je vous oublie. Si je

pouvais vous dire toutes mes tentatives à votre intention, tous mes infructueux essais dans cette obscurité où je marche, sans cesse au moment de saisir ce fil providentiel qui m'échappe. et recommençant toujours mes recherches, faute de pouvoir les continuer! Je crois que M. de Lamartine vous a écrit, et je présume que c'était une réponse ; plus d'un grand mois auparavant, j'ai voulu m'adresser à lui pour en obtenir quelques démarches sérieuses en votre faveur ; mais dès lors ses rapports avec le ministère avaient rendu la chose impossible, et le regret qu'il m'en a exprimé était mêlé aux témoignages les plus flatteurs de son estime pour vous. J'ai bien autrement échoué encore auprès de M. Villemain, à qui je m'étais adressée par le canal d'un de ses meilleurs amis. Il me semble que M. Villemain vous garde rancune depuis longtemps de l'oubli dans lequel vous l'avez laissé ; que de droits dans ce monde et de titres vrais qui viennent se briser contre d'insignes petitesses ! Et pourtant ne nous plaignons pas qu'il en soit ainsi, car nous avons bien assez de peine à en finir avec le néant d'ici-bas, pour ne point regretter que le désillusionnement soit partout. Cela n'en fait-il pas mieux lever les yeux au ciel? Adieu ; pardonnez-moi et aimez-moi toujours ; parlez bien de moi à vos parents, que je ne sépare jamais de vous.

Paris, 23 juillet 1842.

C'est ici que j'ai reçu votre lettre en réponse à mes plaintives sommations. Vous vous défendez mal : le mot *importun* vaut encore moins que les négligences,

et je serai toujours prête à vous pardonner de n'avoir point écrit, pourvu que vous n'ayez pas en vous-même la raison de votre silence. Confiance et simplicité marchent ensemble ; je vous en prie, ne l'oubliez pas.

Me voilà de retour à Paris, incertaine encore si c'est ma station d'hiver qui déjà commence, ou bien si un voyage ou un peu de campagne aux environs me fera jouir de cet été que nous attendons toujours. J'aimerais bien mieux ce dernier parti, surtout comme repos et retraite, mais je n'y mets pas grande insistance ; au fond, je me sens bien partout où je suis, m'assurant toujours davantage qu'en nous est la bonne et vraie solitude et même le soleil. J'ai vu avec tristesse l'inquiétude que vous avait donnée votre excellente mère ; mais une fois la maladie domptée, il ne faut pas trop se troubler du long ébranlement qu'elle laisse ; à un certain âge, et je le sais d'expérience, les progrès les plus réels ne sont pas toujours saisissables, et c'est à la distance quelquefois de plusieurs années que l'on constate l'amélioration. Parlez-moi d'elle, et en entrant dans quelques détails qui manquent beaucoup à mon sincère intérêt.

Vous ne me dites rien de saint Bruno dans votre dernière lettre, ni même dans l'avant-dernière. Est-ce pure et simple lacune, ou repos fécond, comme celui de la nature, pendant lequel un grand travail se fait ? Je n'ai point encore écrit au prieur de Bosserville pour les questions que vous lui adressiez ; j'attendrai, pour le faire, de savoir si vous n'en auriez pas d'autres encore, car je ne puis admettre que vous renonciez à ce grand sujet en si parfait rapport avec le caractère de

votre talent poétique. Seulement pour faire parler et agir les saints, il faut se bien familiariser avec eux, les écouter beaucoup, prendre leur angle de réflexion ; et pour cela, ce qui nous reste d'eux est cent fois plus utile que les travaux dont ils ont été l'objet. Cette sainteté qui pénètre leur parole en fait en même temps la puissance ; on se convertit en eux, et pour les peindre, on n'a plus à chercher que l'expression fidèle du type qu'on reflète en soi. Peut-être ce joug chrétien, porté par les saints dans toute la force d'une déduction logique, imposerait-il quelques sacrifices à l'imagination ; mais, d'une autre part, combien souvent ne s'enrichit-elle pas de ce qu'elle s'interdit ? combien les barrières, qui sont des appuis, ne servent-elles point à concentrer ses efforts et à les rendre plus frappants ? Nous avons vu tant de gens dans notre siècle se permettre tout et n'obtenir rien comme honorable et solide succès, que je voudrais bien qu'on essayât de se circonscrire, de se renfermer dans la sphère de la vérité inviolable et sublime, dont il pourrait jaillir cette immense masse d'eau que donne le puits artésien, qui, lui aussi, interroge la terre et sur un seul point.

Adieu, ne perdez point de temps ; il y a trop d'éternité dans chaque moment qui passe pour qu'on en fasse bon marché !

Aix-la-Chapelle, 31 juillet 1842.

Votre lettre sans date est venue me chercher ici ; elle a couru après moi, et déjà avant mon départ de Paris, je me reprochais de ne vous avoir rien dit de nos projets ; mais si se tirer de Paris n'est pas facile, il

l'est encore moins de n'en pas emporter le regret de mille soins amis, qui tenaient au cœur.

Votre lettre m'a fait de la peine en m'apprenant que vos parents avaient été souffrants ; cela ne pouvait manquer de vous jeter dans la tristesse qui en a été le contre-coup. Il n'y a que les indifférents qui ont besoin d'être vraiment malades pour nous inquiéter, mais le plus petit mal dans ceux qu'on aime apprend tout ce qu'ils peuvent nous faire souffrir. Tout en ne vous écrivant pas, je n'ai cessé d'être occupée de vous, sans réussir à rien tant que j'ai été à Paris, et, depuis, me réconfortant par l'espoir de reprendre à mon retour une activité encore toute nouvelle. Je crois que vous avez raison de mettre votre confiance dans les dispositions de M. ***, et que si l'occasion se présentait, il ne la laisserait pas échapper ; mais c'est susciter cette occasion, c'est prendre l'initiative qu'il faudrait pouvoir se permettre ; de notre temps c'est ce que n'ose aucune puissance. On veut bien mettre son crédit à faire pencher tout à fait ce qui s'incline déjà vers le succès, non pas en faire son affaire et se charger de la responsabilité tout entière d'une insistance grande et louable. Aussi, s'il y a encore des gens qui obligent, qu'il y a peu de bienfaiteurs ! peu de ces généreuses adoptions par lesquelles les hommes puissants d'autrefois composaient de ceux qu'ils appelaient à eux une famille !

Votre lettre me parlait de l'horrible catastrophe du chemin de fer de Versailles, de l'ébranlement où elle vous a jeté ; et depuis, quel autre événement profondément tragique dans sa cause minime, sa forme presque vulgaire [1] ! C'est la réalité bien plus que l'imagination

[1] La mort de M. le duc d'Orléans.

qui use largement de l'antithèse et qui fait surgir les contrastes les plus frappants. Ah ! combien, même pour chacun de nous, de si grands enseignements du néant de tout ce qui est humain doivent reporter la pensée vers cela seul qui est durable ; et pourtant, quand la vie nous est triste, c'est nous qui avons tort. Croyez-le bien, elle n'est triste que jusqu'au jour où elle est belle ; c'est un écheveau très embrouillé, jusqu'au moment où on le prend par le bon bout.

Souvenir et amitié, et vous savez si l'un et l'autre sont inviolables ; parlez bien de moi à vos parents dont la bienveillance m'est chère.

Paris, 14 mars 1843.

Les derniers quatre mois que je viens de passer comptent dans ma vie, qui n'a pas toujours été facile, et j'ai vu rarement ma volonté à la fois plus roide et plus impuissante. Vous ne me connaissez pas encore assez pour savoir séparer mes défauts de mes sentiments, pour savoir ce qu'est ma pauvre vie, morcelée, pleine d'encombres que je ne sais pas surmonter, et en même temps tout ce qu'il y a d'inaltérable dans mes impressions. Du beau milieu de cette situation à double face : fatigante activité d'une part et en apparence sommeil de l'autre, si jamais vous m'interpelliez pour l'action, vous me trouveriez non pas seulement attentive, mais exclusivement dévouée. Dans les intervalles, mon tort est d'espérer au loisir du lendemain, et en courant au plus pressé, de ne jamais assez me dire que les gens qui m'attendent n'ont pas tous mon secret. Je vous en prie, recevez-en la confidence, non

pour indulger une grande imperfection, mais pour m'aider au contraire à m'en corriger, seulement en vous abstenant de la trop mal comprendre. Ainsi, pour cette édition en petit format, pendant que je ne vous écrivais pas, je n'ai pas cessé d'y penser ; mais savez-vous une nouvelle qui m'a fort déconcertée et que j'avais tant de regret de vous apprendre qu'elle est bien entrée pour quelque chose dans mon silence ? J'ai découvert chez plusieurs de mes compatriotes *Amour et foi*, de contrefaçon belge ! Je sais tout l'honneur que les contrefaçons peuvent faire au talent d'un auteur, mais je sais en même temps de quel préjudice elles sont à sa bourse ; c'est un brevet de célébrité, mais un onéreux impôt.

Le prieur de Bosserville, après s'être fait attendre, a fini par remettre son voyage à l'hiver prochain ; je ne puis donc vous répondre encore au sujet des questions que vous m'adressiez. J'espère bien vous écrire de Vichy, quand j'aurai su de vos nouvelles et que j'aurai quelque chose à vous dire du premier effet des eaux. Le bien qu'elles ne me feraient pas, je suis certaine de le trouver en plein dans cette retraite et ce silence dont mon âme a soif ; je suis vraiment trop heureuse d'être assez malade pour avoir un si bon prétexte d'un peu de séparation de ce monde, contre l'esprit duquel ma lutte intérieure est incessante. Adieu ; que le bon Dieu soit avec vous et au fond de toutes vos inspirations !

Vichy, 6 juillet 1843.

Vous avez été souffrant aussi, plus malade que moi peut-être, et il n'en est plus question, parce que vous

êtes d'un âge où tout se produit vivement et va vite. Je vous ai bien regretté cette fin d'hiver à Paris ; j'y avais une amie qui, après une séparation de vingt années, était venue de huit cents lieues me donner six mois[1]. Au défaut de votre personne, je lui ai fait connaître vos vers, qui mettent bien sur la voie de la deviner ; elle vous a compris tout de suite, et vous allez en juger par les lignes suivantes qui se trouvent dans une lettre qu'elle m'écrit d'Ems, où elle est pour sa santé : « Dans ma solitude, je lis Turquety avec bonheur ; c'est un véritable poète ; celui-là restera fidèle. » Ces retentissements lointains, ces affinités mystérieuses, révélées ou non, me semblent la vraie récompense du talent, et c'est une manière de souveraineté qu'il exerce quand, de toute langue, de toute tribu, il appelle à lui les siens. Dites-moi donc, immédiatement après m'avoir parlé de vous, de la santé de vos parents, partie intéressante de la vôtre, ce que les rayons du soleil de mai, que vous attendiez, ont apporté en vous d'inspiration et de renouvellement d'attrait pour le travail, du moins les obstacles qu'ils sont venus dissiper ; car le pouvoir du monde extérieur sur notre intelligence est purement négatif : c'est le nuage qui intercepte le soleil et ne peut s'allumer. Aussi, soit dit en passant, l'estomac malade obscurcissant l'esprit m'a toujours paru un argument bien pauvre ; car pour qu'il fût concluant, il faudrait prouver que les bonnes digestions donnent tout l'esprit qu'ôtent les mauvaises.

Mais j'allais causer avec vous, oubliant que je ne faisais que vous écrire ! Dites-moi si vous songez à

[1] La comtesse Edling.

nous venir l'hiver prochain? Je crois qu'il ne faut pas rester trop longtemps sans venir à Paris, quand ce ne serait que pour retrouver avec plus de plaisir votre chère Bretagne. Ce qu'il y a de certain aussi, c'est que j'en aurais beaucoup à vous revoir ; mais cela ne compte pour rien dans mon avis et presque pour rien dans nos rapports, que mon affectueuse estime met en dehors de tous ceux qui ne peuvent se passer ni des soins, ni de la présence.

Paris, 6 octobre 1843.

J'allais vous écrire, quand la lettre de monsieur votre père est venue m'apprendre l'inquiétude que vous lui avez donnée ; vos parents étaient rassurés et voulaient que je le fusse, mais en me gardant de le leur laisser pénétrer, j'ai été bien moins troublée de ce qu'il y a eu d'aigu et d'accidentel dans votre maladie, que des dispositions morales qui l'avaient précédée et de celles qui ont pu lui survivre. Vous étiez depuis quelque temps triste, abattu, me disait monsieur votre père ; tout dans ces détails n'est pas, je le crains, symptômes avant-coureurs de la maladie ; j'en dégage trop facilement cet abandon au découragement et à la tristesse, vers lesquels vous incline votre nature et que je voudrais vous voir combattre de toute l'énergie de la volonté. Ce travail auquel, déjà malade, vous ne renonciez pas, ce peu de ménagement de vous-même, me paraissent vraiment un tort grave dont la tendresse de votre cœur aurait dû vous préserver. Des parents comme les vôtres, qui n'ont que vous pour consolation et pour appui, n'est-ce pas comme devoir de sollici-

tude autant que celui qui s'attacherait à des enfants ! N'est-ce pas aussi protection et sécurité que vous leur devez ! Portant ma pensée plus haut, des considérations plus puissantes se présentent et vous ne pouvez y échapper. Qu'est donc la foi, si ce n'est la confiance et la paix ? Mon cher excellent enfant, je vous en conjure, résistez à ces entraînements de tristesse dont les commencements sont doux, hélas ! comme beaucoup d'autres commencements, et la fin amère ; dites-vous souvent que vous êtes chrétien et que la sérénité de l'âme, signe d'équilibre et de force, est de tous les arguments moraux du christianisme le plus invincible. Pourquoi donc ne voudrions-nous pas souffrir ? Qu'y a-t-il donc de plus utile, de plus fécond, qui nous trempe et nous assouplisse davantage ? Ayez courage, ayez patience, comme je tâche de l'avoir, comme je la demande à Dieu pour vous et pour moi, dans ces douloureuses incertitudes de votre sort, dont je partage l'épreuve. Le jour où je serai tranquille pour vous sera un de mes meilleurs jours ; sachons le gagner, et pour cela, sachons l'attendre.

Paris, 17 novembre 1843.

Je crains qu'au lieu de combattre cette tristesse qui vient d'abattement, vous ne vous laissiez aller, le propre de cette disposition-là étant de repousser le remède. Vous avez mille fois raison de vous attrister et de souffrir en jugeant des choses du côté de la terre ; mais n'y a-t-il pas un autre point de vue, plus étendu, plus universel ? Le caractère, le naturel l'emportent trop souvent ; pourquoi en regard ne laisserait-

on pas venir, croître et se développer le principe spirituel, qui empêcherait que l'autre fût seul maître à la maison ? C'est au fond de nous-mêmes que la science des contrepoids nous importe, jusqu'au moment où une bonne fois pour toutes nous versons du côté de Dieu ; avec lui chaque jour peut ramener le soleil et faire reverdir le printemps. Adieu ; vous savez qu'il n'y a rien de ce qui passe dans mon amitié pour vous.

Paris, 2 mars 1844.

Vous ne m'aviez que trop préparée, mon pauvre ami, à la douloureuse nouvelle que je reçois de vous, et toutefois je ne croyais pas si près ce moment cruel qui saisit toujours à quelques angoisses qu'il mette fin ! Ces troubles, cet excès d'inquiétude pour ceux qu'elle allait quitter, n'étaient qu'une des formes de la maladie qui vous a enlevé cette mère chérie. Dieu vous laisse toutes les espérances, toutes les consolations aussi, car vos soins ont tout adouci, et pourtant que je vous plains ! Quelle place douloureusement vide que celle où vous ne retrouvez plus une excellente mère ! De combien de manière elle vous manquera ! Jamais on ne ressentira avec trop de sensibilité une si grande affliction ; mais cette sensibilité n'exclut pas le courage, car tous deux, dans ce qu'ils ont de profond et de soutenu, appartiennent à l'âme forte. Vous le voyez, mon cher ami, la vôtre ne s'est pas démentie dans ces affreux moments où il semble qu'on oublie tout : vous avez rendu à Dieu et à votre bon père tout ce que vous leur deviez de soumission d'une part, de support de

l'autre ; vous avez racheté votre douleur, et en résistant au désespoir toujours égoïste, vous avez acquis comme le droit d'être bien malheureux. Ah ! croyez-le, la foi, à son plus haut degré, ne dénature aucun de nos sentiments ; seulement elle nous les rend transformés, autres et non pas moindres. De mon côté, je suis accablée sous le poids d'un immense chagrin, la mort d'une amie de toute ma vie [1], et presque de ma famille. Un nombre infini de préoccupations pénibles, d'épreuves de tout genre, viennent se joindre à cette affliction ; je plie quelquefois sous un poids bien lourd, mais j'ai tant expérimenté la bonté de Dieu, qu'il m'est facile de la voir en tout !

Adieu, mon pauvre cher ami ! donnez-moi souvent de vos nouvelles, jamais je n'en eus plus besoin. Parlez de moi à M. votre père comme de quelqu'un qui entre bien avant dans votre commune affliction.

Paris, 6 avril 1844.

Enfin une lueur d'espoir dont je veux vous faire partager la très timide joie ! Je fus tellement frappée du passage de votre lettre qui rappelait Gilbert, que j'osai croire contagieuse votre impression si vive, et l'essai que je fis sur M. de Montalembert réussit si bien que je le priai de l'étendre à l'Archevêque, en lui citant textuellement vos paroles. C'est ce que M. de Montalembert vient de faire ; il m'écrit qu'il s'est acquitté de ma communication, qu'elle avait été bien accueillie et que M. Affre avait promis de s'en occuper avec soin. Rien

[1] La comtesse Edling.

ne pouvait vous mieux aller qu'un tel appui, et j'en attends aujourd'hui tout ce que je désire, me dédommageant peut-être un peu trop vite des tristesses dont on ne convient jamais plus aisément qu'au retour de l'espérance. Vous savez déjà que je m'efforcerai de ne pas laisser se perdre cette bonne disposition ; dès demain je compte aller chez l'Archevêque, le remercier, non pas en votre nom, mais à votre intention, de ce que vous devez ignorer et lui exprimer en même temps la sensibilité qui reconnaîtra son bon mouvement.

Adieu ; on m'interrompt, et je suis pressée de faire partir cette lettre.

Jeudi, 1844.

J'ai remercié Dieu, avant de vous remercier vous-même, d'avoir mis dans votre cœur une telle impression de moi : qu'importe que je sois loin de la mériter! L'illusion qui vient de la bienveillance est une grâce de plus, je dirais presque une vertu ; car elle vient de vous-même, la lumière qui colore ce que vous aimez! Ces stances me consoleront dans mes peines [1], me relèveront dans mes abattements, et, tout en me disant ce que je ne suis pas, me rappelleront mieux ce que je dois être. Est-il donc vrai que mes paroles aillent jusqu'à vous? qu'elles soient assez heureuses pour rasséréner ces profondeurs où la nuit lutte avec les ténèbres jus-

[1] M. Turquety avait adressé à Mme Swetchine des vers sur elle-même ; Mme Swetchine exigea qu'ils ne fussent point publiés.

qu'à ce que Dieu y ait fait son jour, ce jour qui ne baisse plus ? Votre accent est si bien celui de la sincérité, qu'il persuade tout ; et la foi, quand elle est vive, croit à tous les miracles.

Vous dirais-je mon plaisir tant soit peu jaloux d'avoir de si bonnes raisons de garder pour moi seule ces délicieuses stances, et d'empêcher par là que rien n'en altère la pénétrante et si pure douceur ? Je la condamne, cette charmante fleur, à n'enchanter que ma solitude, mais c'est pour mieux recueillir son parfum, et il me survivra.

Vichy, 29 juin 1845.

J'ai reçu ici, mon cher ami, votre petite lettre, et voilà plusieurs jours que, tout en pensant à vous sans cesse, je recule pour vous écrire, dans l'attente de ce quelque chose d'imprévu, de favorable, d'inespéré, qu'attendent et espèrent néanmoins toujours ceux qui souffrent. Vous savez ce qu'il y a de lenteur dans tout ce qui dépend d'une administration, surtout combien le temps se suppute différemment par celui qui agit sur une foule de points à la fois et par celui qui demeure dans une seule préoccupation. Toutefois, en faisant la part à vos très justes perplexités, je reconnais, mon cher ami, et me réconforte par là, que votre situation a perdu ce qu'elle avait de plus pénible. Où donc M. votre père prendrait-il sa force, si ce n'était dans la tranquillité d'âme que donne une vraie et pieuse confiance ? Croyez-le de plus en plus, elle seule soutient. Je sais bien pour ma part ce que sont les

épreuves, épreuves de toutes sortes qui se compliquent journellement d'accidents nouveaux. De graves sujets d'inquiétude sont encore venus me chercher ; sans doute souffrir coûte à la nature, mais il y a dans la seule pensée de la volonté de Dieu un baume divin, et les obscurités sont douces à qui se laisse conduire. Je pense que nous passerons à Vichy tout le mois de juillet et peut-être le mois d'août : quand vous m'écrirez, que ce soit à Paris ou à Vichy, c'est tout un. Adieu ; au plus petit rayon d'espérance, ne manquez pas de venir traverser mon ciel gris.

Paris, 17 décembre 1845.

Je ne veux pas m'arrêter à l'anxiété qui surgirait pour moi de presque chacune des lignes de votre lettre. Je me dis que ceux qui vous aiment vous connaissent mieux que vous ne pouvez vous connaître, et que vous vous calomniez vous-même en prenant pour réels les fantômes qui traversent votre esprit. Vous n'êtes pas coupable, mon cher ami, mais vous êtes malade ; vous vous débattez contre le mal au lieu d'en triompher ! Pour tout ce qui vit sous d'autres conditions que celles de la routine et de l'instinct, l'œuvre de la vie est difficile, c'est même le grand œuvre pour qui s'en tire ; mais le but et même les moyens ne sont-ils pas faits en même temps pour stimuler et pour aider notre courage ? On perd son chemin pour trop regarder à ses pieds et pas assez l'étoile qui conduit.

Je n'ai pas répondu immédiatement à votre lettre, parce qu'ayant la présence de l'excellent M. du Clezieux à Paris, j'ai voulu avoir au préalable l'entretien

que vous m'autorisez à provoquer à votre sujet. C'est hier matin qu'il est venu me trouver, et je puis vous garantir que tout en nous, à votre endroit, est identique. A moins d'indication formelle, je pense qu'il ne faut pas, dans les choses extérieures, remonter le torrent à trop grands frais d'efforts ; on n'y voit jamais assez clair pour cela. Quant à votre changement de domicile, je suis ravie de vous savoir arrivé à plus d'air et de lumière, avantage qu'aucun autre ne compenserait et qu'il est non seulement permis, mais raisonnable de s'accorder, quand ce ne serait que pour mieux s'armer contre le malheur du nuage, que rien, hélas ! ne peut nous empêcher de subir.

Nous ne sommes ici que depuis les derniers jours de novembre et rien encore n'a bien repris dans nos habitudes. Adieu : je ne vous renouvelle aucune assurance de tous ces sentiments si vrais que vous êtes certain de retrouver en moi.

Mercredi.

Rien ne m'étonne, ni ce que vous avez souffert, ni ce qui vous a fait souffrir. Ces énigmes sont tout à fait dans le cœur de l'homme, sphinx bien autrement sphinx que tous les sphinx du monde. La passion ne rend pas autant qu'on le pense étranger au calcul ; c'est comme du sublime au ridicule : souvent il n'y a qu'un pas. Rien n'appartient peut-être davantage à la nature, que ces contrastes heurtés qui frappent très habituellement comme n'étant pas naturels ; on serait bien injuste de retirer sa confiance à l'un ou à l'autre terme, de choisir, pour y croire, ou la passion ou le

calcul. La raison, c'est d'admettre tous les deux dans leur lutte et de les reconnaître au milieu de tous les fantômes qu'elle crée. Dans une telle épreuve, vous auriez eu besoin du contact d'une âme calme, forte et sereine, de quelqu'un qui ne fût pas assez vous-même pour voir d'un même point, juger avec votre esprit et sentir avec votre cœur.

Je réponds à votre première lettre, et sans m'en être encore distraite, je suis néanmoins sous l'impression vive de la seconde. Je me reproche presque, au moment du malheur que vous avez éprouvé et qui brisait par la moitié vos liens avec la Bretagne, de n'avoir pas appelé votre attention sur les notables et frappants avantages que vous présenterait votre établissement à Paris. J'ai été arrêtée dans cette voie, d'abord parce que c'était parler pour moi-même, qu'on se récuse dans sa cause, et que de plus un déplacement est toujours chose grave, qui brise ce qui en continuant semble marcher tout seul et fait affronter des commencements toujours difficiles. Mais comme il n'est pas clair que décider contre soi-même soit toujours juste et moral, ni qu'il faille exposer des considérations importantes pour de médiocres inconvénients, j'ose opiner pour qu'un sérieux examen de la question vous la fasse consciencieusement étudier. Sans cesse, en résumant la manière dont je vois les choses se faire, je conclus que de rigueur les absents sont sacrifiés, que ce n'est la faute ni la volonté de personne, mais celle de cette rapide rotation qui ne permet guère de saisir que ce qui est sous la main, et pour ainsi dire au vol. Certes, si la dissipation de Paris vous y attendait, je vous dirais de la fuir aussi loin que

s'étendent les bruyères de la Bretagne ; mais vous vous arrangeriez aisément ici pour que rien ne troublât la solitude du poète aux heures qu'il se réserve, et vous feriez marcher de front ces contacts intellectuels, ces échanges de la pensée, qui ont bien aussi leur côté utile. Il faut être beaucoup seul afin de rester soi ; mais il faut voir les autres quand on veut s'en faire comprendre et leur faire du bien.

Paris, 2 mars 1848.

Cher excellent ami, je reçois votre petit mot, et je ne perds pas un instant à rassurer votre bonne amitié. Les anxiétés ne m'ont pas été plus épargnées qu'à d'autres, et je me suis fait pleinement ma part dans le sort commun. Un allemand Gœrres, avait imaginé de rassembler les traits les plus providentiels de la vie de quelques saints, et il avait donné pour titre à son ouvrage : *Dieu dans l'histoire*[1]. En effet où voit-on Dieu plus reconnaissable et plus Lui ? Déjà toutes les circonstances de la mort de M. le duc d'Orléans avaient paru tenir de la parabole, et ces événements-ci ! Ah ! comme se brisent les unes après les autres toutes les idolâtries humaines ! et comme il est temps d'écarter les questions de personnes, pour se dévouer au pays et tâcher d'y faire prévaloir les vérités tutélaires ! Mon mari continue à bien aller au milieu de toutes ces secousses, moi pas trop mal ; c'est vous dire que je suis affranchie de la peur.

[1] Guido Gœrres, fils du célèbre philosophe allemand Gœrres.

Paris 9 juin 1848.

Je suis, mon cher ami, à la fois fort peu disposée à la prudence des prévisions et fort touchée de l'inquiétude des vôtres. Le mal qui vient nous atteindre a quelque chose de moins sensible que le mal qu'on peut aller chercher en croyant le fuir, et la raison m'a souvent poussée à ne pas me racheter par une combinaison, d'un danger que je savais, comme tout ce qui menace, perdu dans les chances de l'infini. Voilà ma théorie. Puis savez-vous bien, mon cher ami, ce que c'est que le déplacement de toute une maison, le bouleversement de toutes les habitudes pour de pauvres vieilles gens comme nous ? Nous sommes amarrés invinciblement, le plus gros des câbles nous tient immobiles, sans compter mille obstacles lilliputiens. Si je ne me livre pas aux frayeurs, ce n'est pas au moins que je me rassure ! L'intermittence de la tempête n'en laisserait pas le temps : quand elle n'éclate pas, elle gronde. Qu'adviendra-t-il de tout ceci ? Chacun se le demande. Depuis nos trois mois de république, nous avons passé par l'annonce de je ne sais combien de royautés : aujourd'hui nous avons fait un pas : nous en sommes à l'empire, avec la présidence pour marchepied. Que nous serions donc à plaindre si au-dessus de nos têtes nous n'avions pas quelque chose d'immobile !

Paris, lundi 3 juillet 1848.

Vous les aviez pressenties, mon cher ami, ces ter-

ribles journées que nous avons passées ! Le danger n'est pas venu jusqu'à ma porte ; mais avec toutes ses menaces, nous avons eu, d'heure en heure, cette succession de détails affligeants qui absorbaient la pensée tout entière. La mort seule de notre digne Archevêque nous a montré sur le gouffre entr'ouvert ce ciel peuplé de martyrs au milieu desquels il est allé se placer. Que dis-je, le martyre ? il l'a dépassé ! car pour celui qui confesse sa foi, il n'y a pas d'autre alternative que le mensonge : l'apostasie vient vous sommer, et à peine se sent-on libre devant une telle énormité, tandis que, pour l'Archevêque, tout, la pensée, l'élan d'exécution, tout a été spontané ; c'est vraiment le libre arbitre à sa plus haute puissance. Et comme tout, jusqu'aux moindres détails, a concouru à produire, à immortataliser à travers les siècles cette page glorieuse ! Dieu, il faut en convenir, est un grand artiste : les tableaux qu'il compose sont de ceux dont le temps ne fait que raviver la couleur.

Mon cher ami, je dirai peut-être comme vous un peu plus tard ; mais jusqu'ici, moitié confiance, moitié inertie, ni mon mari ni moi n'avons eu le courage de bouger. Un danger commun n'en est souvent que plus grand, et néanmoins le nombre de ceux qui le partagent rassure. Remerciez bien M. votre père de son bon souvenir, et vous, que je ne remercie plus, recevez mes bien tendres et sincères amitiés.

1849.

Mon cher ami, personne ne sent mieux que moi ce que pèse l'inquiétude dont vous vivez, mais j'espère

beaucoup de l'amélioration de l'état de M. votre père ; la faiblesse moindre est un bon symptôme. Ce n'est pas la douleur qui tue : nous sommes trop faits pour elle ; il est inconcevable ce que la pauvre nature humaine peut supporter en fait de lutte violente. Je vous en conjure, du courage et du calme, retrempez-vous dans la confiance qui donne à elle seule toutes les énergies ; je ne sais, mais quelque chose me dit qu'un avenir meilleur vous attend et que vous n'en jouirez pas seul. Souvent ce que guette la Providence pour venir à notre secours, c'est un pas fait en avant, un effort sur nous-même. Je ne vous dis pas : espérez, mais : confiez-vous ; c'est de la vertu que je vous demande, au lieu de la recherche de ces secours douteux par lesquels on essaie de faire diversion à son mal, ces secours qui s'en vont en fumée et dont l'espérance humaine fait son bien-être.

Adieu ; tenez-moi bien au courant et croyez que je veille.

Samedi 16.

Mon cher ami, il y a un siècle que je vous attends, mais pas vous seul au moins, et plus que vous peut-être, celle à qui je sais tant de gré d'avoir apporté dans votre existence les adoucissements, l'animation dont vous avez tant besoin. Je vous déclare que je ne tiens nul compte de la peur que vous me dites que je lui fais ; loin de là, je crois qu'elle m'aimera un peu et bientôt, si vous n'y mettez point obstacle ; vous voyez que c'est de vous que je me défie.

J'ai été longtemps grippée et ne suis sortie qu'hier

sans pouvoir arriver jusqu'à vous. J'en désespère pendant ces jours laborieux, mais si vous pouviez à vous deux venir un de ces matins, samedi ou dimanche, par exemple, vers midi, je suis certaine d'y être pour vous et de vous voir un peu à l'aise ; si vous préfériez dimanche, dites-le moi, afin que pour l'un ou l'autre des deux jours, je fasse bien le vide,

Veuillez faire une part très large à votre chère compagne dans les sincères amitiés que je vous offre.

Samedi Saint.

Je suis fatiguée et souffrante, ce qui fait que je vous réponds tard, quand j'aurais voulu, au contraire, prendre les devants pour vous dire combien votre bonne visite m'avait été douce et l'excellente impression qu'elle m'avait laissée. Je ne puis vous exprimer tout ce qui s'y rattache de vive appréciation de votre choix et de confiance dans le bonheur qu'il vous ménage. Votre chère compagne m'a paru si affectueuse, si pleine de raison, devoir être si attachante par sa simplicité ouverte et en même temps aisée, que j'ai conclu bien vite que vous seriez sa force de tous les jours, mais qu'elle serait l'appui dévoué et intelligent des heures troublées et mauvaises de la nature du poète. J'accepte franchement ce que vous me dites de sa bonne disposition pour moi ; j'ai en moi pour elle ce qui m'y fait croire, et j'espère que nous voilà bien au delà des préambules d'une connaissance à faire. J'ai

déjà grand plaisir de penser à ma course de Passy ; au premier jour de température tiède, comptez sur mon apparition. En attendant, recevez tous deux l'expression des vœux qui s'accordent le mieux avec mes bien vrais sentiments.

A MONSIEUR LOUIS MOREAU [1].

Chantilly, 8 octobre 1837.

J'ai une foule de restitutions à vous faire, Monsieur, et vraiment mon inexactitude avec vous a le caractère grave du larcin. Je passerais sous silence encore les deux numéros de l'*Européen* ; mais c'est l'extrait des pensées de Saint-Martin [2], depuis si longtemps entre mes mains, qui m'accuse tout à fait. Vous ne voudrez plus rien me prêter, et j'en serais trop punie ; car ce que vous me faites connaître est presque toujours la continuation de nos entretiens, et c'est à cette part que je ne veux pas renoncer. Il m'a suffi de franchir la banlieue pour sentir se réveiller ma conscience et commencer l'exploitation des richesses qu'à Paris on se contente d'amasser. J'ai lu avec grand plaisir les *Pensées du philosophe inconnu*, et comme il arrive toujours, j'ai fait mon choix dans votre choix. Plusieurs d'entre elles m'ont paru élevées, intérieures et profondes,

[1] M. Louis Moreau, conservateur à la bibliothèque Mazarine, traducteur des *Confessions* de saint Augustin et de la *Cité de Dieu*, auteur des *Considérations sur la vraie Doctrine*, de la *Destinée de l'homme*, et d'une *Etude sur le Matérialisme phrénologique et l'Animisme*.

[2] Il s'agit ici, comme on le verra quelques lignes plus bas, du théosophe Saint-Martin, *le philosophe inconnu*.

vraies par conséquent ; car on ne peut monter haut ni creuser fort avant, sans entamer une des deux régions de la vérité : les perfections de Dieu et la misère de l'homme. Néanmoins en parcourant les *Pensées*, on croit quelquefois traverser comme des couches d'erreur, reconnaître quelque chose de son souffle, du goût de son terroir ; on sent qu'elles n'ont pas été dictées par la piété pure et simple, mais par une théosophie toujours un peu glorieuse. Aussi c'est Saint-Martin qui a trouvé Dieu, et non pas Dieu qui a visité Saint-Martin. Son action sur les autres assume une puissance personnelle ; l'orgueil perce jusque dans son effroi de la corruption, dans son éloignement pour ceux dont les ignorances, les faiblesses et les souillures le frappent. Tout ceci ressemble peu à la charité, qui ménage ceux-là mêmes dont elle se sépare ; et lorsqu'on y voit si clair sur les autres, je craindrais fort qu'on ne réservât les ténèbres pour soi. Il n'est pas jusqu'aux mots recherchés ou techniques de son langage, quelquefois bizarre, qui, selon moi, n'arrêtent et ne refroidissent. Nulle part peut-être la simplicité des formes n'importe davantage à la rectitude des idées que dans la piété ; il se fait sécheresse, aridité subite, là où l'esprit prévaut sur le cœur ; et si les prodiges de la charité chrétienne se concentrent presque exclusivement dans l'Eglise, il faut convenir que c'est aussi seulement dans son sein que l'amour chrétien a son expression vraie et persuasive.

Adieu, Monsieur ; soyez assez bon pour me pardonner et recevoir avec confiance les sentiments sincères et affectueux que je vous offre.

Paris, 1838.

Voilà deux jours que je ne puis trouver un moment pour vous remercier, et c'est bien me plaindre de mon peu de liberté. Je suis plus souffrante aussi ; la convalescence du carême est plus longue pour moi cette année que les autres ; je fais de mon mieux pour hâter son pas, mais il n'y a pas de danger que je fasse jamais entrer dans son régime le retranchement des personnes parmi lesquelles j'aime tant à compter la vôtre : ce repos-là serait pire que la fatigue.

Je vous remercie de me dire le plan de votre livre, vous me le rendez très compréhensible. Je sens combien dans ce genre d'efforts on peut mourir à la peine ; mais nous reviendrons plus d'une fois sur ce sujet, qui demande peut-être plus qu'un autre à être ramené par l'exécution à la vérité ; dans l'intelligence non pas de tous mais de plusieurs, cela seul dégage l'idée de ce caractère d'excentricité qui ôte à l'utilité des enseignements. Quant au secret, je vous l'aurais gardé instinctivement : la discrétion du cœur n'a pas besoin de raisonner le silence, elle le préfère sans trop même savoir pourquoi.

Vichy, 12 juin 1840.

Je vous remerciais de votre souvenir avant même qu'il vînt à moi ; le mien à moi-même m'autorisait à le prendre pour point de départ, et votre aimable lettre n'a fait que surajouter un grand plaisir à une sé-

curité toute faite. Je ne suis pas mal, et j'ai été mieux entre le premier effet des eaux et leur vrai travail qui commence. Comme tout ce qui tend à améliorer, la médecine est toujours un peu perturbatrice ; elle agit en vue d'un temps meilleur, et le présent en reste un peu sacrifié. Le contrepoids de tous ces remuements est dans la solitude que je me suis faite, et que je n'ai pas pris seulement le soin de conquérir, mais encore d'assurer. M[me] de Rauzan est entrée pour beaucoup dans ma préoccupation de sauvage, et comme on ne se fait guère de loi sans y entrevoir des exceptions, je sens que je n'aurais pas été aussi habile à garder ma liberté, si je n'espérais y renoncer pour elle. J'en reçois à l'instant un mot qui me donne son projet de Vichy pour fixé. Dans cette même lettre, elle me donne des nouvelles de la mère de M. d'Esgrigny, qui ne sont pas à beaucoup près ce que j'aurais désiré. Je n'aime pas ces convalescences douteuses qui traînent en longueur et qui semblent arrêtées par un danger caché.

Vos lignes sur *Louis XVI* seront transcrites pour M. *** ; il faut toutes les surprises dans lesquelles vous m'engagez si agréablement pour que je croie que votre article vaudra mieux qu'une appréciation si vive et si juste, et il n'y a vraiment de bien loué que celui qui voit n'aller qu'à lui la louange dont on l'honore. Quant à moi, qui reconnais beaucoup d'esprit à l'auteur, ce dont je lui sais le plus de gré, c'est de n'en avoir pas mis dans son livre, de l'esprit proprement dit, pour ne développer qu'un bon et respectueux sentiment. Ce portrait en pied, qui n'a d'historique que le fond du tableau, est comme une étude pour initier de nouveau à un sentiment presque éteint en France, le respect.

Toutes les fois que dans un caractère empreint de quelque grandeur, à travers même les erreurs et les fautes, on peut faire ressortir une intention pure et droite, on apprend aux hommes à s'incliner devant la conscience, ce qu'ils oublient de faire quand on ne les y fait pas penser.

Je vous remercie de prendre les devants pour répondre à ma question comme certain que je vous l'adresserais. Ces excursions, ces explorations de côté et d'autre me déplaisent beaucoup ; l'étude, conduite parallèlement et quoique étrangère au travail principal, peut être une bonne chose, pourvu qu'elle n'en détourne pas et qu'elle ne divise pas trop l'attention. Le titre de votre livre me paraîtrait fort bien, si je n'étais effrayée un peu du cercle immense qu'il vous fait embrasser. Il faudra l'étudier encore et vous bien assurer que vous ne vous engagez qu'au livre que vous voulez faire ; mais tout tient à ce que votre intelligence a déjà conçu et, chez elle, les choses précèdent les mots. Adieu ; accordez-moi toujours une amitié qui m'est bien précieuse et que méritent un peu mon tendre intérêt et mon estime profonde.

Vichy, 30 juin 1840.

J'avais bien raison d'être impatiente de votre article sur *Louis XVI !* Je vous y ai retrouvé avec ce rare talent de peindre ceux que vous louez, et de ne saisir une idée que pour la faire arriver le plus naturellement du monde à sa généralisation. Il y a dans votre esprit quelque chose de méditatif, de penseur qui me ravit ; on sent que tout cela a vécu longtemps à l'ombre et

que le travail est tout intérieur. Dans les questions de philosophie chrétienne, vous avez la vraie intuition catholique ; on sent que vous auriez trouvé beaucoup des choses qui vous frappent, et quand, dans la discussion, vous vous rangez du côté de vos maîtres, vous vous montrez si digne d'eux en les admirant, qu'il me semble toujours que vous êtes destiné à nous en rendre quelque chose. Comme M. de Maistre eût aimé plusieurs de vos définitions, entre autres, ce que vous dites de la paresse, dans cette dernière petite lettre dont la substance ne serait pas représentée par beaucoup des in-folio de votre bibliothèque ! Je vous demande pardon d'oser vous louer ainsi à brûle-pourpoint, mais pour traduire ma pensée, l'attifer convenablement et la réduire, il me faudrait un temps que je n'ai pas.

Je vous assure que si je suis en repos à Vichy, je suis bien tourmentée à Paris ; M[me] de Rauzan m'est sans cesse présente. Une lettre de sa fille à sa cousine donnait aujourd'hui de meilleures nouvelles et confirmait la résolution prise de venir ici. Et le pauvre M. d'Esgrigny ! N'y a-t-il donc plus d'espoir d'éviter le malheur qui le menace ? Ses forces, je n'en doute pas, le soutiendront jusqu'au bout, mais après ? Adieu, il m'est bien doux de croire que vous comptez entièrement sur la participation la plus affectueuse et la plus sincère à tout ce qui vous touche.

Vichy, 8 juin 1841.

J'ai osé emporter *Sainte Catherine de Sienne*, vrai larcin que je vous conjure de me pardonner. Mais si vous saviez toute la joie dont m'est ce bouquin, avec

quelle consciencieuse assiduité je n'en laisse rien passer [1] ! Vraiment sainte Catherine de Sienne est le Baruch de la nouvelle loi ; c'est une place tout à côté de sainte Thérèse qu'elle aurait, si elle était plus connue : si j'osais, je dirais presque : Je l'aime mieux. Quel parallèle il y aurait à faire entre ces deux femmes !

Adieu ; tâchez de me rendre bien contente en vous arrangeant pour être parfaitement content.

Aix-la-Chapelle, 28 juillet 1842.

Je vous remercie de votre petite lettre qui m'a fait grand plaisir, sans avoir eu à effacer aucune impression pénible ; simplement et sans rien conclure, j'avais regretté que vous ne m'écrivissiez pas. L'exactitude est une bonne chose en elle-même, mais le souvenir et l'affection en sont indépendants, et j'ai tant vu de gens qui écrivaient toujours et dont l'indifférence ne se démentait jamais, qu'il me serait bien difficile de me laisser prendre à ce symptôme. Votre lettre, en abordant le projet de mariage, touche à un sujet qui me fait bien regretter mon absence, et j'ai besoin d'espérer que j'arriverai assez tôt pour le traiter à fond en temps utile ; mais pour répondre, que de questions au préalable j'aurais à vous faire ! Subordonner les satisfactions présentes à des considérations éloignées est plus ou moins le cachet de la rectitude du parti que l'on prend, l'actualité, comme on dit, ayant le monopole de la séduc-

[1] Il s'agit ici du grand in-4° des *Lettres de sainte Catherine*, dont Mme Swetchine avait extrait en quelques jours un véritable petit volume.

tion qui attire ou entraîne. Il n'en faut pas moins pourtant que les avantages éloignés soient de nature à justifier les sacrifices et que le présent, dont on ne sait jamais la durée, ne soit pas trop en souffrance. Attendre a ses conditions comme tout autre chose, et je ne pense pas qu'il soit raisonnable, en vue de la meilleure position possible, de commencer par en accepter une indéfiniment insupportable. Dites-moi si la chose marche? jusqu'à quel point votre impression intime s'y trouve engagée? si, malgré de grandes privations, une sympathie véritable se présente comme dédommagement? Il faut être seul pour se passer d'aisance; mais à deux on peut encore ne faire qu'un. Le vrai bonheur est dur à tout ce qui ne vient pas directement de lui! Cela est bien sensible et habituel dans le cloître, et, quoique rare, bien rencontrable dans le mariage. Tout dépend ici des éléments qui se joignent et du ciment qui les confond. Mais je m'arrête, parce c'est trop parler à vide, quand j'ai si besoin d'asseoir un jugement sérieux et réfléchi. Entrez, je vous prie, dans quelques détails, surtout si vous pensez qu'avant la fin du mois prochain, époque de notre retour à Paris, cette importante affaire pourrait se trouver engagée très avant.

Je suis fort aise que, même avant vos vacances, vous n'abandonniez pas le beau travail que je serais si heureuse de voir conduire à bonne fin. Je ne m'étonne pas, à mesure que vous étudiez votre sujet, qu'il vous paraisse s'agrandir. Tout point de vue vrai a un large horizon, et lorsqu'on suit attentivement une idée, on ne sait jamais au point de départ par quels sentiers elle vous mène, les objets, les effets nouveaux qu'elle vous fera apercevoir, les stations qu'elle vous fera faire; seule-

ment, on sait que cette idée est vraie : plus on lui aura été fidèle, plus ses déviations apparentes auront rapproché du but. Combien l'imagination, malgré sa réputation de richesse, est pauvre auprès du développement d'une vérité que l'on va chercher dans les profondeurs de la mine et dont on suit le filon ! La réalité, prise dans son sens universel, méditée *con amore*, quoi qu'on dise, par quelque bout qu'on la prenne, est inépuisable comme la nature elle-même, tandis que l'imagination, c'est l'homme conçu sur une beaucoup moindre échelle du fini et qui ne peut guère user d'une liberté illimitée sans se voir révéler son impuissance. Je serais bien contente de causer avec vous sur les deux problèmes qui vous arrêtent, et dont je m'abstiens aujourd'hui, parce que je ne suis pas assez sûre de saisir toute votre pensée. Je me borne seulement à vous dire que je conçois bien votre idée de la certitude considérée comme état de l'esprit ; et je ne pense pas qu'elle soit contestable, si ce n'est dans l'exclusion qu'elle donne à la définition de la psychologie prétendant au titre de science. La psychologie constatant les éléments, les puissances par lesquelles se manifeste l'âme, les énumérant, les définissant, ne fait-elle pas posséder ce qu'elle découvre ? ne montre-t-elle pas comme acquis à la certitude ces faits qu'elle signale ? Et, puisqu'il y a une science de ce qui passe, comment n'y en aurait-il pas une de ce qui ne passe pas ? La certitude ne s'applique-t-elle pas à une qualité quelconque de l'âme comme à toute autre notion ? Acquérir et ne pouvoir perdre n'est-il pas la condition suprême de tout ce qui s'appelle science ? Je vous dis tout cela, parce que c'est plutôt fait que d'y repenser, mais je vous le répète, je suis

sûre que je ne suis seulement pas dans la question. Il me semble que toutes les fois que l'on traite de l'homme dans un rapport quelconque avec la philosophie ou la morale, il faudrait imposer à l'auteur, dès le début de son livre, de se prononcer pour ou contre le dogme de la déchéance. Je conçois parfaitement qu'on étudie la question du péché originel en elle-même et qu'on la plaide contradictoirement ; mais du moment où l'on passe à l'application, on ne peut plus aller et venir, il faut un parti pris. C'est précisément ce qui arrête. On ne veut pas dire le *grand malade* de peur de se rencontrer avec saint Augustin, et on ne sait que faire pour soutenir ou se persuader à soi-même qu'un pauvre être tout couvert de plaies et de cicatrices n'a jamais été ni blessé ni malade.

Je vous remercie de ne pas trop laisser dormir vos droits de patron [1] ; j'ai travaillé un peu, trop peu. Ma journée est fort coupée ; je lis autant que possible, et d'ailleurs je ne suis pas pressée ; d'une part, j'ai si peu de temps par-devers moi que ce n'est plus la peine de le ménager ; de l'autre, ce sont des idées ou plutôt des sentiments qui me sont très doux et sur lesquels j'aime à demeurer. J'espère bien pourtant vous porter quelques chapitres. Adieu ; ne me laissez ignorer rien de ce qui vous touche, et reconnaissez par là le tendre, inviolable et sincère intérêt que je vous porte.

[1] M. Moreau rappelait à Mme Swetchine la communication qu'elle avait bien voulu lui faire d'un fragment sur la résignation. M. Moreau est la seule personne à laquelle Mme Swetchine ait fait une confidence de ce genre.

Paris, 22 février 1844.

Il n'est pas si facile qu'on le croit d'être vrai, car je n'oserais jamais l'être assez avec vous pour vous dire l'impression que me laissent ces feuilles qu'enfin je vous renvoie. Elles sont pour moi une révélation nouvelle de la beauté que la vérité peut revêtir, et l'expression qui vous semblerait exagérée serait pourtant encore loin de me satisfaire. Jamais, je crois, je n'ai été si contente, d'abord parce que je le suis ici selon les lois de tout le monde, et aussi, ce qui ne laisse pas que d'être agréable, selon la loi de ma nature propre. Ce que vous avez pensé, je crois l'avoir senti confusément. Mais ce n'est pas de cette illusion-là que je vous remercie davantage : tout mensonge n'est qu'un éclair ; ce dont je vous remercie, c'est du bonheur plus durable, pur et vraiment grand, d'admirer sans contrainte, je dois dire sans réserve, puisque mon intelligence, tout en admettant que des ombres possibles soient aperçues par de meilleurs yeux, aussi loin qu'elle peut aller, n'arrive pas à dépasser le point où s'arrêterait l'éloge. Souffrez donc que mon infirmité intellectuelle y reste attachée exclusivement, et que le respect humain ne gâte pas mon plaisir.

Adieu. Je vous remercie bien tard, dirais-je à un autre, mais non pas à vous ; car il n'y a ni tôt ni tard pour ceux qu'on remercie toujours.

30 septembre 1844.

Je ne puis vous exprimer tout mon regret de ne vous avoir rien dit de la très courte absence que nous

devions faire, mais elle s'est décidée promptement, et un déplacement, si petit qu'il soit, amène toujours tant d'encombres, que la veille, en pensant sans cesse à vous écrire un mot, je n'y suis point arrivée. Il est vrai que jusqu'au soir j'avais toujours espéré votre visite ; mais les petites choses s'arrangent presque aussi mal que si elles étaient grandes. Je pense que je serai de retour à Paris dans huit ou dix jours. Je saurai si bien prendre des habitudes et des heures fixes, que vous n'aurez pas le plus léger prétexte à m'objecter quand j'insisterai pour voir renouveler le plus souvent possible les bons moments que je vous dois.

Mille amitiés.

Vichy, 30 juin 1845.

J'espère que les gens qui vous quittent vous manquent un peu ; mais comme, enfin, pour que la privation reste présente, il n'est pas nécessaire que votre pénurie soit complète, je pense avec plaisir que vous êtes moins seul à Paris que les autres années, dans cette même saison. Vous avez d'abord votre excellent ami Yermolof, et puis vos amis d'Esgrigny, et tout cela jusqu'à vos vacances ! Je ne veux pas omettre non plus au nombre de vos distractions de cet été votre installation à la Mazarine, et même l'impatience et les ennuis qui l'auront précédée ; dans ce monde, les distractions sont de toutes sortes, et comprennent jusqu'à celles dont on voudrait se distraire. Si je ne suis pas inquiète de vos loisirs, je le suis encore moins de cette partie de votre temps à laquelle vous donnez une direction positive et sérieuse.

Je pense comme vous sur nos graves affaires de l'enseignement et des corporations religieuses. Quoiqu'on ait beaucoup dit et beaucoup écrit sur la plus grande question de ce temps-ci et peut-être de tous les temps, il reste encore beaucoup à dire, et probablement l'essentiel, puisqu'aucune solution définitive ne semble intervenue. D'ailleurs ce qui fait une question très importante est précisément ce qui la fait inépuisable, les choses ne possédant plus ou moins d'importance que par leur rapport plus ou moins direct avec l'infinie vérité. Tout ceci, en thèse générale, me paraît incontestable ; mais quand la meilleure des causes, par les coups portés à faux, par son peu d'ensemble et de tactique, et aussi, on doit le dire, par la fatigue qui suit une longue lutte, est tombée dans une sorte de discrédit qui se formule bien moins par le blâme que par l'indifférence ; quand enfin cette cause a souffert, non pas seulement des coups de ses adversaires, mais des fautes de ses défenseurs naturels, je crois qu'il n'y a qu'une chose indiquée : c'est de la laisser reposer. La vérité sait attendre ; il faut que cette science lui soit inhérente, car souvent, dans l'application, elle en tire sa plus grande force. De plus, en regard d'un vote qui, par sa spontanéité, sa valeur numérique, sa violence et la chaleur de son entrain, a exercé une action que j'appellerais toute dramatique, la parole après coup, quelque éloquente qu'elle puisse être, n'en saurait contrepeser l'effet [1]. Une seule action

[1] Le 2 mai 1845, M. Thiers avait interpellé, au sujet des Jésuites, le Ministère, qui donna satisfaction au vote de la Chambre des députés par la négociation de M. Rossi à Rome.

pouvait, ce me semble, y répondre, non pas avec avantage seulement, mais encore avec une supériorité qu'au défaut des journaux et du public actuel, l'histoire et les siècles auraient su célébrer : c'est celle de l'unanimité de l'épiscopat pour repousser un si indigne abus du pouvoir séculier. Ce n'est pas des récriminations, d'inutiles résistances que l'Eglise peut opposer à ces véritables intrusions dans son sanctuaire : ce que j'aurais voulu, c'est que dans une attitude digne, affligée, l'Eglise, comme une vraie mère, eût hautement proclamé qu'elle-même avait reçu tous les coups dont on menaçait dans ses enfants ses meilleurs et plus dévoués serviteurs. Le jour où le garde des sceaux a pu dire d'une fraction de l'épiscopat, qui peut compter pour une manifestation collective : *Les évêques nous reviennent*, il me semble que nos plus chers, nos plus importants intérêts ont été gravement et indéfiniment compromis. Ce qui est bien pire qu'un échec, c'est que la route si large et si belle qui avait été ouverte aux fidèles pour la défense du patrimoine commun disparaissait par cela même et se réduisait à de pauvres petits sentiers, que s'ouvrait à grande peine la conscience individuelle. Il est pénible d'en être là ; mais cette peine, quelque sensible qu'elle puisse être, n'a rien de découragé : le moindre incident peut nous remettre sur un terrain nouveau, meilleur, et comme vous le dites si bien, nos champions valent au moins ceux de nos adversaires. Nous rentrerons, après quelque intervalle, plus sages, plus aguerris, avec des armes mieux appropriées, dans une lice que nos vœux et notre pensée n'auront jamais quittée. Le bon Dieu, après nous avoir rappelé que la victoire n'est pas plus

au talent qu'aux gros bataillons, nous disposera un peu plus encore que nous le sommes à ne la chercher qu'en lui et par lui. C'est beaucoup que d'avoir raison, mais pour que ce mérite ait toute son influence et toute son efficacité, il faut qu'il soit soutenu de beaucoup d'autres. Je ne doute pas que vous ne soyez très content de M. Dupanloup dans la partie utile et actuelle de son écrit, et surtout dans ces considérations générales, dont je bannirais le mot de hasard, mille fois démenti par l'idée, mais dont l'œil ou l'oreille se blesse toujours [1].

Je ne veux pourtant pas fermer ma lettre sans vous avoir parlé de Vichy. Le temps nous ayant fort contrariés, j'ai mené assez mollement ma cure : mais le soleil nous revient, et je vais prendre ma revanche. Il n'y a pas ici beaucoup de personnes de connaissance ; mais une, entre autres, telle que je l'aurais choisie, c'est M. de Champagny, depuis trois semaines fidèle compagnon de toutes mes soirées [2]. C'est un homme vraiment excellent, d'une nature et d'une portée d'esprit remarquables, et plein de cette vertu qui passe, non seulement dans les actes, mais encore dans les jugements. Il part demain à mon grand regret.

1847.

Savez-vous, cher monsieur Moreau, pourquoi vous

[1] Mme Swetchine avait à cet égard un mot qu'elle aimait à répéter : « Le hasard n'est ici-bas que l'*incognito* de la Providence. »

[2] Le comte Franz de Champagny, auteur des *Césars*.

n'avez pas entendu parler de moi? C'est qu'il ne me suffisait pas de vous écrire, et que jusqu'au dernier moment j'ai espéré pouvoir aller remercier madame votre mère de sa bonne visite, et vous dire à tous deux mon véritable regret de n'en avoir point profité. Si vous saviez ce qu'ont été pour moi ces derniers temps, vous me plaindriez et me tiendriez une fois de plus en réserve ces bons et affectueux sentiments sur lesquels j'aime tant à me reposer.

Je voulais en même temps vous porter ce Bérulle[1] gardé par moi éternellement ; mais j'ai balancé entre la rue Miroménil, la Mazarine et Sainte-Geneviève. N'ayant point vos instructions, j'ai donné mes ordres pour qu'on les attendît et les suivît de point en point. Quand je m'éloigne, mon cher monsieur Moreau, je n'ai pas seulement ce regret-là, mais aussi le regret de vous avoir trop peu vu ; et voyez ma confiance ! il me semble que vous me rendrez cela, comme soins qu'attendent mes pauvres vieux jours.

Recevez l'expression de ma bien sincère affection et parlez bien de moi à madame votre mère.

Vichy, 15 août 1847.

Je vous reprochais votre silence, et vous le savez bien, car vous commencez par me parler d'un autre, comme on met pour se défendre un objet devant soi ; du reste comme bouclier on ne pouvait mieux choisir. Ce bon Dulac a tous mes respects et mon bien

[1] Les œuvres du cardinal de Bérulle, in-folio, publiées à Paris en 1644.

affectueux souvenir [1]; il est impossible de s'unir plus sympathiquement que je le fais aux vœux qu'il forme. Le mouvement qui le pousse est celui que j'ai toujours le mieux compris, et peut-être le seul que je comprenne aujourd'hui d'une compréhension entière. Mais je reviens à vous, et malgré toute votre habileté à vous placer entre deux termes bien propres à me donner des distractions, mon attrait pour le froc et pour les discussions mystico-philosophiques, vous n'en saurez pas moins que votre oubli n'avait pas passé inaperçu, et que même, à mon avis, il en résumait beaucoup d'autres. Je trouve qu'il est bien temps d'y songer et de vous prévenir que l'indulgence ne portant pas de meilleurs fruits, je me propose de changer de système. Je vous laisse deux mois pour y réfléchir; et c'est vous dire que nous ne revenons pas immédiatement à Paris. Vichy m'a fait le plus grand bien; mais la santé est un peu comme un champ qu'il ne suffit pas d'acquérir, et qu'il faut encore faire valoir. J'ai su par M. d'Esgrigny que vous étiez décidé pour Saint-Valery, et j'ai pensé que son goût passionné pour la mer avait contribué à raviver le vôtre. Un changement de lieu sera très utile à votre chère convalescente; il vous fera prendre du bon temps et vous reposera de vos bouquins, pour vous faire lire dans le grand livre, qui, tout admirable qu'il est, en demande pourtant un autre pour être bien compris.

Je vous ai vu nommé pour les prix de l'Académie [2].

[1] M. Dulac se proposait alors d'entrer dans l'ordre des Bénédictins. Il en prit l'habit et le quitta quelques mois plus tard pour rentrer à la rédaction de l'*Univers*.

[2] La traduction de la *Cité de Dieu* avait reçu un des prix de l'Académie française.

A cette occasion j'ai été conduite à observer que l'on n'aimait pas assez la justice pour elle-même, tant l'impression qu'elle fait dans sa répartition générale est au-dessous du vif plaisir qu'on a dans certains cas de la voir personnellement rendue. Un mot aussi qui dans l'énumération de vos titres m'a semblé faire allusion aux *Considérations*, m'a été également au cœur ; ces admirables *Considérations* que j'ai ici avec moi, et qui seront un jour pour plusieurs un de ces trésors que l'on découvre après avoir mille fois passé devant sans le voir !

La santé de Yermolof m'a vraiment inquiétée. Je ne doute pas que ses tribulations si agitées n'y aient beaucoup contribué ; il se donne toujours dix fois plus de peine qu'un autre, et j'espère que c'est à la peine que se mesurera pour lui la récompense.

Quand je vous entends dire : Je sens amèrement ce qui me manque, j'admire la proportion exacte, c'est-à-dire, la distance toujours infinie que Dieu a mise pour chacun de nous entre nos désirs et leur but. Le point de départ et l'horizon varient selon les intelligences, mais la distance et le sentiment de l'impuissance sont les mêmes pour tous. N'est-ce pas une loi générale que de concevoir plus qu'on ne comprend, plus qu'on n'exécute? Pouvez-vous trouver un signe de faiblesse à la prédominance d'une de vos facultés sur les autres? Cette équation rigoureuse est-elle intellectuellement de ce monde? Dans tous les esprits éminents il y a une qualité qui dépasse les autres, je serais même disposée à croire, en considérant chacun de nous comme une pensée divine, que cette qualité prédominante est précisément celle qui nous classe,

par laquelle nous sommes connus, notre numéro enfin dans les colonnes du grand registre. Votre théorie sur les deux mysticismes est des plus intéressantes ; peut-être dirais-je autrement que vous, mais il m'est évident que vous m'êtes indispensable pour bien savoir ce que je veux dire. Il me semblerait, à moi, que les deux mysticismes pris à l'état sérieux, à l'état je ne dis pas de vérité, mais de sincérité profonde, ne sauraient être séparés. Celui du cœur est la base du mysticisme de l'esprit, il le porte en puissance ! et si l'esprit fait du mysticisme sans qu'un cœur touché soit sa règle et son *criterium*, il le produira nécessairement à faux. Dans les plus simples, un cœur ardemment pieux inspirera des pensées sublimes ; tandis que l'esprit, avec toute espèce de droit de s'élever à la métaphysique la plus haute, la plus abstraite, ne m'en paraît pas moins tenu de suivre, à la distance d'une région à l'autre, les lignes parallèles tracées dans les profondeurs intimes du cœur. Enfin, pour me rendre intelligible, je vous dirai que je ne puis considérer les deux mysticismes que comme deux traductions d'un seul et même poème, dont la fidélité est le premier mérite ; fidélité qui se constate d'autant mieux que les deux traductions se rapprochent davantage entre elles.

1848.

Dites-moi comment vous êtes, car cela comprend tout ce que j'ai besoin de savoir ; ces hauts et ces bas sont si éprouvants ! Hélas ! la confiance ne remonte

pas toujours comme elle descend ! Je prie avec vous, et de tout mon cœur.

1848.

Je vais à votre porte le cœur bien triste de votre inquiétude. Je vous remercie néanmoins de me l'avoir dite : c'est adoucir la peine qu'on ne peut épargner ! Vous savez bien que c'est de tout mon cœur que je prie avec vous.

1848, jeudi 19.

Je désire bien vous voir[1] ! Si je ne vous l'ai pas dit plus tôt, c'est que j'espérais aller vous trouver, et que d'un jour à l'autre cela m'a été impossible. Vous êtes excepté à ma porte, mais, dans le cas d'un malentendu, montez toujours.

Que Dieu vous fortifie, je n'ose encore dire qu'il vous console !

Vichy, 7 juin 1851.

Vous voudrez bien, n'est-ce pas, me recevoir à résipiscence et laisser ma misère et ma pauvre vie de Paris intercéder pour moi ? Je remonte la nuit des temps pour vous dire que votre souvenir n'avait nullement précédé le mien et que, restée quelque temps sans vous voir, j'ai envoyé chez vous, où il m'a été

[1] M. Moreau venait de perdre sa mère.

dit que vous étiez allé vous établir à la campagne. Je tiens à constater ces deux jalons qui montrent moins déserte cette route que j'aurais abrégée, si tout dans ces derniers temps ne m'avait manqué, le loisir et les forces. J'ai demandé plusieurs fois de vos nouvelles à des amis communs, mais ils se plaignaient de ne pas vous voir, et nous en étions réduits à l'unique plaisir de parler de vous. J'en ai eu un autre pourtant dans l'intervalle, c'est celui de vous faire connaître et dûment apprécier par quelqu'un qui en était digne. Le prince Albert de Broglie n'avait jamais rien lu de Saint-Martin ; je lui ai prêté votre petit volume ; son suffrage a été très prompt et très vif, mais au lieu d'aller au théosophe, il s'est uniquement arrêté sur vous, et s'est exprimé en des termes qui n'empruntent jamais rien à la banalité. J'ai promis à M. de Broglie, pour sa récompense, vos *Considérations*, et au préalable je les ai emportées pour les relire. Je ne puis admirer comme je le fais votre pensée si haute en elle-même, si soutenue, si dévouée aux vérités de l'ordre le plus élevé, sans me demander ce qu'elle peut avoir à redouter comme gêne et entrave des vicissitudes actuelles ? Certes je n'émettrais pas ce doute, si vous élaboriez une constitution, chemin court du bonheur des peuples. Cependant je me rassure, car ce que vous défendez, ce n'est pas même la portion de vérités qui se laisse modifier par le temps, c'est, au contraire, celle qui lui résiste toujours. Quant à la contradiction, rien n'en affranchit ; à notre époque, il me semble qu'il y a encore plus d'ignorance, de préoccupations absorbantes que d'incompréhensions volontaires, et dès lors, l'enseignement peut s'adresser avec succès

à des gens qui ne savent pas même qu'il leur manque. Vous me trouverez sans doute trop optimiste, mais c'est encore la plus douce manière de se tromper dans ces choses humaines où personne n'est assez sûr d'avoir raison. Du reste l'atmosphère où je suis me servirait d'excuse ; je n'entends parler que de succursales à établir, d'agrandissements d'églises, nécessités par une assiduité et une ferveur toujours croissante des populations. Si on prie si bien sur un point de la France, il y a de quoi la sauver sur tous les autres.

AU MARQUIS DE LA BOURDONNAYE[1].

Paris, 22 mai 1829.

J'ai tant suivi votre inquiétude, tant senti votre douleur, qu'en devançant votre lettre j'aurais été bien sûre de répondre à toutes vos pensées. Mais si je me passe de vous pour m'unir à tout ce qui vous touche, j'ai besoin de vous pour ce qui me concerne, et j'ai été peinée de ne pas trouver mon nom dans votre billet à Mme de Ségur[2].

[1] M. de la Bourdonnaye venait de perdre son père.

[2] La famille de la Bourdonnaye, partagée entre la Brètagne et l'Anjou, a joué depuis le XIIe siècle un rôle considérable dans ces deux provinces; elle figure à la croisade de 1249 par titres authentiques en commun avec Guillaume de Sévigné. Le marquis de la Bourdonnaye, père de celui à qui ces lettres sont adressées, fut, comme son fils, maréchal de camp. Il avait épousé Louise de Chauvelin, fille du marquis de Chauvelin, maître de la garde-robe du roi Louis XVI, et sœur de M. de Chauvelin qui siégea sur les bancs de la gauche, à la Chambre des députés, sous la Restauration.

Arthur de la Bourdonnaye naquit à Paris le 29 janvier 1785. Il entra fort jeune dans l'armée par un engagement volontaire. Soldat à vingt ans, il était colonel à vingt-huit, après dix campagnes et quatre blessures. Il fut durant un an officier d'ordonnance de l'Empereur, déploya une remarquable bravoure durant les campagnes de Russie et de France, et demeura fidèle à Napoléon jusqu'à ce que l'abdication de Fontainebleau lui eût

Votre affliction est de toutes celle que je comprends le mieux. Je la retrouve encore ineffaçable dans mon cœur après tant d'années écoulées ; mais si je vous plains, je sens aussi la grâce immense qui vous a été

rendu son entière liberté. Après avoir salué le retour des Bourbons et leur avoir voué loyalement son épée, il ne voulut plus la consacrer à d'autres causes. Les *Cent-jours* le trouvèrent inébranlable, et il fit de courageux efforts pour organiser à Angers et à Rennes une résistance royaliste. Le roi Louis XVIII lui rendit en 1815 un régiment de chasseurs, qu'on désigna sous le nom de *chasseurs du Morbihan*, et bientôt après le nomma gentilhomme de la Chambre. L'année suivante il épousait Charlotte de Lantivy, fille du comte de Lantivy, officier de marine avant la révolution. En 1821, il fut promu au grade de maréchal de camp. Les officiers de son régiment lui offrirent une épée d'honneur.

L'activité de sa vie militaire ne l'avait point empêché de se livrer à de fortes études et de suivre avec une attention pénétrante les événements politiques de son pays. Il était mûr pour cette vie parlementaire inaugurée par la Restauration, et, en 1827, les électeurs de Pontivy l'envoyèrent à la Chambre des députés. Il trouvait à l'extrême droite son cousin, le comte de la Bourdonnaye, député d'Angers. Cependant il ne se rangea pas sous sa direction et choisit sa place au centre droit, traitant, de préférence, à la tribune, les questions qui intéressaient l'armée. La présence de son cousin dans le ministère du prince de Polignac ne lui fit aucune illusion sur les dangers de la monarchie, et, en apprenant la nomination du comte de la Bourdonnaye au ministère de l'intérieur en remplacement de M. de Martignac, il lui écrivit : « Mon cher cousin, je ne sais si je dois vous faire mon compliment. Dans la position où nous sommes, les affaires sont un pénible fardeau, même pour les talents les plus éprouvés, et le ministère qui vient de se former ne peut manquer de rencontrer de grandes difficultés. Dissoudre la Chambre et recourir à d'autres élections serait un grand danger, et il serait plus périlleux encore d'essayer de s'en passer[1]. » Le comte de la

[1] Cette lettre, qui fait un grand honneur à la sagacité désintéressée

faite d'avoir pu remplir à la fois le plus cher et le plus solennel des devoirs, d'avoir donné à celui que vous avez perdu, avec le bonheur de toute sa vie, cet autre bonheur des mourants de reposer leurs derniers regards

Bourdonnaye lui-même ne tarda point à être du même avis et donna promptement sa démission. La Chambre des députés fut dissoute et le marquis de la Bourdonnaye fut réélu sans être ni combattu, ni appuyé par le pouvoir. Son action dans la Chambre prit de plus en plus le caractère d'une conciliation éclairée et ferme. Il réunissait souvent ses collègues dans son salon : ce fut chez lui que fut discuté et rédigé un amendement présenté par M. de Lorgeril, député de Rennes, et qui avait pour but d'exprimer dans l'adresse à la Couronne de respectueuses inquiétudes, tout en empêchant la Chambre d'articuler en termes formels son refus de concours. L'amendement Lorgeril, repoussé à la fois par les votes ministériels et par les votes de l'opposition, réunit seulement le suffrage de ces hommes, souvent en trop petit nombre dans les assemblées politiques, qui veulent sincèrement conjurer les conflits et désarmer les passions. Cette tentative de modération indépendante n'est point effacée aujourd'hui du souvenir des hommes politiques, et plusieurs de ceux qui la repoussèrent alors ont hautement et profondément regretté depuis de ne l'avoir pas mieux accueillie.

Lorsque les ordonnances de juillet furent insérées au *Moniteur*, M. de la Bourdonnaye remplissait à Saint-Cloud ses fonctions de gentilhomme de la Chambre. Sa situation à la cour, loin d'enchaîner sa franchise, n'était à ses yeux qu'un devoir de plus. Lorsque le roi Charles X eut envoyé le duc de Mortemart à Paris, il voulut quelques heures après lui faire parvenir un message. Il fallait déjà beaucoup de résolution et de présence d'esprit pour tenter de franchir les barricades, et l'on désigna M. de la Bourdonnaye comme le plus propre à cette mission périlleuse. Le roi, qui n'ignorait pas le blâme du gentilhomme de la Chambre et du député, montra d'abord quelque hésitation. — « Ah ! sire,

du général de la Bourdonnaye, a été publiée tout entière dans sa biographie, par M. Saint-Maurice Cabany.

sur ce qui leur a été le plus cher. Non, il n'y a rien de fortuit dans la consolation qui vous a été laissée. Les desseins de la Providence vous la réservaient comme un témoignage de ce profond sentiment du

dit-on au Roi, en quel dévouement vous fierez-vous, si ce n'est en celui de M. de la Bourdonnaye ? » — Le Roi le fit alors appeler et lui confia ses intentions. Elles confirmaient les concessions déjà faites, mais attestaient encore plus d'une illusion sur la gravité des périls. Avant de s'éloigner du vieux monarque, M. de la Bourdonnaye fléchit le genou devant lui et voulut faire entendre quelques avertissements qu'il croyait utiles. — « Non, non, lui dit le Roi en l'éloignant du geste ; partez, et revenez au plus tôt. » Déjà les troupes royales se repliaient sur le bois de Boulogne, et la plupart des postes militaires étaient occupés par le peuple. M. de la Bourdonnaye ne songea pas un instant à employer la ruse et résolut de se présenter ouvertement aux barrières en sa qualité de député. Il partit de Saint-Cloud en tilbury ; mais arrivé au pont de Grenelle, il fut arrêté et questionné. Un homme du peuple s'avança alors et lui dit : « Si vous êtes député, dites votre nom ; je les connais tous, je saurai si vous dites vrai. » Craignant l'effet que pourrait produire son nom sur cette multitude exaltée, M. de la Bourdonnaye répondit qu'il s'appelait le général Arthur. — En effet, répliqua son interlocuteur, il y a à la Chambre un général Arthur, mais c'est le général de la Bourdonnaye, un député de la droite. » — A ce nom des propos menaçants s'élevèrent dans la foule. Le général s'écria alors : — « Êtes-vous des soldats ou une multitude indisciplinée ? S'il y a quelque ordre parmi vous, prouvez-le, et conduisez-moi à celui qui vous commande. » — Un élève de l'École polytechnique le prit alors sous sa protection et le fit parvenir de barricade en barricade jusqu'au poste de l'*Hôtel de Ville*, où M. de la Bourdonnaye fut retenu prisonnier durant toute la nuit. Le lendemain seulement, à force d'insistance et d'énergie, il fut conduit devant le général Gérard et lui fit part des dispositions du Roi. Mais celui-ci lui répondit comme M. de Lafayette l'avait fait la veille : — « Il est trop tard ! » — Il voulut du moins veiller à la sûreté de M. de la Bourdonnaye et lui fit donner un

devoir, l'âme de toute votre vie. Dans tous ses intérêts, votre cœur se trouvera semblable à lui-même, et partout aussi il recueillera ce qu'il aura semé. Combien cette impression si juste, et qui naît de votre

sauf-conduit, afin qu'il pût retourner auprès du Roi déjà en marche sur Rambouillet.

Les devoirs du fidèle sujet étant remplis, ceux du député commencèrent, et, après avoir vu douloureusement la famille royale s'acheminer sur la route de Cherbourg, M. de la Bourdonnaye vint occuper son poste à la Chambre qui délibérait sur le sort de la monarchie. Il trouvait les hommes d'ordre divisés en deux camps principaux : ceux qui croyaient sauver la liberté en en confiant la garde aux mains de M. le duc d'Orléans ; ceux qui pensaient qu'on allait compromettre pour bien des années ce que l'on voulait sauver. — Vous croyez trop à la puissance des principes, disaient les uns. — Et vous, vous n'y croyez pas assez, répondaient les autres. — Vous fonderez à jamais le régime constitutionnel en France, disaient ceux-ci, si vous commencez par respecter la Charte qui contient à la fois la responsabilité ministérielle et l'inviolabilité royale. — Maintenir la Charte n'est pas assez, disaient ceux-là ; il faut aussi la venger. — Ce pernicieux débat, qui, après trente-cinq ans d'expérience, dure encore aujourd'hui, eut alors pour dénoûment momentané la royauté du 9 août. M. de la Bourdonnaye protesta contre elle. Mais une nouvelle délibération s'ouvrait pour les consciences délicates. Après avoir lutté au sein de la Chambre et à la tribune pour le triomphe de leurs propres convictions, les députés de la droite devaient-ils résigner leur mandat et renoncer à toute participation aux affaires de leur pays ? Le patriotisme et l'honneur ne tenaient point le même langage à des hommes sur qui ils exerçaient le même empire. Les uns croyaient que leur protestation ne pouvait avoir d'autre forme que celle d'une éclatante retraite ; les autres pensaient qu'après avoir élevé leur voix aussi haut et aussi loin qu'ils pouvaient la faire entendre, le péril même de la situation les enchaînait à leur poste. On ne crée point le vide dans un pays tel que la France ; la végétation politique ne s'y ralentit jamais, et il n'y a point d'absence qui puisse opérer par

affliction même, n'est-elle pas propre à l'adoucir ! Les douleurs de cette terre sont vives et en grand nombre ; mais il est bien vrai que l'amertume des fautes qui s'y joignent les rend seules insupportables.

elle-même ce que les efforts les plus courageux et les plus persévérants obtiendraient à grand'peine de la raison publique. M. de la Bourdonnaye fut plus que personne en proie à de douloureuses perplexités. Cependant il voulut rester jusqu'au bout fidèle à la modération habituelle de ses opinions et au groupe d'amis politiques avec lesquels il s'était concerté de préférence. Il demeura à la Chambre jusqu'à sa dissolution, écrivit une lettre publique à ses électeurs pour leur rendre compte de sa conduite et de ses motifs, en se tenant à leur disposition pour l'avenir. Les hommes monarchiques du Morbihan ne voulurent point à cette époque prêter le serment qui était imposé aux électeurs comme aux députés, et M. de la Bourdonnaye ne fut pas réélu. Il n'en témoigna et n'en éprouva aucun déplaisir ; il se voua avec une grande activité aux soins que réclamaient de lui l'éducation de ses enfants et la régénération agricole de deux grandes terres en Bretagne. Il fit du château de la Bourdonnaye, dans le Morbihan, et surtout du château de Blossac, dans l'Ille-et-Vilaine, le centre d'une administration féconde en résultats populaires, fonda des écoles et institua des comices d'agriculture. Pendant ce temps, le duc de Fitz-James, le marquis de Brézé, le duc de Noailles à la Chambre des pairs, M. Berryer à la Chambre des députés, avaient relevé le drapeau du droit monarchique uni à celui des libertés publiques. Des hommes tels que MM. Benoist d'Azy, Béchard, de Larcy, se groupaient successivement autour du grand orateur, et apportaient à son attitude la sanction de plusieurs collèges importants. Enfin le duc de Fitz-James, le vieux et fidèle ami du roi Charles X, quittait volontairement le Luxembourg et demandait à l'une des premières villes de France, à Toulouse, un mandat de député. La Bretagne ne voulut point demeurer étrangère à ce mouvement, et, en 1837, Hennebon rendit M. de la Bourdonnaye à la vie politique.

Il fut réélu jusqu'à la fin de sa carrière avec une majorité croissante. Ceux qui l'ont connu de près ont le droit d'affirmer

Je pense que vous allez être retenu chez vous ; la session étant très avancée, vous ne vous croirez pas

que sa mort même fut le résultat de son profond dévouement à ses convictions. En 1843, M. le comte de Chambord avait voulu visiter l'Angleterre. M. de Châteaubriand et M. Berryer rejoignirent le prince à Londres, et y passèrent quelques jours près de lui. En Angleterre comme en France, leur langage n'avait rien de factieux. Le député en possession de son mandat, et le pair de France démissionnaire crurent qu'ils pouvaient porter partout la loyauté de leurs pensées et de leurs conseils. Le gouvernement n'en jugea point ainsi ; il insista pour que la Chambre *flétrît*, dans son adresse, la démarche de M. Berryer et des quatre collègues qui avaient cru pouvoir imiter son exemple. M. de la Bourdonnaye s'était d'abord proposé d'être de ce nombre, puis il y avait renoncé ; mais le fait seul de cette intention passagère suffit pour le troubler profondément, lorsqu'il vit M. Berryer et ses collègues, qu'on nommait dans la langue du temps les pèlerins de *Belgrave-square*, donner leur démission, se présenter devant leurs électeurs, et obtenir un nouveau mandat. Les députés de la droite avaient résolu que cette démission ne s'étendrait pas au delà des députés qui avaient été personnellement à Londres, et la portée de leurs motifs ne pouvait manquer de frapper un esprit aussi juste que celui de M. de la Bourdonnaye. Il obéit donc à cette détermination collective, mais il en demeura agité, attristé, et, aux premiers symptômes d'une congestion cérébrale, ses amis conçurent une inquiétude qui ne fut que trop tôt justifiée. Le marquis de la Bourdonnaye mourut à Paris, le 11 avril 1844, à peine âgé de 59 ans. Il fut, selon son désir, inhumé dans la chapelle du château de Blossac.

Doué de qualités chevaleresques et d'une rare distinction d'esprit, M. de la Bourdonnaye mérite d'être rangé parmi ces gardiens fidèles des anciennes traditions, également intelligents des besoins et des sentiments nouveaux, également étrangers à l'esprit du courtisan et à l'esprit de la révolution. Placé en face de circonstances moins tragiques que le comte de Virieu, M. de la Bourdonnaye se rattache comme lui à cette école monarchique qui ne voulut s'associer à aucune émigration soit ex-

obligé à un simple acte de présence. Si notre amitié est bonne, elle est destinée à vieillir, et, pour durer, il faut avant tout non pas seulement cette vérité qui exclut le mensonge, mais cette vérité plus rare qui croit mentir si elle ne dit pas tout.

Adieu ; quand je n'aurai plus personne pour me donner de vos nouvelles, c'est vous qui m'en donnerez, n'est-ce pas ?

Paris, 2 novembre 1829.

Vous trouverez déjà en arrivant ici les esprits dans une situation différente de celle où les avaient violemment placés le changement du ministère et la perspective imminente d'un coup d'Etat[1]. Mes craintes sont bien calmées, les miennes et beaucoup d'autres.

térieure, soit intérieure, qui voulut constamment servir et défendre, à la lumière de la discussion et de l'expérience, tous les intérêts français. A ce titre, il présente une physionomie distincte, délicate et ferme.

[1] Le brusque avènement du prince de Polignac, amenant la retraite d'hommes tels que MM. de Martignac, Hyde de Neuville et de la Ferronnays, avait fait supposer tout d'abord un plan de mesures préalablement concertées. On ouvrait chaque matin les journaux avec une fiévreuse impression soit d'espérance, soit de crainte. Les espérances et les craintes furent également trompées : ni le nouveau ministère, ni le Roi n'avaient cru qu'ils seraient infailliblement conduits à des mesures extrêmes. Une femme de beaucoup d'esprit et qui ne s'associait point aux promoteurs de coups d'Etat, la princesse de la Trémouille, disait quelques jours après l'avènement du ministère : « C'est singulier, il me semble que je suis au théâtre pour un grand drame, que le rideau est levé, et que les acteurs ne paraissent pas ! »

Il est probable que de longtemps les choses n'iront ni très bien, ni très mal : les astres ont leur orbite, les routes d'ici-bas leurs ornières ; il n'est pas aisé de s'en écarter, et ne perd plus la France qui veut.

Combien je suis heureuse de vous savoir rassuré et tranquille sur tout ce qui vous intéresse davantage et content aussi, comme vous devez l'être, d'une existence qu'on eût faite *à priori* pour vous ! Je suis loin de craindre dans votre vie le nombre des devoirs et des obligations ; ce qui exerce vos forces ne peut, dans la direction que vous avez prise, tourner qu'au profit de votre bonheur. Adieu, à bientôt.

Paris, 28 novembre 1829.

C'est au milieu de tout un conflit de préoccupations que je sauve un moment pour vous écrire ; quand on jette un coup d'œil sur un passé, même raisonnablement rempli, mais dont un mouvement irrégulier a morcelé toutes les parties, il en reste bien peu de chose, sinon la conviction qu'on s'est soumis, avec plus ou moins de bonne grâce, à la nécessité du moment. Voilà la plaie des existences de Paris. Vous êtes heureux de vous y soustraire pendant quelques mois ! c'est se ménager d'utiles résultats, se retremper et arriver à la bataille comme des troupes fraîches au milieu de gens bien fatigués. Eh ! mon Dieu, qui ne l'est pas ? J'ai toujours été étonnée du peu de vogue d'une divinité que pourtant l'ancien monde avait conçue, celle qui présidait aux voyageurs épuisés. La force romaine elle-même reconnaissait l'empire de la lassitude.

Vous n'écrivez peut-être pas parce que vous allez venir ; cela vaudrait bien mieux.

Paris, 21 juin 1830.

Je conçois que vous vous absteniez d'attacher une trop grande importance à une réélection que vous avez si bien la conscience d'avoir méritée[1]. J'admets que l'élévation si naturelle de vos sentiments vous fasse répugner à mendier des suffrages ; si j'osais le dire, votre bon goût seul s'y opposerait. Ces mœurs-là ont encore pour vous quelque chose d'étrange ; mais, quelque puisse être votre véritable indépendance à l'égard de chances qu'on ne saurait ni calculer, ni prévoir, vous ne pouvez exiger que vos amis la partagent. C'est pour un peu plus qu'eux-mêmes qu'ils s'émeuvent ; il leur est bien permis de mettre un grand prix à un acte d'équité qui, s'il était repoussé par les passions extrêmes, serait un bien mauvais symptôme. Je voudrais bien que cette circonstance ne prouvât pas une fois de plus comment elles s'entendent à conduire les choses, et que cet heureux succès d'Alger pût remettre une sorte d'équilibre en relevant les courages sans exciter les présomptions. Mais quel est aujourd'hui l'événement qui pourrait ramener dans la route du milieu, dans la route du vrai, des partis acharnés et presque en présence? L'impression la plus vive, celle du moment, n'a de véritable force que pour accélérer l'impulsion donnée ; elle n'en a pas pour la com-

[1] Le roi Charles X avait dissous la Chambre après le vote des 221.

battre. Enfin après-demain, mercredi, vous saurez ce que nous autres brûlerons encore de savoir, et je vous envie ces deux jours que vous avez d'avance sur nous.

Paris, 27 juin 1830.

Pour la première fois de ma vie, j'ai regretté de n'avoir pas le *Moniteur*. Il aurait avancé de plusieurs heures la joie que j'ai eue de votre nomination. Les *Débats* avaient annoncé celle de Rennes. Je n'osais pas compter sur celle de Pontivy; j'étais, je l'avoue, d'assez méchante humeur, lorsque, vers la fin de la matinée, j'appris que justice vous avait été rendue. Il ne fallait rien moins que cela pour me réconcilier avec d'autres noms qui viennent se placer naturellement près du vôtre et dont la vue, quelques heures auparavant, m'avait froissée. Pardonnez-moi d'être si imparfaite, et en m'identifiant à vous, de ne prendre que les sentiments dont vous seriez incapable ou dont vous ne voudriez pas. On ne choisit pas ses propres impressions, et, dans les intérêts des gens qu'on aime, on prend surtout ce qu'ils laissent. Je suis bien sûre pourtant que vous êtes content et aussi disposé à en convenir franchement que vous l'étiez à ne pas provoquer les suffrages. Vous pouvez jouir d'autant plus de la position qui vous est rendue que vous vous en êtes fait plus indépendant. Bien des choses se simplifieront par là ; on trouve bonheur et repos à penser que vous n'avez rendu irrévocable que votre plus libre et plus franche manière de voir et de sentir.

Adieu. Les vingt-quatre heures m'ont paru longues.

Le Hâvre, 7 août 1830.

Une première fois je n'ai pas cherché votre nom dans les journaux et j'ai eu la satisfaction que j'attendais, celle de ne l'y pas trouver. Plus tard votre nom était placé comme il devait l'être et marquait la ligne du devoir. Dans des temps comme ceux-ci, on a bien sujet de remercier ceux qu'on aime, lorsqu'ils nous donnent la confiance que nous les entendrons toujours; c'est là la reconnaissance que je vous offre. Votre petite lettre du 30, datée de Saint-Cloud, m'est venue presque en même temps que celle du 6. Si je n'ai pas prévenu l'une et l'autre, c'est que vraiment il est des impressions qui n'ont point de paroles. Ce que j'ai souffert est inexprimable. Le dépôt qui m'est confié me soumettait nécessairement à une loi bien sévère et je secouais ma chaîne sans oser même songer à la briser. A présent, j'ai beau dire à mon impatience que le plus fort est fait, je compte les jours, les heures de ce pénible exil, comme si j'étais près du terme. Dans les temps ordinaires, j'espère que je m'oublierais moi-même; il n'en est pas ainsi à présent. J'ai pitié de moi comme si j'étais une autre, et je vous demande d'entrer en part de cette faiblesse lâchement consentie.

Adieu. Pour vous il valait mieux sans doute que Mme de la Bourdonnaye fût éloignée; mais elle n'en aura pas jugé ainsi. Je plains surtout les absents du lieu du danger, lorsqu'ils ne le sont que pour la partie d'eux-mêmes qui les intéresse moins.

Dimanche, 22 août 1830.

Oui, je vous approuverai davantage à mesure que vous resterez plus vous-même et que vous obéirez, non seulement à votre voix intérieure, mais encore à ce qui fait votre individualité. C'est seulement ainsi qu'un accord plein et entier avec vos propres sentiments vous affranchira de tant de regrets, présumables si vous cherchez au dehors le point d'appui et la récompense que vous n'êtes sûr de trouver qu'en vous-même. Vous méritez tant de ne pas vous tromper que ma confiance aide encore ma conviction. J'ai partagé votre trouble ; j'éprouve aujourd'hui quelque chose du calme d'une résolution prise et je reprendrai avec vous cette rude voie de difficultés et de sacrifices. Il me semble vous voir lancé sur cette mer qui est devant mes yeux, et, tant que vous y êtes, ce dont je suis sûre, c'est de ne point quitter le rivage.

Le Hâvre, 25 août.

Combien votre trouble, vos doutes sur vous-même, le peu de justice que vous vous rendez m'affligent profondément ! Hélas ! je le savais, vouloir faire trop bien, viser au delà de ce qu'on peut accomplir est le supplice des âmes délicates. Rien ne peut faire qu'elles soient contentes d'elles-mêmes ; elles oublient qu'elles ne peuvent pas l'être sur cette terre, et elles s'en prennent à elles-mêmes des maux qui sont ceux de leur destinée. Vous vous trompez sur vous, mais les autres ne s'y tromperont pas. C'est dans l'ensemble du carac-

tère que l'on va chercher le secret des motifs qui ont déterminé dans une circonstance spéciale, et tout ce qui est de bonne foi ne voit dans une situation que la manière dont celui qui l'accepte l'a comprise. Le plus difficile m'a paru sincèrement le plus digne de vous ; je savais les souffrances qui vous attendaient dans cette lutte qu'une force aveugle rend inégale, mais j'avais l'arrière-pensée que ce combat ne pouvait pas durer et que vous seriez promptement dédommagé de votre volontaire sacrifice. Bientôt nous pourrons causer librement, et, ce moment-là, je le devance de tout le besoin que j'en ai.

Paris, 29 août 1830.

Combien n'ai-je pas été occupée de vous dans ce changement intégral d'hommes, de choses et surtout de principes ! J'ai cru bien souvent deviner ou achever votre pensée. Votre parti pris d'éloignement a causé chez moi un premier mouvement de consternation. Quand il ne s'agit que de soi, j'aime bien quelquefois qu'on brûle ses vaisseaux ; mais ceux que vous venez de brûler tiennent l'État même à la remorque.

A peine arrivée ici, je n'y ai encore vu absolument personne. Je ne sais donc si l'impression si vive sur laquelle j'avais quitté Paris subsiste encore ; les choses et les idées y marchent si vite, que je trouverai peut-être tout à fait rassurées les personnes que j'y avais laissées inquiètes. Déjà, pendant mes derniers jours à Dieppe, des gens qui à coup sûr ne voudraient pas de

la force pour eux-mêmes, pas plus pour l'employer à leur profit que pour en être victimes, me disaient que c'était la seule chose qui pût réussir en France. Je pense qu'elle peut être un grand moyen en tout pays, mais à l'usage d'un très petit nombre d'hommes. Je ne sais si la curiosité inquiète, qui s'attache à des voies si nouvelles, vous fait regretter votre éloignement du centre de tant de mouvements, de passions et d'intrigues ; mais il me semble que c'est précisément dans les circonstances semblables à celles-ci que le repos d'une existence si utilement occupée a vraiment de la dignité et du charme. Ce ne sont, au fond, que les résultats qui importent, et six mois nous en diront plus que toutes les argumentations du monde.

Vous voilà au milieu d'objets anciens, mais que votre changement de situation vous présentera sous une face nouvelle. Chaque jour, sans les éteindre, adoucira vos souvenirs. L'unité d'impression, les regrets qui ne sont que d'une seule et même nature, ceux qui ne comprennent en eux que ce terrible passage du bonheur à l'affliction sont cependant encore les épreuves qui fatiguent le moins l'âme ; ils la placent dans une disposition triste et douce à la fois ; un seul soin alors est nécessaire, c'est d'éviter de sortir de sa douleur afin de s'épargner d'y rentrer.

Vous voulez être jugé par moi ce que vous êtes ; laissez-moi vous répondre que, si j'avais attendu ce que vous pouvez m'en dire, j'aurais perdu bien du temps. Vous oubliez donc la pénétration qui accompagne tout sentiment qui n'est pas précisément d'une nature aveugle. Certes, il n'y a rien dans cela dont l'esprit puisse se faire honneur, encore moins la rai-

son. Les paroles les plus tendres qui m'aient jamais été dites, c'est : « Je ne vous ai jamais jugée. » J'y gagne plus que vous, mais il est bien vrai que la simple affection possède cette inspiration rapide qui rend inutile jusqu'à l'observation.

Adieu. Grondez-moi, si vous voulez ; quant à m'en vouloir, je vous en défie.

Paris, 24 octobre 1830.

Votre lettre me fait éprouver une inexprimable consolation. Le voilà expliqué le mystère de cette inquiétude, de cette affliction d'esprit, qui n'avait d'autre mesure que la délicatesse de votre âme. Pour guérir le malade, Dieu lui-même agitait la piscine. Ah ! oui, vous devriez les franchir ces dernières limites du progrès chrétien, ce plus haut degré auquel puissent atteindre les nobles mouvements de la nature humaine, et marcher enfin dans ces voies où la simplicité humble et libre donne la paix. Vos vertus n'attendaient que cet affranchissement pour vous donner tout le bonheur qu'elles portent en elles, et faire disparaître avec l'élément étranger tout principe de séparation, tout obstacle à la vraie possesion de vous-même. Au point où vous étiez, il ne dépendait plus de vous de juger la vie autre qu'elle n'est ; son but seul pouvait soulever son poids, et, n'ayant plus rien à acquérir, à régler dans la région purement humaine, force était pour vous de vous élever plus haut. Ces lumières, qui partent d'un centre nouveau, n'ont point de sacrifices à vous demander, elles n'ont que des sanctions à vous offrir ; seulement elles feront paraître les objets à vos

yeux dans leur proportion réelle ; leur face aura changé, vous les verrez de plus haut, et, si quelquefois encore vous étiez vulnérable par ce que votre caractère a de plus élevé et de plus touchant, un baume certain guérirait vos blessures. Ah ! que je vous remercie de me donner la certitude de vous voir heureux et vraiment paisible ! Des cordes nouvelles s'ajouteront à l'accord de tant d'autres sentiments ; j'étais loin de prévoir un degré de plus de sympathie, mais il n'est point d'arrêt dans l'infini.

Vous ne me dites rien de votre retour ; la Chambre vous rappelle cependant huit jours plus tôt. Jusqu'à quel point cette sommation est-elle obligatoire ? Mme de Nesselrode me promettait de renouveler ses instances pour la prolongation de notre permis de séjour en France. Cette incertitude est pénible, et, comme il arrive souvent de l'incertitude, nous aurons peut-être à la regretter.

Paris, 17 novembre 1832.

Me voici beaucoup mieux et comme acclimatée à la suite d'une petite crise qui épuise toujours un peu le principe du mal ; c'est sûrement à recommencer, mais c'est quelque chose qu'une trêve. La politique n'en est pas là ; ses incertitudes sont toujours aussi inquiètes, aussi variables, et les plus habiles dans la prescience des affaires de ce monde me paraissent n'en savoir pas plus que les moins sagaces et les plus ignorants. Les grands politiques sont presque aussi humiliés que les médecins : à chacun son choléra, et il est singulier de voir à quel degré l'on confesse aujourd'hui l'incapacité

absolue de prédire le lendemain. Personne ne peut se permettre un calcul, par la raison qu'il n'y a pas une base d'assurée. Quelques gens prennent pour point de départ leurs goûts ou leurs aversions, mais ceux-là rappellent un peu cette femme qui, pour comprendre le système du monde de M. de Laplace, se livrait à ses impressions.

Vos affaires vont vous distraire un peu de vos préoccupations. Tâchez pourtant de n'avoir pas trop de temps à leur donner, et revenez bientôt partager toutes nos tristesses. Hélas ! il semble vraiment qu'il y en ait pour tout le monde, et comme poids à porter et comme diversité de nature.

Paris, 1833.

Il y avait longtemps que vous ne m'aviez écrit, mais il y a des silences qui ne sont pas un mauvais symptôme, et, en retranchant un plaisir, ils ne mettent jamais une peine à la place. Vous êtes plus contente de vous-même, si j'ose me permettre cette traduction libre des expressions dont s'enveloppe votre sincère et touchante modestie. Sans doute vous n'étiez rien moins qu'étranger à la voie qui vous paraît nouvelle. On a la vue du temple en ne le considérant même que du parvis ; mais il est également vrai que c'est seulement lorsqu'on y pénètre qu'à chaque pas la surprise s'ajoute à la reconnaissance. Dieu, admirable en tout, est surtout ineffablement bon à l'user. Comme vous le sentez bien, on recueille par la réflexion ce qui a été semé par la souffrance, on met pour soi tout ce qui avait été

contre. Vraiment le temps de cet enseignement était arrivé pour vous. car rien n'était plus élevé que votre point de départ. Le monde avait obtenu de vous toute la perfection qu'il imagine et, pour avancer, forcément il vous fallait passer à un autre maître. Celui qui vous attendait accepte, après l'avoir consacré, même ce qui s'est fait sans lui ; il transforme bien plus qu'il ne détruit, et, tout en plaçant les intelligences qu'il domine dans un milieu spécial, elles restent en contact avec tout ce qu'il y a de vérités éparses sur la terre. Je suis toujours frappée de voir les esprits le plus rigoureusement engagés dans la foi, les esprits qui, dans toutes les questions, ne parlent ou ne traduisent jamais que le dogme, se trouver pourtant en communion avec la raison universelle, si bien que leur justesse est reconnue habituellement par ceux qui en méconnaissent la source. Croire devrait isoler dans un siècle où la foi est rare, et il en arrive bien autrement. Toutes les sympathies, toutes les compréhensions sont encore pour ceux qui croient, et on dirait que de ce point élevé on jouit de l'avantage de ceux qui savent beaucoup de langues, d'entendre et d'être entendu d'un plus grand nombre de personnes.

Adieu. Rien n'est si vrai que ces associations de pensées, de personnes et d'impressions que je trouve dans votre dernière lettre : tout ce qui nous frappe vivement se fait son cortège.

Paris, 10 juillet 1833.

C'est changer deux fois d'air que de quitter le lieu qu'on habite et les salons, de se soustraire à la fatigue

de ce qu'on fait et à l'inquiétude de ce qu'on ne fait pas. Vraiment, avec le mouvement des saisons, il est juste de dire aussi : Autres temps, autres mœurs. Pour moi qui suis immobile, j'ai changé quelque peu au moins mon règlement de vie et sa discipline ; les deux extrémités de ma journée sont inviolablement vouées à la solitude, et je fais comme les gens qui retournent leur habit faute d'en avoir un neuf. Je m'en trouve bien, parce qu'on finit toujours par s'arranger, et que mes privations mêmes ne me rejettent jamais que dans une situation à laquelle, de date bien ancienne, j'ai reconnu mille douceurs. Ma journée est toujours trop courte et toujours assez animée.

Mme de Pastoret est absente depuis huit jours, et je pense que la fin du mois la ramènera ici et bientôt à Fleury, où j'irai habituellement passer deux ou trois jours de la semaine. Le voyage de Mme de Pastoret ne la conduira pas au delà du Rhin ; celui de son mari et de son fils se prolongera davantage.

Tout en reconnaissant que le malheur peut s'appeler très justement légion, comme le démon de l'Evangile, il me paraît bien singulier que la division ne soit pas un de ces tributs, dont se rachète la mauvaise fortune. Comment l'instinct seul ne fait-il pas devenir compacts ceux qui n'ont pour eux ni le nombre, ni l'action, ni le pouvoir ! « Ah ! comme me disait un homme d'esprit, si M. le duc de Bordeaux n'avait en France que des ennemis ! » Le contre-coup de ces lointaines divisions se fait sentir dans la société de Paris, et cela avec une amertume proportionnée, comme de coutume, à l'ignorance des détails principaux. Il y a longtemps que je regarde les partis

en eux-mêmes comme les plus grands obstacles au triomphe du principe qu'ils servent ; mais ce qui est déplorable, c'est de voir les passions basses et étroites s'élever assez haut pour compromettre les plus importants succès, et porter la désorganisation là d'où on attendait le remède. Ce que vous me dites du dégoût et du dédain dans lesquels semblent être tombées les choses autrefois placées le plus haut dans l'ambition des hommes, si ce n'est dans leur véritable estime, m'a bien frappée. Bientôt peut-être on dira du pouvoir, comme cette princesse de France à l'agonie qu'on voulait rassurer : « Fi de la vie, je n'en veux plus. »

Adieu, vous savez si mon amitié pour vous est vive, sincère, et vraiment de bon aloi.

Paris, 10 janvier 1834.

Vous avez bien raison d'aimer les bons vieux usages qui consacrent les anniversaires, qui sont eux-mêmes des refrains réveillant toutes les impressions, toutes les joies, toutes les tristesses du passé. C'est en se serrant de plus près, en se renouvelant de précieux témoignages qu'on se fait plus fort contre les regrets passés et même contre les menaces futures. La confiance sert à tout, et rien de ce qui l'entretient n'est à négliger. Aussi n'aurais-je pas laissé écouler ces derniers huit jours sans vous rien dire, si je n'avais été induite en erreur par quelques mots de votre dernière lettre qui me laissaient penser que votre retour serait pour les tout premiers jours de ce mois. Vos délais se conçoivent bien ; on a toujours de la peine à se tirer

du nid qui rassemble tous les conforts de la vie avec tous ses intérêts ; hors de là, tout doit paraître terre étrangère, et la campagne est vraiment la patrie en comparaison du pavé cosmopolite d'une grande ville. Quand je pense que dans peu de semaines je vous reverrai, que nous pourrons causer à l'aise, j'en éprouve un plaisir assez grand pour me faire croire que vous le partagerez un peu. Les impressions et les jugements mis en commun ont bientôt effacé toutes les traces de l'absence : on s'est remis au courant, on ne s'est plus quitté, dès qu'on s'est entendu.

Adieu. Je ne vous dis pas que je suis impatiente ; j'estime, j'aime avec vous ce que vous faites de sage, d'utile, de raisonnable ; mais enfin, cette carrière fournie, laissez-moi saluer les commencements de l'autre et vous dire que j'aimerai bien aussi le jour de votre retour.

Vichy, 28 mai 1834.

Je suis ici depuis hier au soir, logée dans la chambre à ce qu'on m'assure, de Mme la Dauphine, là où elle a vu encore une fois briser le sort de la monarchie et le sien. A vingt pas est la maison de M. Lucas ; un peu plus loin sa sépulture. Personne pour distraire de ces lugubres souvenirs, et seulement des sœurs et des pauvres pour les faire revivre davantage et les nourrir. Pour ma part, je suis bien sûre d'aimer beaucoup plus Vichy aujourd'hui que je ne l'aimerai dans trois semaines ; je vais mettre d'ici là également à profit et ses eaux et son silence, double

et salutaire manière de se retremper. Me voilà déjà beaucoup mieux ce soir ; j'ai voulu vous le dire moi-même.

Saint-Pétersbourg, 6 octobre 1834.

L'accueil que je reçois ici est bien fait pour me faire prendre patience. A beaucoup de bienveillance générale s'ajoutent de vieilles amitiés qui reprennent du soir au lendemain, quand elles n'ont eu contre elles que le défaut d'habitude. Tout cela ne me rend pas infidèle à la France, au milieu de laquelle je n'ai cessé de vivre ni un jour, ni un instant. Il est singulier à quel point l'âme a la faculté d'agir en sens inverse du mouvement qui assujettit le corps, et combien elle se plaît à le contrecarrer ; vraiment de là à l'ubiquité il ne doit y avoir qu'un pas.

Je ne suis entrée avec vous dans aucun détail sur les motifs de mon départ, bien sûre que votre raison n'a pas accusé la mienne et que vous avez eu, dans le parti que j'ai pris, la mesure des motifs qui m'ont déterminée. Je crois moins que jamais en avoir trop fait ; sous ce rapport, j'ai avec moi-même toute la paix désirable, et, dans toutes les éventualités, j'aurai le droit de me dire que je n'ai rien négligé dans l'intérêt le plus grave et le plus pressant de ma vie. Soyez certain qu'aucune crainte réelle, qu'aucune espérance ne s'élèvera pour moi sans que vous en soyez informé. Mon silence ne vous annoncera jamais que le *statu quo* pour ce qui me regarde.

Saint-Pétersbourg, 12 décembre 1834.

Vous savez déjà que toute liberté m'est rendue et la part que vous voulez y prendre m'est presque aussi sensible que celle que vous vous faisiez dans ma tristesse. Je ne m'étais pas montrée à vous dans toute la faiblesse de mon chagrin et de mon inquiétude, mais la joie a moins de décorum ; elle se laisse voir dans sa vivacité, son abandon et même son enfantillage. Ah ! oui, je suis heureuse comme un enfant, puisque cela se dit encore. Cela ne m'empêche pas d'être heureuse comme une vieille femme à qui l'on rend la douceur et la consolation des dernières années de sa vie. Je croyais comme vous que bien des chances étaient pour moi dans la bonté de l'Empereur et dans sa justice. Mais je le savais, et je ne le sentais pas ; si bien que rien n'a manqué à mon bonheur, pas même la surprise. Vous pensez bien que ce bonheur, étant de ceux qui sont plus particulièrement dispensés par la Providence, il me donne tous les genres de confiance. Aussi je ne suis plus effrayée de rien, à commencer par l'hiver ; je laisse pour ce qu'elles sont ses rigueurs et je passe outre. Vous le voulez bien, j'espère. D'ailleurs, j'ai moins souffert ici du froid que je ne le craignais. Je ne pars pas immédiatement, me trouvant arrêtée par quelques affaires ; j'éprouve aussi le besoin d'exprimer, par un sacrifice de temps libre, la reconnaissance qu'on me fait contracter.

Adieu. Rien n'est plus différent que l'impression de ce mot, selon qu'on le prononce au commencement d'une séparation ou à son issue.

Paris, 13 juin 1836.

Je crois me rencontrer souvent avec vous, comme encore aujourd'hui dans la pénible impression de la mort de Charles X et dans l'appréciation des difficultés qui lui survivent. Sa fin a concentré, comme dans un foyer, tous les sentiments de sa vie, et ses souffrances abrégées ont laissé cependant le temps et la liberté nécessaires aux pieux exemples et à cet admirable enseignement du pardon, qui est devenu pour les Bourbons une vraie tradition de famille. En apprenant cette triste nouvelle, vous vous êtes bien félicité de cet instinct tout loyal qui vous pressait de porter un dernier tribut, et, vous devez en convenir, si vous avez toujours été fidèle au devoir, il vous le rend bien jusque dans les inspirations. Vous aurez su d'ailleurs que l'impression générale a été bonne, presque unanime dans son respect, ou du moins dans sa convenance. Quand les mauvaises passions sont apaisées ou contenues, le discernement parle haut en France. A beaucoup d'égards, nous sommes au delà de son réveil; il s'agit d'arriver à sa maturité, et ce sacrifice de temps est moins pénible, quand on emploie, comme vous faites, celui de l'attente. A l'âge de Roger il en coûte davantage. C'est à une spécialité qu'on voudrait se dévouer. Cependant n'y a-t-il pas quelque profit dans cette grande latitude qu'on n'eût pas choisie et qui ouvre une carrière à tous les genres de développements et d'efforts? Les jeunes gens qui grandissent aujourd'hui sous la seule influence de la force d'arrêt ne sont-ils pas d'autant mieux placés pour connaître et

embrasser les intérêts généraux du pays, de façon à se rendre plus tard vraiment utiles à la chose publique? Ce qui importe c'est de rester fidèle à ce point de vue, et c'est ce qui ne peut manquer avec des avis et des exemples comme les vôtres.

L'autre jour, M. l'abbé Dupanloup a dîné avec nous et m'a reportée tout au milieu de Blossac. J'ai revu aussi M. Mounier, et votre souvenir s'est trouvé mêlé à tout[1].

Paris, 26 juillet 1837.

Toutes les fois qu'une ruche sera de cristal, on y apercevra le même travail, les mêmes mouvements rétrogrades et progressifs; le mérite, la bonne grâce, c'est d'y laisser pénétrer. Jamais on ne se place si haut que par une entière ouverture, et il y a un degré de confiance qui peut donner à celui qui l'éprouve le plus juste orgueil. Quant à celui qui l'inspire, sa part est encore meilleure. Les troubles qui se montrent ainsi sont toujours guérissables et leur terme presque toujours prochain. Pourquoi ne vous dirais-je pas que l'impression que vous a faite ma lettre a été pour moi une vraie consolation? Vous m'avez fait du bien comme j'ai voulu vous en faire, tout cela est accepté en même temps qu'offert, et des échanges de si bon aloi resserrent tous les liens. Cependant si un peu de trouble, un peu de lie était resté au fond du vase, il me paraîtrait bien désirable de vous le voir secouer.

[1] Le baron Mounier, pair de France, fils de M. Mounier, de l'Assemblée constituante.

Tous les résidus sont pesants et c'est bien assez de ce que chaque jour amasse.

Votre marche est d'autant mieux assurée que les devoirs et les intérêts de votre vie sont un admirable support aux sentiments les meilleurs ; ils en sont comme l'extension et la conséquence ; vous n'avez plus qu'à appliquer. Que fait-on de son âme quand on ne l'élève pas vers Dieu, et comment s'étonner des profonds ravages de cette force immense, aveugle, lorsqu'elle est refoulée sur elle-même ? A présent, vous n'avez plus rien à craindre de cette force ; elle s'est creusé son lit, et son flot paisible deviendra toujours plus abondant. Adieu, ne m'oubliez pas.

Paris, 7 novembre 1837.

Sans doute, Dieu a tempéré la perte de M. Desjardins par tout ce qui pouvait l'adoucir : l'admiration, le respect, l'espérance ont mêlé leur baume aux impressions les plus déchirantes. Il faut savoir quitter même cela ! et quand un devoir disparaît, demander aux devoirs qui restent ce que la mort obtient si aisément des hommes de resserrer leurs rangs.

Mme de Pastoret, depuis son retour d'Allemagne, n'a plus quitté Fleury. Elle va rentrer à présent, pour ma bien vive et bien réelle consolation, et Fleury, qui me donne sa santé, est bien pardonné de m'ôter sa présence.

Chaque jour je me convaincs davantage que l'existence que vous vous faites et les occupations qui l'alimentent sont la seule attitude qui, dans les temps semblables aux nôtres, soit de l'indépendance et de la

dignité. Trop de choses, d'événements et d'hommes dégoûtent aujourd'hui de l'action autrement exercée que dans le rayon d'impérieux devoirs. C'est un grand bien aussi que de préparer vos enfants à l'utilité de cette existence, un grand bien de la leur faire aimer. Cette vie de la campagne a quelque chose d'élémentaire qui, goûté de bonne heure, ne saurait être remplacé par rien ; elle prépare à la retraite par la simplicité et aux succès dans le monde par le recueillement favorable à l'étude.

Paris, 20 novembre 1838.

L'automne ne s'est pas annoncé pour moi sous de bons auspices, et je suis encore en assez mauvaise veine ; je veux bien en convenir comme vous voyez, la négation de la douleur m'ayant toujours paru fort orgueilleusement déraisonnable et tenant de la bravade. Seulement la science des contrepoids fait admettre que toute force peut être balancée ou même dominée par une autre ; c'est des conditions de cette force supérieure que manquait le stoïcisme, tandis que le chrétien les trouve dans l'appréciation de sa misère profonde et de la nécessité d'une expiation en vue de ses immortelles espérances. Au lieu de nier la douleur, le secours divin la convertit en joie, tout comme par la résistance les mauvais penchants se changent en vertus. Le fond de tout cela n'est que l'alchimie mise à la portée de tout le monde.

Il y a un homme ici que vous aurez grand plaisir à revoir, et que j'ai revu avec un respect mêlé d'attendrissement, c'est M. Frayssinous. Je ne sais pas une

plus belle carrière que la sienne et dont la fin ait été plus digne de ses commencements. On oublie trop que c'est à lui qu'est due la première impulsion du mouvement religieux en France, et que le plus difficile était d'ouvrir la voie. Je l'ai trouvé assez peu changé de visage, quoique très vieilli ; mais sa pauvre jambe qu'il traîne lui est bien incommode et le tient sous de bien tristes menaces. Tout ce qu'il rapporte de son royal élève est bien satisfaisant, et le montre très fidèle aux paroles qu'il a prises pour devise : *Réfléchir et se vaincre* !

Adieu, vous me faites toujours guetter avec impatience l'ouverture des Chambres.

Paris, 22 août 1839.

Ne vous plaignez plus de ces souffrances fomentées par votre nature. Moi qui les ai tant plaintes, tant partagées, je me réconcilie avec elles. L'action croissante de la souffrance marche parallèlement avec la vérité qu'on entrevoit, et celle-ci, qui ne se découvre tout entière qu'au besoin, attend qu'on soit préparé aux bienfaits qu'elle porte en elle-même. Quoiqu'il n'y ait plus dans votre fait ni idole ni sicambre, ce qu'il nous faut, c'est adorer ce que nous négligions et négliger ce que nous adorions. Changer de centre implique un changement dans presque toutes les appréciations qui, à leur tour, modifient toutes nos impressions ; mais ce travail est difficile ; il ne faut pas se décourager de ses lenteurs ni douter, à cause d'elles, que Dieu y mette la main.

J'applaudis de tout mon cœur à vos intentions de lectures ; seulement je ne pense pas que M. Buchez réponde à ce que vous attendez ; quand on s'engage dans une sphère nouvelle, il ne faut pas se méfier de son guide. Je veux croire que le livre de M. Buchez renferme des vues neuves et utiles ; mais j'ai su que même les personnes qui lui étaient favorables lui reprochaient d'y mêler beaucoup d'erreurs, et que lui-même n'avait rien de la simplicité et de la fidélité d'un vrai chrétien. Ces catéchistes sans mission, dont le nombre croît, ne préparent guère que des dangers, et tout en admettant que, pour beaucoup de gens, ils peuvent dégrossir le bloc de la vérité, je ne leur reproche pas moins vivement d'usurper ce nom de catholique qui trompe sur l'étiquette.

Quant à l'Orient, les gens qui passent pour bien informés ne conçoivent pas de véritable inquiétude. Le trop-plein de l'activité s'usera en démonstrations et en paroles, et toute initiative prise serait si grave que personne ne s'y décidera. On recule devant les déterminations hardies comme devant l'application des lois très sévères, et les choses marchent leur train, jusqu'à ce qu'on arrive à l'imprévu providentiel.

Paris, 6 octobre 1839.

J'ai eu grand plaisir à faire lire à Hélène l'article de votre lettre où vous me parliez de l'accueil que notre ambassade de Constantinople a fait à Roger. M. de Boutenieff, notre représentant auprès de la Porte, est tout à fait un homme de mérite, et j'étais bien sûre de

son sincère empressement. Tout ce qui est russe est de bonne compagnie avec un goût inné pour la vieille France réfugiée tout entière dans les individus. Combien je suis heureuse de voir que tout dans le voyage de Roger, le parti et l'agrément qu'il en tire, vous dédommage de votre consentement à son absence! Vous, y être résolu vous rendra bien autrement content à son retour, et son progrès, son développement, vont devenir pour vous un élément de bonheur plus grand encore que sa présence. Si l'on veut recueillir, même dans un autre, il faut encore se renoncer! C'est partout la même loi, car ce qui est vrai l'est de toutes les manières.

Deux longues conversations avec M. de la Ferronnays m'ont reportée sur l'impression qu'il vous a faite, et les miennes s'y sont bien complètement associées. Comme la loyauté du caractère à ce degré-là sied à la vérité! L'esprit du monde a été vaincu dans M. de la Ferronnays, et il me semble que vous ne le verriez pas souvent sans acquérir une vraie force. Contre le seul ennemi un peu redoutable que vous ayez à combattre, les exemples sont le meilleur des arguments, et il arrive souvent que les choses ne paraissent difficiles que parce qu'on les a crues longtemps impossibles. Je voudrais bien que vous voulussiez vous épargner les récriminations et que votre équité s'étendît à vous-même. Douter de vos progrès à cause d'obscurcissements passagers, c'est pour l'éclipse nier le soleil. Avant d'arriver à voir et à juger toujours comme on voit et comme on juge quelquefois, il faut avoir suivi longtemps la même route, s'être proposé un même but et s'en être rapproché par ces mêmes mouvements d'oscillation

qui, dans le moment, font craindre qu'on ne recule. L'instinct de ce que nous cherchons et le sentiment de ne l'avoir pas trouvé ne nous trompent pas ; seulement nous nous décourageons pour vouloir aller trop vite. L'important avant tout serait de se persuader qu'au fond il n'y a dans la vie que ce qu'on y met, que tout dépend, comme bonheur et dignité, de la disposition intérieure, et que c'est à la lumière de l'Evangile que doivent être faites toutes les appréciations. Ces regrets et ces reproches que nous nous adressons à nous-même et qui nous font tant de mal, ces suffrages ou ces blâmes qui nous blessent ou nous enivrent, combien ils pèsent peu à notre jugement même, dans la balance d'un autre ! Ce qu'il y a en effet d'insupportable dans ce poids, c'est ce que la recherche de nous-même et une ardente personnalité y ajoutent. Toutes les difficultés se surmontent quand on veut suivre la voie qui les domine toutes. Il est étonnant combien le principe intérieur modifié modifie à son tour tout ce qui s'exprime au dehors, et combien, uniquement parce qu'on est à Dieu, on devient plus soi-même au milieu des hommes, plus soi-même dans la plénitude et la liberté de toutes ses facultés.

Paris, 29 août 1841.

De bien tristes préoccupations m'ont absorbée. Vous vous rappelez peut-être d'avoir rencontré dans le monde M. ***, que nous venons de perdre avec toutes les circonstances qui peuvent rendre la mort redoutable. J'en ai été consternée ; c'est un de nos plus anciens amis que j'avais toujours vu sûr et dévoué, mais dont les

qualités naturelles manquaient malheureusement de ce qui seul soutient et répare la débilité humaine. On laisse la foi aux faibles, et on ne voit pas que ce sont surtout les forts qui en ont besoin : une paille ou une plume peuvent à la rigueur se soutenir dans les airs, tandis que le métal précieux va au fond : plus il y a de puissance, plus il y a besoin de point d'appui. Archimède savait bien cela quand il en demandait un pour soulever le monde.

Nous ne nous sommes rien dit sur le grave accident du duc de Bordeaux qui m'a tant fait penser à vous. Les bons sentiments, du moins dans ce qui s'exprimait, se sont montrés unanimes, le *Journal des Débats* seul excepté ; mais la clameur et l'indignation en ont fait justice. L'inutile dans l'hostilité me paraît toujours un problème, et il semble que ce soit un premier châtiment que de se nuire en pareil cas par ses propres actes et ses propres paroles.

Pourquoi vous et moi ne nous serions-nous pas bons l'un à l'autre? N'est-ce pas précisément ce que l'on gagne à vivre, et tout ce qu'on apprend à ce redoutable métier ne doit-il pas tourner à l'efficacité des bons soins mutuels ?

Saint-Germain, 22 octobre 1843.

J'étais bien pressée de vous écrire sous deux impressions bien différentes, mon affliction de la perte de Mme de Pastoret et tout le plaisir que j'ai eu à revoir Roger et à m'occuper de lui.

Je ne puis vous dire combien de fois, malgré votre silence, je me suis dit que vous me plaigniez, et j'ai été

au moment de vous écrire de ce mouvement qui fait répondre. Mon chagrin est bien grand : il est de ceux qu'on sent devoir porter jusqu'au bout et qui se détachent encore de cette masse de tristesses dont le poids n'est soulevé que par la pensée du néant qui va finir et de la réalité qu'on voit poindre. Comme vous le dites si bien, Mme de Pastoret ne fera pas seulement un vide dans le cœur de ses amis ; sa mémoire sera honorée par d'autres larmes encore ; elle ne sera pas plus remplacée dans les bonnes œuvres dont elle possédait le génie, que pour cette perfection de langage, ce goût exquis, cet esprit si fin et si gracieux. C'était un type et ceux-là brisés ne reparaissent plus, avec le même caractère du moins et dans les mêmes proportions.

Quant à Roger, malgré tous les semeurs d'ivraie qui l'ont précédé, je ne mets pas en doute qu'il ne fasse une très bonne moisson en Russie. Tout ce qui est extérieur et vient des autres lui sera ménagé, et il a en lui-même beaucoup mieux que cela encore, c'est cette bienveillance qui protège, quoi qu'on dise, l'indépendance du jugement. Plaire généralement est un moyen de plus, de mieux connaître cette société européenne qu'il se propose particulièrement d'étudier.

Je ne vois jamais ce cher enfant sans le trouver encore plus agréable que je ne l'avais vu ; ce n'est pas seulement mon dire gagné et suspect, c'est l'opinion que je recueille de tous ceux qui le voient. On vous retrouve en lui, sans que pour cela il en soit moins lui-même : c'est bien encore ici la nature qui répète sans imiter.

AU VICOMTE ARMAND DE MELUN

Paris, 9 novembre 1835.

Vous êtes bien à l'aise pour ne me demander qu'un mot sur ma santé ; il m'eût trop coûté de m'y borner, et voilà pourquoi jusqu'ici vous n'avez pas eu de réponse à votre lettre. Il se fait de plus en plus une disproportion effrayante entre les obligations qui me sont chères et mes forces. L'activité de l'âme aux prises avec des organes malades n'a vraiment que deux refuges : la foi de ce qui nous aime, et le monde du dedans, où tout se colore et se met davantage en saillie à mesure que l'autre jour baisse. C'est ainsi qu'on entre plus avant dans les conditions d'un heureux affranchissement, et en même temps sous la dépendance plus étroite de ceux qui peuvent nous démêler, nous répondre et nous encourager. Vous dire à quel point vous êtes pour moi un de ceux-là serait difficile ; vous me manquez chaque jour ; ces idées que vous accueillez avec indulgence n'ont plus d'écho ; il m'est bien démontré qu'elles faisaient semblant de venir de moi et qu'elles s'achevaient ou commençaient en vous. Votre jugement sur la sœur Emmerich, qui a ravi M. de Cazalès, a résumé tous ses jugements à lui-même et toutes mes impressions [1]. Nous nous sommes égale-

[1] M. de Cazalès venait de publier les révélations de la sœur Emmerich, traduites de l'allemand.

ment rencontrés dans l'appréciation du courage difficile qui lui a fait vaincre tout respect humain dans le choix d'une œuvre si extraordinaire ; c'est là l'héroïsme des salons dans ce qu'il peut avoir de plus aventureux et de plus volontaire. Si j'avais été avertie à temps, j'aurais, je crois, détourné M. de Cazalès de ce travail ; rien n'eût été plus dans l'ordre que la générosité en lui et la prudence dans ses amis, et pourtant l'impression générale du livre me paraît bonne, mais de cette bonté trop relative, trop contestable, qui exclut le grand nombre et le trop grand jour. Sur mille personnes qui le liront, il y en aura à peine dix qui le jugeront comme vous, et pas une seule pour en parler si bien. M. de Cazalès l'a bien senti. Je vous réponds que vous avez été vengé de ce dédain de la forme dont vous accusait M. de la Bouillerie.

Ce que vous me dites de Benjamin Constant est d'une vérité profonde ; on interrompt trop vite l'erreur, on ne la laisse pas se perdre elle-même, on se hâte trop d'avoir raison, et l'on oublie toute la force qu'on a contre elle, en l'écoutant simplement l'arme au bras. Il m'est doux de penser que je suis sur votre passage, que mes heures vous conviennent, enfin que je vous suis commode. Ne vous récriez pas sur ce mot ; je n'en repousse aucun quand il m'offre, pour des habitudes qui me sont chères, une facilité de plus. Combien je suis reconnaissante à Mme votre mère de la sanction qu'elle veut donner à votre si réelle bonté pour moi ! Dieu sait qu'on ne s'est jamais tiré du danger de l'envie par plus de respect et de sympathie pour le bonheur d'un autre. Il y a bien quelque chose qui ressemble à l'adoption dans le fond de mon cœur,

mais sans mélange d'usurpation; si j'empiétais, ce serait sur les relations du monde : il y a tout plaisir, si ce n'est tout gain, à disputer le terrain aux indifférents. Laissez-moi donc associée pour toujours à vos amis naturels, à vos affections les plus vraies; c'est au milieu d'elles que j'aime à vous chercher et à penser aussi que rien de ce qui vous amène à moi ne vous en sépare.

Je veux vous dire que j'ai fait connaissance avec M. Berryer, et que je suis charmée de sa conversation facile et d'un éclat doux. La flexibilité de son esprit m'a frappée; on sent qu'il saisirait aussi rapidement tous les points de vue que tous les tons, et que, s'il le voulait plus souvent, il s'élèverait aux considérations les plus hautes. Ce jugement est bien superficiel; je ne l'ai vu qu'une fois, mais cette fois était hier, et ce que je vous dis là m'est resté bien distinct d'un assez long entretien. Il y a toujours un peu d'enivrement dans le contact des célébrités; pourtant je ne vis pas assez de leur atmosphère pour que ma raison en soit vraiment troublée. A propos de célébrité, une circonstance particulière m'a amené aussi M. de Châteaubriand; il m'a promis, quand je le voudrais, la lecture de ses Mémoires. La politesse serait de le lui demander immédiatement; mais je pense que vous en seriez curieux, et c'est la meilleure raison que je connaisse pour ajourner. Adieu, continuez cette bonne vie d'air, de lumière et d'exercice, qui n'arrête rien et protège tout; puis revenez, à travers vos chemins rompus, vous enfermer dans ce pauvre Paris que vous subissez en vrai Germain.

Paris, 14 décembre 1835.

Vous croyez peut-être que j'ai des excuses à vous faire? Il n'en est rien : on n'en doit pas aux lettres lues et relues. Demain, on bénit ma petite chapelle ; ce jour-là m'en fera oublier bien d'autres, et j'ai besoin que vous sachiez mon regret de ne vous y associer qu'absent. Les joies longtemps poursuivies, longtemps espérées, dont la date reste, ont toujours quelque chose de solennel ; on y mêle toutes les grâces reçues, on s'arrête à chacune de ses richesses, et il est bien vrai que le cœur ne perd rien de sa reconnaissance en la faisant remonter à une source unique. Je ne sais comment il se fait que les vues qui vous frappent sont toujours celles qui me plaisent, que vous ne voyez pas seulement là où je regarde toujours, mais que vous me portez précisément où je veux aller. Ce que vous dites sur les choses comme sur les personnes est toujours ma pensée la plus intime ; je vous en demande presque pardon, mais vous savez ce que sont les ressemblances, et l'espace qu'elles laissent entre elles dans l'échelle de la beauté ! J'ai toujours rêvé dans la nature un panthéisme chrétien, l'action de Dieu continue, incessante, partout présente, au lieu de cette division de lui-même si absurde et répartie d'une manière si monstrueuse. On avait cru tout sauver en le fractionnant jusqu'en étincelles ; comme si une étincelle de Dieu n'était pas Dieu tout entier avec sa puissance, son éternité, tout son amour et toute sa grâce ! La religion attend beaucoup, ce me semble, de la nature envisagée dans son ensemble et traitée

comme science ; cette route-là est encore à frayer. Que Dieu nous rende au dix-neuvième siècle un Linnée, je vous promets qu'il se mettrait sur les rangs pour vous accompagner dans vos champs, et suivre avec vous toute la vie qui se déploie jusque dans la saison appelée morte.

Adieu ; dites à Mme votre mère que je la remercie, comme je vous remercie vous-même.

Vichy, 23 juillet 1836.

Au lieu de répondre à votre excellente lettre, je me suis donné la consolation de la relire et de laisser du moins passer devant moi les idées dont elle est remplie, les seules qui fassent vibrer des cordes bien détendues pour tout le reste. Les deux systèmes que vous mettez en présence sont à eux seuls toute l'histoire de l'intelligence humaine dans sa grande dualité : les vérités et les erreurs, infinies en apparence, qui circulent dans le monde sous toutes les formes, n'en sont que des conséquences plus ou moins éloignées. Chacune de ces fractions, sous quelque déguisement qu'elle apparaisse, ne porte pas moins le signe de l'un ou de l'autre symbole ; seulement c'est quelque chose du rayon qui éclairait le front majestueux de Moïse et qui le signalait comme type de délivrance et de liberté, ou bien le honteux stigmate, signe de plus honteuses servitudes. Plus j'étudie la vérité dans les idées qui lui sont opposées, et plus je suis frappée de tout ce que l'erreur a de complet, d'enchaîné, de régulier, dirais-je presque de conséquent. C'est un cercle aussi, un tout homogène, un véritable monde, et l'on conçoit que ceux qui ont eu le malheur d'y

entrer et le malheur plus grand de s'y sentir à l'aise, d'y trouver de quoi vivre à leur suffisance, aient achevé bientôt de corrompre assez leur intelligence, pour que le repos du néant leur ait paru seul désirable. Une morale tout entière ressortait de leur système, morale pour laquelle ils en sont restés à la pratique sans oser la formuler, et ils s'en consolent par la très juste pensée que les conséquences de leurs principes ébranlaient assez les hautes vérités contraires, pour n'avoir même pas besoin d'y substituer les dogmes de l'intérêt personnel et des passions. Comme maintien d'une espèce d'ordre dans la société, la force devenait leur unique auxiliaire ; et ceux qui ne voient qu'elle dans le monde, et qui nient dans son gouvernement tout droit et toute justice, disent par cela même à quelle face de la colonne qui guidait les Israélites ils appartiennent. L'Écriture ne signale-t-elle pas aussi ces deux races, si différentes entre elles, par l'appellation distincte des enfants de Dieu et des enfants des hommes, qui représentent peut-être aussi deux systèmes d'idées ? L'erreur cesse un peu à mes yeux de n'être qu'une ombre, une négation ; elle me paraît un mal substantiel qui a pris corps dans une partie de la création qui corrompt à son profit, laissant de côté toute sa partie spirituelle et sublime. J'espère bien n'être pas hérétique pour dire cela ; heureusement l'hétérodoxie ne se passe pas du consentement de la volonté, et la mienne est innocente. Si déjà toucher à des questions tellement au-dessus de moi était répréhensible, prenez une part dans ma coulpe, car vous m'avez mise sur la voie ; votre lettre serait l'ébauche d'un bien bon livre.

Paris, 5 mai 1837.

Vous me dites que vous allez mieux, mon cher et jeune ami, vous le dites aux autres ; on me le redit de toutes parts ; est-ce bien vrai ? Ce sommeil, cette nourriture plus abondante, paraissent-ils sur votre visage ? Vos forces reviennent-elles ? Les mettez-vous à une épreuve suffisante et pourtant mesurée ? Je voudrais tous ces détails et bien d'autres. Vous rétablir, revenir au point où vous étiez avant ces deux grandes secousses, n'est pas le but auquel vous devez tendre seulement par affection pour nous, mais aussi par un sentiment de devoir. La jeunesse les mène tous de front, et pendant longtemps il y a dans la volonté de véritables gages de succès pour ce qui paraît même en rester indépendant ; il faut cependant que la volonté ne se réveille pas trop tard. Je crois bien qu'une intelligence de la nature de la vôtre servirait mal même la santé, en prolongeant trop ses vacances et ses *intérim*, et pourtant je ne suis pas sans un peu d'inquiétude sur le travail que vous reprenez, sur l'insistance que j'y ai mise ; je crains que son intérêt ne vous entraîne au delà de l'effort raisonnable. Il faudrait, quand on conseille, être assez heureux pour veiller soi-même à l'exécution, et ne faire peser ainsi sur chaque instant qu'une légère fraction de responsabilité. Dans ce qui vous ferait mal, ce n'est pourtant pas elle qui m'occuperait : ma conscience ici serait bien vite absorbée par mon cœur.

Je conçois la peine que vous avez à reprendre au travail de la pensée après une longue inaction ; rêver,

causer, suivre l'idée qui se présente, est un mouvement de l'intelligence qui ne fatigue pas plus qu'une promenade; mais lorsqu'il s'agit d'embrasser, d'ordonner, de mettre en harmonie et à leurs places respectives ces mêmes idées, c'est remuer des blocs et les mettre en œuvre. La vérité, quand on la possède, ôte pourtant à cette fatigue, parce qu'elle centuple les forces en leur donnant toujours un point d'appui, et qu'elle leur offre sans cesse comme vérificateurs, des bases immuables. Avec leur secours, on est sûr de ne pas dévier et de rencontrer sans cesse l'évidence sur sa route. J'ai été bien frappée de la clarté de la rigoureuse logique de vos déductions ; ainsi : l'action de Dieu développée, quand on la laisse libre avec tous ses bienfaits, et puis la douloureuse antigamme avec tous ses maux et ses remèdes presque aussi tristes que ses maux ; Dieu, auteur de tout bien, et puis redresseur, réparateur de tout mal ; et le christianisme, par son dogme fondamental, découvrant, guérissant le mal à son principe, et partant de là pour tout envelopper comme d'un réseau de bienfaits ! Le point de vue est admirable, vous le détachez d'un plus grand ensemble ; mais je pense qu'en donnant à son développement l'étendue convenable, en l'étudiant sous toutes ses faces, ce fragment pourrait bien devenir un édifice complet. Je vous assure que dans votre lettre il y a tout le sujet et même toute la marche et les parties d'un livre ; nous en recauserons, j'espère, souvent, mais pensez-y, et dites-vous que vous y consacrez votre intelligence pendant un temps donné. Mon avis qu'il ne faut pas écrire et surtout publier trop tôt commence à se modifier un peu. Je commence à croire qu'il est utile de ne penser que comme si l'on de-

vait écrire, et de bonne heure, d'écrire comme si on devait publier ; cela tient en respect et en garde le public, même celui que l'on imagine n'étant pas l'approbateur souvent trop facile du dedans. On reste bien toujours soi, mais averti, attentif, recueilli comme devant ses juges, au lieu de s'abandonner comme devant ses amis. Vous croirez peut-être que l'ambition me vient pour vous ? Cela se pourrait bien, avec l'orgueil d'avoir été l'une des premières à vous découvrir. Dans vos succès, je vois le bien que vous pouvez faire ; qui donc ne donnerait pas dans un tel piège !

Vichy, 13 juin 1837.

Libre, tranquille et bien portante, croyez-vous que j'aie ce qu'il me faut, lorsque, à travers vos doux et aimables détours, j'aperçois trop clairement que vous n'êtes pas bien, que vos nuits ne sont pas meilleures, que vous êtes obligé enfin de subordonner vos goûts et votre attrait à ce besoin d'exercice violent qui ne me paraît plus comme autrefois un bon symptôme ? Quant à l'étude, comme étude, vous pensez que j'en fais peu de cas ; son moment viendra toujours, pourvu que votre santé nous reste, mais je crains qu'au fond de cette agitation inquiète il n'y ait un manque d'équilibre toujours menaçant. Cher ami, je vous en prie, soyez plus positif et plus précis dans les détails sur votre santé ; sur ce sujet, je ne vous veux pas littéraire, mais littéral, et c'est en style très prosaïque que je veux savoir comment se trouve, après ses exploits, l'Hercule du potager. J'ai apporté ici, comme ailleurs, bien des inquiétudes et bien des peines ; l'isolement de mon mari

pendant mon absence est une idée fixe et pourtant il est bien vrai que, soit l'amélioration presque toujours immédiate de ma santé, soit ce loisir toujours si chéri et si rare dans ma vie habituelle, je respire ici et reprends à une douceur d'impression, à un bien-être presque inconnu à force d'être oublié dans un long hiver de Paris. Si l'on ne retrouvait que soi dans la solitude, ce serait bien peu de chose : la philosophie ne m'a jamais rien fait entendre à la jouissance d'une orgueilleuse possession de soi-même ; mais ce qu'on y reprend est une sorte de tête-à-tête avec Dieu et le libre accès des idées et des sentiments qui ont fait vivre : ce monde nouveau s'ouvre devant nous, et on y entre avec transport.

Vous me dites sur Vico des choses pleines de justesse. Ah! c'est bien vrai, le progrès, c'est le retour, non pas à telle ou telle époque donnée et dans laquelle dominait, soit une forme ou une distinction humaine, mais le retour à la vérité telle qu'elle a été contenue dans les révélations successives, soit en puissance, soit explicitement. Un homme d'esprit supérieur, et que son orgueil faisait panthéiste, me disait un jour : « L'humanité appartient à la terre, et l'homme à l'éternité. » Vico et les autres humanitaires en sont également là ; il est bien difficile qu'ils n'aperçoivent pas que cette humanité, dont ils s'occupent presque exclusivement, est bornée pour ainsi dire à un avenir terrestre, et que l'individualité qu'ils retranchent est toute notre véritable destinée ! Qu'est-ce que le progrès qui ne déplacera jamais les deux pôles de l'existence humaine, la douleur et la mort ? qui ne nous soustraira jamais à la loi inévitable d'un continuel combat, au

danger de périr, de nuire, de pécher enfin ? On a dit que rien de ce qui pouvait se démontrer, ne méritait de l'être ; ne pourrait-on pas dire aussi que tout ce qui peut se conquérir, comme simple amélioration de la destinée humaine, mérite à peine d'être tenté ? Je sais que vous ne prendrez pas ces paroles dans un sens rigoureux qui les rendrait absurdes et odieuses ; mais il ne m'en paraît pas moins qu'en mettant toute sa fidélité à l'accomplissement du plus petit bien à faire, on ne saurait confondre l'importance de la sollicitude pour les choses qui passent, avec le zèle pour les biens qui, atteints une fois, sont assurés à jamais. La moralité dans l'homme, la rectitude de ses notions religieuses, voilà au fond tout ce qui lui importe. On veut aujourd'hui tout résumer en science, même la foi, en la rendant comme sensible à la raison ; on se promet, par ce moyen, d'élever l'homme à une région supérieure, et on ne voit pas qu'on le déshérite d'une vertu que Dieu même respecte, au profit d'une science dont sans doute il se rit. En définitive tout ce que l'on ôte à l'individualité pour le reporter sur l'humanité est donné au matérialisme ; les hommes ne sont plus alors que des forces de la nature, forces presque mécaniques qui tendent à retrancher de la société d'abord ses vertus, et puis toutes ses gloires. Le premier essai de ce système mis en pratique doit bien peu tenter dans cette Amérique qui nous menace d'expériences nouvelles et bien tristement instructives. Comme vous le dites si bien : Il y a quelque chose de misérable dans cette perfectibilité qui n'acquiert jamais de valeur qu'aux dépens des intérêts célestes et moraux, qui ne nous aide jamais à devenir meilleurs, et nous laisse toujours à même

distance du bien ou du mal. Le catholicisme, ou le christianisme intégral, comme on l'a si bien nommé, n'est certes pas ennemi du progrès, il en est la raison suprême, le moteur par excellence; mais il est fait pour les hommes et veut les laisser hommes, en les conjurant seulement de devenir des saints, seule promotion qu'il leur promette.

Avez-vous vu dans le journal de ce matin l'affreux désastre de Hull ? J'en ai été consternée. Quand le siècle progresse, voilà ce qu'il ajoute à ses dangers; non pas pourtant que j'en veuille accuser la vapeur et la science qui l'applique; je veux rappeler seulement que là aussi le mal est à côté du bien, et que la déchéance de l'homme est au fond d'une soupape comme au fond du Vésuve. Vous savez que je vous engageais à vous mettre à l'étude ; à présent, je viens vous conjurer de l'écarter absolument, de vous la faire désirer longtemps, et de ne pas vous rendre à ses premières avances ; c'est une sirène comme tant d'autres : ne débouchez pas vos oreilles, pas même pour ces lignes, pour ces pages de Vico qui vous ont occupé [1]. Pourquoi sommes-nous si loin ? Rien ne tarirait entre nous, je le sens à la confiance qui me fait vous envoyer ce vrai griffonnage, mais je suis très pressée, et j'ai voulu vous répondre courrier par courrier. Adieu ; parlez de moi à tous ceux qui vous entourent dans la mesure dont ils m'honorent. Je n'oublie pas même votre petit neveu, cette âme qui essaye un corps. Erreur ! c'est bien le sien ; saint Ambroise ne

[1] M. de Melun songeait alors à écrire une histoire du Concile de Trente.

veut pas qu'on sépare rien de l'œuvre de Dieu.

Versailles, 30 août 1837.

Venons-en à votre lettre. En combattant vos objections, je puisais dans leur nature même toute confiance que vous n'y persisteriez pas : un esprit comme le vôtre ne sacrifie pas longtemps le besoin de s'assurer ce qu'il possède, de lui faire prendre corps et réalité, au charme rêveur des idées vagues, d'autant plus colorées qu'elles sont chatoyantes par l'effet même de leur mobilité. Sous ces conditions, je conviens que celles-ci non seulement semblent jeter plus d'éclat, mais encore qu'elles paraissent se multiplier à l'infini et ne jamais rencontrer d'obstacles ; aucun point n'étant fixe, la veille n'existant plus, pour ainsi dire, pour se coordonner au lendemain, où serait effectivement la contradiction possible ? C'est assurément une chose bien commode que de l'éviter ; mais toute contradiction rendue impossible, comment arriverait-on à l'expérience, à cette vraie pierre de touche des idées, leur enchaînement et leur accord ? Ce qu'on a écrit est comme une première pierre posée, et sur cette large base consentie s'élève le reste de l'édifice. L'exemple des hommes qui ont commencé par la vérité et qui en ont dévié plus tard explique très bien, selon moi, la nécessité de fixer ses pensées en s'en rendant compte par écrit. M. *** se sent moins libre dans sa voie hardie, téméraire, si ce n'est erronée, par l'idée que ses premiers écrits peuvent être opposés à lui-même ; tandis que, s'il avait continué à marcher droit, sa force actuelle se serait appuyée, consolidée sur ses premiers fondements. Toujours est-

il vrai que sa marche dans l'erreur est ralentie par ses antécédents ; par cela même que sa pensée a été formulée, fixée quelque part, il peut calculer le chemin qu'elle a fait, et il craint, lui comme tous ceux qui impriment, que le public ne lui reproche ses contradictions. Tant que la vérité ou l'erreur, dans une intelligence, restent à l'état d'idée, qu'elles ne sont point incorporées dans la parole, il n'y a pas de vraie prise de possession, point de titre, aucun véritable point de départ. Je sais bien qu'il y a des idées écrites et même gravées de toute éternité dans certaines intelligences en caractères ineffaçables ; mais celles-ci sont en petit nombre et n'ont rien à faire avec le mouvement individuel des esprits productifs. Il faut donc écrire, mon cher et jeune ami, et procéder avec lenteur, non pas à la mise en exécution, mais à l'examen du sujet que l'on traite et de ses développements logiques. La forme de lettres que vous me projetez me paraît très heureuse ; elle comporte tous les tons, toutes les questions, et si vous voulez suivre cette idée avec une véritable persévérance en donnant à chaque sujet suffisamment d'étendue, ce qui demande toujours beaucoup d'étude et de travail, le plus noble et le plus enviable succès vous est garanti. Tout vous sera utile pour le but que vous vous proposez : le contact des hommes, votre sentiment des beautés de la nature et de leur sens mystérieux. Je conçois parfaitement que vous ayez été presque étudier la nature humaine dans les passions de colère et de joie du sublime et insondable océan : la mer, c'est tout l'homme. En général, j'ai toujours pensé que, de la même manière que l'homme avait été fait à l'image de Dieu, la nature, de son côté, avait été créée à l'image de l'homme. Vous

le dites très bien, le point de vue de l'antiquité sous le rapport divin n'était pas plus religieux que la nature elle-même, qui parle de la puissance et de l'habileté de son Créateur, mais ne dit rien de sa justice et de ses perfections. Ainsi la nature ou la matière, ce qui est tout un, n'est pas une révélation, du moins pas une révélation complète, puisqu'il est une foule de choses très réelles qu'elle ne révèle pas, elle est même quelquefois un voile et presque un obstacle ; mais dès que l'initiation est consommée, on est étonné à quel point ce masque destiné à cacher, comme tous les masques du monde, se rapporte admirablement aux traits du visage, avec quelle intelligence le dessus traduit le dessous, et les montre œuvre simultanée d'une seule et même pensée ! Pour se rendre bien compréhensible, il faut seulement que la nature n'ait pas parlé la première ; alors elle parle admirablement, comme beaucoup de gens d'ailleurs sur un sujet donné. Toute chose rend témoignage à la vérité dans ce monde, toute chose qui reste à sa place ; les preuves, les témoins de la vérité sont partout, mais hiérarchiquement disposés, car la hiérarchie, soit dit en passant, est notion fondamentale ; si bien que les formes de la matière se rapportent aux formes du cœur et de l'esprit, base de toute poésie, que tout ce qui s'exécute en grand se répète en petit, que partout la même lumière nous apparaît depuis son principe jusqu'à sa dégradation infinie, tout comme la vision presque béatifique des saints qui sont encore sur la terre est la plus haute puissance, ici-bas, de cette même grâce dans les basses régions de la simple attribution. La nature, dans tous les ordres, dans toutes les notions, conduit à Dieu, en ce qu'elle s'y rapporte

comme démonstration de sa sagesse et de sa puissance ; l'âme humaine a une autre série d'épreuves plus élevées. Il en résulte que de chaque point de cet univers on peut s'élever aux plus sublimes hauteurs de la vérité ; tous ceux que la révélation a mis dans son sein peuvent en descendre par abstraction et y remonter : pour cela toutes les routes sont tracées, et elles ne diffèrent entre elles que par la distance. Chacun de nous, se plaçant à un de ces points physiques ou moraux, peut avec sécurité s'élever au centre divin, et c'est peut-être ainsi que chaque objet, chaque notion qui frappe et féconde l'intelligence est Dieu en ce qu'il y conduit. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout n'est fait que pour Lui : nous et lui-même.

Vraiment, je ne suis pas assez sûre que nous soyons bien ensemble pour oser vous envoyer un tel fatras ; mais je ne puis pas trop vous parler comme à un autre : avec vous je reste moi-même, et vous avez sans choix et sans critique, la première chose qui se présente. Je vous condamne tout simplement à la fortune du pot, ce qui fait dîner très mal, même les intelligences.

Auteuil, 10 novembre 1837.

Je viens à vous ce soir, quoique déjà fatiguée, pour vous dire qu'au lieu de ces charmantes excursions intellectuelles qu'il plaisait à votre imagination de joindre pour moi à mes promenades d'Auteuil, jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à ce soir, depuis le 30 octobre que j'y suis, je n'ai fait autre chose que remuer tous les rochers de Sisyphe pour combler l'abîme de l'arriéré ; enfin je m'étais promis, au commencement de la semaine,

d'avoir fini pour lundi 20, et, si j'y réussissais, de me donner pour récompense le plaisir de vous écrire. Il me semblait très doux de vous prendre comme joint entre un travail d'obligation et d'affaires, et l'ère de liberté complète qui commence pour moi demain et qui durera quinze jours, avenir que n'ont point eu beaucoup d'autres libertés. Ne riez pas trop de mon enfantillage, j'ai vraiment travaillé depuis quinze jours comme un écolier, en me donnant le plaisir, la veille de mes vacances, de vous dire que, pendant les quinze jours qui vont suivre, je vais faire à peu près ce que vous faites, et me donner du bon temps à votre manière, ce qui ne peut manquer d'être fort approuvé par mon cher Cynéas. N'allez pas croire au moins que, pendant tout cet intervalle écoulé, vous ayez eu à vous plaindre de mon souvenir : il vous a tenu très fidèle compagnie. Quand j'ai vu dans votre seconde lettre que j'aurais pu vous revoir, mon cœur s'est un peu serré de ne voir que votre écriture au lieu de votre visage ; cependant, presque en même temps, mon désintéressement, qui est encore ma tendre affection, l'a emporté : je vous ai loué, je vous ai remercié de ne m'avoir pas donné une joie qui aurait pu me coûter cher, et que l'inquiétude même aurait gâtée déjà. Il y a des choses excellentes auxquelles on ne tend pas assez, entre autres la sécurité ; elle est comme ces couleurs qui, liant toutes les autres, en font l'harmonie, et que trop de peintres oublient dans leurs tableaux. A présent que j'ai pris possession de votre si chère amitié, je veux tout ce qui la conserve : la paix, la douce paix sur elle, en commençant par votre santé et en finissant par elle ; c'est à vous de soigner le reste. Je crois bien que toutes les fois que

madame votre mère me permettra d'être sa doublure, je pourrai espérer de vous rappeler ses sentiments ; mais en revoyant beaucoup d'extraits, en touchant à beaucoup de livres, je me suis sentie, pour vous, autre chose encore que mère : une de ces bonnes qui donneraient à leurs enfants toutes les indigestions du monde si on les laissait faire. Depuis la haute philosophie allemande jusqu'aux *Epines fleuries* de Charles Nodier, des Extraits que je crois inédits de M. de Maistre, un manuscrit qui met le monde physique et le monde moral en regard, une autre thèse très remarquable d'un jeune médecin : tout cela, rentrant dans nos idées, vous aurait été successivement administré, si votre étoile ne vous avait soustrait à tant de menaces ! Je ne sais comment a fait votre intelligence, mais je lui rapporte naturellement tout ce que je rencontre d'idées ; elle n'est pourtant pas le champ de mes expériences, car c'est à vous seul à les faire, et je me contente d'en être le pourvoyeur.

J'ai trouvé votre analogie de l'idée dans le mot, avec l'incarnation du Verbe, juste et point trop hardie ; la parole et le pain souffrent presque toutes les identifications, tant ce qui constitue l'homme et le plus général, le plus nécessaire des aliments sont les images, dans lesquelles s'est reflétée la pensée éternelle. Ces premiers rapports sont faciles à saisir ; ils sont nombreux déjà et peut-être inépuisables comme nombre ; mais vous avez mille fois raison, il ne s'agit pas seulement de se sentir dans la vérité, de rencontrer dans sa voie mille choses ingénieuses, d'illuminer des points isolés : il faut tenir d'une main ferme le fil même de cette vérité à travers tous les détours du labyrinthe, en coordonner

toutes les parties, en montrer l'ensemble ou la filiation, réunir en faisceau ce qui est épars, éviter toute solution de continuité, montrer que cette théorie est une démonstration, qu'avec elle tout s'explique et qu'il n'y a rien à lui opposer. Faire cela, c'est encore tout autre chose que d'avoir beaucoup d'esprit, et même d'avoir la vérité pour soi sur un sujet important ; et je crois qu'on ne l'a servie vraiment qu'autant qu'on en a fait presque une science, qui consiste à permettre qu'une même expérience se renouvelle à volonté, et que l'on puisse suivre un premier principe jusque dans ses dernières conséquences. Pour en arriver là, c'est la charpente qu'il faut méditer et soigner ; la prophétie d'Ezéchiel indique peut-être la marche la plus exacte et la plus rigoureuse à suivre dans ce but. Avant tout la partie osseuse, afin que les détails sachent où aller se placer et n'entraînent pas l'esprit dans ces divagations qui font dire aux Allemands que « les arbres empêchent de voir la forêt. » Le style est certes d'une grande importance dans les sujets philosophiques, car ils ont une poésie qui leur appartient en propre ; mais, comme vous l'avez compris, le style se ressentirait nécessairement d'idées encore trop peu arrêtées, et ce n'est pas le sujet des méditations de toute votre vie qui pourrait se prêter aujourd'hui à l'essai que vous vous proposiez de faire du talent d'écrire. Votre lettre, sur ce point, a renouvelé une de ces coïncidences entre nos réflexions qui m'ont frappée plus d'une fois. En pensant à ce que vous comptiez faire, je m'étais dit aussi que le sujet en question était trop difficile, demandait trop de travail préalable pour vous servir d'expérience ou d'exercice ; pendant même que vous m'en parliez, j'entrevoyais

confusément cela, et je ne l'ai su pourtant positivement que lorsque vous me l'avez dit. Voilà donc un sujet dont l'exploration vous oblige ! ne pourriez-vous pas en traiter un autre pour remplacer le travail que vous vouliez faire? Je vous en prie, n'y renoncez pas, cela peut être mené de front. Votre grand ouvrage, celui de toute votre vie, et sur lequel vous garderez le silence, puis des sujets qui vous mettront en verve et que vous pourrez traiter successivement : voilà mon ordonnance et le bon régime que j'accompagne de tous mes vœux. Le point de vue que vous indiquiez dans M. Thiers est la vraie tendance de notre siècle ; il est plein de charité pour les victimes, pourvu qu'elles soient coupables ; quant aux autres, elles n'ont, selon lui, probablement que ce qu'elles méritent. C'est plus logique qu'on ne le croirait. En admettant la fatalité qui est au fond de l'esprit de cette école, les coupables sont les vraies et intéressantes victimes d'un arrêt qu'aucune force et aucune liberté ne pouvaient combattre.

Adieu ; je ne sais comment vous pourrez me lire, je vois à peine ce que j'écris. Mes amitiés à votre frère, si bien en tiers à présent dans toutes nos pensées. Vos entretiens, vos lectures, tout cela doit être bien doux !

Paris, 19 décembre 1837.

Quelle joie vous me donnez en m'annonçant votre retour définitif, prochain et fixé ! Il faut qu'elle vaille beaucoup, cette joie, pour mieux valoir que celle de vos lettres. Cette première journée, sans préjudice des autres, m'appartient tout entière ; il faut venir

dîner avec nous ce vendredi et votre frère aussi. Si vous arriviez un peu tard, nous vous attendrions ; venez ici avant d'entrer chez vous, vous trouverez bon feu, en laissant le temps nécessaire pour réchauffer votre chambre. Je vous traite en vieux ; ce n'est pas seulement parce que je suis vieille : au besoin, vous m'apprendriez tout ce que pour mon propre compte je ne saurais pas. Ceci me mène tout droit à Malebranche, que je n'avais jamais si bien compris que dans votre lettre ; vous vous entendez très bien à ordonnez le chaos, et n'êtes nullement de ceux qui pourraient, comme dit le duc de Broglie à propos de certains livres nouveaux, être repris en bonne justice pour tapage nocturne. C'est par la nature même de votre esprit que vous êtes particulièrement appelé à admirer d'abord, puis aussi à ne rien laisser échapper des erreurs ou des lacunes d'un système. Moins qu'un autre vous serez dupe de vous-même, de vos aperçus, de vos déductions.

Paris, 26 juin 1838.

Je vous l'avais bien dit, que nous ne nous remettrions à causer vraiment que vous parti ! Je vous voyais trop peu et trop mal, vous étiez en l'air, distrait ou absorbé, moi-même souvent préoccupée, et dans ce morcellement d'impressions et d'idées, qui ne laisse jour qu'à l'incident du moment, on ne se retrouve pas plus à deux qu'à soi seul.

Une de mes dernières conversations avec M. Lacordaire, se rapportant à une de ces combinaisons éternelles de la liberté et de la grâce que vous définissez

d'une manière si vive et si sensible, je lui communiquai cette partie de votre lettre, dont il fut enchanté. Dieu ne veut rien pour nous sans nous, comme il a tout voulu pour les hommes par les hommes ; dans ces deux termes se trouvent renfermés la plus haute prérogative de l'homme, la liberté, et le plus haut témoignage de l'amour divin, la révélation. La vertu et la vérité marchent de concert ; sans cesser d'être un don, elles s'acquièrent pourtant et se conservent par le même moyen : cette fidélité qui attire la grâce et qui la porte dans un cœur pur. Vous en êtes encore à ce tableau de toutes les puissances de l'erreur conjurées contre la vérité, obscurcie par l'indifférence et les prévarications humaines. La peur qui vous saisit a bien encore son moment au temps où nous vivons, mais la foi en triomphe ; et s'il y a des gens qui s'y arrêtent, on sent bien qu'il y a pourtant encore une manière plus expressive et plus noble de manifester son amour. Contre l'ennemi, je ne sais que l'affirmative énoncée avec calme et dignité ; contre ceux qui peuvent être entraînés, je ne sais pour les lier que la confiance avec ses réserves de mesure et de prudence. Votre concile me conduit bien moins à ces divagations que le nom de M. Lacordaire, qui s'est trouvé là, et l'arrivée de M. Bautain, qui, probablement, ne recevra pas de beaucoup de gens à Paris l'accueil qu'il a trouvé à Rome. Je l'ai vu plusieurs fois ; sa position lui semble meilleure que par le passé, quoiqu'il n'y ait pas d'apparence qu'il y soit changé quelque chose dans son diocèse. Ses épreuves n'ont pas été sans fruit : je lui ai trouvé, avec la même supériorité d'esprit profond et lucide, beaucoup plus

de naturel, de modestie et de simplicité. Cet homme a beaucoup de cœur ; j'espère que ce cœur l'inspirera mieux encore que ne pourraient le faire des considérations humaines. M. Guizot lui disait hier : « Au temps où nous sommes, un homme comme vous ne se fait pas hérétique. » Le temps, et toujours et seulement le temps ! Si on traduisait ces paroles, quelle dédaigneuse négation de la vérité on y trouverait ! Malgré ses bonnes intentions, je ne sais si la philosophie de M. Bautain a précisément tout ce qu'il faut pour en faire justice. Il doit rester ici quinze jours et je regrette que vous ne le voyiez pas ; mais nous vous réservons d'autres fêtes. Si vous venez ici du 15 au 20 du mois prochain, vous assisterez probablement à une de ces réintégrations dans la famille céleste et paternelle qui causent tant de joie au ciel et tant d'émotion sur la terre ! Depuis votre départ, un miracle s'est fait dans le cœur de ce jeune de Serre que vous avez vu avec intérêt [1] : la grâce s'est emparée de lui sans lui laisser de relâche ; tout y a concouru, et en dernier lieu, huit ou dix jours avant son départ, M. Lacordaire y a mis la dernière main. « Je suis plus catholique que vous », disait ce bon jeune homme à sa tante, qui l'est fort. Les objections qui

[1] Arthur-Hercule, vicomte de Serre, neveu de l'illustre orateur de la Restauration. Il avait été élevé en Angleterre, patrie de sa mère, et nourri des idées des sectes évangéliques qui n'admettent l'existence d'aucune Église visible. Il s'éleva rapidement dans la carrière diplomatique, et fut nommé, en 1859, ministre de France en Grèce. Il avait épousé une princesse Cantacuzène et la détermina à entrer comme lui dans le sein de l'Église catholique. Il mourut à Athènes à la fin de l'automne de 1859, dans les sentiments d'une admirable ferveur.

lui restent, il les laisse venir encore pour avoir le plaisir d'en triompher ; sa pitié, sa joie, la paix qui l'inonde sont bien aussi des arguments ; c'est une sœur de Charité qui a commencé tout cela, qui a mis en mouvement toute cette puissance d'esprit que très probablement eussent laissée inerte de savants docteurs ! Je vous confie tout cela, en vous priant de n'en point encore parler. Ce jeune homme est plein d'élévation et de générosité, il ne voudrait point de secret ; mais avant qu'une chose soit accomplie, il est inutile de l'ébruiter, et je suis fort d'avis, même en lui donnant la publicité convenable, d'éviter tout ce qui pourrait ressembler à un triomphe. « Le bruit ne fait pas de bien, disait le théosophe Saint-Martin, et le bien ne fait pas de bruit. »

Parmi vos in-folio avez-vous les Mémoires du cardinal Pool ? C'est M. d'Eckstein qui vous adresse cette question à la suite de votre panégyrique fait *con amore*, et qui vous place, quant aux exigences qui rendent le baron si difficile, dans la position du monde la plus exceptionnelle. Adieu ; mille amitiés à votre frère ; quant à vous, je ne compte pas.

Paris, 15 juillet 1838.

Vos bonnes lettres, mon cher ami, me donnent tant d'envie de causer avec vous, qu'il faut de vrais obstacles pour m'empêcher de vous écrire. C'est ce qui s'est rencontré en dernier lieu. J'ai tant d'envie de me bien porter quand me vient la santé, et un si intime désir de la voir défaillir quand elle s'ébranle, qu'avant de vouloir, je cherche à deviner de quel côté soufflera le vent

de la Providence. Il n'y a vraiment plaisir à sauver de toute révolte que le premier mouvement, car se soumettre ensuite ressemble, comme deux mouches, à courber la tête devant la nécessité. Je vois vos études distribuées à merveille ; le tableau si animé que vous faites de votre concile m'y transporte ; j'y vois d'abord cette enveloppe tout humaine, avec ses mouvements heurtés, la fougue des passions qui s'agitent au dedans et qui produisent une si étrange bigarrure au dehors ; fra Paolo Sarpi n'y avait vu que cela, lui et bien d'autres. Cet homme du combat, qui doit durer autant que le monde et que l'on fait si simple, en porte deux en soi ; l'autre n'en vit pas moins et d'une vie destinée à être la plus forte. C'est là comme la seconde couche où s'exercent toutes les qualités de l'intelligence, toutes les puissances de l'âme, qui, pour articuler la vérité, n'attendent que d'être fécondées par l'action divine ; l'autorité, en dernier ressort, vient la consacrer, et après cette obéissance au mérite de laquelle Dieu veut toujours donner lieu, on reconnaît que l'autorité seule avait raison aux yeux même de la logique.

J'ai été ravie de l'apologue commenté de Zachée ; bien des récits de l'Évangile, et particulièrement la Passion tout entière, peuvent servir de texte aux développements des sentiments les plus intérieurs. La vérité ne se perd jamais de vue elle-même ; quelque puissante qu'elle soit dans la région où elle apparaît, elle se ménage toujours dans les autres des analogies, des échos, des rapports qui lui servent d'appuis. Il est incroyable de combien de manières Dieu a voulu arriver à l'homme, quand l'homme ne se détournait pas de lui ! Il le prend par tous les bouts, dans tout son en-

semble ; il assujettit son corps par les formes du culte, et guide jusqu'à ses plus fugitives et plus subtiles pensées. Ce qu'il donne, c'est l'universalité des soins apportés à notre salut ; ce qu'il exige aussi, je crois, c'est une même généralité nécessairement inférieure, une sorte de simultanéité dans nos efforts de culture sur nous-mêmes. Un des buts le moins souvent apparent, ce me semble, dans le christianisme, c'est la volonté de faire l'homme complet, de faire marcher de front toutes ses puissances. On parle beaucoup de la spécialité dans notre siècle, qui l'estime et la croit préférablement utile ; je doute que Dieu s'en contentât pour les siens, et que la vertu formée par lui n'ait pas pour premier caractère de se composer de toutes. Ainsi, dans cette histoire de saint Vincent de Paul qui vous frappe tant, le monde n'a vu que les actes extérieurs, au besoin il nierait le feu qui les alimentait ; c'est même ce qui leur a fait trouver grâce devant tant de gens qui ne reconnaissent dans la charité que la partie utilitaire. Certes, la charité doit être la plus naturelle manifestation de la foi ; mais enfin l'effet n'est pas plus que la cause, et surtout ne saurait s'en passer. J'entends à merveille, mon cher ami, que, la lumière portée dans votre esprit, vos croyances fixées, une de vos premières nécessités ait été de mettre en accord avec elles les actes de votre vie extérieure ; je le conçois parfaitement, une sorte de trouble a dû se faire sentir en vous de voir isolés et stériles des principes dont vous reconnaissez toute la puissance. C'est excellent, c'est vrai. Entre la foi religieuse et la charité des bonnes œuvres, qui, sous l'impulsion de la foi, révèle toute la bonté du cœur, entre ces deux puissances d'une tri-

nité sainte aussi, il y a un élément auquel il faut faire place, un élément qui n'est ni la foi raisonnée, ni la charité extérieure, mais le foyer des deux autres, leur source, leur mobile et leur récompense : c'est la piété, qui rend Dieu sensible au cœur et concentre en elle-même son immense amour. Il y a aussi du temps, des soins, de l'ardeur à donner au développement de cette faculté aimante, qui a, comme toutes les autres, ses différents degrés de croissance, ses phases et son expression exclusive, la prière. Croire par l'intelligence et se nourrir des motifs qu'on a de croire, c'est encore autre chose. Plus l'essor de l'intelligence est rapide, plus la pensée est forte, plus elle s'agrandit, et plus il faut que l'accroissement de la piété lui serve de lest et de contrepoids. Pourquoi tant de sublimes esprits se sont-ils égarés? C'est qu'avec de la droiture et moins d'orgueil qu'on ne le suppose, ils n'aimaient pas, et l'amour seul les eût guidés. En quittant les régions intellectuelles, si nous en venons à l'action utile, charitable, sainte même dans son but, nous verrons que, sans la piété, qui marche de front, elle ne conserverait pas longtemps la perfection désirée. Le propre de l'action est de disperser, de diviser l'attention, de la matérialiser pour ainsi dire ; pour lui rendre et renouveler sans cesse sa force primitive, il faut la retremper au foyer où le feu n'est pas rouge, mais blanc. En tout, comme c'est dans la piété qu'il faut reconnaître le moteur le plus agissant, la puissance qui crée, qui inspire et qui régularise, c'est son accroissement qu'il importe de poursuivre. A mesure que la vie avance, tout y devient difficile : les besoins sont plus grands, plus compliqués, les ressources moindres, la

patience, la persévérance, le courage, la confiance y sont mis à l'épreuve sous des conditions tellement redoutables quelquefois, que plus jeune on n'aurait pu même en soutenir la pensée. Comment affronterait-on de si grands dangers qui menacent tout ce qui vit, et bien plus encore ceux qui marchent dans la voie étroite, si l'on ne sentait vivre au fond de soi-même celui qui nous encourage et nous défend !

Lisez donc, mon cher ami, lisez saint Vincent de Paul, qui toujours, avec ses miraculeuses conquêtes, me paraît une espèce de Sésostris chrétien ; lisez-le pour vous approprier son action et vous conformer en tout à ses exemples, mais lisez aussi quelques autres livres des grands maîtres de la vie spirituelle, qui vous feront pénétrer dans les adorables mystères de la conduite de Dieu sur les âmes : auprès des pauvres, des malades, cette instruction pratique vous sera très utile. Vous n'avez pas grand'chose à secouer du vieil homme, mais c'est le nouveau qu'il s'agit de faire naître et de mener à bien. Je vous dis cela parce que je crois que c'est peut-être la seule chose que la sœur Rosalie pourrait négliger de vous dire, non pas que, pour elle-même, elle n'y tienne certainement au plus haut degré, mais il arrive souvent que les personnes les plus saintes, dans ceux qu'elles font agir, se préoccupent beaucoup plus de ce qu'ils font que de ce qu'ils deviennent ; leur charité est en règle, quand du reste il n'y a pas cette affection de cœur qui donne toutes les sollicitudes, même celles de luxe, comme par surcroît. Il ne me suffit pas à moi que vous soyez un homme charitable et vertueux, je désire encore de toute mon âme que vous entriez dans ces profondeurs de la misé-

ricorde où tout se montre comme transformé aux yeux de l'âme. Quant aux offices de l'édification particulière, je n'y tiens que pour les choses d'obligation ; ce n'est pas pour ces actes-là que je vous demande d'abord la voie du conseil : encore aujourd'hui vous pourriez bien ne pas me comprendre, mais comme ce ne serait jamais qu'une raison de plus de me pardonner, je passe outre en tout abandon.

Adieu, mon cher ami ; c'est un fouillis que cette lettre, et j'aurais de bien bonnes raisons assurément pour ne pas vous l'envoyer ; mais, avec de la peine, vous y suivrez ma pensée, et c'est tout ce qu'il me faut.

Paris, 20 août 1838.

Mon cher ami, j'espère que nous sommes très près du moment de causer, et j'ai vécu sur cet espoir pour me dédommager des longues lettres que j'aurais voulu vous écrire. De toute façon il faut que vous vous pressiez ; j'arrange tout pour que la fin du mois ne me trouve plus ici, et vous ne pouvez, avant une si longue reprise d'absence, me donner moins de quatre ou cinq jours. Jusqu'ici j'ignore complètement où nous irons, mais le besoin du repos en moi est si croissant, si impérieux, si décisif, qu'il tranche la question comme je demande à Dieu de la trancher toujours : c'est la claire-vue. Quant au lieu, peu m'importe ! je tirerai à la courte paille entre Chantilly et Fontainebleau.

Je viens de finir le troisième volume de Mme Necker sur l'éducation progressive ; le principe religieux y est

traité avec bien autrement de respect. Ce volume fourmille d'observations justes et fines dans les détails, il révèle des sentiments à la fois élevés et profonds ; mais tous les résultats de la déviation fondamentale s'y retrouvent. C'est toujours Dieu et sa religion considérés comme moyen au lieu de l'être comme but ; on les met successivement au service de la société, de l'individu dans ses rapports humains ; on les renferme dans ce monde pour l'ordonner, le régler et le contenir, sans les envisager jamais comme vérité absolue, principe et fin dernière ! Aussi la vertu améliorante de cette morale religieuse ne dépasse presque jamais les hauteurs de l'honnête raison ; elle n'arrive pas à cette régénération, à cette sanctification des âmes qui fait reconnaître l'arbre à ses fruits. Il est inconcevable combien Mme Necker, arrivée aux années de la vieillesse, à si grands frais d'esprit, de volonté pieuse et d'efforts de tout genre, s'arrête à un niveau bas ! On voit qu'elle en est un peu embarrassée elle-même, et qu'elle ne saurait trop que répondre à celui qui lui demanderait si, à tout prendre, Platon ne la mènerait pas jusque-là. Quel bonheur de trouver, à chaque pas que l'on fait, la vérité toujours plus vraie, son droit plus imprescriptible et ses signes plus certains !

Le tableau que vous me faites du despotisme du bambin-roi que vous avez sous les yeux renferme toute la sagesse du pouvoir que la Providence a jointe à la faiblesse, et un peu aussi l'excès qui fait dégénérer toutes les prévoyances divines. On ne fait point un petit tyran, pris dans l'ancien et très bon sens, sans déposer dans son cœur quelques germes de tyrannie qui se reproduiront sous une multitude de formes, voire même

les plus séduisantes. Il faudrait, dès les premiers jours, n'agir qu'en vertu de l'avenir ; mais le présent est si doux aux jeunes mères qu'il leur en coûte de s'en séparer, même par la pensée. La question que vous posez est de celles contre lesquelles, dans la pratique, le raisonnement n'eût jamais prévalu, et qui, dans ses difficultés, ont été mises hors de portée pour la volonté humaine. Si on pouvait faire vivre un enfant en sacrifiant un peuple ! si, pour ne pas mourir, pour ne pas vieillir, on pouvait acheter la vie, la jeunesse de quelqu'un, où en serait le monde? Des limites infranchissables ont été imposées à toutes les sortes de convoitises, et Dieu ne s'en serait pas fié au plus pur, au plus tendre sentiment ; il fait davantage, car il veut qu'on se défie et même qu'on triomphe (comme idolâtrie de l'unité fausse) du penchant à trop de concentration dans ces sentiments les mieux autorisés. Il y a une phrase de M. Sainte-Beuve que je n'ai jamais oubliée et qui me fait toujours réfléchir : *L'envieuse pauvreté d'un exclusif amour!* Bien des gros livres ne suscitent pas dans le cœur et la pensée autant de mouvements que ces paroles ; c'est peut-être parce que je les sens profondément que j'aime tant et que je place si haut la vocation qui se fait donner tout à tous. Je sais bien que l'esprit de cette vocation peut en rester à la lettre morte, ou à peu près ; mais lorsqu'il est vivant, lorsque dans la force de l'âge, il a pu saisir l'homme tout entier, l'apostolat, dans ses bienfaits extérieurs, n'est encore auprès de ceux qu'il doit opérer au dedans, en élevant les volontés, les désirs, les pensées, à des hauteurs vraiment incommensurables. L'homme spirituel par excellence est le prêtre, non pas que son point de départ natu-

rel soit plus élevé, sa spiritualité native plus forte, son âme plus droite, mais parce que les grâces puisées à leur source sont plus abondantes, parce que l'irrévocabilité est le sceau de tous ses sacrifices, parce que du moment où il y correspond, tout lui vient en aide et l'entretient dans les plus hautes et plus pures régions. Sans cesse on nous répète, et avec raison, que nos devoirs assument la nature de la sphère où nous sommes placés, que nous devons à ceux qui vivent avec nous le bonheur matériel, et même uniquement celui-là s'ils n'en veulent point recevoir d'autres. Supporter les défauts au lieu de chercher à les corriger, ménager les amours-propres au lieu de les guérir, enfin l'idéal de la perfection de la famille quand on n'en est pas le chef, l'idéal de la bonté pratiquée devient alors presque un cours de dissimulation complet. C'est à merveille pour l'individu tant qu'il souffre et se résigne ; mais combien n'est pas plus libre, plus haute, plus une, la position dont les devoirs ne consultent que l'intérêt spirituel, qui lui sacrifie tout, et qui, par la vérité même, par ses engagements pris avec elle, est sommée en toute occasion de ne parler qu'elle ! L'humilité du prêtre, jointe à l'autorité de la parole divine, me paraît tout ce qu'il y a de plus touchant et de plus auguste sur la terre. Le désintéressement, le dépouillement complet de lui-même prépare les voies pour ainsi dire à l'élément divin ; il se sent armé de l'ascendant qui commande, et il a toute la confiance de celui qui obéit. Quand nous prêchons les autres, mon cher ami, il n'en est pas ainsi. Je sais bien que la vérité est à tout le monde, mais c'est pour la défendre qu'on craint d'être intruse.

Ce matin, j'ai eu une petite lettre de Mme de Chelaincourt, de Wiesbaden ; sa santé meilleure ne marche pas aussi grand train que ses bonnes dispositions. Elle venait de recevoir une visite de M. Dupanloup et en était encore toute ravie. Ecrivez-moi, je vous prie, quand ce ne serait que pour me dire le moment où vous viendrez, afin que je déblaye et vous fasse plus d'espace que vous n'en voudrez prendre ; je ne serai pas contente à moins.

Chantilly, 3 octobre 1838.

Mon cher ami, votre lettre est bien aimable ; mais pourquoi donc toujours madame en vedette ? Je pourrais vous dire comme Mignard : « Voilà passablement de temps que je travaille à le perdre. » Je trouve vos projets arrangés à merveille, comme tout ce qui s'arrange et qu'on n'arrange pas.

Je reviendrai avec plaisir à Chantilly, qui me plaît et m'est facile en tous points ; il est vrai qu'aux mêmes conditions je m'arrangerais d'autre chose, car j'aime tous les lieux où j'ai été seule, et il est incroyable le charme que répand pour moi la solitude sur tous les objets extérieurs ! Cette impression-là, si je ne me trompe, est fort tendre pour Dieu et nullement maussade pour ses amis ; il ne m'en faudrait pas d'autre preuve que d'en convenir avec vous. Il me revient tout à coup une querelle que j'avais à vous faire : pourquoi donc êtes-vous resté quinze jours sans me dire ce que vous deveniez ? Je commençais à être inquiète, et mon mari aussi ne concevait rien à votre silence. Cette gron-

derie m'était sortie de mémoire, et je vous prie de la mettre dans la vôtre pour un avenir qui, vu les bonnes mesures prises, est heureusement éloigné. Vous voyez que rien n'est commode en ce monde, et que vos sévérités pour l'envieuse pauvreté d'un exclusif amour ne vous épargnent pas bien des charges d'exactitude et de soins ; c'est d'être aimé qui est assujettissant avant tout, et le joug léger et doux n'est que l'affection qu'on éprouve. Ajournez donc votre terne et laide métaphysique aux brumes de l'arrière-saison, tout au moins à la gelée blanche. Qu'est-ce que M. de Condillac a de commun avec vous par un si beau soleil ? Tous ces systèmes, en apparence si divers, ne vous font parcourir que la même route ; ce ne sont que des méthodes dont chacune a son sentier, ses difficiles et ardus passages. L'intelligence, pour vivre de sa vie pleine et entière, s'est pourtant passée de cette science prétendue indispensable dont le point culminant n'est autre que de lui expliquer ses propres opérations !

Vous apprendrez avec chagrin que cette pauvre Mme de Chelaincourt a été confinée dans son lit pendant vingt-quatre jours, par une attaque de rhumatisme inflammatoire qui lui a fait souffrir toutes les tortures. M. de Chelaincourt me mandait qu'elle était un peu mieux ; elle-même ajoutait quelques lignes, mais je crains que le mal ne soit profond et difficile à déraciner. La consolation de ce pauvre ménage était de s'occuper de vos enfants ; ils avaient mis en circulation quatre-vingts billets, et ils espéraient qu'il ne leur en reviendrait pas [1]. Adieu, mon cher ami, et au revoir dans

[1] M. de Melun venait de fonder l'œuvre du patronage des jeunes apprentis.

moins de huit jours ; j'espère que vous devinez quelque chose de la consolation dont m'est cet espoir-là ?

18 novembre 1838.

Sans me savoir souffrante, avez-vous bien pensé du moins que j'avais de bonnes raisons de me taire, et senti surtout que mon silence ne me séparait jamais de vous ? Je ne sais personne qui me fasse regretter plus que vous de telles interruptions ; vous me manquez sans que l'habitude s'en mêle, il faut donc bien que ce soit par la confiance et l'affection.

Je suis charmée de vous voir rentrer dans votre concile, et assez disposée, sans entrer dans toutes vos colères, à admettre avec vous que, selon les nécessités, l'infaillibilité peut changer d'organe. Si elle résidait uniquement dans le Pape, pourquoi y aurait-il eu jamais des conciles ? Et s'il y en a eu qui obligent la foi des fidèles, pourquoi n'y en aurait-il plus ? C'est une des erreurs de l'Église grecque sur laquelle est condamnée et par laquelle elle se condamne elle-même, que de prétendre que, depuis la séparation des églises, il ne peut plus y avoir de concile œcuménique. On lui répond à cela que le droit d'assembler un concile universel est un des droits imprescriptibles de l'Église qui atteste le plus sa puissance, et que les promesses de son divin fondateur ne permettent pas de supposer qu'elle ait jamais perdu quelque chose de l'autorité qui lui a été une fois départie. Ce qui est évident, c'est que le concile n'est concile qu'en ayant le Pape à sa tête, et qu'un corps acéphale n'a jamais présenté rien

de vivant dans ses membres les mieux constitués. Le reste m'a toujours paru une question d'opportunité qui, sans perturbation aucune, pourrait faire revivre dans l'avenir ce qui s'est vu dans le passé, selon ces vicissitudes auxquelles Dieu soumet les moyens qu'il emploie, et qui n'entreprennent jamais sur l'inflexibilité des principes. L'autre jour, je trouvai dans M. Joubert une pensée qui se rapporte assez à la vôtre, sauf l'emphase et le peu de convenance de l'expression : « Il y a des temps où le Pape doit être dictateur, il y en a d'autres où il doit n'être considéré que comme premier préposé aux choses de la religion, comme son premier magistrat, comme le roi des sacrifices. » Le roi des sacrifices ! voilà bien le bout de l'oreille ! On voit clairement que M. Joubert n'ose faire passer quelque chose du dogme que recouvert sous un lambeau de poésie. Quand je vous disais que je n'épousais pas vos colères, ce n'est pas la colère en elle-même, mais son objet ; la mienne, en lisant Ranke, se portait sur ces premières tentatives d'accommodement par lesquelles Contarini et le cardinal Pool me semblaient si notoirement trahir la vérité théologique et le bon sens en penchant pour la justification luthérienne[1]. Cet excès-là ne tendait à rien moins qu'à faire disparaître la vérité de la terre, et tout ce qu'on pourra jamais surajouter à la prérogative du Pape me paraît bien innocent auprès d'un tel mal. Votre lettre, qui m'était toujours présente, Ranke, que je lis avec

[1] *Histoire de la Papauté pendant les XVIe et XVIIe siècles*, par Léopold Ranke, professeur à l'Université de Berlin, publiée et précédée d'une introduction par M. de Saint-Chéron.

toute l'attention dont je suis capable, ont eu hier un bien singulier appendice : une de ces rencontres amenées par le hasard, où les idées se trouvent représentées par les personnes. Hier matin, pendant que je causais de choses tout autres avec M. Lacordaire, m'est arrivé M. de Genoude, et une demi-heure ne s'était point écoulée après les premières politesses faites, que l'ultramontain était aux prises avec le gallican le plus exagéré de France. Il serait bien difficile de dire lequel des deux a attaqué le premier : à peine s'étaient-ils aperçus, que l'un et l'autre n'ont plus songé qu'à combattre. Au moment où la bataille se trouvait le plus engagée, la porte s'ouvre, et l'on annonce M. Deguerry [1]. M. Lacordaire s'interrompt un moment pour s'écrier : C'est un concile ! puis reprend immédiatement ; M. de Genoude riposte, M. Deguerry s'en mêle : tous les trois parlent et tempêtent à la fois. Enfin ce bel épisode de concile me tint jusqu'à six heures dans un état qui ne laissait pas d'être angoisseux et perplexe. M. de Genoude, dans un sens opposé, allait bien aussi loin que M. Lacordaire ; mais sa situation faite, l'appui plus ou moins avoué que reçoit son opinion, son expression plus calculée le plaçaient beaucoup mieux que mon éloquent ami, qui se montrait plus entraîné et plus imprudent. Je souffrais beaucoup, parce que je sentais que ses paroles, proférées comme s'il les eût jetées au vent, tombaient dans la mémoire exacte et sèche de son antagoniste, qu'elles seraient répétées, et composeraient la première page du factum que l'on dresse contre lui. M. Deguerry qui, par la

[1] Curé de la Madeleine.

nature de ses opinions, aurait pu paraître là comme modérateur, s'arrêtant aux surfaces, ne répondait guère qu'à M. Lacordaire, qui s'en animait davantage ; enfin, le premier il quitta le champ de bataille. Cette prise a achevé de me donner la mesure de toutes les difficultés qui attendent M. Lacordaire. Je ne sais pas une plus admirable vertu que la sienne, une vertu plus faite pour s'élever à la sainteté, si cette vertu veut se courber et s'enfermer dans l'obéissance ; mais par cela même que son empire sur lui-même n'est que la puissance du dévouement et du sacrifice, qu'elle absorbe toutes les qualités secondaires de la sagesse humaine, comment conduira-t-il une grande entreprise à fin[1] ?

Adieu, mon bien cher ami ; ne me croyez pas très malade. Si je l'étais, vous le sauriez positivement, parce que j'aurais besoin de vous et que j'userais en plein de mon droit de vous le dire.

Paris, 2 décembre 1838.

Mon cher ami, je vous remercie de me dire que vous ne revenez que dans huit ou dix jours, et d'empêcher que ma pensée ne se préoccupe à vide ; c'est déjà bien assez d'un mécompte de temps. Il faudra seulement me rendre en détail ce que je perds en masse, et vous ingénier à me faire la meilleure part possible au moyen d'une savante distribution de temps. Je suis convaincue qu'on peut toujours en sauver le

[1] Bientôt la restauration de l'Ordre de Saint-Dominique en France répondit à cette sollicitude maternelle de Mme Swetchine.

plus qu'on en sauve, comme on peut toujours donner plus qu'on ne donne ; argent et temps ont une singulière destinée dans les desseins de la Providence, c'est de n'avoir rien de commun au premier abord, et qu'on puisse pourtant presque toujours appliquer à l'un ce que l'on dit de l'autre. Faites-moi donc une bonne part, la meilleure, et puis cumulez le plus de garçons, le plus de petites filles, d'écoles et de religieuses que vous pourrez, sans oublier la rue Mouffetard. Ne repoussez jamais rien et vous suffirez à tout. Il n'est pas assez clairement démontré que nous fassions assez bien une œuvre unique, pour ne pas nous mêler de toutes celles qui viennent nous chercher. Je regarde la spécialité comme un grand honneur, mais comme tous les honneurs du monde, il faut que Dieu nous le défère pour que nous y prenions juste et légitime confiance. Dans le monde de Dieu, notre volonté ne doit nous placer qu'avec son fretin, toute liberté laissée à lui de nous faire brochet ou baleine.

Adieu, mon cher ami ; je vais très bien depuis quelques jours, et j'espère que cette bonne santé fera partie de l'accueil que je vous réserve.

Vichy, 12 juin 1839.

Quand on a traversé les trois quarts de la vie, mon cher ami, on a appris, par les succès comme par les revers, combien est peu de chose un dégoût. Mais ils ne réagissent pas de la même manière sur les caractères, et souvent des contrariétés très peu redoutables en elles-mêmes le sont par leurs effets. Je comprends

très bien que l'affaire étant en bon train, vous lui retiriez votre présence, et j'ai hâte que vous soyez fidèle au rendez-vous que vous donne Dieu. Quand tous vos jours seront pris et arrêtés, il faudra me le dire ; ce n'est pas vous suivre que je veux seulement dans votre pèlerinage[1], c'est m'y associer, remercier et demander en même temps, comme il est digne d'un maître dont les dons sont inépuisables.

Je lutte de mon mieux contre tous les genres d'envahissements, et, comme d'habitude, je remue plus de choses que je n'en exécute. Je suis pourtant presqu'à la fin du volume de M. Guiraud, que vous avez jugé, par parenthèse, comme si vous l'aviez lu, ce qui toutefois ne vous dispensera pas de le lire. Je suis très intéressée par M. de Beaumont ; il donne l'idée d'avoir tout dit sur le sujet qu'il traite, du moins du point de vue dont il l'a considéré. Le travail assidu et sincère y paraît bien davantage, selon moi, que l'invention ; c'est un de ces livres comme à la rigueur les peut faire même l'atmosphère des États-Unis, où je pense qu'il aura plus de retentissement et surtout d'approbation qu'en Angleterre. J'ai même commencé à écrire ; mais trente lettres me sont arrivées, et toutes plus ou moins pressées. Il me semble que je gâte, que je mutile tout ce que j'exprime, et cela me fait peine, non pour moi-même, mais pour ces idées spontanées qui me saisissent, et dont la vérité se démontrerait à mon esprit par la manière même dont elles me viennent..Si vous vouliez les exprimer, elles m'appartiendraient bien

[1] Le pèlerinage d'Einsiedeln, dans la Suisse allemande. M. de Melun publia plus tard sur Einsiedeln des pages qui sont demeurées dans la mémoire de tous ses lecteurs.

davantage, car vous leur ôteriez le vêtement qui les dissimule quelquefois à mes propres yeux.

Je vous en prie, rendez-moi un service : faites choisir, chez Gaume, quatre ou cinq petits volumes pour ce bon jeune homme, caporal au 17me, dont je vous ai parlé. Son chef d'escadron m'écrit qu'il est à Paris et repart pour la garnison où se trouve Auguste Vavasseur[1] ; je voudrais bien profiter d'une si bonne occasion pour lui envoyer quelques livres. Je ne saurais vous les indiquer, vous avez toutes les premières données : un bon jeune homme dont ses chefs sont contents, qui aime M. Lacordaire et qui fait le Chemin de la croix par là-dessus.

Vichy, 5 juillet 1839.

A travers tout le malaise et l'ennui de soins nombreux et absorbants, jamais je n'ai cru pouvoir mieux juger que cette année de la manière admirable dont me vont ces eaux-ci. Sans mettre un grand prix à vivre, ni même à me bien porter, je jouis de cette amélioration, d'abord parce que Dieu l'a voulue, que j'entre avec confiance dans toutes les voies qu'il m'ouvre, et aussi parce que l'action d'un principe de renouvellement m'est toujours chère en vue de l'autre. J'aime tous les miracles du bon Dieu, j'aime aussi le concours de la volonté humaine au dessein supérieur qu'elle aperçoit ; et quand la grâce nous pousse, j'aime à lui venir en

[1] Le vicomte Vavasseur, fils du général de ce nom, substitut du procureur du roi à Paris, sous la Restauration, et mêlé à toutes les fondations pieuses de cette époque.

aide, comme disent les médecins, aider la nature, ce qui se traduit : la laisser faire. Et puis, mon cher ami, je n'oublie pas d'aimer le plaisir que font ma vie et ma santé à la bonté de ces amis dont j'ai bien autrement besoin que d'elle. Voilà donc les dispositions dans lesquelles vous me trouverez, car j'établis en fait qu'elles survivront à l'atmosphère et aux fontaines de Vichy, et que vous me ferez une petite visite dans le courant de juillet. Je vous en prie, ne remettez pas en question votre voyage, il faut absolument que vous le fassiez, commençant par Aix-la-Chapelle, le duché de Nassau, et finissant par Einsiedeln ; il faut y tout subordonner, ajourner le concile de Trente, l'oublier, s'il le faut, car je ne vois pas qu'elles se rendent mutuellement bien utiles, ces idées que l'on fait marcher de front. Le concile, que je semble sacrifier, c'est dans son intérêt que je l'isole, afin qu'en vous y remettant il ne soit plus question que de lui. Le voyage peut faire surgir beaucoup d'aperçus, mais il n'est compatible avec aucun travail ; et les matériaux assemblés, il faudrait s'enfermer comme dans une prison et produire d'un seul jet. Cette introduction qui vous préoccupe doit être le résumé philosophique de tout l'ouvrage, en renfermer toute la substance. Robertson s'est acquis toute sa renommée d'historien par son introduction à l'histoire de Charles-Quint, seule célèbre au milieu de ses autres ouvrages historiques, d'ailleurs très estimables. Le penseur et l'écrivain paraîtront tout entiers dans cette introduction, et l'effet qu'elle produira décidera en grande partie de l'autorité que vous exercerez sur vos lecteurs dans le cours de l'ouvrage. Il faut, mon cher ami, faire bien, très bien ; Dieu vous

comptera jusqu'au désir que vous en aurez, car il en aura été le principe et la fin.

Le récit de votre séance de charité est un tableau en raccourci de ce qui se passe dans ce monde. Comment tout ne se ressemblerait-il pas? les mêmes passions en jeu, les mêmes misères de la part de l'homme, de la part de Dieu un même but? Qu'importe la médiocrité des moyens, s'ils sont susceptibles de produire ces mêmes effets, et ces effets de réagir sur les intelligences d'une manière analogue? Comme vous le dites si bien, l'égalité humaine, qui ne semble contredite que dans les applications, se maintient bien dans les forces; c'est, dans des proportions différentes, toujours le même patron. J'ai fini tous les livres commencés à Paris. Je suis un peu, pour les livres, comme cette femme à qui un autre plaisait toutes les fois qu'elle aimait quelqu'un; mais cette légèreté de mœurs me quitte quand je suis plus à moi-même, et je me hâte de l'expier par une fidélité plus grande à la chose commencée. J'ai reçu une très bonne lettre de François de la Bouillerie, parfaitement content et parfaitement raisonnable[1]; il est rentré dans son élément, et on sent également sa vocation par l'accord qui se retrouve en lui-même, comme on la sentait par la discordance de la vie mondaine et de ses sentiments. Adieu, mon bien cher ami; j'ai mille choses à vous dire, mais j'ai beaucoup écrit et je suis fatiguée.

[1] François de la Bouillerie, fils du comte de la Bouillerie intendant général de la maison du roi Charles X. Il venait de quitter le monde à trente ans, pour embrasser l'état ecclésiastique.

Paris, 28 juillet 1839.

Voilà plusieurs jours d'inquiétude toujours croissante pour M. de Quélen. Il y a bien longtemps que je suis alarmée de son état, et à présent je n'en espère plus rien : toute la faculté y a passé. Ces crises d'étouffements ont été successivement attribuées à des maladies diverses, et de tout cela, il n'y a de certain que les profondes ténèbres de la médecine et les consolantes dispositions du pieux malade. C'est un véritable chagrin pour moi que cette perte, et, quoi qu'on dise, une perte pour l'Eglise,qui n'en saura toute l'étendue que par de nouveaux périls. Ces hommes placés d'une certaine manière sont moins importants souvent par ce qu'ils font que par ce qu'ils empêchent, et par ce qu'on sait qu'ils ne feront jamais ; mais on ne tient pas compte de ces avantages négatifs, et lorsqu'ils sont remplacés par des inconvénients auxquels on ne s'attendait pas,on revient à une justice tardive qui ne profite plus à personne. Tout cela est bien triste, mais comme cela ne sera jamais mieux, j'ai peine à comprendre qu'on ait une part de sensibilité à livrer en pâture aux jugements humains.

Alfred de Falloux est en relation tout établie avec M. Mounier, avec qui j'ai causé longuement de son *Louis XVI* qu'il n'avait pas encore lu ; le manuscrit vient de lui être donné, et je partage sûrement quelque chose de l'émotion de l'auteur à ce jugement dont dépendra jusqu'à un certain point sa confiance en lui-même. Je lui ai lu l'article de votre lettre où vous parlez de lui ; il m'a assuré qu'il avait retravaillé

plusieurs parties de son livre, en cherchant à entrer dans l'esprit des observations que vous lui aviez faites ; reste à savoir s'il y aura réussi. Avec la meilleure volonté de suivre les avis qu'on reconnaît bons, les habitudes de l'individualité l'emportent, et je serais bien disposée à croire que l'intelligence ne cultive bien que les plantes qu'elle a portées dans leur état sauvage ; hors de là il n'y a point pour elle de greffe.

Le schisme d'Occident a encore été pour vous le concile de Trente, non pas seulement en vous y ramenant, mais en faisant naître des idées et des jugements qui s'y rapportent ; c'est ce qui arrive partout où les deux principes sont en présence. En lisant l'histoire ecclésiastique, j'ai été frappée des mêmes observations : jusque dans les plus violentes tempêtes et dans les temps les plus désastreux, toujours l'alternative des grands maux et jamais leur réunion, qui, humainement, eût tout perdu. Ainsi, les disputes de pouvoir ne se mêlaient en rien aux questions de foi ; ainsi, toujours de grands saints sur les sièges épiscopaux et dans le sein de l'Eglise, en regard des mauvais Papes. Dieu, dans ses secours miséricordieusement mesurés, a toujours dit à l'humanité comme à l'homme : Nul ne sera tenté au-delà de ses forces ; et il suit de là que toutes les fautes de colère et de révolte s'expliquent et qu'aucune ne se justifie. Mais, aussi, il suit de l'observation que vous faites sur les tristes effets de la culpabilité de ceux qui ont perdu le troupeau qu'ils devaient défendre, que les bergers sont plus répréhensibles que les brebis, et qu'il y en a eu certainement de bien sévèrement punis, parmi ceux qui, ostensiblement, avaient gardé la vraie foi, moins les vertus qu'elle impose.

Adieu, mon bien cher ami; c'est une amitié bien tendre qui en veut à la vôtre.

Paris, 21 août 1839.

Je ne puis vous dire à quel point la marche de vos impressions se rapporte à tout ce que j'ai éprouvé moi-même dans l'étude de l'histoire ecclésiastique; elle m'avait semblé d'abord fournir une foule d'arguments contre l'Eglise romaine, et en avançant, en me préoccupant moins des détails pour arriver à saisir l'ensemble, le dessein général m'apparaissait dans toute sa puissance et toute sa clarté. L'Eglise en est précisément là où en est le christianisme, susceptible d'être attaqué dans les difficultés de détails et écrasant par la majesté de son ensemble. Il y a, soit dans l'histoire, soit dans le dogme, une force dans l'ensemble des faits qu'aucun de ces faits n'a en lui-même; c'est comme quelque chose du système que M. de Lamennais a poussé beaucoup trop loin. Le travail de la vérité se fait souvent par autre chose qu'elle-même; elle se rend sensible, elle se formule, elle prend droit de cité dans les intelligences : on la voit arriver sans qu'on l'ait presque vue venir. Une vérité qui me semble s'élever à la hauteur de l'adage, c'est que Dieu paraît d'autant plus Dieu dans l'Eglise que les hommes y sont plus hommes. Vos péripéties ne m'étonnent donc pas; et ce que j'ai gagné à cette même marche expérimentale, c'est de ne pas prendre tous les paliers ou tous les relais pour le but du voyage.

La trempe de l'esprit de M. *** qui tient compte de tout, qui ne met point une fausse conscience à glisser

ou fermer les yeux sur les difficultés, et qui pourtant résume et fait conclure, me paraît la plus haute, la plus philosophique, la plus digne de la vérité. J'ai horreur, dans ceux qui l'aiment profondément, des politesses qu'on croit lui devoir faire en niant l'obscurité ou le mal que les hommes y joignent, comme les stoïciens niaient la douleur. M. de Maistre disait que la première fois que les lèvres d'un homme s'ouvraient, c'était pour dire non ; il y a bien de cela en lui : il n'est pas prime-sautier en fait de vérité, mais au lieu d'en rester saisi, il la cherche et court après elle, et elle ne lui est pas plus cruelle que Daphné à Apollon. Quant à son imagination, je ne sais combien je le loue de n'en avoir qu'à son corps défendant. Ce qu'il mêle de poésie dans ses idées ressort de leur philosophie même, et je ne puis vous dire l'immense plaisir que m'ont fait ces petites pages que vous m'avez envoyées de sa part ; il a dû être bien content lui-même, quand il a vu se résoudre en idées belles et bonnes un sentiment tendre et confus qui s'était rendu maître de son cœur. J'aime beaucoup les trois phases de la persécution, de la souveraineté et de la liberté ; j'aime aussi cet autre point de vue, riche et vrai, de l'Eglise considérée dans ses deux éléments. l'inspiration divine et la liberté humaine. La plupart des erreurs viennent de ce que sans cesse on sépare ce que Dieu a joint irrévocablement dans ce monde, le divin et l'humain, l'esprit et la matière.

Adieu, mon cher ami ; d'après ce que m'avait dit votre frère, j'avais renoncé à l'Italie pour vous ; vous n'étiez pas assez avancé dans votre travail et trop de choses se pressent pour cet hiver, pour que j'en aie du regret.

Paris, 17 octobre 1839.

Je vous rends mille grâces de cette fin d'Einsiedeln, que je relirai toujours. C'est un petit poème, non pas de ceux qu'on invente, mais de ceux qui sont écrits sous la vraie dictée intérieure. Il faut pourtant que je fasse un peu de polémique, ou plutôt, en style d'école, que je retorque un argument que vous jetez un peu trop lestement en passant outre. Vous opposez cette troupe d'élus qui était sous vos yeux au jugement porté contre les masses ; c'est un peu comme si vous opposiez à ce même jugement cet autre grand nombre de saints qui sont au ciel. Songez donc que la masse d'Einsiedeln se compose entièrement d'individus pris çà et là dans la chrétienté, comme on coupe sur un nombre infini de plantes de quoi faire un bouquet ; une telle foule se compose de toutes personnes d'élite, après un choix fait et peut-être un long et tumultueux triage. Ce grand nombre d'Einsiedeln se sera fait sous les mêmes conditions et d'après le même principe que ces populations du ciel qui se formeront, nous dit l'Evangile, de telle ou telle personne, prise dans un champ près d'une meule, tandis que celle qui travaillait près d'elle dans ce même champ, près de cette meule, sera laissée. Pour élever une masse à la hauteur d'un individu fidèle à sa vocation de chrétien, montrez-moi donc une masse compacte et dont le développement et la marche soient réguliers et complets, une masse enfin qui, tout entière, dans son ensemble et dans ses détails, exprime comme l'individu la perfection évangélique. Où donc la réalisation possible du

conseil pour les masses ? Et qu'est-ce que le christianisme moins le conseil ? Je le sais, il y a dans le précepte ce qui suffit à la prospérité, ce qui suffirait à l'ordre pris à la rigueur, mais pas assez pour le vrai bonheur et pour la vraie gloire. Vous voyez bien qu'il me reste une quantité de choses à vous dire, et qu'il faut y suppléer. Je serais trop heureuse que ce fût par une bonne visite ; ce qui ne m'empêche pas de conjurer madame votre mère de ne pas se rendre trop facile.

Paris, novembre 1846.

Mon cher ami, de vos nouvelles à tous et surtout des vôtres, je vous en prie ! Je suis si souvent avec vous que j'ai bien des chances de rencontrer juste pour la chose que vous faites, les bonnes actions que vous méditez, la pensée qui traverse votre esprit, et surtout, hélas ! pour les tristesses qui reviennent saisir votre pauvre cœur : mais on a beau deviner, on veut savoir ! Vous ne me disiez pas dans votre petite lettre comment vous alliez de santé, comment allait ce larynx qui demande bien des ménagements dans cette saison de brumes, et qui me ferait bien désirer que pour le moment vous ne prissiez de la campagne que son repos. J'espère de toute mon âme qu'il vous sera profitable à tous, car vous avez éminemment les conditions du bien qu'il peut faire, par la direction que vous lui donnez et les consolations qui s'y joignent. C'est aussi, après un si douloureux ébranlement, la meilleure des transitions à la reprise des habitudes :

les contrastes venus trop tôt irritent la blessure. Vous n'avez jamais positivement à les redouter, mon cher ami, dans votre vie de Paris si utile et si sévère ; aussi, je compte toujours, comme votre famille l'exigera sans doute, sur votre retour ici vers le jour que vous aviez fixé.

Tours, 6 octobre 1847.

Je vous remercie mille fois, mon cher ami, de votre lettre qui m'a permis de vous suivre, et fait tous les plaisirs du monde en vous montrant dans cette ligne ascendante qui découvre toujours des horizons nouveaux[1]. Jamais l'utile n'a eu une allure plus rapide ni de succès plus nombreux. La thèse dont la réfutation a fait la matière première d'un de vos discours me semble bien la plus incroyable qu'on puisse soutenir ; faire passer par le régime de l'enfant coupable l'enfant innocent, uniquement parce qu'il est pauvre, ne tombe vraiment pas sous le sens. La question des congrégations religieuses pour les prisons était plus spécieuse, et le droit des protestants à réclamer contre assez plausible, si toutefois ils ne se trouvent pas dans une minorité assez faible pour ne pouvoir presque pas compter. Il me semble, comme à vous, que de quelque utilité que puissent être les congrégations, la condition préventive à laquelle on voulait les admettre était bien faite pour en faire suspecter les intentions et pour mériter d'être repoussée, rien ne pouvant moins convenir à une congrégation

[1] M. de Melun assistait alors au congrès pénitentiaire de Bruxelles.

dont la nature est de ne changer jamais, que de se mettre dans la dépendance immédiate de gouvernements, pour qui changer toujours est presque une nécessité. Ce genre de triomphe est déplorable pour la cause de la vérité, il irrite sans aucun avantage solide; cela peut plaire à l'amour-propre d'un jour, mais tout ce qui est marqué au sceau de la durée ne peut qu'y perdre. Le succès de votre grand projet est bien autrement merveilleux que tout cela[1]. Que dès la première proposition faite, vous soyez arrivé à l'accomplissement de vos vues, que quelques mots se soient immédiatement résumés en un acte émané de tous, il y a vraiment là de cet inattendu qui dépasse les prévisions! Les dispositions du moment actuel vous sont certainement propices, et il faut aussi cela pour se faire écouter. On ne met guère dans les esprits que ce qui y est déjà; seulement il y a une volonté puissante qui le leur révèle et qui vient faire ce que les médecins appellent aider la nature.

Je vois que vous avez été court et animé; court, parce que vous le vouliez, et animé, parce que vous osiez vous le permettre. Si j'avais été de votre auditoire, cette animation ne m'eût nullement étonnée, car il est facile de pressentir sous votre habituelle réserve la chaleur qui peut vivifier vos convictions. Partout on se remue, me dites-vous, partout on s'enquiert dans l'intérêt de la charité publique; mon Dieu! qu'on a raison de le faire : c'est le *to be or not to be*. Il faut courir et on ne courra jamais assez vite après le temps qu'on a perdu.

[1] Société internationale de charité.

Novembre 1847.

Je voulais avant de vous répondre lire vos statuts dans le numéro des *Annales de la Charité* que vous m'indiquez[1], mais il se fait que je n'ai pas ici celui d'octobre, et ce n'est plus la peine de le faire venir, notre retour à Paris étant fixé au 22. Je doute moins que jamais, mon cher ami, que votre œuvre ne grandisse, et que la société ne reconnaisse se devoir à elle-même la création d'une magistrature qui représente dans son sein les pressantes nécessités du plus grand nombre. Tant qu'on ne s'est pas rendu compte de cette immense lacune et qu'elle n'a point été signalée à l'attention publique, on a pu ranger ce tort dans les péchés d'ignorance. Mais lumière oblige, et aujourd'hui qu'il n'y a plus ces institutions sur grande échelle qui jusqu'à un certain point répondaient à ces réels besoins, et que la société veut tout faire par elle-même, il lui est rigoureusement enjoint d'en prendre les moyens. Les résultats de votre charité internationale auront probablement moins d'ensemble, et par cela même moins de portée ; mais ils mettront en circulation une foule d'idées utiles sur lesquelles tout le monde pourra s'entendre à la fois. M. de Maistre disait que nous n'étions broyés que pour être mêlés. Je suis bien disposée à croire que les hommes y gagneront toujours et davantage, à proportion de l'inégalité de leur

[1] Les statuts de la Société internationale de charité, dont la fondation avait été décidée au congrès pénitentiaire de Bruxelles.

valeur propre ou de celle des idées qu'ils représentent. Après tout, la contagion doit être pour la vérité ; seulement il ne faut y exposer que les hommes faits, et ceci me ramène à la vraie joie que m'a donnée la solution très récente de Pie IX à la question des collèges mixtes d'Angleterre. Tout ce qu'il y a de fatalité dans ce monde m'a toujours paru se concentrer dans les premières notions et impressions reçues.

Je savais déjà M. Molé dans la bonne voie, mais je conclus de ce que vous me dites qu'il y marche à grands pas. Ses traditions, les habitudes de son esprit lui rendaient familliers de grands exemples. Il y a du grand siècle dans M. Molé, et c'est bien prendre au grand siècle ce qu'il a de meilleur que de se reconnaître à la fin de sa vie et ne pas reculer devant un retour sincère.

Paris, 12 juillet 1849.

Voilà, mon cher ami, un de ces succès dont il n'est pas seulement permis, mais dont il est commandé de se réjouir, un succès de choses et pas de mots, rendu brillant à force de résultats solides, utiles, qu'il promet, et surtout à cause de l'impossibilité aujourd'hui de rétrograder dans la voie qu'il ouvre. Je suis convaincue que d'avoir donné l'initiative de la proposition à l'Assemblée, inspiration qui serait de l'habileté si pour vous elle n'était de l'habitude, sera entrée pour beaucoup dans l'unanimité de son acceptation [1]. Dé-

[1]. M. de Melun, représentant de Rennes à l'Assemblée législative, avait proposé de nommer une commission composée par

clarer qu'on ferait tout ce qui était possible implique bien que tout ne l'est pas, et l'intelligence gardant tous ses droits, les limites inflexibles toute leur puissance, il me semble qu'on a bien des armes contre l'exagération et la mauvaise foi.

Le discours de Victor Hugo me paraît maladroit, si tant est que le bien public seul l'anime et qu'il n'ait pas eu à satisfaire quelque mouvement d'humeur ; néanmoins ce qu'il paraît vouloir établir rentre trop dans ma conviction que Dieu a fait la pauvreté, mais n'a pas fait la misère, pour que, la question d'opportunité écartée, je m'élève contre trop vivement. La pauvreté, comme toutes les inégalités, me paraît d'institution divine, tandis que la misère est d'une part le produit du vice, ou bien de l'autre l'effet de la dureté : deux choses, par conséquent, qui sont des anomalies dans une société chrétienne, qui peuvent donc raisonnablement se combattre avec l'espoir de les voir amendées. Lors même qu'on ne fait pas tout, on peut faire beaucoup. Ce qui empêche ici de se comprendre c'est qu'éternellement on substitue à la gradation infinie, dont les progrès dans la réalité sont susceptibles, le sens absolu des mots, dont la réalisation n'est pas de ce monde. L'homme de lettres de M. Victor Hugo, mort de faim après six jours d'agonie, est un de ces faits, fût-il

exception de trente membres, pour étudier et résoudre les questions d'économie charitable. La proposition de M. de Melun, développée par lui à la tribune, avait été adoptée à l'unanimité. Cette commission nomma pour président M. de Montalembert et pour rapporteur M. Thiers. Le plus grand nombre des mesures d'économie charitable promulguées après le 2 décembre 1851 ont été puisées dans le travail de cette commission.

avéré, pour lesquels M. Royer-Collard avait tant de mépris, de ces cas exceptionnels, produit de mille causes; il y en aura toujours et ils ne peuvent compter. On a vu des gens se noyer dans leur baignoire, mais je pense que cette mauvaise chance possible ne serait guère entrée judicieusement dans les efforts d'étude qu'on a faits et qu'on continue de faire, pour affronter avec moins de périls les hasards de l'Océan. Il faut convenir que l'action quelquefois entend beaucoup mieux raison que la parole. Si, au lieu de voter immédiatement, on avait discouru, vous, votre proposition et le sens commun seraient peut-être bien loin. Mon cher ami, vous savez si votre réussite et la joie que vous en avez me sont personnelles, et si je vous accompagne de mes vœux !

Paris, lundi 17.

Ce que vous me dites, mon cher ami, des admirables dispositions de votre chère mère est bien fait pour aider votre courage. Rien ne nous fortifie autant que ce qui nous élève, et je ne sais s'il est quelque chose de plus propre à produire cet effet, que la vue d'une âme souverainement chère se montrant à nous supérieure à la redoutable lutte des derniers temps[1].

J'ai écrit à M. Thomassin depuis cinq ou six jours ; je l'aurais fait le lendemain du retour de Mlle Rostopchine, si celle-ci, écrivant à M. Thomassin pour son

[1] Le comte de Melun venait de mourir.

propre compte, ne s'était engagée à lui dire en même temps avec quel bonheur je souscrivais à l'arrangement projeté[1]. Je croyais que c'était chose convenue ; je n'étais donc vraiment impatiente que d'exprimer à M. Thomassin toute ma reconnaissance et aussi tout l'espoir que je mettais en lui.

Adieu, mon cher ami ; je prie avec vous et surtout je remercie, car dans votre douleur même vous avez des grâces à rendre, et la plus précieuse de toutes, celle de grandes consolations bien méritées.

[1] Mme Swetchine s'était occupée d'assurer le sort d'une compatriote et lui avait choisi un asile en Anjou, dans un des couvents de la ville de Baugé. Ce pays, par reconnaissance pour la mémoire d'Anne de Melun, fille du prince d'Espinois, avait placé M. de Melun à la tête de sa municipalité. Ce sont ces relations, d'un caractère si rare dans notre temps, entre M. de Melun et cette portion de l'Anjou, qui ont inspiré au petit-neveu de Mlle de Melun, la pensée d'écrire et de publier sa vie, bientôt suivie de la *Vie de la sœur Rosalie*.

AU COMTE D'ESGRIGNY

Paris, 16 novembre 1838.

Au moment où votre lettre m'est arrivée, j'allais vous écrire, sous l'impression du coup si inattendu de la mort de Mme de Chastellux, et dans mon inquiétude de son effet sur Mme de Rauzan [1]. Ces disparitions soudaines, ces brusques vides faits dans la famille sont douloureux, lors même que rien particulièrement d'intime dans l'affection n'a pu s'étendre au chagrin que l'on ressent. Tout un centre frappé ! cette personne si animée et tellement en possession de ce qui fait l'orgueil de la vie ! jusqu'à ce Comarin, qui n'avait jamais été plus brillant [2] ! Il y a à peine trois jours que je suis sur la voie de ce triste événement, et déjà auparavant j'étais inquiète de ce qu'on rapportait de la santé de Mme de Rauzan. L'effet des eaux serait-il donc déjà effacé ? Remarque-t-on de l'altération dans ses traits ? De tous les symptômes qui m'affligeraient, ce dernier est le seul que je redouterais véritablement. Souffrir s'appelle vivre, et ne l'a jamais empêché ; les menaces alarmantes ne sont que dans ce qui nous fait cesser d'être ou même de paraître nous-mêmes.

[1] La comtesse César de Chastellux, née de Damas, belle-sœur du duc de Rauzan.

[2] Château voisin de Chastellux, en Bourgogne.

Je vous remercie de vos bons offices et de vouloir bien que vos amis s'entr'aiment. Je suis entrée dans vos idées, et c'est avec grand plaisir que j'ai vu M. du Lac s'apprivoiser doucement, si bien qu'à votre retour vous trouverez, j'espère, bien du chemin de fait. Le choix de vos amis fait vraiment partie de votre mérite ; je vous en sais un gré extrême. Rien n'est si rare que de choisir ses amis, simplement pour le plaisir de les aimer. Je n'ai rien vu de plus joli et de meilleur goût que cette préface aux *Mémoires d'une Poupée*, et j'espère que je ne vous fais pas trop de peine en vous obligeant d'en convenir [1]. Il faut que la justice passe avant tout. *Vermeille* a porté bonheur à tout le monde, de ce bonheur qui va aux heureux, comme l'argent aux riches.

Chantilly, 10 septembre 1839.

C'est vraiment un très bon effet qu'a eu votre lettre, car elle a soulagé un doute pénible. Je demandais bien *in petto* compte de votre absence, mais je ne vous interrogeais pas, par cette sorte de prudence qui respecte le vague ; c'est sans reproche, la seconde ou troisième fois que vous m'échappez ainsi, sans qu'un mot ou un message me fasse connaître l'intention qui me dédommagerait. L'inégalité entre dans les habitudes de tant de personnes, que dans les lacunes,

[1] Les *Mémoires d'une poupée* sont un charmant livre d'enfant, essai de M[lle] Julie Gouraud, qui, encouragée par le succès, quitta l'anonyme, et a été couronnée par l'Académie française pour le roman de *Marianne Aubry*. *Vermeille* est le nom de la poupée héroïne.

c'est toujours la première idée qui se présente ; mais c'est aussi une de celles qui vont le moins à ma nature et qui la contractent davantage. Immédiatement après les gens qui sont toujours bien, j'estime ceux qui sont toujours mal, tant les hauts et les bas me font peur, et tant j'ai besoin de confiance pour jouir même des choses qui me plaisent. Voilà donc une vraie querelle qui ne vous laissera pas ignorer que votre justification était nécessaire.

Il était bien temps que je vinsse me reposer ! Le charme de la campagne s'est borné à la vérité jusqu'ici au charme de la solitude ; nous n'avons encore respiré que la pluie, et c'est seulement d'aujourd'hui que le soleil semble nous revenir. Je m'en suis passée de mon mieux au moyen des occupations que j'ai pu reprendre ; et si aucun livre n'a été mon *Baruch*, c'est bien le plaisir de lire que je pourrais croire avoir découvert, tant il est encore en moi vif et peu usé. La bulle du Pape ni les clameurs qu'elle soulève ne sont encore tombées sous ma main ; j'y serai moins sensible parce que je m'y attends. En général ce ne sont pas les ennemis qui me font du mal : je fais comme les braves, je ne les compte pas et je me dis que leur métier est d'attaquer. Il n'en est pas ainsi pour ceux dont le parti est moins pris, l'erreur moins opaque, et qui sont encore dans ce combat douteux de la nuit et du jour. On me mande que M. de Lamartine vient de faire une préface à la *Chute d'un Ange*, et y a changé deux mille mots. Ne serait-ce pas en rendant le venin plus subtil retrancher l'antidote? Ce n'est pas dans l'exécution qu'est le plus grand mal : c'est dans la pensée qui domine tout l'ouvrage, et on aurait beau

purifier les eaux de ce fleuve que sa direction n'en conduirait pas moins à l'abîme.

Adieu, ne me trouvez pas trop exigeante, et laissez-moi prendre date de ces reproches articulés.

16 novembre 1839.

Il y a longtemps que je sais tout ce qu'il y a en vous de véritable bonté ! D'autres me l'avaient dit, mais depuis ces dernières épreuves, je la sens cette bonté, elle me pénètre par tous les bouts ; et soit que je vous écoute, soit que je vous parle, je crois comprendre ou être comprise, et suis toujours à l'aise : j'ai le plaisir de joindre la parfaite vérité des impressions à l'entière négligence des paroles.

J'ai été aise de vous voir retenu en Normandie ; elle ne pouvait à la longue manquer de vous faire du bien. La solitude, surtout celle de la campagne mêlée de distractions, la musique, ce terrain neutre où viennent s'apaiser les troubles et les émotions, et plus que cela une sérieuse et intelligente affection, étaient pour le moment le seul régime qu'il vous fallait. C'est comme cela que les contrastes qui se heurtent intérieurement viennent à céder, qu'on reprend possession de soi-même, et que tout ce qui est secondaire dans le passé et dans le présent tend à s'évanouir, ce qui est un plus grand débarras qu'on ne pense, car nos peines ont leur train, qui n'en est pas la partie la moins incommode. Après avoir beaucoup souffert, lorsqu'une sorte d'équilibre se rétablit, on sent toute la vérité des belles paroles que vous me dites : Sans bonheur il y a encore dans la vie bien des joies. A ceux qui en ont fini avec

elle, ce n'est pas toujours heureuse que paraît la vie, mais toujours belle ; et cela seul ne rendrait-il pas raison de ce qu'elle a de rigoureux et d'austère, la beauté, dans sa notion la plus haute et la plus pure, ne nous apparaissant jamais qu'un peu sévère ?

Je vous reconnais si disposé à écouter mes réponses jusqu'au bout, que je suis prête à faire droit aux interrogations que vous voudrez me faire. Tout ce que j'ai pu quant à la Russie, c'est de demander qu'on me fît connaître le mal dans toute son étendue, et qu'avant tout on mît à l'abri de ses conséquences nos pauvres paysans, qui n'ayant jamais l'inutile ne doivent au moins jamais perdre le nécessaire. De plus j'ai fait ici toutes les réductions possibles, même des réformes gênantes, qui m'ont été pénibles parce qu'elles portaient sur des personnes ; et quoique imposées en tant que raisonnables, je les vois si disproportionnées avec les pertes, qu'on se demande si c'est bien la peine pour ne pas obtenir davantage. Mon premier soin, comme vous pensez bien, est que mon mari n'en souffre pas. A son âge, tout ce qui touche aux habitudes est sensible ; mais les nôtres resteront à peu près les mêmes. Tout cela est réglé, je m'en préoccuperai bien peu ; il y a si longtemps que je descends comme fortune, et je suis si près d'en aller tenter une tout autre, que là où je pourrais me faire une part de culpabilité, mon sacrifice est bien aisément fait. Du reste je devrais me récuser ici, car je suis toujours contente des choses de ce monde, contente comme les gens les moins philosophes le sont toujours de ceux dont ils n'espèrent rien.

Lundi.

Je suis sous l'impression du ravissant morceau auquel votre nom se rattache [1] ; malgré de cruelles dissidences, comme le cœur se sent près de ce cœur-là ! Je répugne à croire que l'imagination à elle seule puisse faire vibrer en nous de telles cordes : ce qui ne serait qu'un cantique d'illusions n'y réussirait pas.

Paris, 18 août 1851.

Je ne prends, je vous le déclare, l'injure que vous m'adressez que pour un signe de malaise ; on sait combien l'initiative querelleuse entre dans la tactique des consciences embarrassées. Vous êtes bien le maître néanmoins de ne pas compter sur mon souvenir, mais je le suis de mon côté de me venger généreusement en jouissant beaucoup du vôtre. Je ne crois pas qu'avant vous, une fois, on soit parti de Paris pour son plaisir dans l'idée de s'établir à Douvres. Il fallait pour cela les très exceptionnelles conditions d'une famille d'excellents amis, où tout est chrétien, jusqu'au mobile des relations, jusqu'à la science, jusqu'à l'agrément tant soit peu sévère, et surtout jusqu'à la sincérité de l'accueil qui vous y attendait [2]. J'ai toujours entendu dire

[1] Lettre à M. d'Esgrigny, publiée comme prologue aux *Harmonies poétiques et religieuses*, dans la grande édition des œuvres de M. de Lamartine, en 1849.

[2] M. d'Esgrigny se rendait chez M. Digby, que M. de Montalembert a jugé digne de l'hommage suivant :

que rien n'était comparable à la cordialité de l'hospitalité anglaise, restée sur le modèle de l'hospitalité antique. Il ne m'en faudrait pas tant pour que la beauté de la plage ne vînt qu'en second. J'aimerais beaucoup la mer à certains moments solennels, mais je ne comprends pas trop la familiarité avec elle. La nature dans sa majesté nous écrase : la mer et les hautes montagnes, c'est son poème épique ; je me rabattrais sur l'églogue en plaçant mon toit tout au plus sur le lac et à mi-côte. Comme c'est surtout le néant de l'homme en regard de tout ce qu'il n'embrasse pas, qui est au fond de cette impression, j'accorde qu'elle ne s'applique guère à la Manche, sillonnée dans tous les sens et qui n'a rien d'incommensurable ; ici notre pauvre être n'est point écrasé, il grandit au contraire de tous ces flots qu'il dompte.

J'attends Mme de Rauzan avec impatience. Comme j'allais lui écrire, on m'a dit qu'elle arrivait. J'ai la confiance de n'être nullement inquiète de nos tête-à-tête ; on s'arrête n'importe à quelle page avec un dévoué témoin du passé, mais aux heures où l'on n'est pas seul, que lui donnerais-je ? Personne est déjà fâ-

« Le livre le plus propre à faire connaître et aimer le moyen âge est l'œuvre d'un laïque revenu de l'anglicanisme à l'Église. C'est le recueil intitulé *Mores catholici*, ou *les Siècles de foi*, par Kenelm Digby, Londres, 1831 à 1843, dix volumes. Je ne connais pas d'écrivain qui ait mieux compris et mieux rendu le *bonheur de la vie monastique* tel qu'il est décrit et constaté par les anciens auteurs. Il m'a servi de guide dans cette étude pleine de charmes et m'a valu des jouissances que je voudrais faire partager à tous mes lecteurs, en les renvoyant à ce précieux travail. » (*Les Moines d'Occident*, introduction, p. 75 et 233.)

cheux, il y a des quelques-uns qui le sont bien davantage.

J'ai pensé à vous, à tout ce qui aime Mme de Lamartine, à cette mort de M. de Champeaux, dont toutes les circonstances sont attristantes [1]. M. de Lamartine en est très affecté, cependant il a pour lui son courage d'homme et ses espérances toujours vertes ; mais sa pauvre femme si frêle et en si mauvais état de santé au moment de cette scène lugubre, où elle ne se sera sûrement pas épargnée ! C'est par M. Caillé, que je vois avec grand plaisir, que j'ai su ces détails [2] ; il m'a dit aussi que M. de Lamartine passait par ici le 20 septembre, se rendant à Londres pour y chercher cet engrais qu'attend la magnifique concession qui remue tant d'envie. Serez-vous encore à Douvres à son passage ? M. Digby fera tout pour vous y retenir, et votre petit monde gynécéen ne vous rendant pas les évolutions faciles, je pense que vous ne serez pas pressé de quitter l'Angleterre. D'ailleurs il me semble qu'après le ressassement de la politique locale et personnelle, cette haute question religieuse, débattue sur les lieux où ses intérêts paraissent davantage en jeu, doit plaire

[1] M. de Champeaux, officier de la garde, démissionnaire en 1830, s'était attaché à M. de Lamartine et lui rendit des services vivement appréciés, tant pour ses œuvres littéraires que pour ses affaires privées. Il accompagna M. de Lamartine à Constantinople et en Asie-Mineure pour prendre possession de la concession de terre faite par le Sultan. En revenant de ce voyage, dans l'automne de 1851, il tomba malade à bord, fut averti de sa fin prochaine par M. de Lamartine lui-même, qui lui proposa l'assistance religieuse d'un Jésuite, passager sur le même navire. Il expira en mer avant d'avoir revu la France.

[2] Le général Caillé.

même comme pâture nouvelle à votre intelligence. Ces questions de doctrine, qui prennent corps par le sacrifice et le dévouement, sont vraiment une bien belle chose. Individuellement la vérité catholique ne peut marcher que lentement, mais enfin en Angleterre elle marche toujours. Pour le moment je suis particulièrement intéressée par la conversion remarquable d'un sir Georges Bowier, dont on me montre les lettres toujours très courtes, mais pleines d'une mâle raison et des plus tendres sentiments [1]. Il semble que l'intolérance marche parallèlement avec le progrès de la vérité ; on m'en a cité depuis quelque temps des exemples inouïs. La colère et l'impatience, je voudrais en laisser le monopole à nos adversaires; elles me paraissent inexplicables dans le sein de la vérité, qui n'est jamais à bout de voie. On me disait l'autre jour que l'immobile impénétrabilité de la couche inférieure faisait en Angleterre la grave préoccupation d'esprits non seulement bien disposés mais convaincus, et qui redouteraient, en franchissant le pas, de perdre à jamais toute espèce d'action sur les masses. Cette objection n'est pas sans force, mais je ne comprendrais bien qu'elle arrêtât que si on avait une âme de rechange.

Ce dernier mois, censé celui de mon repos, pris en détail, vous dirait bien des mécomptes. Nous avons toujours une illusion à perdre, on ne change que de gamme. Au demeurant, Chantilly m'a fait du bien ; mes yeux ont été de bons serviteurs, et mon goût pour l'étude a pu se satisfaire. L'intérêt ou l'apaisement

[1] M. Bowier, l'un des membres considérables de la Chambre des communes.

du moment, c'est beaucoup, même lorsque rien n'en survit.

Un autre que vous me demandant si j'écris, j'y aurais vu quelque chose d'insidieux ou de railleur ; à vous je réponds sérieusement. Je n'ai jamais écrit que par mouvement soudain, comme tout seul quelquefois on se met à parler haut. Certains sujets sont maîtres de mon imagination et comme mes démons familiers : je n'y touche pas sans que mon attrait ne parle, sans que les idées ne viennent. Tout ce que je recueille comme faits ou analogies, va grossir cette source, ce sont les délices du *Courtship*, mais quand je veux passer outre et ordonner ces éléments qui sont bien en moi, les grouper, leur faire prendre corps, le savoir-faire manque là où le travail a manqué. C'est avoir les instincts de l'intelligence qu'on n'a pas ou en avoir moins que soi-même, c'est-à-dire n'être pas pour la manière au-dessus même de sa pauvreté. Il aurait fallu en temps opportun, à ma trempe d'esprit, une gymnastique forte, propre à l'alléger et à assouplir les mouvements ; au lieu de cela, tout en choyant mes hôtes du dedans, j'ai toujours vécu de je ne sais quel étourdissement sérieux, de dissipations graves qui, intellectuellement, m'ont toujours fait manger mon fonds avec mon revenu. Est-ce assez vous traiter en éditeur testamentaire que d'oser commencer ainsi par vous donner mon secret et ma mesure ?

Je me préoccupe de la séance d'hier et n'ai pas encore vu le journal. Dans les temps de politique active, il faudrait s'en abstenir dès qu'on s'éloigne de Paris, où les appréciations se rectifient dix fois le

jour. Ce qui seul me semble ne pas échapper à distance, c'est combien les partis se pressent toujours de détruire le bon effet qu'ils viennent de produire : ils ont hâte de consoler ceux qui sont demeurés battus.

AU COMTE DE ***

Paris, 27 janvier 1855.

C'est à vous de me dire, mon cher Hippolyte, si vous avez été conduit à vous bien assurer au fond de vous-même de ce que vous voulez, chose souvent difficile, et surtout de ce que vous pouvez attendre de vous-même.

D'ici là j'ai fort aimé les différents modes de vous transporter que vous avez rattachés les uns aux autres. Le voyage à pied, entre autres, devrait être classique en tout beau pays et regardé comme un hommage dû. L'imagination préfère de beaucoup à la rapidité des autres moyens de locomotion la lenteur relative de deux jambes cheminant en toute liberté, et nous faisant jouir en plein de tout ce qui nous attire avec le sentiment, un peu glorieux, mais néanmoins permis, de se suffire à soi-même. De ces magnificences de l'exposition que vous avez admirées, vous êtes passé au tête-à-tête avec la nature non moins riche, et tout cela sans porter préjudice à l'attention que vous donnerez de plus en plus à ces autres mondes que nous portons dans notre cœur, dans notre âme et dans notre esprit.

L'utilité de toute sorte que vous retirez de votre séjour à Rome cet hiver lui donne une telle supériorité sur Paris que, tout en regrettant votre absence, je

me garderai bien d'insister sur un trop prompt retour. S'il y a, selon les lieux, des études spéciales à faire, c'est encore plus vrai, ce me semble, à Rome que partout ailleurs. Vous avez beaucoup habité Rome et vous reconnaîtrez ne pas la connaître. Par cela seul que vous êtes différent de ce que vous étiez, tous les objets seront nouveaux pour vous, les objets n'étant rien par eux-mêmes s'ils ne vivent par la lumière qui les éclaire et par l'œil plus exercé qui les contemple.

Paris, 19 décembre 1855.

Voilà bien des jours, mon cher Hippolyte, que je veux vous remercier de votre lettre de Rome et du petit mot qui l'avait précédée. J'ai suivi depuis longtemps tous les mouvements de votre esprit, sans prendre acte du dernier venu, en faisant la part de la diversité des impressions, toujours mobiles avant d'être passives, et sans me décourager de ces doutes et de ces fluctuations qui ne doivent jamais faire peur. L'inexpérience seule leur donne une importance qu'elles n'ont pas. Tant qu'on ignore, on cherche, et qui cherche trouve sur son chemin le bigarré et le contradictoire. Seulement quand nous serons ensemble, je vous demanderai de bien articuler le point qui vous travaille, de me laisser voir l'ennemi ou plutôt le fantôme qui se place entre vous et la vérité. Quand vous vous reconnaissez l'esclave de vos préventions premières, n'entrevoyez-vous pas que vous vous complaisez dans cette sorte de vague qui n'est qu'un crépuscule, que

l'effort vous coûte et qu'il y a un peu de faiblesse au fond de tout cela ? Vous aurez souvent entendu dire que la force du caractère était toujours une qualité innée, qu'on en a ou qu'on n'en a pas. Croyez que c'est là une grande erreur. Il y a sûrement des exceptions dans les deux sens opposés, mais pour la généralité des êtres, l'énergie de la volonté est très susceptible d'accroissement ; elle s'apprend, se fortifie, comme tout ce qui s'exerce. Si vous vous disiez bien qu'à votre âge et avec un passé qu'il importe de reprendre en sous-œuvre, vous ne pouvez demeurer dans une irrésolution qui est encore du temps perdu, et du temps chaque jour plus précieux, vous sortiriez de cette sorte d'apathie par un mouvement qui vous révélerait tout ce que vous pouvez attendre d'un heureux élan. Dieu fait presque tout dans nos âmes, mon cher Hippolyte, mais rien sans nous. C'est lui qui élève l'édifice, mais c'est à nous de déblayer le terrain. La grâce divine ne demande qu'une seule chose, c'est libre passage, et l'étude du cœur qui l'invoque est de rechercher consciencieusement les obstacles de natures si diverses qui se mettent sur son chemin.

Quant à votre visite à Mgr de Ségur, l'émotion que vous en avez emportée ne m'a pas surprise. Indépendamment de toute autre prévention favorable, la manière dont il porte la plus cruelle des infirmités[1] dépasse tellement les effets du courage qu'elle suffit pour émouvoir.

Adieu, mon cher Hippolyte. Recevez encore une fois tous mes vœux. Ne mesurez pas les distances,

[1] Une complète cécité.

voyez les intentions. Il n'y a de loin de la religion que ceux qui s'en éloignent. Tous ceux qui s'en rapprochent en sont près, à quelque distance qu'ils soient du but.

Fleury, 3 août 1856.

Quelle vive contrariété j'ai éprouvée, mon cher Hippolyte, en voyant la date de votre lettre ! Cinq jours pleins pour faire deux fois treize lieues en dépit de la rapidité qui proclame partout son triomphe ! Mais cet ennui est de ceux qui passent, et ne compte pour rien auprès du regret, vraiment sensible, de ne vous avoir pas revu encore tout ému des grâces dont la solennelle douceur demeûrera votre sauvegarde à travers toute votre vie. J'ai bien partagé les émotions de votre âme à cette heure décisive, bénissant Dieu de ses miséricordes et les appelant plus que jamais sur vous. Oui, vous voilà chrétien, vous voilà au pied de cette montagne dont la montée peut être rude, mais dont tous les horizons sont beaux. Quoi que vous disiez, vous n'avez jamais été brebis égarée, encore moins perdue, mais simplement brebis sans pâturage et sans pasteur. Votre âme est de celles que Tertullien qualifiait d'âmes naturellement chrétiennes par leur droiture et leur simplicité. Le sauvageon étendait bien un peu ses branches à tort et à travers, mais pressentant la greffe divine et, au milieu de beaucoup d'écarts, se redressant toujours. A présent que vous possédez votre trésor, gardez-le bien, mon cher enfant. Respectez en vous-même les grâces que Dieu vous a faites ; le bonheur pour un cœur délicat, c'est d'y correspondre, afin de nous consoler de l'impuissance où nous sommes de les mériter.

AU COMTE BOLESLAS POTOCKI.

Paris 10 octobre.

Quelle longueur de souffrances, mon cher comte, et que de complications dans les épreuves qui vous sont envoyées ! Votre patience passive et résignée, après la perte déchirante que vous venez de faire, aurait eu déjà bien des mérites ; il vous faut encore y ajouter une souffrance toujours active dans vos inquiétudes pour la santé de votre chère enfant. Dieu vous a bien montré qu'il comptait sur votre soumission, et, puisque vous n'avez rien contesté à sa miséricordieuse puissance, comment n'espéreriez-vous pas, et nous tous avec vous, que l'épreuve se limitera elle-même et qu'un seul sacrifice vous sera demandé ? Ce n'est pas seulement la grandeur de la peine qui est un gage contre son aggravation, c'est aussi la manière dont on porte cette peine, ce sont les conditions sous lesquelles on la subit. S'il ne fallait que des larmes, tout le monde, hélas ! arriverait à la couronne, les méchants peut-être plus que les bons : car leurs joies n'ont jamais la paix, et leurs souffrances, dépouillées de ce qui peut les alléger et les adoucir, ne se traduisent le plus souvent que par les pleurs du découragement et les amers gémissements de l'égoïsme troublé.

Je conçois bien vos longues irrésolutions avant de

vous décider à vous fixer à Paris cet hiver. Au milieu des hésitations, des dégoûts, des volontés sans consistance qui se partagent l'esprit que la souffrance domine, on reste longtemps en s'abstenant de tout conseil, prêt à suivre l'impulsion qui sera donnée, et qui du moins épargnera une responsabilité toujours redoutable. Mais vous, mon cher comte, vous faites bien mieux que l'éviter; vous allez au-devant de tout ce que le dévouement peut inspirer de plus pur et de meilleur. Vous sacrifiez tout, à commencer par l'admirable bleu du ciel italien qui l'emporte de beaucoup pourtant sur nos grisailles. Il me semble que vous avez bien fait de vous abstenir des lieux dans la proximité du choléra. Son intensité peut être fort diminuée, sans qu'il soit raisonnable de l'affronter sciemment. Je me le représente toujours comme un de ces animaux féroces qui peuvent être apprivoisés, mais auxquels il n'est pas sage de se fier. Quant au séjour en Russie dans la saison où nous entrons, je ne saurais trop vous remercier d'y renoncer. Pour mon compte, ce que je retranche de confiance pour la médecine, je le donne à l'hygiène et au choix d'une température judicieusement appropriée aux besoins de l'organisation, à plus forte raison quand il s'agit d'une organisation aussi délicate que celle de votre cher ange. En attendant, rester à Paris encore cet hiver doit être regardé comme un exemple d'abnégation absolue de vous-même. Après tout, rien ne sert autant notre bien-être que ce que nous faisons pour les autres. Le témoignage que Dieu vous rend au fond de vous-même vous est unanimement rendu par le monde, qui, bien que souvent léger et ingrat, pèche rarement par le jugement

lorsque la passion et l'intérêt ne l'influencent pas et qu'il l'exerce sur des objets de sa compétence. Les bons résultats, qui paraissent vous être également promis de la bonne intelligence entre tout ce qui concourt à l'éducation de votre petite Marie, sont aussi pour vous une grande récompense. Du reste, je crois qu'un des bons moyens pour faire régner autour de soi le bon accord, c'est de donner à tous le bien-être, comme vous le faites si bien, dans une répartition graduée et équitable des procédés qui expriment la confiance.

J'ai reçu hier une lettre du P. de Ravignan. Il est encore dans ses montagnes du Velay. Sa santé est bonne et sa ferveur toujours plus grande, plus admirable encore peut-être dans sa simplicité humble et tendre que dans ce qui l'élève au-dessus de la plupart des meilleurs chrétiens. Il est de ceux dont on a pu dire que la terre n'en était pas digne, et notre siècle encore moins, devrait-on ajouter, si pourtant dans ce pauvre siècle tant d'âmes ne se sentaient émues à cette parole qui vient de Dieu. Il faut voir M. de Ravignan de près pour se figurer à quel point la plus haute vertu sait, en restant toujours digne, se rendre gracieuse et affable, et combien son seul contact peut être utile, sans même que la puissance de sa parole vienne y ajouter son charme.

Adieu, mon cher comte, j'embrasse tendrement votre chère petite, et tous mes vœux pour vous passent par elle.

A MONSIEUR YERMOLOF [1]

Vichy, 5 juin 1840.

Mon cher ami, confidence pour confidence : dans cette même conférence que vous rappelez, et où il n'a été question de rien qui ressemblât à des engagements pris ou à des protestations faites, la plus explicite profession d'estime a été articulée au sujet de M. Dupanloup [2]. Je fais peu d'exceptions d'estime, a-t-il été dit, parmi ceux qui me sont contraires, mais quant à M. Dupanloup et M. de Brézé, ils seraient mes ennemis personnels que rien ne m'empêcherait de me déclarer plein d'estime pour leur caractère et leur mérite. Ce ne sont peut-être pas les mots, mais vous pouvez être sûr

[1] « Pierre Yermolof était né à Moscou (1792), où, par l'ancienneté, la fortune et les alliances, sa famille tenait une grande place. Son père, le général Alexandre Yermolof, avait paru avec distinction à la Cour de Catherine II. Sa mère était la princesse Elisabeth Galitzin, schismatique sincère, mais d'une piété simple et douce. » (*Correspondant* du 25 août 1858).

[2] M. Affre, coadjuteur de l'évêque de Strasbourg, venait d'être nommé archevêque de Paris, et plusieurs ecclésiastiques attachés à M. de Quélen s'étaient trouvés blessés de quelques passages du mandement de prise de possession.

du sens ; et comme M. de Montalembert me citait ces paroles entendues par lui, je l'ai sommé de les écrire ainsi que tout ce que sa mémoire fidèle a conservé de cet entretien. Il m'a répété entr'autres à plusieurs reprises que la mesure et l'indépendance ne s'étaient pas démenties un instant dans M. Affre, pas plus qu'un calme plein de dignité, et que son respect pour lui s'en était fort accru. Quant aux exagérations, falsifications, interprétations absurdes ou calomnieuses auxquelles les dernières difficultés ont donné lieu, je ne puis m'en étonner : des noms comme ceux qui ont été en jeu sont une vraie bonne fortune pour un public avide de se venger de tout ce qu'il respecte, et dont l'ignorance est telle qu'elle couvre presque sa mauvaise foi. Seulement ce que je reconnais pour vrai à l'égard des démarches et des paroles attribuées à M. Dupanloup, je l'étends à tous ceux qui sont assez en vue pour qu'on se plaise à les défigurer ; il me semble que la justice, qui ressemble toujours au bon sens, ne donne à personne le monopole de l'*erratum*, et qu'il faut y laisser arriver M. Affre ou M. de Montalembert comme M. Dupanloup. Du reste c'est bien de tous les adversaires celui que je désire davantage voir rallié à notre nouveau pasteur. Ce n'est pas de la soumission de M. Dupanloup que je m'inquiète, sa conscience est trop celle du prêtre catholique, mais dans mon ardent amour pour l'Eglise, je désire que l'appui de tant de lumières et de zèle ne soit pas refusé à celui qui vient dans un temps rendu difficile par les succès mêmes, succès que nous pouvons regarder comme les bénédictions de Dieu. C'est l'obéissance active que j'aime par-dessus tout, et dans les circonstances où nous sommes,

ce que je craindrais, c'est le respect qui se résigne et se sépare, et qui ferait un vide si large et si dangereux.

La souscription bonapartiste est misérablement tombée, me dites-vous. Quant à ma manière d'en juger, cela me paraît parfaitement significatif dans la médecine des symptômes. Tout, dans ce projet des cendres, m'a paru de l'homœopathie pure [1] ; par cela même qu'on ne trahissait pas, on a prétendu guérir le mal avec les moyens qui semblaient le donner, comme on gagne de vitesse un mouvement pour lui barrer le chemin.

Adieu, mon cher ami ; grand merci de votre promesse d'aller voir mon mari. J'ai eu une bonne lettre de lui aujourd'hui, et c'est avant tout la sécurité dont ma cure a besoin.

Vichy, 12 juillet 1840.

Que M. de Montalembert ait été pour beaucoup dans la nomination de M. Affre, c'est probable, et ce qui est certain du moins, c'est qu'il l'a beaucoup désirée. Quant aux démarches que ce désir a pu entraîner, M. Affre y avait pris si peu de part, que c'est sur l'observation de M. Thiers qu'il était par trop étrange qu'il nommât archevêque de Paris un homme dont il ne connaissait pas le visage, que M. de Montalembert présenta M. Affre ce jour dont vous faites mention et auquel il fut rencontré. Pour ma part, ce que je sou-

[1] Translation du cercueil de l'empereur Napoléon de Sainte-Hélène à Paris.

haite, c'est que notre nouveau pasteur, sans cesser de reconnaître les bons offices qu'il a reçus, ne se laisse lier par personne ; sa position est si haute qu'entre Dieu et lui je ne vois guère place légitime aux influences, et que ceux de ses amis qui la rechercheraient en seraient bien peu dignes. Quant à l'obéissance active telle que je la conçois, je croyais m'être suffisamment expliquée en l'opposant à une soumission apparente qui laisserait subsister la méfiance et la séparation. Je ne comprendrais pas qu'on se dévouât à une marche qu'on ignore, mais pas davantage qu'on se maintînt dans une malveillante impassibilité. Du reste je crois que les écueils, tout comme les vents contraires, ont bien leur avantage : ils apprennent à bien manœuvrer le gouvernail et empêchent qu'on oublie de ramer. Adieu, mon cher ami.

Vichy.

Les lignes que vous me transcrivez de M. Dupanloup ont été pour moi un vrai baume ; jamais échange ni suite de *trahisons* n'ont abouti à une joie plus sincère. Voilà ce que produit la greffe divine sur les supériorités naturelles, et comment jusqu'à la fin aussi la vertu déjouera l'esprit et l'attente d'un monde malveillant. Je me suis toujours senti pour M. Dupanloup une admiration pleine d'attrait ; c'est une âme dont je comprends le mieux que l'on subisse l'autorité et la pensée, que j'aurais aimé connaître tout entière. Recevez donc, mon cher ami, mon bill d'indemnité et quelque chose avec. Que veut donc dire cette fusion de l'*Univers* avec le journal la *France* ! Si c'est de l'argent, je l'en félicite,

il en avait grand besoin. Relativement à son indépendance, je n'en suis pas inquiète, parce que c'est la condition de son existence, *to be or not to be*. Je ne dis pas que pencher à droite ou à gauche de temps en temps ne soit inévitable, mais il ne le fera jamais qu'à son détriment. L'Eglise, voilà son point de mire : hors de là, tout lui est déviation. J'attends comme vous avec anxiété ce que fera le Saint-Père à l'occasion de l'évêque de Podlachie. C'est important surtout comme redressement attendu et direction imprimée à l'opinion européenne ; quant au système de destruction, cela n'y changera rien. Vous verrez que la Prusse ne se montrera pas plus assagie et que le nouveau roi marchera sur les traces de son prédécesseur.

Mon mari m'a dit, mon cher ami, combien vous aviez été aimable pour lui, et vous pouvez juger si vos bons soins ajoutent d'une part à ma sécurité pour lui et de l'autre à mon amitié pour vous. Elle est de celles qui ne peuvent jamais qu'augmenter, car votre ingratitude même n'y avait fait autre chose que de me convaincre qu'un ami comme vous ne se remplacerait jamais. Pourquoi donc les langueurs, l'abattement dont vous me parlez, et toujours ces infinies misères de la vie ? Mais, mon cher ami, que ferions-nous sans elles ? La conversion qui a fait tout changer de face au fond de nos âmes doit être encore une même conversion à l'égard de nos jugements, de nos impressions sur toutes les choses extérieures. De quoi se plaindre quand on a Dieu près de soi, en soi-même, et que chaque instant ôte au temps d'épreuve qui en sépare ? Ce qu'il faut seulement pour sentir cela au lieu de le savoir, c'est de rappeler sans cesse cette présence de

Dieu qui se rend sensible au cœur, comme dit Pascal.

Adieu, mon cher ami ; bien des amitiés à votre femme ; quel plaisir j'aurais eu à vous voir tous ici ! Vichy vous aurait fait beaucoup de bien.

Vichy, 17 juin 1841.

Vous avez été mille fois bon, mon cher ami, pour le fond et pour la forme, dans cette petite affaire de M. de Montalembert, et si je vous en remercie tard, ce n'est certes pas que votre obligeance n'ait eu un vrai mérite à mes yeux. J'espère que M. de Montalembert vous aura exprimé ce que je me suis contentée de sentir, usant du privilège de cette ancienne amitié qui est, quoi que vous en ayez quelquefois dit, placée bien haut dans mon estime.

Mon mari m'a dit tous vos bons soins et ce grand plaisir qu'il a eu à vous aller voir ; je puis dire pour ma part que votre présence et votre amitié font presque toute ma sécurité : il y a de ces choses qu'on ne sait jamais par la personne elle-même, et ce sont ces omissions délicates ou généreuses que je voudrais que votre amitié pour moi voulût suppléer. Si mon mari vous paraissait moins bien ou un peu attristé, je reviendrais immédiatement : deux lignes de vous suffiront. Mme de Chelaincourt me mandait que son fils pourrait bien s'arrêter à Berlin et ne point aller plus loin ; j'en serais fâchée à cause des influences piétistes de sa sœur, non que j'en craigne la contagion, mais toutes les erreurs portent en elles-mêmes un dissolvant funeste. Quant à votre cousin Théodore, il est hors de cette redoutable

lutte, et je ne pense pas que voire même l'aumônier de la chapelle de Berne la lui fasse recommencer [1]. Ils ne savent pas, ces pauvres gens, quel *fiat lux* c'est que le symbole catholique une fois prononcé. Tout ce qui n'a pas franchi le pas est encore soumis à l'obsession du doute ; mais une fois dans le royaume, le démon n'a plus d'action sur la foi, et si les autres départements lui restent, c'est seulement jusqu'à ce qu'elle ait porté tous ses fruits.

Adieu, mon cher ami ; deux mots quand vous le pourrez.

Aix-la-Chapelle, 8 août.

Votre silence m'avait fait de la peine, mon cher ami ; ce retranchement de tout signe de vie depuis plus de six semaines avait quelque chose d'oppressant d'une part, et rien de naturel de l'autre : car ne pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié est vrai depuis l'Inde jusqu'à nous. Il est bien singulier ou bien menaçant que jamais ne vienne la pensée d'interroger les gens et de leur parler de soi !

Ne comptez sur aucune nouveauté germanique ; je lis bien de l'allemand depuis que je suis à Aix-la-Chapelle, et avec un professeur, homme éclairé et très pieux qui se délecte au bienheureux Suso, précédé de la très belle préface du vieux Gœrres ; mais ce livre-là même, je l'ai apporté ici ainsi que tous les autres. Son-

[1] Le prince Théodore Galitzin, mort en Italie, dans le sein de l'Eglise catholique, en 1849.

gez que j'arrive comme une affamée à la saison des eaux, et que j'ai à dévorer tout l'arriéré des livres achetés qui n'ont eu que les honneurs de ma table. Je suis enchantée de cette histoire de Calvin ; que c'est dramatique, animé, amusant[1] ! M. Audin est le Michelet catholique, soit dit sans l'offenser et seulement sous le rapport de la forme et de la verve.

Bien des amitiés à votre femme ; pourquoi ne s'établirait-elle pas à Versailles ? C'est presque un mouvement intéressé, mon arrière-pensée s'y dirigeant toujours. Adieu.

Paris, 18 juillet 1844.

Nous attendons, mon cher ami, l'arrivée de ma sœur, qui enfin nous promet positivement sa très chère présence pour le milieu de la semaine prochaine. Elle amène son plus jeune fils Alexandre, et Léon vient de son côté par Marseille. Ce sera une vraie réunion de famille, qui malheureusement durera assez peu pour ressembler à ces feux de joie tranchant fortement avec l'obscurité qui les suit.

L'abbé Kaycievicz m'a envoyé il y a deux jours un nouvel ouvrage de Theiner, selon lui plus important encore que les autres ; il n'y traite plus du gouvernement et de l'Eglise russe dans leurs rapports avec les catholiques, mais c'est un exposé de l'état actuel de l'Eglise orthodoxe fait d'après les comptes rendus du

[1] *Histoire de la vie, des ouvrages et des doctrines de Calvin*, par M. Audin, auteur d'une *Histoire de Léon X* et de plusieurs monographies importantes du XVI[e] siècle.

synode lui-même. L'abbé Kaycievicz désirerait fort une traduction française de cet ouvrage, mais cela demande une main sûre et habile, de grands frais ; et toutes ces conditions obtenues, l'incertitude du succès serait encore au bout, témoin les derniers volumes de Theiner, qui, d'après ce qui m'a été dit, ne se sont pas bien vendus.

Vous aurez su le grave désaveu donné à l'*Univers* par l'*Ami de la religion*, et peut-être serez-vous cette fois aussi affligé que moi des fâcheuses complications que suscite l'imprudence d'un zèle âpre et fougueux à l'épiscopat, dont la tâche est déjà si difficile et si périlleuse. M. Henrion vous aura probablement envoyé son prospectus de l'*Ami du Clergé*. Pour peu qu'une chose ait vie (et quelle faible vie !), elle se divise ; quand il serait si urgent de se présenter comme unité rigoureuse et compacte, on éparpille, on délaye en nuances insaisissables pour le gros du public les vérités qu'on voudrait lui faire goûter. J'ai bien peine à croire que les enfants de lumière n'aient pas de compte à rendre de manquer si complètement de l'habileté dont chaque jour se montrent capables pour le mal les enfants du siècle.

Paris, 16 août 1844.

Je commence par vous dire que j'ai été presqu'aussi charmée que vous deux de votre rencontre avec Mme de Gontaut ; c'est beaucoup dire, et il est bien généreux à moi de pouvoir le dire avec sincérité. Mme de Gontaut est une admirable personne, dont la perfection a une identité qui se constate à toutes les époques de sa vie, et

avec cela toute la sûreté et la douceur du plus aimable caractère. Elle a été très contente de vous, et vous l'aurez été d'elle ; j'espère que c'est une relation que vous garderez. J'ai suivi votre conseil pour l'abbé Kaycievicz et cette traduction qu'il comptait obtenir de l'ouvrage de Theiner. Après en avoir parlé à M. Wilson, qui m'a promis de lui donner l'hospitalité dans sa Revue [1], j'ai engagé l'abbé Kaycievicz à en faire un résumé ou la traduction des morceaux les plus marquants et de les insérer dans un des numéros du *Correspondant*. L'abbé Kaycievicz a accepté, mais comme un pis-aller, avec le regret de ne point faire paraître l'ouvrage entier, et la crainte que cette espèce d'échec ne décourage le P. Theiner de ses utiles travaux. Cela peut être vrai, mais on ne fait que ce qu'on peut, ce qui veut dire quelquefois rien du tout.

Si vous revenez, comme vous dites, dans les premiers jours de septembre, vous nous y trouverez encore en famille, après vous y être retrouvé vous-même, ce qui doit vous tarder beaucoup, un fils unique représentant à lui tout seul tous les noms collectifs. Adieu, mon cher ami ; je pourrais me borner à demander à Dieu de maintenir en vous tout ce qu'il y a mis, mais je suis plus insatiable, je lui demande de l'accroître. Mon mari va très bien, et, tous deux, nous vous offrons à tous deux nos sincères amitiés.

[1] M. Wilson était alors l'un des rédacteurs principaux et l'un des directeurs du *Correspondant*.

Mars 1845, Samedi-Saint.

Mon pauvre cher ami, vous n'y étiez que trop préparé, mais quand le coup vient à frapper, il semble qu'on avait tout à apprendre[1]. Il y a presque toujours bien des sacrifices en un seul, mais Dieu adoucit jusqu'aux appréhensions qu'il cause ; la confiance domine tout ce qui vient de lui, et ce n'est pas là où il est le moins Dieu ! Vous priez et j'ai prié avec vous, hier, aujourd'hui : pour celui qui croit, tout souvenir, toute pensée est une prière. Pourquoi remettre à demain la consolation pour vous et pour moi de vous voir ?

Vichy, 18 juin 1845.

Mon cher ami, vous ne m'oubliez pas et je vous garde fidèle souvenir, c'est chose convenue ; aussi n'est-ce pas pour la constater de nouveau que je vous écris aujourd'hui, mais pour de menus besoins de curiosité ou de sollicitude, dont vos réponses ne feront pas arriver jusqu'à moi seule le profit. Je commence par notre ami de Saint-Acheul[2], qui me dit entre autres : « Nous vivons dans la tempête, suivant l'expression très juste de Yermolof : c'est vrai ; mais au sein même de la tempête nous jouissons d'une paix et d'une tranquillité que le monde ne peut donner ni ôter, et que je souhaite de tout mon cœur à tous ceux qui soulèvent des orages contre nous. » « Il doit avoir

[1] M. Yermolof venait de perdre son frère.

[2] Le prince Jean Gagarin, alors au noviciat des Jésuites.

paru, me dit-il encore, dans le *Semeur*[1], une série d'articles intitulés *Les Jésuites et la Russie*, qu'on doit même avoir réimprimés séparément. Ce sujet est trop direct pour ne pas m'intéresser ; si vous avez l'occasion d'y jeter les yeux, veuillez me dire si ce travail vaut la peine d'être consulté. » Voilà, mon cher ami, le petit service que je vous demande de me rendre, de vous informer, au bureau du *Semeur*, si effectivement les numéros en question ont été imprimés séparément, et, dans ce cas-là, de m'envoyer la brochure qu'ils composent ou bien d'acheter pour moi, un à un, au bureau du journal, les articles, ce dont je vous tiendrai compte de reconnaissance d'abord, et, dès mon retour, d'argent. Gagarin me chargeait en même temps temps pour vous de mille amitiés.

Mais vous n'êtes pas quitte encore de mes importunités. Il y a des choses que j'ai grande hâte de savoir. Que devient la situation actuelle de l'*Univers*? Que devient le projet qu'on avait conçu, peut-être arrêté, d'un autre journal, dont les fonds devaient être très libéralement faits par un monsieur de la ville de Draguignan ! Y a-t-il eu fusion entre les deux journaux, ce qui serait si désirable, ou sommes-nous menacés d'une concurrence qui aura tant de peine à maintenir de bons termes, les adversaires étant toujours prêts à devenir ennemis ? Je voudrais là-dessus le plus de détails possible, et si vous êtes en fonds, mon cher ami, que rien ne vous manque, pas même la bonne volonté, votre réponse n'intéresserait pas moi seule, mais encore M. de Champagny, le compagnon fidèle de

[1] Le principal journal protestant à Paris.

mes soirées, que nous passons en tête-à-tête. Je veux aussi vous donner mon contingent de nouvelles. Ce matin j'ai eu une lettre de Rome, du 8 juin, où l'on me dit : « Il ne vous sera pas indifférent d'être rassurée sur les efforts qu'on fait pour obliger l'Eglise à licencier ses meilleures troupes. Jusqu'ici on a répondu par la plus grande fermeté aux propositions et aux menaces, car on fait aussi des menaces. Le Saint-Père a quatre-vingts ans, mais Fontainebleau lui-même n'effrayerait pas sa vieillesse. Toutefois la solution de cette question est naturellement placée en France et non à Rome, car tout dépend de nos évêques. S'ils se montraient disposés à sacrifier les Jésuites, que pourrait faire le Saint-Siège ? La position actuelle des Jésuites est celle d'auxiliaire des évêques, et si nous les abandonnons, le Pape ne pourrait pas plus les sauver qu'il ne pourrait les imposer à ceux des évêques qui n'en ont pas. » Quel honneur se fût fait l'épiscopat si tout entier il avait fait cause commune avec son chef d'une part, et ses meilleurs serviteurs de l'autre !

Vichy a fait une très bonne impression sur mon mari ; la promenade y est facile, ce qui le charme. En tout je remercie Dieu, mais il n'est pas nécessaire pour cela que les choses aillent bien.

Vendredi 16, rue de la Santé.

Mon cher ami, croire sur parole qu'on n'est pas oubliée est déjà une très bonne chose, mais il y en a de meilleures, et je penche pour le proverbe chinois qui

dit — que rien n'est un peu longtemps au fond du cœur sans arriver à la surface.

J'ai maintenant dans mon voisinage[1] un très cher compatriote, le P. Gagarin, un de ces esprits pénétrants, vifs et raisonnables, bien propre à étonner ceux qui s'imaginent encore que la retraite émousse l'intelligence et l'éteint. J'ai vu les deux numéros de l'*Univers* à l'entrée en scène du *Correspondant*, et plus que jamais je crois que la polémique religieuse n'est nullement utile à la cause même. Une Revue d'ailleurs n'est pas un journal ; on y parle à son public à soi, c'est lui qu'il s'agit de satisfaire, de convaincre, de confirmer dans la ligne qu'on suit. Il y a deux systèmes en présence : que chacun fasse le mieux possible valoir le sien, et puis que les intelligences à l'état libre choisissent. Je vous écris, mon cher ami, pendant que Cloppet, qui emporte mon petit mot pour le mettre à la boîte, est là qui attend ; je vais trop vite pour être claire. Ce que je veux seulement dire c'est que le *Correspondant*, selon moi, ferait bien de ne pas répondre à l'*Univers*.

Mille sincères amitiés.

[1] Mme Swetchine habitait alors le couvent des Augustines, d'où cette lettre est datée et où depuis la mort du général Swetchine, elle fit plusieurs fois d'assez longues retraites.

A MADAME LA PRINCESSE ALEXIS GALITZIN [1]

Paris, 1er mars 1831.

L'abbé Nicolle m'apporte ces deux lettres pour vous, et quoique bien pressée, je veux y joindre quelques lignes qui n'épancheront guère dans votre cœur que des souffrances dont vous ressentez la vi-

[1] Alexandrine Prostasof, princesse Alexis Galitzin, naquit à Saint-Pétersbourg dans l'année 1774. Elle était donc de huit ans plus âgée que Mme Swetchine. Mariée fort jeune au petit-fils du maréchal Galitzin, dont la présence d'esprit et l'intrépidité donnèrent à la Russie la journée de Pultawa, elle devint veuve dès l'âge de vingt-cinq ans ; elle se consacra entièrement à l'éducation de ses enfants et fut une des premières conquêtes du catholicisme en Russie au commencement de ce siècle. Le comte de Rostopchine était son beau-frère. On lit dans *la Vie du gouverneur de Moscou*, publiée par son petit-fils, le comte Anatole de Ségur : « Dans un voyage que la comtesse Rostopchine fit à Saint-Péterbourg, elle pria ses sœurs de venir chez elle pour recevoir une communication importante qu'elle avait à leur faire. Quand elles furent réunies, elle leur révéla le secret et le bonheur de sa foi nouvelle. Elle s'attendait à des récriminations ou à des larmes ; elle ne vit couler que des larmes de joie. Au premier mot qu'elle prononça, la princesse Galitzin se jeta dans ses bras, en disant : — Et moi aussi je suis catholique. — Moi de même, s'écria la comtesse Barbe Prostasof.

vacité et la profondeur[1]. Rien ne saurait être comparé au hideux spectacle qu'a présenté Paris, soit dans des actes d'horrible impiété, soit dans l'immoralité d'une glaciale indifférence[2]. Ce n'est pas, grâce à Dieu, que ce lieu-ci ne récèle plus de vertus, plus de douleurs saintes, qu'aucun autre lieu ; mais toutes ces victimes du martyre intérieur, silencieuses et cachées, déposaient leur déchirement aux pieds du Seigneur, tandis que les éléments impurs s'élevaient à la surface et en imposaient à la lâcheté et à la tiédeur. Les journaux vous ont tout dit, tout, hors la douleur, la stupeur des honnêtes gens et les craintes de l'avenir, qui frappent les plus tièdes et jusqu'aux plus mauvais. On sent tout prestige évanoui ; on commence à reconnaître que l'ordre ne saurait venir d'une source corrompue. Dans de tels moments, si l'indignation l'emporte d'abord, c'est bien la tristesse qui survit, tristesse qui sépare de tout ce qui en est le complice et l'auteur, et rattache davantage à ceux qui ont avec

Quand leurs premiers transports furent calmés, la comtesse Rostopchine dit en soupirant : Quel malheur que notre pauvre sœur Vasiltchikof n'ait pas fait comme nous ! — Elle a fait comme nous, répliqua la princesse Galitzin ; réjouissez-vous, et ne pleurez pas sur elle ; trois mois avant sa mort elle s'était faite catholique. » (Page 164.)

La princesse Galitzin eut quatre fils : les princes Pierre, Paul, Alexandre et Alexis Galitzin, et une fille, la princesse Lise Galitzin.

[1] Le prince Pierre Galitzin, l'un des fils de la princesse Alexis Galitzin, avait été élevé dans la maison d'éducation fondée à Saint-Pétersbourg par l'abbé Nicolle à la fin du siècle dernier. A son arrivée en Russie, l'abbé Nicolle avait reçu l'hospitalité chez la princesse Galitzin.

[2] Pillage de l'archevêché, le 13 février.

nous des souffrances et des pensées communes. Ceci pourra vous dire comment, et peut-être plus que jamais, je désire rester en France. Comblée de marques d'affection, ce n'est pas la reconnaissance seule qui me retient, c'est par tous les sentiments de l'âme que je me sens fixée. Ici, Dieu m'a fait de grandes grâces ; toutes ces vicissitudes d'épreuves et de consolations m'ont été bien utiles, et avec les guides et les exemples que j'y trouve, je sens que, quoi qu'il arrive, je serai bien partagée. La plus légère déviation, sciemment consentie, de ce qui est pour moi le bien ou même le mieux, me paraîtrait, je puis le dire, un grand malheur et presque impossible ; mais je n'ai pas vécu mon âge pour que l'autorité des motifs dont je puis si bien me rendre compte soit balancée par le blâme ou l'improbation de l'opinion générale, qui ne décide qu'en masse et demanderait souvent à être éclairée et redressée. Ce qui est vrai aussi, c'est qu'il n'en serait pas de même de votre jugement sur moi ; vous êtes l'unique personne en Russie par laquelle je puisse vraiment être blessée ou fortifiée. En tout ce qui regarde des déterminations graves, je vous reconnais pour mon juge naturel, et dans tous les temps pour une partie de ma conscience ; si je me sauve, je sens que je vous devrai beaucoup de mon salut, je sens que vous vous êtes intéressée, que vous vous intéressez encore à mes progrès comme si vous étiez ma mère. Je l'avoue, quand vous me blâmeriez, je pourrais dire que vous êtes sous l'influence d'opinions qui ne seraient pas les vôtres, je pourrais croire que vous vous trompez, mais sans en souffrir moins pour cela.

Adieu ; je suis accablée d'inquiétudes et pour la Pologne et pour cette révolte de Rome qui m'a tant fait trembler pour ma sœur, pour sa famille, comme pour le Pontife que Dieu nous a donné et qui semble réunir tous les suffrages.

Paris, 17 octobre 1831.

J'ai reçu votre lettre par Mme de Nesselrode ; c'est une bombe qui a crevé. Il me fallait une occasion sûre pour y répondre, il me fallait laisser agir les impressions qui se renouvelaient en moi, me recueillir, m'interroger et consulter Dieu sur tous ces matériaux assemblés. C'est ce que j'ai fait avec toute l'attention dont je suis capable, avec toute la sincérité qui est en moi. C'est donc mon plaidoyer que je vais reprendre, plaidoyer que n'ébranlent pas vos objections, je pourrais dire vos accusations, si mon cœur, plus touché de votre amitié que jamais, plus reconnaissant, s'il se peut, de votre sévérité que de votre tendresse, était capable d'employer ce mot-là. Si j'obéissais à vos conseils, vous pourriez justement me reprocher d'être infidèle à leur esprit en en subissant la lettre ; car le respect humain ferait seul les frais de ma soumission, et le sentiment de ce qui m'est utile et profitable intérieurement s'élèverait hautement contre moi. La raison humaine, la raison pratique, me parlent, pour la continuation de mon séjour ici, le même langage que les intérêts jugés par mon âme supérieurs à tout. Retirée au fond de moi-même, il n'est pas une objection qui conserve quelque force ; toutes celles que l'on m'oppose ne prennent de la valeur et du poids que dans la région

où s'agitent encore les intérêts humains, avec toutes les préventions, toutes les condescendances à des opinions peu éclairées ou plutôt peu informées elles-mêmes. Je vous l'avoue, chaque jour me rapprochant davantage de Dieu, le fantôme de l'opinion perd de son importance à mes yeux ; je n'estime plus les choses que lorsque je les trouve encore estimables après qu'elles ont subi l'examen du for intérieur. Les jugements sans bases dictés par le préjugé ou l'aversion ne résistent pas, pour moi, à cette épreuve. Or je vois tellement en France le contraire des désordres qu'on généralise, qu'un mouvement d'équité m'armerait seul pour la vérité. Ma bien chère, c'est assez, c'est trop d'avoir été déracinée une fois ; à près de cinquante ans on ne commence pas plus ce qui rend la vie utile que ce qui la console, et je crois être bien en règle en me résolvant à ne point quitter, sans y être forcée, l'asile que je m'étais choisi. Du reste, quand je dis forcée, je ne l'entends pas dans un sens matériel : j'obéirais à une simple injonction si elle m'était positivement faite au nom d'une autorité qui engage ma soumission ; mais, je vous l'avoue, je ne la reconnais nullement dans les conseils qui tendraient à me faire quitter la France, et loin qu'en y restant je croie marcher dans une voie extraordinaire, c'est celle qui, pour moi, me paraît la plus simple et la mieux frayée. Une grande raison de rester ici serait seulement d'y être ; car dans le cas même où aucune affection, aucune habitude chère et ancienne, ne m'y attacheraient, les ressources générales, un établissement fait, seraient un poids dans la balance. La piété, la vertu, la charité, non pas seulement celle qui soulage les pauvres, mais celle qui vi-

vifie chaque mouvement, s'exerce ici de la manière dont je les entends; quand même je serais privée d'affections, je vivrais ici de sympathies. Je vous l'avoue encore, j'ai trop besoin d'exemples pour me préoccuper d'aller chercher le lieu où il serait utile d'en donner; Dieu a plus d'une fois béni mes efforts pour les autres, mais je le laisse féconder les germes que je dépose, sans y penser, mon soin, avant tout, étant de me retremper à la source, de vivre seul à seul avec lui. Une plus haute mission ne m'est point réservée; nulle part je n'aurais été plus inhabile à la remplir qu'à Pétersbourg. Il y a quelque chose dans mon âme, dans ma conscience et dans les défauts mêmes de mon caractère qui ne s'accommode ni des ménagements, ni des restrictions. Je suis indépendante et raide dans tout ce qui touche aux questions qui m'intéressent, et je vous assure que si je vivais dans une atmosphère ennemie, les collisions fâcheuses ne manqueraient pas. Vous me parlez des excès et des profanations qui, dans ce pays et dans ce temps de désordre, ont affligé et peuvent encore affliger ma foi. Combien il m'est facile de vous répondre que si Dieu est outragé ici de la manière la plus coupable, nulle part aussi il n'est plus aimé, et que, depuis le dernier bouleversement qui semblait engloutir avec lui les choses saintes, jamais les temples de Dieu n'ont été si pleins, jamais sa table sainte n'a compté plus de convives! D'ailleurs j'ajouterai à cela : dans la vie que je mène, ces douloureux désordres sont si loin de moi, que je ne les apprends que par la voix publique, tout comme s'ils se passaient à distance. Autour de moi, il n'y a que des gens qui aiment ce que j'aime, qui révèrent ce que je révère, et

qu'un commun accord lie aux seules idées, aux seuls intérêts dont le triomphe me soit vraiment cher. Rien, rien dans le monde ne pourrait me faire vivre volontairement au milieu du débordement de la haine ou seulement au milieu des antipathies et d'une dédaigneuse indifférence pour le nom catholique. Ce que j'ai su à cet égard-là, ce que j'en ai vu par moi-même me fait admirer votre vertu qui n'échappe à aucune souffrance de ce genre, mais qui sait se contenir et les supporter. Mon amour est plus irritable ; s'il ne prend pas l'initiative, il ne souffre aucune attaque, fût-ce la plus légère ; et en dernier lieu, des occasions fâcheuses. heureusement rares, m'ont montré la profondeur des blessures qui pouvaient m'être faites. Ah ! Dieu m'est témoin que je vous regrette, vous que je regarde comme ma mère, vous qui, je puis le dire, avez commencé mon salut ! Une des plus grandes grâces qui pourraient m'être accordées, ce serait de vous revoir, de ne vous plus quitter ! Chacune de vos paroles, de vos dernières et rudes paroles, ne fait qu'ajouter à ma reconnaissance et à mon attachement : mais je sens en même temps que s'il vous a fallu seize années pour que l'aveu du blâme et du regret du parti que j'ai pris vous fût arraché, il me suffit d'un coup d'œil jeté au fond de mon âme pour me convaincre que mes progrès spirituels eussent été arrêtés dans une sphère qui n'eût rien laissé de libre à mon essor. Quand je me servais de ces mots : je serais paralysée, pour exprimer que beaucoup de moyens d'influence salutaire me seraient ôtés si je quittais Paris, mots qui vous ont fait *frissonner*, certes je n'entendais pas avancer la proposition absurde et presque impie que Paris fût la condition *sine qua*

non de mon avancement spirituel ; je voulais dire simplement que j'y ai plus de facilités qu'ailleurs, et cela dans toutes les classes, dans tous les genres de relations. C'est dans le même sens que mes rapports de société me donnent souvent l'occasion d'être utile, uniquement parce qu'ils sont anciens et qu'ils se sont multipliés par l'ascendant d'une confiance qui s'étend et se propage au loin. Je crois qu'il m'est permis de le dire sans orgueil, si vous pouviez voir l'enchaînement d'une seule de mes journées, vous me comprendriez, et peut-être m'approuveriez-vous. Je suis sans cesse au service de tous et pour tout ; je laisse ce qui est utile ou charitable revêtir toutes les formes ; je n'en exclus aucune, je choisis ou préfère à peine, et si tout cela n'amène pas des résultats bien brillants, je crois la tâche de ma journée accomplie dans l'instinct de mon caractère. C'est comme cela que j'ai trente, quarante amis, mot qui vous a choqué encore, parce que vous n'en admettiez pas la véritable acception. Les amis au pluriel sont tout autre chose qu'un ami au singulier. Ma bien chère, cela me conduit directement aux reproches, plus sensibles parce qu'ils ont été quelquefois mérités, que vous m'adressez sur la facilité dans le nombre ou le choix de mes liaisons, qui a trop souvent préparé mes mécomptes. Vous savez que je m'en suis humiliée comme je le devais. Mais quand même, repoussant toute excuse, je souscrirais aux termes de votre condamnation, devrais-je en tirer la même conclusion? L'abandon, la mobilité étaient-ils au fond de l'espoir trop humain de rencontrer ce que je cherchais, espoir tant de fois justifié et vraiment goûté en Dieu dans sa réalisation ? Non, ma bien chère, loin d'abjurer

une haute félicité, je la consacre par une sainte reconnaissance ; loin de frapper de néant les intérêts auxquels une sorte de fragilité s'attache, je cherche à en rassembler, à en sauver tous les débris dispersés, je désire faire revivre dans mon cœur tout ce qui y a vécu, afin d'offrir au Seigneur pour tout ce que j'ai aimé ou connu des prières plus vivantes ou des holocaustes plus agréables, afin d'entretenir plus d'action sur les âmes et de réaction sur la mienne. Prête à tout quitter, à tout perdre, à me séparer de tout, lorsque la volonté de Dieu, qui sait si bien se rendre intelligible, aura parlé, ce que je demande jusque-là, c'est de redoubler de fidélité et de dévouement. Un grand malheur m'attend, si on peut appeler malheur ce qui fait passer un saint des épreuves de la terre aux clartés bienheureuses ! Je ne sais si, comme vous dites, la perfection d'un guide tient à son indifférence pour celui qu'il conduit, mais je puis vous annoncer qu'à présent cette condition même est obtenue pour moi : M. Desjardins m'a léguée à un autre, et je n'ai plus que le bonheur d'obéir encore à son choix.

Enfin, il me reste à répondre à l'objection que vous me faites sur les dangers auxquels j'expose mon mari et sur l'acquiescement que je lui arrache. Je commencerai par vous dire que ceux qui vivent à Paris n'ont pas la plus légère appréhension de ces dangers personnels, ensuite que mon mari serait plus dépaysé que moi s'il lui fallait quitter cette ville. Par la grâce du bon Dieu, je porte en moi-même un tel fonds de bonheur, il tend tellement à augmenter, que j'espérerai toujours et fermement le transporter avec moi au degré nécessaire. Mon mari ne partage pas cette dispo-

sition ; il ne se passe plus de ses moindres habitudes ; il a un besoin extrême de mouvement au dehors pour vaincre l'ennui qui le poursuit ; il tient plus que jamais à l'intérieur de Nadine, qui, depuis six mois, loge dans la même maison que nous : cela fait à mon mari une vraie distraction, et, certes, s'il fallait qu'il perdît à la fois et cette affection et ses habitudes, je puis dire que j'éprouverais une vraie terreur. Voilà, ma bien chère, ma défense libre et franche, aussi sincère que si je l'écrivais sous les yeux de Dieu. Il m'en coûte d'être blâmée par vous, il m'en coûte beaucoup ; insensible à la plupart des suffrages, mon respect pour vous me rend le vôtre bien désirable, et si je ne l'obtiens pas, Dieu sait que c'est un sacrifice qui peut mériter de lui être offert.

L'abbé Nicolle parle toujours d'un voyage en Russie ; sa santé se soutient excellente, mais son âge n'en est pas moins une menace perpétuelle. C'est un excellent homme, plein de bons sentiments, mais que je voudrais voir disposé à mettre un intervalle de repos entre la vie et la mort ; combien ne suis-je pas toujours prête à dire aux autres comme à moi-même : *Hora est !*

Adieu ; puissions-nous vivre d'une seule et même pensée et nous retrouver, si ce n'est ici-bas, dans le sein de notre Père céleste !

Paris, 18 mars 1833.

J'ai reçu votre petite lettre au moment où je venais de vous écrire, mais cette lettre plus cordiale, plus douce m'a fait un plaisir si grand que je cède au be-

soin de vous en remercier immédiatement. Vous ne pouviez me rien dire de plus aimable que cette seule ligne : « Quoique nous soyons quelquefois aux antipodes, mon cœur est toujours le même pour vous. » C'est là tout ce que je demande, tout ce que je désire ; car s'il est bien difficile que dans les longues séparations, les choses restent des deux parts au même point de vue, il ne l'est pas qu'on reste juste et qu'un attachement profond et reconnaissant comme le mien soit reconnu tel. Du reste, je vous assure que cet attachement est en moi bien à l'abri de l'injustice et même des actes et des paroles qui pourraient l'affliger davantage. Vous êtes mêlée une fois pour toutes aux grâces dont le bon Dieu m'a comblée ; je n'en reçois jamais une sans remonter à la première, où je vous retrouve comme un ange tutélaire dont la miséricorde divine m'a réservé le secours. Vous ferez donc toujours comme vous voudrez, mais je vous préviens que vous retrouverez invariablement en moi la nature du chien battu ; seulement, quand par l'abandon et le silence vous m'aurez traitée trop durement, j'attendrai en silence aussi un bon et sincère retour.

Mme Swistounof m'a bien parlé de vous et surtout de votre santé dont vous ne parlez jamais. Elle me dit que vous souffrez habituellement et toujours avec la même patience. C'est le baume qui apaise tout, c'est lui qui laisse venir la joie de la souffrance, qu'il s'agit seulement de ne pas empêcher. Votre belle-fille porte sur son visage la trace de ses souffrances, mais je crois que sa vie n'est nullement menacée, et que c'est seulement à un état valétudinaire qu'elle est condamnée. Les médecins admettent tout à fait la durée des pots

fêlés, et d'ailleurs souffrir, ce n'est pas mourir, c'est vivre ! Je n'avais pas entendu dire que Catinka [1] pensât à faire un voyage en Russie. Je crois que de toute façon elle ferait bien, quand ce ne serait même que pour y perdre ses espérances. On ne se débarrasse jamais assez tôt de celles qui nous trompent.

Vous me demandez des nouvelles de M. de Lamennais. Il est toujours au plus profond de l'abîme, l'abîme humain qui, quoique un gouffre, n'est point sans fond. Quant à M. l'abbé Bautain, il envoie tout ce qu'il publie à Rome, il y soumet même ses manuscrits ; mais il n'y a encore aucun jugement rendu. Vous savez que Rome ne précipite rien et encore moins les condamnations qu'autre chose. Du reste, M. Bautain est dans la meilleure position avec le Saint-Siège, quoique toujours en froid avec M. de Trevern. Je ne suis pas étonnée de l'effet sur vous du gémissement de M. Tharin [2] ; la politique qui s'y mêle gâte tout. Ce que la religion souffre le moins, c'est que l'on fasse passer quelque chose avant elle ou même de front [3].

Paris, 24 décembre 1833.

C'est hier, à cinq heures, que j'ai reçu la doulou-

[1] La comtesse de Caumont, née princesse de Galitzin.

[2] Ancien évêque de Strasbourg, un instant attaché à l'éducation de M. le duc de Bordeaux.

[3] Au bas de cette lettre, on lit de la main de la princesse Galitzin : « Elle ne veut pas quitter la France. Dans la lettre suivante, elle apprend l'ordre de l'Empereur ; c'est pour elle la voix de Dieu, et elle est prête à obéir. Oh ! pouvoir de la religion ! »

reuse communication si adoucie par vos religieuses et tendres paroles [1]. J'ose l'espérer, mes sentiments sont tels que vous pouvez les désirer, et c'est à vous, ma plus ancienne amie, à vous qui avez commencé mon salut, que je dois les prémices des résolutions que Dieu met dans mon cœur. Elles sont toutes de suivre sa sainte volonté, de m'y unir, d'aimer cette volonté comme je l'aime lui-même. Ah ! ce n'est pas vainement qu'il fait la grâce de le connaître, de s'approcher de lui ou de ses saints ! A cette école-là, on apprend à tout quitter, à se quitter soi-même. Depuis hier, je n'ai fait que bénir, que louer Dieu de m'avoir fait goûter son saint amour et de m'en laisser toute l'impression dans la plus terrible épreuve de ma vie. Sans doute mourir m'eût paru peu de chose et facile auprès des déchirements que j'éprouve ; cependant il ne me serait pas venu en idée de balancer un instant ou même de retarder le cruel sacrifice. Toute ma vie a été une vie de grâces et de miséricordes ; ma confiance en Dieu, en sa bonté pour moi, est telle, que je ne crois qu'à l'utilité de ce qui est. Du moment où il me trace une voie, je la crois non seulement la meilleure, mais la seule bonne, la seule miséricordieuse, et la plus douce paix couvre toute souffrance au point de la changer en joie. J'ai beaucoup souffert dans ma vie, sans qu'il y parût, mon cœur y est dressé ; ne soyez donc pas inquiète, ma bien chère amie.

Si je n'avais que mes seules douleurs ! Mais je frissonne à l'attente de celle qu'éprouvera mon mari : son bouleversement sera bien profond ! Ah ! si le bon Dieu

[1] Un ordre d'exil prononcé par l'empereur Nicolas contre le général Swetchine.

prenait ce moment terrible pour toucher son cœur, pour l'amener à lui ! Priez, prions pour obtenir une si sainte et si heureuse compensation. Je puis le dire, du jour où Dieu aurait touché son âme, le ver rongeur de la mienne serait détruit ; car ce que je souffre, ce que j'ai souffert de cette indifférence, hélas ! si commune, ne peut ni se compter ni se rendre ! Quand vous m'avez vue tenir irrévocablement à rester en France, vous avez pensé que je faisais fléchir ma conscience sous mon attrait et mon goût. Eh bien ! non, vous m'en croirez sûrement aujourd'hui : je voulais rester parce que je sentais que je devais, à moins de la nécessité d'obéir, rester là où je pouvais avoir et le plus de secours et le plus de moyens de me rendre utile. Du moment où un devoir impérieux parle plus haut, il n'y a que celui-là à suivre, et pas une seconde il ne s'élèverait dans mon âme l'idée seule ou même le désir d'une résistance. Oui, c'est bien vrai, ce monde et sa figure sont passés devant mes yeux : *plus de foi que de vie*, voilà ce qui se retrouve au fond de moi-même. Et pourtant mes affections humaines n'en sont pas affaiblies : il me semble que je n'ai jamais tant aimé ceux que j'aime !

Savez-vous ce que c'est pour moi que de me séparer de ma chapelle ! Savez-vous que Dieu, votre Dieu, notre Sauveur et notre Père, y est présent jour et nuit dans son humanité adorable ! Savez-vous que depuis le jour où il y est entré, il n'en est plus sorti ! Pouvez-vous sentir ce qui se passe en moi, dans le plus intime, dans le plus profond de moi-même, à l'idée de cette cruelle, de cette déchirante séparation ! Quand on meurt, c'est pour l'aller retrouver, et ici !

Adieu. Priez pour moi, pour mon mari ; demandez à Dieu notre réunion à tous dans les tabernacles saints et éternels ; remerciez aussi le bon Dieu de toutes les grâces dont il me comble encore ; demandez-lui qu'il m'apprenne tout ce que je dois savoir ; même à le quitter pour lui rester plus fidèle. Adieu ; je vous suis unie à jamais par la reconnaissance et l'affection la plus profonde.

Paris, janvier 1834.

Vous me demandez à la fois des nouvelles de Louis-Philippe et de l'éducation de M. le duc de Bordeaux. Voici le peu que je puis vous en garantir. Le jeune prince a de l'aptitude, de la vivacité d'intelligence, peu d'empressement pour les études classiques, le goût de l'histoire qu'il sait fort bien. Il aime tous les exercices du corps, il est agile, brave jusqu'à la témérité. En ceci, il doit beaucoup à M. de Damas, qui par des exercices gymnastiques lui a donné l'habitude du danger, l'a endurci à la fatigue, l'a formé corporellement aussi à la destinée des princes qui ont à reconquérir leur royaume. Mme la Dauphine, qui, depuis l'absence de M. de Damas, s'en occupait beaucoup, le gâte et l'indulge trop. Je sais des gens qui se sont permis de le lui faire observer ; mais comment ce pauvre cœur, n'employant jamais que sa force et son courage, ne tomberait-il pas dans un piège tendu à sa tendresse?

Louis-Philippe est-il adoré ou détesté? ni l'un ni l'autre ; il n'est ni debout ni renversé. C'est un régime qu'on ne peut encore nommer ; c'est une politique habile qui n'a ni principes, ni affections, ni passions, ni

colères. Il résulte de là qu'elle est toujours prête pour faire ce que l'intérêt lui dicte ou lui conseille. Ceux qui, dans un certain monde, recherchent la faveur, s'en cachent encore ; la faveur est même un mot qui a disparu du vocabulaire des courtisans ; ils le remplacent par crédit, qui est de beaucoup meilleur aloi, parce qu'au lieu de distinctions honorifiques, toujours un peu creuses, crédit veut dire argent, places et pouvoir. Vous réclamez en outre une décision casuistique qui mette votre conscience au large et en paix sur la légitimité respective des deux frères ennemis de la Thébaïde portugaise [1]. Pour le coup, vous en voulez trop ! Leurs droits sont très embrouillés, et je serais tentée de dire de tous deux qu'ils sont deux vilains faits. L'un maintenait dans le pays le *statu quo*, et en conservant les abus, ne déracinait cependant pas le bon grain ; l'autre arrive à la tête d'un ramassis de gens sans aveu, et intronise, avec certaines promesses de progrès, la révolution et ses conséquences. Si vous voulez en savoir davantage, faites comme moi, n'y pensez pas ; je me voue à l'ignorance volontaire pour plus d'une chose : c'est ma manière de me mettre au courant de ce qui se passe, comme faisait le cardinal Mazarin en brûlant ses papiers sans les lire.

A présent, venons-en aux pensées qui, à travers ces balivernes, se pressent dans votre esprit et dans le mien ; pensées sombres et tristes, mais qui portent dans nos deux âmes de grandes consolations avec de grands efforts de courage. Qu'avant tout je vous re-

[1] Don Miguel et don Pedro se disputaient alors le trône de Portugal.

mercie non seulement d'avoir voulu adoucir mon affliction, mais d'avoir senti que vous le pouviez. J'étais sûre que si vous aviez pu me voir et me juger intérieurement comme Dieu me voyait et me jugeait, vous auriez reconnu dans ma marche l'empreinte de ses conseils et de son esprit. J'ai pu m'en convaincre dans cette dernière et si cruelle épreuve ; car, à l'instant même, elle ne m'a pas trouvée seulement décidée mais préparée, non pas résignée, mais, j'ose me rendre ce témoignage, toute pénétrée, toute transpercée du sentiment de la miséricorde de Dieu, qui permettait qu'enfin mon amour s'exprimât par le sacrifice. De tels moments, une telle situation, font passer de l'affliction aux plus pures délices et les concilient même dans un sentiment inexprimable. Vous le savez, l'occasion ne nous fait pas, elle nous montre seulement ce que nous sommes. Que ma soumission libre, ardente, mille fois consolée, soit donc pour vous ma réhabilitation dans le passé ; quant au présent et à l'avenir, je ne m'en inquiète pas, pas même dans votre esprit. Je n'ai donc balancé un seul instant ni alors ni depuis ; je me suis sentie unie à vous et à mon bon père Desjardins. Ma plus vive anxiété a été pour mon mari ; mes plus cruels moments sont encore d'alarme et de souffrance pour lui. Comme on venait de lui rendre ses deux pensions, jamais il n'avait été si loin de pressentir le coup qui le frappait ; j'ai eu presque de la peine à l'en convaincre. Depuis, il a mis à le supporter tout son bon caractère, sa douceur patiente et si soutenue ; mais à travers cela, passent des accès de désespoir, de troubles affreux, et l'on voit bien que les bons moments sont protégés par quelque espoir ou par quelque distrac-

tion. Je craindrais de tels moyens, et ma prudence les repousse. L'espoir repose sur des éléments indépendants de notre volonté ; combien il est plus court de l'anéantir, cette volonté, de la jeter dans le sein de Dieu, de l'y perdre ! Je laisse pourtant l'espoir à votre bonne amitié ; ce que le bon Dieu me demande en courage, il est bien possible qu'il l'accueille de vous en compassion. Je ne vous ai jamais dit, je n'ai jamais dit à personne ce que la position de mon mari, depuis la tragique mort de l'empereur Paul, m'a fait souffrir. Cet épiderme d'orgueil et d'honneur était fort irritable en moi. Bien avant d'être catholique, dès les années 1803 et 1804, dans mes rêveries solitaires, je songeais à une expatriation ; je n'avais pas encore une autre idée dans la retraite de cette petite terre où vous m'avez vue. Ceci vous expliquera comment, de nouveaux motifs se joignant aux premiers, j'étais préparée de longue main au parti que j'ai pris. Le croiriez-vous ? pendant longtemps j'ai ignoré que mon mari était l'objet d'une persécution opiniâtre ; plus tard, je comptais sur un répit, et vous pouvez vous rappeler, en 1818, ma surprise et ma douleur lorsque mon mari fut de nouveau l'objet de procédés injustes. Grâces en soient rendues ! je n'ai point vécu en vain ces douze ou quatorze dernières années, car rien de ce que j'éprouvai alors ne s'est reproduit dans ce dernier chagrin bien autrement cruel. Et pourtant ce n'est pas la douleur qui m'a manqué, ce n'est pas que je sois moins vivace et moins impressionnable ! Je ne crois pas que la plus légère altération dans mon humeur puisse être remarquée, et il n'en est pas moins vrai que, lorsque je songe à la violente séparation qui m'attend de ces chères con-

solations qui me font vivre, lorsque je pense à ma pauvre chapelle, j'éprouve le plus singulier effet physique : il me semble qu'on me soutire le cœur et qu'on m'arrache les entrailles ; je me sens frappée au siège même de la vie. Ah ! s'il m'était possible de vous donner une idée exacte de la manière dont mon existence s'était successivement et lentement faite, dont elle formulait, pour ainsi dire, tous les besoins, tous les goûts de mon intelligence et de mon âme ! Je puis le dire, depuis trois années surtout, et chaque jour davantage, Dieu était dans chaque acte extérieur de ma journée, comme il était dans mes mouvements intérieurs ; il dominait mes pensées la nuit comme le jour, car depuis longtemps mes infirmités ne me permettent guère de dormir plus d'une heure et demie de suite, et m'obligent à sortir quinze ou vingt fois de mon lit par nuit et à marcher la plus grande partie du temps. Les bénédictions que Dieu a versées sur ces mauvaises nuits, comme on les appelle dans le monde, sont indicibles ; le reste n'était pas moins béni et rempli par lui. Les deux premières heures de ma journée se passent à l'église ; depuis ma chapelle, j'ai redoublé d'assiduité aux offices de la paroisse, et la journée commencée sous ces heureux auspices n'a guère, j'ose le dire, un seul acte dont Dieu ne soit l'âme, le principe ou le lien. Depuis 1830, j'ai achevé de me retirer du monde, je ne fais plus même de visites, si bien que tous mes rapports avec un nombre infini de personnes les plus pieuses ou les plus disposées à marcher dans la piété, sont des rapports graves, intimes, utiles, de conseils, de consolations, d'action sur les autres ou de réaction sur moi-même. Dans le cours de plusieurs journées où je n'ai

pas eu un moment de libre, il arrive souvent qu'aucune chose indifférente n'y a pris place. Les points particuliers que les circonstances individuelles font surgir sans cesse, les encouragements donnés ou reçus, les intérêts de l'Eglise, son immense progrès dans les esprits, dans ceux surtout qui sont jeunes et flexibles, les travaux littéraires qui ont la religion pour but, l'espèce de succès que l'on peut, avec du soin et de l'intelligence, ménager à tout ce qui est bien et bon : tous ces intérêts variés, dont l'essence est toujours la même, font de mon existence ici quelque chose qui ne peut pas plus se reproduire que s'oublier ; déracinée pour la seconde fois, je ne puis plus rien commencer. Et tant de bénédictions accordées à mes efforts, de si utiles. de si admirables contacts, de tels hommes dans le clergé, d'autres que je ne puis pas seulement compter au nombre de mes amis, mais dont la confiance, l'affection ont quelque chose de filial : voilà pourtant tout ce qu'il faut quitter ! Oui, quitter avec douleur, avec une douleur sans compensation humaine, mais avec la confiance, s'il faut les subir, que Dieu l'ordonne pour mon salut ! Je n'ai aucun mérite à le dire, à l'exécuter comme je le dis ; je crois d'une intensité, d'une évidence bien autre que celle donnée par le témoignage des sens. Tout mérite cesse quand on croit plus que si on voyait, au moins plus qu'aux choses qu'on voit. Je ne sais d'ailleurs qu'une seule chose en piété qui soit certainement sans illusion, c'est de vouloir la volonté de Dieu ; du moment où j'ai prononcé le mot de Providence, je tombe dans l'absurde si le plus complet abandon ne lui laisse pas toutes ses conséquences logiques. Ce qui n'est pas moins vrai, c'est que la vo-

lonté de Dieu s'exprime dans un devoir supérieur, dès qu'il se présente. Je vous l'avoue, la vie de mon âme, ici, est si pleine, si entière, si active, si séparée de tous les intérêts qui ne sont pas le ciel, que je ferais, plutôt que de la quitter, tous les sacrifices personnels; j'irais jusqu'à l'entier dépouillement. Mais, ici, il s'agit d'un devoir premier, entendu, compris de même par tous; le moindre doute sur la parfaite rectitude de ma conduite exposerait la religion elle-même à être calomniée, surtout en Russie, et je l'aime plus que ma vie, plus que le bonheur qu'elle me donne, plus que ces secours sensibles auxquels Dieu peut suppléer par une seule muette inspiration du cœur. Je sais que les sophismes pourraient ne pas manquer. Ma vie ici est dévouée, donnée aux autres; et par la confiance d'un très grand nombre de personnes, les moyens de servir, d'obliger, d'éclairer, de consoler, deviennent incalculables. Eh bien! cela même n'est bon que parce que ces secours ressortaient immédiatement d'une position dont je n'avais pas tracé le plan, mais que Dieu avait faite. Tout autre chose, l'inaction et l'inutilité pourront avoir entre ses mains de meilleurs résultats encore. Je crois qu'une vie de séparation, de retraite et de privation peut être bonne aussi après tant d'abondance.

La bonté de mon mari me laisse le choix, et j'ai pensé que, subissant notre exil, Odessa serait le lieu qui nous conviendrait davantage. Je connais bien mon caractère, et je sais que dans une position comme celle qui me menace, je n'ai qu'une seule manière de m'en tirer : c'est de passer immédiatement, en quittant Paris, sous une règle sévère, fixe et invariable, ce qui

me sera très aisé dans un lieu où j'aurai une église, des hôpitaux et des pauvres. Mon bon mari, qui souffrirait bien moins s'il ne craignait de me voir souffrir, sera bien éloigné de s'opposer à des habitudes qu'il me voit ici et qui cèderont toujours au premier besoin qu'il aura de moi. Il a bien voulu un moment combattre ma volonté de le suivre, mais il n'a pas insisté et je lui en sais bien gré, comme aussi d'avoir reconnu avec un attendrissement bien touchant que dans aucune, aucune circonstance grave, je ne lui ai manqué. Je puis aussi, au milieu du repentir de n'avoir pas rempli ces conditions si hautes et si difficiles des vrais devoirs d'une femme à l'égard de son mari, convenir du moins que lorsque j'ai agi de propos délibéré avec la conscience de ce que je faisais, je n'ai jamais manqué de donner à mon mari les preuves en mon pouvoir de vive participation et de dévouement.

Si je ne vous regardais pas comme ma conscience, combien ne serait-il pas ridicule, même coupable de vous parler ainsi, de vous adresser ce long verbiage ! Votre amitié ne le jugera pas tel, je le sens à ce sentiment maternel que j'ai souvent éprouvé pour de pauvres âmes qui invoquaient du secours. Et ne m'avez-vous pas reçue entre vos bras, pauvre oiseau battu par l'orage ! C'est un appui maternel que j'ai trouvé en vous, je ne l'ai jamais oublié, Dieu ne l'oubliera pas. Parlez-moi toujours du fond de votre âme ; vos conseils seront reçus avec reconnaissance, et bien médités du moins, s'ils ne peuvent être suivis. Que pensez-vous d'Odessa ? Ce qui m'importerait avant tout ce serait la certitude d'y trouver un bon prêtre. Le voisinage de Roxandre me sera très doux aussi.

Qui sait ! c'est peut-être elle encore qui pourra venir me rejoindre, au lieu que ce soit moi qui aille, comme une planche échappée au naufrage, aborder ces côtes de la mer Noire. Tout est possible à Dieu.

Cette lettre n'est que pour vous, j'en écrirai une détaillée à Mme de Nesselrode. Comme elle le sera moins que celle-ci, sous le rapport de ma disposition intérieure, si vous la croyez propre à la rassurer, vous pouvez la lui communiquer. En tout, je voudrais bien que pour parler de moi, si on vous en parle, vous vous concertiez avez elle, afin que l'on n'annonce de nos dispositions et de nos projets que ce qui répondra à la conduite qu'elle nous dictera. Je ne sais quelle route tracer sur un terrain qui m'est inconnu, et dans cette ignorance je m'en remets à vous deux ; je m'abandonne à elle pour soigner mes intérêts sur cette terre, à vous je confie mes intérêts du ciel. La bonté de Dieu est si grande, qu'elle peut bien vouloir même les concilier.

Adieu. Je n'ai jamais mieux senti tout ce que vous étiez, tout ce que vous n'avez jamais cessé d'être pour moi. Mon mari me charge pour vous de ses tendres et reconnaissants hommages.

Paris, juillet 1834.

Je n'aurais peut-être pas profité de ce courrier si je n'étais si pressée et si aise de vous donner les meilleures nouvelles de Lise [1]. J'ai passé deux heures avec elle,

[1] La princesse Lise Galitzin, fille de la princesse Alexis Galitzin, religieuse du Sacré-Cœur, sous le nom d'Elisabeth. Elle

l'autre jour, dans une vraie joie de la trouver d'abord on ne saurait mieux portante, et puis la plus heureuse personne que l'on puisse voir, superlatif qui, au surplus, n'a rien d'exclusivement individuel, quand on a goûté le bonheur de connaître tant de personnes dont la béatitude est déjà commencée. Ses couleurs sont celles de la santé et même de la jeunesse, cette bonne et sainte vie conservant jusqu'à la fraîcheur. Elle est peut-être un peu maigrie, mais pour vous autres charpentes bâties en force, c'est presque toujours un bon symptôme. Elle se trouve à présent employée comme secrétaire de la supérieure générale. Ce genre de travail lui plaît et ne la fatigue nullement. Son humeur est radieuse, pleine de sérénité et de calme ; en parlant de sa situation, des grâces que le bon Dieu lui a faites, de celles qu'il lui fait journellement, malgré elle, une joie qui anime, qui fait mouvoir tous les muscles de son visage, la maîtrise ; elle bénit Dieu, elle rend dans les termes les plus touchants l'impression intérieure de ce bonheur si pur et qui vraiment me paraît sans mélange. Et combien de sensibilité, de tendresse, d'admiration pour vous, de véritable affection pour tous les siens, marchent de front avec ce bonheur dont Dieu récompense ses saints ! Nous avons repassé plus d'une fois toutes les personnes de sa famille ; pour chacune d'elles, sa sollicitude s'est exprimée d'une manière particulière ; mais, comme de toute justice, c'est vous qui concentrez ses plus chers sentiments, c'est vous dont elle voudrait que le bonheur fît partie du sien, vous à qui elle voudrait le bien persuader, sûre que

passa plus tard dans une maison de son ordre en Amérique, et mourut à Saint-Michel, le 8 décembre 1843.

cette conviction manquant à votre sécurité est une épine qui vous blesse douloureusement. Ah! que n'avez-vous pu la voir, l'entendre comme moi! Je vous réponds que son accent est de ceux qui ne laissent après eux ni incertitude ni nuages.

Je ne sais pas si je vous ai dit que le bon abbé Nicolle n'était pas très bien depuis quelque temps; il s'est rendu aux eaux de Cauterets où il est très bien soigné par nos excellents Potocki, qui s'y trouvent pour un de leurs enfants que très probablement ils ne parviendront point à sauver. Ce mot de sauver est bien profané, il faut en convenir, quand on l'applique à notre pauvre vie!

Paris, juillet 1834.

Quelle peine vous aurez ressentie et combien vous aurez plaint mon chagrin à la mort si imprévue, si rapide de notre pauvre Mme Swertchkof! Peu d'impressions m'ont été si lourdes; je m'en suis sentie consternée, accablée plus que de mes propres maux. Bonne chère Hélène! quel cœur, quelle pureté d'âme elle avait! quelle candeur! Combien j'ai besoin de détails, non sur les derniers moments où elle avait presque cessé d'être elle-même et sur lesquels, je pense, on m'a presque tout dit, mais sur les dispositions qui les avaient précédés, sur les idées qu'elle se formait de son avenir. Bien des passages de ses lettres pourraient me mettre sur la voie; mais si on aime à s'entendre confirmer même ce qu'on sait, on a bien plus besoin pour ce qu'on espère. Que n'a-t-elle pas dû souffrir en s'appliquant à elle-même les pieux

regrets qu'une fin sans préparation et sans vraies consolations religieuses lui ont arrachés pour les plus indifférents ! Mon vif et profond chagrin s'est encore augmenté de l'inquiétude où j'ai été les premiers jours pour Mme de Nesselrode, dont j'ai vu si souvent l'énergie devenir la proie de la souffrance. Mais si je doute de sa force de résistance, j'ai deviné, dès le premier moment, qu'elle deviendrait la mère de ses pauvres orphelins, et qu'ils retrouveraient en elle tout ce que la sollicitude et la tendresse pouvaient encore leur offrir. On me dit qu'Hélène, dans son testament, lui avait confié ses filles comme elle lui avait précédemment confié son fils.

Depuis le départ de ma lettre du 14 janvier, je n'ai eu de vous que votre lettre du 25 février, mais aussi cette lettre, quoique unique, me rend bien forte contre le retard des autres. Les paroles qu'elle renferme me sont si douces qu'elles suffisent pour ma récompense. J'ai été approuvée quelquefois, j'ai reçu quelques éloges qui m'ont été précieux, mais aucun, jamais, n'a eu la saveur des vôtres, saveur à la fois purifiant tout orgueil et encourageant toute droite volonté. Rien ne se conçoit mieux, d'abord parce que vous êtes, ensuite par la rude sévérité du régime auquel vous m'avez tenue, et aussi par ce que vous m'avez portée, quoique votre contemporaine ou peu s'en faut, dans les entrailles d'une charité maternelle. Si jamais je faisais très bien, il est certain que mon second mouvement porterait ma pensée vers vous et que je me représenterais votre joie comme on croit voir son bon ange sourire à la bonne action qu'il nous inspire. Il est évident d'après cela que si vous n'étiez pas contente,

je ne le serais pas, qu'il ne me suffit pas seulement de suivre vos conseils, mais qu'il m'importe de deviner ce que votre conscience forte et délicate vous fait regarder comme le meilleur. Vraiment les chrétiens ne peuvent pas être contents à moins ; si on n'obéissait pas à cet instinct de perfection, il nous poursuivrait comme l'ennemi le plus incommode. La nature désire être ménagée, mais c'est à condition que la grâce sera contente. Le sacrifice est toujours le chemin qu'elle semble préférer ; dans ma position, les saintes séductions sont balancées par le malheur de ne pas souffrir à moi toute seule. Lorsqu'il s'agit d'armer de force la volonté d'un autre, de la porter à tout ce qu'elle redoute, de se charger de tous les genres de responsabilité, celle de la santé, celle de la vie et aussi, peut-être, de l'amertume redoutable d'un chagrin écrasant et point encore chrétiennement porté, c'est alors qu'on sent que Dieu lui-même soulève le poids qui nous oppresse, et que rien ne serait plus possible sans son immédiat appui ! L'âge de mon mari, l'état de santé où il me voit, le dérangement de la sienne, qui le trouble depuis quelque temps, le genre de ses souffrances, qui lui rend toute fatigue, non pas nuisible seulement, mais dangereuse, sont des arguments que chaque incident, que chaque moment renouvelle dans un ménage où la vigueur a soixante-seize ans, et la jeunesse les complications de trois ou quatre maladies. Il est extrêmement maigri et affaissé ; plus d'une fois, quand je cherchais à le rassurer, il m'a demandé s'il fallait qu'il fût mort pour que je le crusse malade, et ce ne sont pas les seuls assauts que cette douloureuse question m'ait livrés. Des amis, pas les meilleurs et

les plus fidèles, mais enfin des amis, m'ont bien des fois menacée des plus cruels résultats si, comme ils disent, j'emmène mon mari. Les uns croient qu'à ses dépens mon exaltation veut faire de l'héroïsme ; les autres, que le simple exposé d'un tel état ne saurait manquer de suffire pour faire révoquer un arrêt presque inexécutable. Tout cela se passe encore dans l'intimité, car jusqu'ici cette triste nouvelle n'est pas ébruitée, mais vous concevez que ce peu de voix fasse encore assez de bruit autour de moi pour jeter plus d'affliction et plus de trouble dans mon cœur. Je n'ai qu'un recours et qu'une consolation au milieu d'impressions si désolantes et si complexes : Dieu et la prière. Je lui offre à bien des instants de la nuit et du jour le désir profondément sincère de faire de mon mieux ; je me soumets à n'avoir de lumière que ce qu'il en faut pour la conduite de chaque jour, et je vis du meilleur accord avec cette pénible incertitude, si antipathique à ma nature. Je me dresse à abdiquer toute volonté propre ; comme les Israélites en mangeant la Pâque, je me tiens prête à marcher dans la direction ultérieurement indiquée. Je ne conteste rien de ce qu'on voudrait prendre de mon bonheur et de ma vie ; mais je ne suis pas seule : je recule devant une menaçante responsabilité. Enfin je n'ai jamais pu trouver de conciliation possible entre elle et ma haine toujours croissante pour la résistance, qu'en formant le projet d'aller seule en Russie, de me rendre à Pétersbourg, qui peut-être ne m'aurait pas été interdit, de me remettre comme en otage et de donner par ma présence la mesure de l'impossibilité où mon mari est d'obéir. Voilà l'idée qui, après avoir bien des fois traversé en fugitive mon

esprit, a presque fini par s'y impatroniser. La justice de l'Empereur verrait sans doute dans une telle détermination notre soumission sincère, et combien, par nos sentiments de devoir et d'obéissance, nous appartenons peu à cette tendance qui rend impatient du joug. En suivant cette idée, j'agirais sans inquiétude, sans perturbation ; le sacrifice que je ferais serait doux parce qu'il ne porterait que sur moi et que, pour l'adoucir, j'aurais le bonheur de revoir Mme de Nesselrode, ma chère petite Hélène, mes neveux et vous surtout avec qui mon âme s'épancherait tout entière. A votre tour, qu'en pensez-vous ?

1835.

Je vous remercie du fond d'une âme déchirée de vous quitter [1] ; je n'ai pas plus de parole pour vous rendre ce que je vous dois que pour vous exprimer ce que je sens pour vous. Je vous regarde comme ma mère, ma vraie et première conductrice dans l'heureuse voie, l'ange qui m'est apparu à l'époque déjà si reculée où Dieu a voulu donner quelque consistance aux mouvements qui me portaient vers lui. Ne l'oubliez jamais, rien ne vous a parfaitement remplacée dans mon cœur ; vous y serez remplacée moins que jamais. Que jamais votre mémoire ne me retrace à vous que

[1] On lit au bas de ce billet, de la main de la princesse Galitzin : *Ecrit par elle l'avant-veille de son départ de Pétersbourg.* En effet, le projet annoncé dans la lettre précédente avait été mis à exécution. Mme Swetchine arriva à Pétersbourg vers la fin de septembre ; elle en repartit au milieu du mois de février, et rentrait à Paris le 4 mars 1835.

dépendante de vos impressions, punie par votre blâme, récompensée par votre approbation. S'il en est une dans ce monde qui me soit encore nécessaire, c'est la vôtre, Dieu m'en est témoin ! Pardonnez-moi mes irrévérences, mes violentes et brusques contradictions ; c'est parce que je vous vénère au-dessus de tout, qu'il ne me vient jamais assez tôt à l'esprit que les formes doivent répondre au fond, et que j'use avec vous d'une sainte liberté, qui, je le sens, pourrait être mal interprétée par tout autre que vous. Ne vous lassez pas de prier pour moi et d'obtenir de Dieu qu'il daigne consommer son ouvrage et le vôtre.

J'irai chez vous demain soir. On dit les difficultés des routes plus grandes encore qu'elles ne l'étaient ; j'attends, pour de nouvelles informations, l'arrivée du courrier de demain.

Paris, 17 juillet 1835 [1].

Certes, ce n'est pas que l'affection ou la charité m'ait manqué : on n'a jamais été traitée avec plus de libéralité, ni reçu davantage ces magnifiques largesses qui ne sont dispensées que par des cœurs chrétiens. Aussi mon impression habituelle, profonde, intime, n'a pas cessé d'être le sentiment du bonheur. Les épreuves et les souffrances l'effleurent sans l'entamer ; leur action est comme extérieure, elle ne détruit pas l'harmonie du dedans, car ce douloureux effet, je l'ai

[1] Dans la première page de cette lettre, Mme Swetchine rend compte de la longue maladie qui l'atteignit à Paris à son retour de Pétersbourg.

éprouvé bien des fois, n'est amené que par notre faute et lorsque nous-mêmes contristons la grâce, « l'impression de Dieu sensible au cœur, » comme dit Pascal. Heureusement, la miséricorde relève comme elle abat. Mais pourquoi vous dis-je tout cela, si ce n'est parce que j'ai besoin de vous tout raconter comme un enfant à sa mère ?

Venons-en à vos livres, que vous devez avoir reçus et dont je suis pressée de vous parler pour en justifier le choix. D'abord les *Véritables actes des Martyrs*, 2 volumes, qui m'avaient été donnés par M. Desjardins, et les *Paraphrases de saint Paul*, recommandées par l'abbé Nicolle, double sanction qui suffit. Les sept premiers volumes de la *Raison du Christianisme* de M. de Genoude, sont bien une espèce de compilation, mais on dit qu'elle est faite avec un goût, une méthode et une sagacité peu communes. Cet ouvrage aura douze volumes ; il est fort estimé et on m'a beaucoup engagée à vous l'envoyer. Le *Christ devant le siècle* met en lumière toutes les grandes vérités du Christianisme ; il renferme beaucoup de notions et se fait lire facilement, quoique, à mon avis, le style laisse à reprendre. Je lui reprocherais aussi toute cette vieille polémique sur une philosophie matérialiste à laquelle personne ne pense plus et qui se trouve d'ailleurs réfutée partout. *De l'Élection et de la Nomination des Évêques*, un volume que je n'aurais pas envoyé, s'il ne devait vous faire connaître davantage le spirituel et docte prieur de ces bénédictins de Solesmes, Dom Guéranger, pour qui vous avez été si bonne. Enfin, la *Philosophie du Christianisme*, par l'abbé Bautain, est un des ouvrages les plus remarquables et même un

des plus remarqués tant pour le blâme que pour l'éloge. M. l'abbé Bautain est en dissidence avec son évêque, bien moins pour des nuances de doctrine que parce qu'on s'est aigri mutuellement. Les trois notes à la tête du volume vous intéresseront ; M. Bautain a comme le don de la conversion des Israélites, et point prévenue, vous serez, je pense, assez peu sensible aux reproches, d'ailleurs mérités, qu'on lui adresse pour la part trop minime faite par lui à la raison. Après avoir tout attendu d'elle et l'avoir invoquée sous le patronage de M. Cousin, dont il était le plus brillant disciple, devenu chrétien, il n'a plus voulu que la foi et n'a pas cru pouvoir l'honorer davantage que par l'holocauste des lumières naturelles. L'Église qui ne souffre aucun excès et ne permet que l'exclusion qu'elle impose, a combattu cette doctrine par la bouche de M. de Trevern, évêque de Strasbourg, l'ami et le disciple du feu cardinal de la Luzerne. Ces premières remontrances n'ayant rien obtenu ni concilié, le Saint-Père a été consulté, mais sa sagesse inspirée d'en haut n'a encore rien prononcé, et l'on pense que ce sont de ces divergences dont le temps à lui seul fait justice. M. Bautain est venu ici au printemps ; c'est un esprit fort distingué, sincère et plein d'individualité dans tout ce qu'il produit. A ces volumes, combien je serais tentée de joindre un livre que je lis maintenant et dont je suis charmée ! Il est difficile d'être plus chrétien que son auteur et de voir traiter un sujet qui l'a été par M. de Châteaubriand dans *Les Martyrs*, et dans *Agathoclès* par Pichler, d'une manière plus intimement chrétienne. Sa forme seule m'arrête pour vous l'envoyer ; c'est celle du roman, mais je vous réponds,

au moins pour le premier volume où j'en suis restée, qu'il est peu de livres officiellement religieux qui portent en germe plus de piété véritable. Il s'appelle *Flavien ou Rome au désert*, par M. Guiraud. Autorisez-moi à vous l'envoyer ; j'ai encore probablement de l'argent à vous sur vos 120 roubles avec le change, dont la fois prochaine je vous rendrai compte.

L'abbé Nicolle est assez bien ; l'air plus léger de la campagne le soutient sans pouvoir le guérir, son mal étant organique. Il peut être enlevé d'un instant à l'autre, comme sa vie peut se prolonger. Il est bon, doux, obligeant, plein de reconnaissance pour les petits services ou soins, et le bon Dieu a des récompenses toutes prêtes pour ces dispositions si bienveillantes et si inoffensives.

Adieu ; combien je suis aise de vous savoir parfaitement rassurée sur votre belle-fille et sur Augustin !

Paris, 10 septembre 1835.

Je vous ai associée à toute mon anxiété d'abord, et puis à tous mes douloureux regrets de la perte de notre bon abbé Nicolle. Encore cet ami de moins ! On ne les remplace pas au même titre, lors même que la bienveillance croît autour de vous. A peu près quinze jours avant sa mort, l'abbé Nicolle m'envoya son neveu pour m'assurer qu'il était bien et que la seule privation que lui imposait son état était de ne pouvoir venir à Paris, d'une petite campagne à quatre lieues où il était. Quelques jours après, je reçus votre lettre où vous me disiez qu'il avait toujours eu une part à vos prières et

qu'elles étaient plus ferventes que jamais. Je savais que ces paroles le consoleraient, et immédiatement je lui écrivis pour les lui transmettre. Je n'eus pas de réponse, et au bout de quelques jours je commençais à m'inquiéter. Il n'y avait que trop sujet! J'appris en même temps que la fièvre étant venue, son mal s'était fait grave et alarmant et qu'il allait être transporté à la Sorbonne. C'est là où je le vis, dès le lendemain, frappé de mort, ayant toute sa tête et surtout son admirable présence de cœur, la possession pleine et entière de tous les sentiments qui l'ont rempli ; son visage était décomposé, sa voix précipitée et éteinte, son regard avait peine à s'assurer des objets, et pourtant rien n'était ôté à la tendresse de ses effusions, à sa préoccupation des autres. Il nous parla de tant de grâces dont Dieu continuait à le combler, de sa reconnaissance ; il nous dit adieu un nombre infini de fois, et tout cela malgré une agitation presque convulsive qui le jetait dans des crises dont chacune le mettait à deux doigts de sa fin. Le seul remède que son état comportait était la saignée ; on prolongea par ce moyen son existence de trois ou quatre jours, mais aux dépens des forces du malade qui s'abattit graduellement. Il reconnaissait encore, il parlait encore la veille de sa mort, 2 septembre ; il s'éteignit à une heure du matin, après avoir été administré le dimanche 30 août. Aucun soin d'ailleurs, aucun témoignage d'affection et d'intérêt ne lui ont manqué. Ses anciens amis et condisciples, sa famille, qui, depuis plusieurs années, l'avait entouré beaucoup, des relations qui dataient de tous les temps, se pressaient autour de lui ; le petit salon qui était près de sa chambre était toujours

rempli. Ses obsèques se sont faites à Notre-Dame. Sa dépouille mortelle a été portée au Montparnasse ; j'aurais réclamé pour elle les honneurs de la Sorbonne, dont lui seul a relevé les murs, et une place auprès de l'illustre ami dont il n'a jamais employé que pour d'autres la ferveur et le crédit [1]. Sa mémoire est l'objet, pour tous ceux qui le connaissaient, d'une affection unanime ; son âme, qui avait toujours été si douce, a pratiqué jusqu'à la perfection l'oubli des injures, des jugements téméraires et faux. Son obligeance s'était encore accrue ; sa piété surtout avait beaucoup gagné, ainsi que son zèle. Je sais des personnes du monde sur l'esprit desquelles il a exercé une influence toute chrétienne. Trois jeunes personnes que je vis chez lui, et dont l'affliction me frappa, avaient été converties par lui à la foi catholique. Ces jeunes personnes sont filles d'un protestant connu et avaient été élevées dans la communion protestante. Il s'était fait adorer à Soisy, où il avait passé ses deux derniers mois. L'abbé Salandre me rapportait là-dessus les détails les plus touchants. Pauvre abbé Salandre ! Vous ne pouvez vous faire une idée de sa profonde et si chrétienne douleur ; elle semblait bien plus encore que son âge l'exténuer et l'abattre, lorsque, suivant le cercueil de son ami, tout courbé et se traînant à peine, on eût dit que la terre allait aussi se refermer sur lui. Cette sainte et glorieuse génération de prêtres du clergé de France, que la tombe achève d'engloutir, ne nous laisse sans doute pas sans espérances dans le clergé qui la rem-

[1] Le duc de Richelieu. La famille de Richelieu a conservé sa sépulture à la Sorbonne, près de la tombe du Cardinal.

place ; mais combien ces témoins des jours passés, de leurs funestes calamités, combien ces hommes d'expérience pourront manquer aux générations nouvelles ! Les vieillards sont le vrai lien des siècles entre eux, et il est des époques où leur disparition simultanée creuse comme un abîme entre les temps. Vous qui priez si bien pour vos amis vivants, vous qui avez si fidèlement prié pour notre pauvre et cher abbé Nicolle, continuez toujours pour nous et pour lui. Sans doute nous avons les gages d'une bien douce sécurité, mais, je le sens avec vous, plus nous sommes attachés aux personnes et plus nos craintes pour elles sont plus fortes que nos espérances. Je le répète après vous : là où tout est dans l'ordre et dans la voie, il n'y a rien de troublé ni de dévorant dans nos craintes ; mais se pénétrant de la justice de Dieu, elles invitent à mettre tout en œuvre pour le satisfaire et l'apaiser. Ah ! quand on en est là pour ceux qui intéressent, on peut encore se dire heureux !

La nouvelle de la mort de Mme Tamara m'a fait une vraie peine en pensant à tant d'êtres dont elle était le soutien, au bon exemple donné, à l'édification de cette pauvre église de Pétersbourg, qui me tient plus que vous ne croyez au fond des entrailles. Les détails qu'on me communique me représentent sa fin comme une fin de prédestinée : Je n'en ai pas moins écrit immédiatement à Solesmes afin qu'on priât et très particulièrement pour elle ; nous nous devons tous cette communauté de prières, bien plus impérieusement commandée pour moi par la généreuse aumône dont je garderai toujours un pieux souvenir.

Adieu ; c'est en Notre-Seigneur que je vous

porte dans mon cœur jusqu'à mon dernier soupir.

Paris, 2 octobre 1835.

Il me semble que vous n'avez pas une très juste idée de mes rapports avec les ***, des limites qu'ils n'ont jamais franchies et de la mesure qu'il m'a paru toujours convenable de garder. D'abord, pas plus avec eux qu'avec personne, je ne prends jamais l'initiative sur rien, et cela, ce n'est pas par esprit de prudence humaine, mais afin d'être plus libre de dire la vérité entière quand elle est interpellée. Le monde, qui permet bien l'erreur, mais qui ne veut pas qu'on la reconnaisse ni qu'on revienne jamais sur ses pas, peut bien s'élever contre toute rétractation, mais la conscience ! Je vois toujours, dans le sacrifice fait par les ***, un sacrifice à la foi, et dont l'intention, quand elle est sincère et pure, dédommage de tout, amplement. Je ne puis admettre que la conscience ait rien à démêler avec les conséquences redoutées, et la mienne se prononce entièrement contre les scrupules qui tendraient à subordonner à des considérations générales les considérations particulières du salut, desquelles chacun de nous, agissant sous la loi de Dieu, reste juge. Si nous commencions par compliquer la pensée qui inspire nos actes, de toutes les éventualités, de toutes les conséquences, de toutes les craintes que l'esprit peut susciter, nous ne nous en tirerions jamais, et bien souvent c'est l'essentiel, le seul nécessaire qui resterait négligé et en souffrance. Pour peu qu'on ait vécu d'expérience, qu'on ait pénétré dans des intérieurs d'âme, combien

souvent et de combien de manières n'y a-t-on pas vu la foi amoindrie d'abord par la timide prudence, sacrifiée plus tard au respect humain, puis enfin par la dissimulation ou par l'indifférence, et quelquefois par un mensonge qu'on n'a pas le courage ou qu'on n'a plus le temps de désavouer même à la mort !

Paris, 12 novembre 1835.

Quelques jours après la mort de notre pauvre abbé Nicolle, j'allai voir l'abbé Salandre ; il était absent. A son retour de la campagne, il vint me voir. Je l'ai trouvé bien remis de cette douloureuse secousse. Il a près de quatre-vingt-deux ans ; son activité, comme zèle et comme affaires du diocèse, ne s'est pas ralentie. Ses regrets de la perte de son ami sont des plus touchants. Les hommages à la mémoire de l'abbé Nicolle ne font défaut de la part d'aucune personne qui l'ait connu. L'ecclésiastique qui lui était adjoint dans l'église de la Sorbonne a institué à la suite de sa messe du dimanche un *De profundis* récité en commun par l'auditoire, et il me disait l'autre jour qu'il n'était point encore arrivé qu'une seule personne fût sortie de l'église avant sa récitation. Le nom de l'abbé Nicolle, encore après sa mort, obtient des grâces. Il s'agissait d'une bourse pour un enfant auquel il s'était intéressé : le rappeler à M. l'Archevêque a suffi pour obtenir une place dans un de ses petits séminaires. Sa fortune, hors le viager, était bien modique ; à trois ou quatre reprises, il avait donné à son frère, pour le tirer d'embarras, tout ce qu'il possédait, et

en dernier lieu, il partageait tout son revenu avec sa famille.

Ne vous inquiétez pas pour nous ; il n'est pas plus question à Paris de choléra que de menaces de pillage pour le faubourg Saint-Germain ; la portion de population qui en serait capable est si minime, proportion gardée avec celle qui veut l'ordre et la conservation au moins de la propriété, qu'il n'y a pas la plus petite chance pour le danger. Tous vos petits-enfants sont bien et très bien ; mais quant à Augustin, on peut dire que comme stature, beauté, distinction d'âme et d'esprit, il dépasse les plus grands de la tête. C'est vraiment un charmant enfant dont tous les instincts et tous les goûts sont élevés. Le voilà au moment d'un départ pour l'Italie, où il doit passer trois mois, ce qui lui fait grand plaisir et lui fera du bien, ainsi que fait Rome sur tous les cœurs bien disposés.

Vous êtes la première qui m'ayez annoncé le départ de ma sœur. Depuis, une lettre de Berlin parle de son arrivée dans cette ville, mais je n'ai aucune nouvelle directe. La saison est si avancée que j'ai cru devoir l'engager à rester en Allemagne jusqu'aux eaux ; mais si elle poursuit son voyage ici, j'aurai bien vite oublié mes raisonnements de calcul et de prudence, pour ne faire plus que jouir de cette joie longtemps inespérée.

Auteuil, 8 novembre 1837.

Voilà bien des jours qu'il me tarde de vous remercier de votre lettre du 27 septembre et du don si généreux qu'elle contient. C'est bien Dieu qui a con-

duit votre cœur ici, et dans une de ces nécessités que sa gloire est intéressée à secourir. Dom Guéranger est de retour de Rome, après un séjour de cinq mois qui lui a valu toutes les bénédictions et même toutes les grâces du Siège apostolique. Solesmes a été érigé par le souverain Pontife en abbaye ; Dom Guéranger en a été nommé Abbé à perpétuité, et chef de toutes les maisons de bénédictins qui pourront s'établir en France, juridiction qui implique la crosse, la mître et l'anneau. Tout cela est consolant de plus d'une manière, mais les ressources pécuniaires sont loin d'être en proportion, et cette nouvelle consécration que reçoit Solesmes, l'avenir qui lui est promis et l'importance qu'il acquiert, en multipliant pour le moment les besoins, donne une valeur sans mesure au sacrifice qui vous a été inspiré. Dans votre pensée, il vous rachetait d'un engagement, et pourtant je suis témoin que vous n'en aviez pris aucun ; mais pour faire bien, pour faire mieux, et au delà de mieux, vous êtes avide de prétextes, et c'est ainsi que la générosité croit toujours devoir ce qu'elle donne.

Les journaux ont fait tous les frais, avec M. de Géramb, des voyages et de la pénitence de M. de Lamennais ; son déplorable orgueil n'est point encore vaincu, et il n'y a d'autres symptômes de cette victoire (toujours possible tant qu'on vit) sur l'enfer que la dévorante et aride tristesse qui le tient sous sa griffe. J'ai vu plusieurs lettres de lui dans l'intervalle, adressées à ses amis intimes ; on dirait une de ces plages dévastées où le souffle de la colère divine a tout détruit. Il ne reste à M. de Lamennais que la partie humaine de son génie, appauvri, décoloré,

frappé au cœur, d'ailleurs comme tout le reste. Quel magnifique enseignement ! Jusque dans leur profonde chute, certains hommes paraissent destinés à rendre gloire à Dieu ! Au surplus M. de Géramb est peut-être un des hommes de ce monde les moins faits pour agir sur M. de Lamennais ; c'est bien aussi un de ceux pour qui j'aurais le moins de goût, à en juger par ses ouvrages, dont l'enflure et la redondance me semblent un des caractères. D'abord, je ne conçois un trappiste qu'à la Trappe, et s'il n'en peut supporter le régime, je crois qu'il y a toujours moyen de se cacher, et que dans ce genre de position, c'est un premier devoir, si tant est même que ce ne soit pas un premier besoin.

Adieu ; je tenais à vous écrire bientôt, mais je suis particulièrement contente d'avoir pu le faire aujourd'hui, anniversaire du seul jour de ma vie pour lequel j'aurais voulu naître. Il y a aujourd'hui vingt-deux ans que, grâce à Dieu, j'appartiens à son Eglise ; dans ces vingt-deux années, jamais une minute, une seconde, où la pensée de ce miracle de la miséricorde n'ait excité en moi un égal mouvement de reconnaissance, de bonheur et de joie surhumaine ! Vous y avez été pour beaucoup, et comme exemple et comme secours au courage dont j'avais besoin. Que Dieu vous le rende, et en vous-même et dans les vôtres ; pour moi, je vous en remercie encore chaque jour, et en ce jour plus tendrement encore qu'en tout autre.

J'ai demandé à Lise, qui ne l'a point, le catéchisme historique de la comtesse Rostopchine ; j'en ai d'assez amples extraits qui me feraient désirer l'ouvrage entier ; pouvez-vous me l'envoyer ? Dans ce cas,

remettez-le à Mme de Nesselrode ; elle me le fera passer. Adieu ; vous êtes certaine que l'on priera pour vous à Solesmes, dont vous aurez été presque sans le vouloir une des fondatrices. Que Notre-Seigneur vous comble de ses bénédictions !

Paris, 24 décembre 1841.

Je profite du premier jour de courrier pour vous rassurer sur des inquiétudes qui me désolent quant à l'effet produit sur vous, mais qui ont si peu de fondement, qu'avant tout je remercie Dieu de pouvoir les combattre sans restriction aucune. Je ne sais dans quel journal on a lu la nouvelle qui vous a bouleversée ; ce qu'on pourrait affirmer, c'est que ce journal n'est pas un journal français ou qui s'imprime en France, parce qu'il faut, pour concevoir le bruit extravagant qui est venu jusqu'à vous, non seulement ne point appartenir à la France, mais être séparé et ignorant d'elle comme on peut l'être à Otaïti ou à Pékin. La jeunesse de votre petit-fils Antoine, sa qualité d'étranger, l'absence de cent autres conditions, tout s'y oppose également. Ce n'est pas seulement impossible, c'est une idée tellement absurde, qu'elle n'a pu, je vous le répète, se présenter qu'à l'esprit de quelqu'un absolument étranger aux idées de ce pays-ci et à ses formes constitutionnelles. Antoine aurait trente ans et même quarante, ses parents auraient beau posséder sur le sol français, que les plus petites fonctions municipales lui resteraient encore interdites, et à bien plus forte raison le droit de se mettre sur

les rangs pour la députation, qui est le point le plus élevé de la hiérarchie élective. Il habiterait pendant cent ans la France, qu'il n'aurait pas davantage fait un pas dans la voie qui fait arriver à être député. Pour perdre le caractère d'étranger, qui forme à cet égard une exclusion positive, il faudrait des lettres de grande naturalisation. Le roi ne pourrait pas le faire par une simple ordonnance ; il faudrait que les Chambres le fissent par une loi, chose dont, depuis vingt-cinq ans que je suis en France, je n'ai vu encore qu'un exemple, pour le prince d'Aremberg. Si on avait la plus simple idée des choses dont souvent on parle, on n'aurait pas été vous faire un conte aussi absurde, si méchant, si coupable par l'intention. Vous voyez, aux épithètes que je me permets, que j'ignore le nom de l'auteur d'un si odieux commérage. Enfin après m'être arrêtée aux impossibilités, je crois pouvoir être aussi explicite en vous assurant que tout ce que je sais des personnes qui vous intéressent est à mille lieues de ce qu'on vous a fait redouter. D'après cela, vous avez la certitude de les voir, continueraient-ils à demeurer en France, aussi étrangers à elle que le nombre toujours croissant des Russes qui y affluent. Vous savez que, même pour éviter ce qui vous fait de la peine, je ne voudrais pas vous tromper. Je reconnais bien que je puis être induite en erreur, mais dans les choses d'une telle notoriété, on a l'avis de tout le monde pour se rassurer sur le sien.

Le temps me manque pour mêler des détails personnels au sujet de cette lettre ; la veille d'un si grand jour on est bien peu libre, mais pour vous tranquilliser, pour verser un peu de baume sur ce cœur affligé, et

dont je sais si bien l'active et profonde sensibilité, je quitterais, sans qu'il m'en coûtât trop, même la crèche de notre Sauveur. Dieu veuille que votre santé continue à résister aux maux que vous portez avec tant de courage ! C'est en me recommandant plus que jamais à vos prières que je vous offre, pour l'année qui va commencer, mes vœux les plus ardents.

Paris, 15 janvier 1842.

Une lettre remplie de détails que je jugeais propres à vous rassurer, a répondu d'avance au très gratuit reproche que vous faites à ma prétendue bouderie. Cette forme que peut prendre l'amitié blessée est depuis longtemps bien loin de moi ; à force de vivre, on arrive à sentir qu'on mérite tout, et c'est une bonne raison pour ne plus se révolter de rien. Je crois avoir tellement coulé à fond les absurdes craintes par lesquelles on a désolé votre si vive sollicitude maternelle, qu'en revenant sur ce sujet je ne pourrais que me répéter. Soyez certaine que vous êtes aussi à l'abri pour Antoine de la conscription que de la députation.

Je vous assure qu'une de mes plus véritables afflictions est la supposition, dont vous avez fait une pensée arrêtée, que mon influence aurait pu vous éviter les chagrins que vous avez ressentis d'une manière si dévorante. Je n'ai jamais été appelée à donner des conseils, et dans des questions si graves, où la conscience est engagée, jamais, jamais je ne me serais

permis d'en donner. Dans aucuns rapports, fût-ce les plus étroits, on ne doit, selon moi, sans mission positive et ligne tracée par Dieu même, prendre la responsabilité de toutes les conséquences qui résultent d'un acte où les choses de Dieu sont si mêlées aux choses des hommes. Mais, en même temps, je suis convaincue qu'eussé-je agi différemment et osé tout ce que je me suis interdit, je n'aurais rien empêché ni rien modifié, la confiance qui m'a été témoignée quelquefois n'étant jamais l'espèce de déférence qui provoque un ascendant efficace.

Par le courrier qui m'apportait votre lettre m'en venait une qui me rassurait entièrement sur les bruits de guerre. Je n'ai pas cru un instant à une rupture, par la raison que, quelles que soient les dispositions personnelles, l'importance des effets doit prendre le dessus. Adieu, recevez mille tendres vœux pour cette année qui commence. Ces vœux remontent si haut, qu'en proportion ils n'auraient plus devant eux que bien peu de jours, si l'éternité n'était là pour leur donner vraie durée et espace. Je vous en prie, ne pensez à moi qu'avec affection et douceur. Dieu veuille nous réunir dans son sein, et que de ma pauvre place je vous entrevoie dans la vôtre !

Paris, 17 avril.

Ce n'est ni contestation nouvelle ni polémique que je veux engager ici ; il y a des choses pour moi dont la clarté va jusqu'à l'évidence, mais dans toutes les questions où le dogme n'intervient pas, mon premier besoin est d'en abandonner la dispute, toutes les fois

que je ne suis pas positivement interpellée et par conséquent obligée de répondre. Chaque jour davantage je me retire tellement des choses de la vie, du mouvement extérieur des intérêts, que j'ai peine à concevoir comment la paix de l'âme peut être un instant interrompue par des considérations tirées du monde et de ses jugements. A cela se joint une autre conviction, c'est la vanité, le néant de tous les raisonnements que l'on emploie pour se convaincre mutuellement. Quand vous dites que je vous menace de l'autorité, vous exprimez par un mot bien loin de la disposition de mon esprit et de mon cœur le peu de fond que je fais d'efforts, d'ailleurs très sincères, pour arriver à se comprendre. Vous m'êtes à la fois si respectable et si chère que je m'enveloppe de silence pour tout ce que je ne puis partager ou approuver pleinement. Seulement, sans qu'il y paraisse, vous êtes beaucoup plus vivante que moi, qui, si je tenais l'essentiel par quelque bout, ne verrais que lui et ferais bon marché du détail. La perfection telle que vous l'auriez voulue, imaginée, Dieu lui-même ne l'a pas imposée, car partout le conseil a été séparé du précepte par une profonde sagesse. Après tout, laissons-le faire ; je crois que lui seul défend et justifie les choses comme les personnes, et les succès qui sont selon lui deviennent presque un argument. J'ai toujours présentes les paroles de saint François de Sales : « Nous serons bientôt dans l'éternité, et lors nous verrons combien toutes les affaires de ce monde sont peu de chose, et combien il importait peu qu'elles se fissent ou ne se fissent pas. » Jouissez donc du présent, puisque le présent est digne en tout de

réjouir le cœur d'une mère ; songez à ce père, honnête homme dans le sens chrétien, à cette mère irréprochable, à ces enfants qui sont des anges en attendant que l'épreuve en ait fait des fidèles ! Avec cela, tout n'est-il pas assez bien ? Et quand nous ne tremblons pas pour le salut de ce qui nous est cher, faut-il encore que nous leur appliquions nos idées propres ?

Je vous demande pardon de vous parler ainsi ; je ne suis pas très à l'aise pour vous dire ce que je crois être la vérité, parce que, à mon égard, cela a été toujours votre rôle, et j'ose à peine en changer ainsi. Je supprime, jusqu'à ce que vous me donniez un ordre, ma réponse à votre grande lettre ; je la crois inutile. Cependant je ne veux pas que vous puissiez conclure de mon silence à une adhésion combattue en moi par la plus ardente conviction. Ce que je voudrais, ce que je demande à Dieu avec larmes, c'est d'éloigner de vous les soucis poignants, les amertumes intérieures, dont votre sainte vie a si bien mérité de vous racheter. Personne ne sait mieux que moi ce que vous êtes, la force et la sincérité de votre foi, qui ferait, pour vous, du martyre un simple acte de très facile devoir. Ayez donc toute la liberté et tout le bonheur de vos admirables vertus : reposez-vous d'une activité d'âme trop grande, et songez que le détachement parfait s'attache aussi au sacrifice des appréciations morales et même spirituelles. Notre abnégation ne doit s'arrêter que devant le péché, et le péché défini ; jusque-là, nous pouvons tout donner, tout abandonner.

Je vous prie d'observer qu'en invoquant votre indulgence, je n'ai pas même abordé la question. Je la regarde un peu comme les villes qu'on prenait autre-

fois au prix d'immenses et onéreux sacrifices et qu'on tourne aujourd'hui. Si vous exigez le siège en règle, j'obéirai pourtant. Adieu; je vous envoie un exemplaire d'un mandement de M. l'Archevêque: je pense que vous l'aimerez.

Paris, 29 mai.

Bien chère amie, m'auriez-vous véritablement blessée, auriez-vous eu la volonté de le faire, croyez que de me dire seulement que vous avez encore pour moi des entrailles de mère couvrirait tout, me ferait votre obligée mille et mille fois! Ah! si vous pouviez plonger dans le fond de mon âme, vous sauriez tout ce qu'est pour vous ma reconnaissance, bien au delà de ce qu'elle a jamais été, parce que, plus près du moment solennel, je vous vois plus distinctement au point de départ. Aucun de vos enfants ne vous doit plus que je ne vous dois, et si je suis incapable de dissimuler, je vous assure que je suis prête à me laisser battre par vous sans sourciller. Ma plus grande peine est de vous en faire et de ne point répondre à ce que votre amitié demanderait de moi. Unies par nos espérances, laissons là toute discussion; en nous combattant pour tâcher de nous éclairer mutuellement, nous avons fait l'une et l'autre notre devoir. Accordez-moi donc toutes les indulgences de votre affection et laissez la mienne s'épancher en bénédictions toujours croissantes; marchons en avant à la lumière qui nous est donnée, et espérons qu'au terme, par des voies diverses, la miséricorde de notre adorable Maître viendra au secours de l'une et de l'autre, de

vous pour vous récompenser, de moi pour me pardonner.

Mon mari me charge de vous remercier de votre bon souvenir et de vous faire agréer tout le sien. Sa belle vieillesse est éprouvée depuis quelque temps par un peu de douleur qui le courbe de temps en temps ; du reste, il va toujours bien.

Je ne veux pas fermer cette lettre sans vous dire quelque chose qui vous fera plaisir si vous l'ignorez encore ; c'est la mort dans le sein de l'Eglise catholique du prince André Razoumowsky. Le bon Dieu lui aura fait la grâce d'y passer douze années avant sa mort. Des gens qui l'ont vu dans ses dernières années m'ont assuré qu'il était devenu très pieux et avait conformé tous ses sentiments à sa foi. Adieu.

La princesse Galitzin mourut à Saint-Pétersbourg, dans sa 68e année, le 28 octobre 1842. Une attaque d'apoplexie vint la frapper, au moment même où elle venait d'entendre la messe. Rien n'achèvera mieux de la faire connaître que cette lettre testamentaire adressée à ses petits-enfants et remise après sa mort au prince Augustin Galitzin, fidèle, comme son père et comme son aïeule, à la foi catholique, et devenu, pour cette fidélité même, l'objet de mesures cruellement rigoureuses sous le règne de l'empereur Nicolas.

A mon petit-fils, après ma mort.

Saint-Pétersbourg, le 1er septembre 1838.

Il y a bien longtemps que je m'occupe de paraître devant Dieu, et tout en y pensant, je voulais par une

dernière lettre vous donner une marque de ma tendresse et de ma continuelle préoccupation de vous tous qui m'êtes si chers. En conséquence, je vous ai déjà écrit plusieurs fois des lettres que je viens de déchirer, parce que les premières regardaient votre enfance, votre adolescence ; tout cela ne vous convient plus, puisque, contre mon attente, le bon Dieu a jugé de prolonger mes jours. Quand vous recevrez donc cette lettre, mon cher enfant, votre grand'maman, qui vous aime tant, n'existera plus ; mais vous aimant tendrement pendant que je vis, j'ai en moi une conviction entière que je vous aimerai encore dans l'autre monde. On dit qu'on y aime d'une autre manière ; cependant il me semble que j'ai peu de chose à changer à la mienne, car je vous ai tous aimés en Dieu et par rapport à Dieu, ne désirant fortement et ne demandant fortement à Dieu que votre salut à tous. Il sait mieux que moi le chemin par lequel il veut vous y conduire ; j'ai besoin de me le rappeler souvent quand mon cœur s'abandonne à la tristesse de vous voir expatriés. Humainement parlant, il me semble que ce n'est pas bien, que la loi divine nous prescrit d'aimer notre patrie, de la servir surtout par l'exemple de la vraie piété et de toutes sortes de vertus. Mais qui suis-je pour scruter les desseins de Dieu ? Et puisqu'il a permis que vos parents prissent ce parti, probablement avec des intentions pures, ce n'est point à moi de les juger, et encore moins à vous, mon cher ami ; votre respect pour eux, prescrit par Dieu, vous le défend. La seule chose que je me hasarde de vous conseiller, c'est d'aimer toujours votre pays, d'invoquer souvent le bon Dieu pour qu'il le protège en y faisant triompher la vraie foi. Mêmes prières pour

notre Souverain. Vous devez aussi, à l'exemple des Israélites qui soupiraient pour la terre promise, conserver le désir d'y rentrer, avec la ferme résolution de le faire, si jamais vous en voyez la possibilité. Et si vous devenez, comme je l'espère, un homme selon le cœur de Dieu, combien vous pourriez y être utile pour sa gloire ! Ne sentez-vous pas votre cœur palpiter à l'idée de cette noble destination ? Nous avons eu un missionnaire de notre nom à Baltimore. Sans doute on peut servir la cause de Dieu partout ; mais quand il y a possibilité, n'est-ce pas à la patrie qu'on doit la préférence, surtout quand elle a plus besoin de secours qu'aucune autre contrée ? Voilà mes vœux ; leur accomplissement est entre les mains de Dieu.

Adieu, priez pour moi, et moi, malgré mon indignité, je vous bénis tous avec toute l'effusion de la plus tendre des mères.

AU PRINCE AUGUSTIN GALITZIN [1]

Novembre 1842, dimanche soir.

Il est bien vrai, mon très cher Augustin, que la vie s'ouvre à vous sous de sévères auspices, mais c'est sûrement une grâce ! Votre point de départ en est plus élevé, et comme ceux qui sont destinés à faire beaucoup de chemin dans la carrière de la vertu, c'est de bon matin que vous réveille la douleur. Cher enfant, il est des souffrances de toutes sortes, mais croyez-le, il n'est qu'un mal, un seul, unique, c'est le péché ! Quelles que soient nos épreuves, la vie serait trop belle, si elle ne nous exposait pas à offenser Dieu.

Saint-Germain, 28 août 1843.

Mon cher Augustin, que dites-vous de l'heureuse chance qui me fait aller à vous sans préméditation,

[1] Le prince Augustin Galitzin venait de perdre son père et sa grand'mère, la princesse Alexis Galitzin. Marié à Stéphanie-Marie-Bernardine-Louise de la Roche-Aymon, fille du marquis de la Roche-Aymon, le prince Galitzin luttait avec une admirable constance, sous le règne de l'empereur Nicolas, contre des exigences religieuses auxquelles Mme Swetchine fait souvent allusion.

précisément le jour de votre fête, après avoir bien prié pour vous? Quelles qu'aient été mes négligences, ne sont-elles pas recommandées à votre indulgence par un vrai décret du sort? Deux lignes néanmoins s'écrivent toujours et vous seriez assez étonné de vous trouver un peu mon complice dans ce qui me les a fait tant ajourner : c'est que j'avais bien envie en même temps de causer avec vous et que, pour le faire avec un peu de loisir, j'attendais toujours un moment qui n'est pas venu.

Cet orage, que vous m'annonciez dans l'air, le voilà donc sans autre dégât jusqu'à présent que le bruit et la peur qu'il fait toujours ; je ne pense pas du tout que le tonnerre soit prêt à tomber. La lutte pour le moment est sur tous les points ; je sais bien que c'est précisément parce qu'on se bat de tous les côtés qu'il n'y a pas lieu aux grandes batailles. Il n'est pas une question de toutes celles qui sont en jeu qui ne soit du plus grand intérêt, mais de tous les spectateurs, notre position si simplifiée me semble la plus commode, car, lorsqu'on quitte le schisme, on en a bien assez pour s'abstenir de toute voie qui ne serait pas la plus universelle. Grégoire XVI n'est pas seulement à nous autres, enfants des mages, notre Pape, il est aussi notre Primat, notre Évêque ; le siège, le diocèse auquel nous appartenons, c'est Rome, comme la paroisse de tout ce qui passe à Paris est Notre-Dame, considérée comme le point religieux de sa capitale le moins local et le moins particulier. Je suis romaine de toute la force d'adhésion d'une âme qui a erré longtemps sans appui, je suis romaine avec tous mes chers ordres religieux et notamment avec celui que la calomnie et l'insulte élèvent si

haut, mais je n'en fais pas moins mes réserves, je crois encore, en mon âme et conscience, que l'on mêle beaucoup d'exagération, de propositions hasardées, aux plus justes droits, qu'enfin, dans cette ligne, les idées viennent souvent de la grâce, mais que leur mise en œuvre vient trop souvent et beaucoup trop de la nature. D'une autre part je trouve que cette justice, qu'on doit à tout le monde, on est très loin de la rendre aux adversaires les plus recommandables et les plus loyaux ; aucune part n'est jamais faite ni à l'approbation ni à la louange, ni à la reconnaissance, et j'en vois près de moi dont la vertu et les talents mériteraient plus de déférence, ce que je sépare toujours de la complaisance. Ce qui me semble surtout enviable dans les caractères forts, c'est qu'ils savent être justes, en restant eux-mêmes, et sont moins exposés à se garer de la faiblesse par l'hostilité. Les pauvres femmes s'en tirent à bien meilleur marché, et, au milieu de tous ces différends, elles vivent en priant pour l'Eglise que son époux ne laissera pas périr. Adieu, mon bien cher enfant, vous savez ma tendre affection pour vous.

Vichy, 6 août 1845.

Mon cher Augustin, vous vous embarquez le 15 et je ne vous dirai point adieu ! deux chagrins dans un seul ! Mais au moins mes vœux et mes bénédictions vous suivront. Vous m'écrirez, j'espère, et nous ne perdrons pas l'habitude l'un de l'autre, et puis nous nous reverrons, et si vous ne me retrouviez plus, mon cher Augustin, vous penseriez encore quelquefois à moi, non comme à une affection perdue, mais absente

et qui ne se serait complètement dépouillée que de ce matériel de la forme auquel, comme vous dites dès à présent, elle se trouve réduite. Je ne vous donnerai pas de commission pour Pétersbourg, d'ici je n'ai rien à envoyer ; mais je vous donne celle de dire à votre maman combien je regrette de ne pas la voir avant son départ. N'oubliez pas non plus de faire mes adieux à votre chère femme, à Antoine, à Angèle, que j'aurais tous voulu embrasser avant une séparation qui peut être si longue. Je demanderai souvent à Dieu qu'il vous inspire, vous conduise et vous protège et, qu'après tant de sacrifices faits et d'engagements pris à son service, vous vous rendiez toujours plus digne de l'heureux point de départ de votre vie. Sans doute, mon cher enfant, ainsi que tous les vôtres, vous avez beaucoup souffert, mais, croyez-le, plus tard vous apprécierez la grâce que Notre-Seigneur vous a faite en mettant ainsi la souffrance sur le seuil de votre vie, comme une sentinelle vigilante destinée à veiller sur elle ; de cette première réalité, il vous est plus facile par l'expérience acquise de passer à toutes les autres, comme aussi de classer les importances et de ne jamais confondre avec les chagrins redoutables les chagrins imaginaires et ces contrariétés vives et futiles qui empoisonnent tant d'existences.

Marly-le-Roy, 1er octobre 1845.

Si la date de ma lettre vous disait immédiatement sous quelles conditions j'habite depuis avant-hier Marly, je suis bien sûre, mon cher Augustin, que

votre premier mouvement serait de m'envier l'hospitalité que je reçois ; vous saurez donc que c'est Mme de Gontaut qui me la donne et qu'en plus je la reçois conjointement avec M. de Ravignan. Dans la dispersion qui a jeté aux trente-deux vents les amis de la rue des Postes, quelques-uns ont été tout à fait au loin, d'autres n'ont pas franchi les barrières de Paris et enfin la banlieue a été assez heureuse pour en posséder un. C'est cet un-là dont la vue seule est un réconfort, une édification et un enseignement véritables. Ses vertus, ses talents, tout le monde les sait, mais cette bonté pénétrante, suave, de tous les instants, cette bonne grâce exquise, cette douce paix toujours animée, il faut les voir de près pour les imaginer, les trésors de Dieu, quand il les répand, étant bien autrement riches que tous ceux de l'imagination.

Paris, 20 août 1846.

Ni votre confiance, ni la douceur de votre pensée présente ne dépendent d'une lettre, cependant, dans ce monde des choses invisibles, visiblement manifestées, on a toujours besoin de donner un corps à des souvenirs qui très certainement ont une âme.

Paris n'a guère été désert cette année ; en général on ne s'aperçoit que de l'absence des gens qu'on aime, car entre ceux qui restent, vont et viennent, il y a plus d'indifférents qu'il n'en faut pour peupler. La petite session entre autres a rappelé un grand nombre de personnes. Alfred, dont l'élection vous aura charmé, en vaut pour moi beaucoup d'autres, et, étant entré chez moi, il y a un moment, pendant que je vous écri-

vais, je l'ai vite sommé de se joindre à moi, ce que je n'ai eu aucune peine à obtenir. Son succès a été des plus flatteurs ; il est arrivé sans se lier par des engagements, sans faire de circulaires, sans autre soutien que l'estime générale et le dévouement passionné de ses amis. Je suis convaincue qu'il fournira un exemple de plus de justice rendue même par les contradicteurs.

Paris, 8 avril 1847.

Je veux par cette occasion donner à votre maman les nouvelles qu'elle me demande de la santé de la duchesse de Doudeauville et des quatre-vingt-deux ou trois ans de l'excellente comtesse de Vignoles. La première est d'une grande faiblesse, presque aussi sourde qu'aveugle ; néanmoins cette pauvre sainte vie se soutient par la volonté de Dieu qui emploie, comme cause seconde, les dévoués soins de ce qui l'entoure et en particulier ceux de la duchesse de Liancourt et cette douce et sublime équanimité chrétienne qui, au moyen de l'équilibre de l'âme, maintient celui du corps.

Dimanche soir, 22 août 1847.

Je n'entame aucun sujet, mon cher Augustin ; nous sommes trop près du moment de causer à l'aise. L'état de*** me fait bien de la peine ; de combien de manières les vœux de sa pauvre mère ont été trompés ! Ah ! ce n'est pas seulement les saints, c'est Dieu lui-même qui demande et n'obtient pas.

Samedi, 22 décembre 1847.

Les amis qui ne craignent pas toujours de déplaire, ne sont pas les plus aimables, mais après tout, ce sont peut-être les seuls qui ne nous manquent jamais. Je me range dans cette dernière catégorie, et ce n'est pas vous, mon cher Augustin, qui contesteriez mes droits à cet égard. Je conviens que dans cette saison la campagne est sévère, mais aussi votre nid est bien doux ! Rien ne va mieux à Chenonceaux que cette définition du bonheur : *L'intérêt dans le calme* [1]. Je comprends qu'on en imagine un autre, mais c'est à celui-là qu'on revient.

Paris, 17 juillet 1848.

Mon cher Augustin, j'ai entre les mains votre bonne lettre qui compense votre long silence et je ne sais en faire plus d'éloge. Ce n'est pas une de ces lettres que je compare au discours de la couronne et qui à force de s'en tenir aux généralités finissent par ne rien dire. Je vous remercie donc d'entrer dans les détails que mon amitié pour vous me rend intéressants et chers, et de me faire entrer ainsi dans la vérité de votre situation. Hélas ! je la vois triste, mais qu'est-ce qui ne l'est pas au temps où nous sommes, et si ce n'est triste, au moins bien attristé ! La disposition favorable de vos oncles me paraît pour vous un grand point de gagné

[1] Le prince Galitzin habitait le château de Chenonceaux, appartenant au comte de Villeneuve, père de la marquise de la Roche-Aymon.

et s'ils soutiennent sincèrement vos réclamations, la résistance sera nécessairement vaincue. La guerre civile est la plus triste des guerres, que dire des dissensions de la famille? mais le bon droit est là comme ailleurs et quand on l'a pour soi et quand on n'est pas seul, la ligne pour le soutenir est toute tracée.

Que faire, mon cher Augustin, à tant de peines de genre différent qu'on n'a pas même été appelé à combattre et à empêcher, sinon les porter avec fermeté, patience et douceur? Il me semble que c'est ce que vous faites, j'ai cru du moins le reconnaître, à votre accent, à toute la physionomie de votre lettre qui, à cause de cela même, m'a fait un vrai bien. Vous ne serez jamais en doute sur celui que je vous désire, mon cher Augustin, quand vous vous interrogerez sincèrement. Ma brusquerie, ce que vous appelleriez volontiers ma dureté, ne réussirait pas plus que le reste à vous faire prendre le change. Je ne résiste pas à vous citer ici quelques mots allemands qui me viennent en mémoire et rendent toute ma pensée : *Die liebe sprach immer, aber nicht ihre weichheit, sondern ihre starke*[1]. Je ne suis pas de ceux qui s'interdisent la louange ; j'y aurais trop de chagrin personnel, mais j'aurais encore plus de peine à manquer de franchise avec ceux qui m'interpellent ou qui ont droit à mon intérêt. Le caractère d'un zèle d'affection varie selon moi, mon cher Augustin, selon les temps auxquels son expression s'attache. Pour les choses que le passé a rendues irrévocables, je conçois l'application d'une indulgence plénière ; il n'y

[1] L'amour parlait toujours, non pas sa faiblesse, mais surtout sa force.

a plus là que le regret et l'expiation, quand on est vieux, et l'enseignement et la lumière qui sortent de nos fautes pour les plus jeunes, mais lorsqu'il ne s'agit encore que de tendance, de déviations légères de la sûre et bonne voie, d'écueils vers lesquels imprudemment on se dirige, l'indulgence qui atténue ou glisse sur le danger, me semble une vraie perfidie. La seule vraiment heureuse partie des admonestations de l'expérience, c'est la partie préventive. Que peut-on contre le mal qui a été fait? pleurer avec ceux qui le pleurent, pleurer surtout pour ceux qui ne le pleurent pas, et, pour peu qu'on ait son bon sens, reconnaître qu'on a bien peu de choses à dire. Ne me demandez donc plus, mon cher Augustin, d'être indulgente dans le sens où vous l'entendez, car toujours vous me trouverez dans la disposition de me racheter de cette indulgence subreptice par le malheur même de déplaire s'il le faut. Vous trouverez le préambule de cette lettre bien calme, sous le coup où nous sommes encore d'événements si cruels, mais, mon cher ami, il faut que l'homme puisse vivre sous tous les régimes, comme il vit sous tous les climats. Après des ébranlements si violents, après la vraie terreur qui leur a encore survécu, jour par jour, heure par heure, sans que personne puisse trop dire pourquoi, on revient pourtant à une sorte de calme, qui n'est guère à la vérité que l'incapacité de la pauvre machine humaine de supporter longtemps l'émotion au même degré. Je ne vous dirai rien de notre politique intérieure ; je ne réserve pour ma part que la consolation de toucher à cette admirable mort de l'archevêque de Paris, où tout a été sublime, depuis l'élan par lequel se dévouaient les martyrs jusqu'aux moindres

détails qui ont manifesté la grandeur du pontife et l'humble piété du chrétien. Jamais l'imagination n'aurait pu enfanter quelque chose de plus complet que cette scène, où la vie réelle, où l'humanité s'est montrée ce qu'elle peut être, lorsqu'elle se laisse pénétrer par le rayon divin ; son effet sur les populations a également tenu du miracle ; à aucune époque du moyen âge, le peuple d'une grande cité n'aurait pu se montrer plus transporté, plus recueilli, je dirai plus dévot, car c'est le seul terme qui exprime le culte spontané rendu à des restes mortels. Tout Paris y a passé, et quel rapprochement du Paris des barricades avec le Paris agenouillé, faisant toucher des épées, des sabres, des chapelets, des médailles, au corps vénéré de la victime ! Les journaux ont raconté l'affluence prodigieuse pendant dix jours consécutifs, et ce convoi à visage découvert qui, par un circuit énorme, a répondu au pieux empressement des fidèles ; le soir encore, au moment de l'inhumation, la rue du Parvis, la place, tout Notre-Dame étaient combles. Si vous voyez les *Débats*, vous aurez été très content d'un article sur cette mort fait par quelqu'un dont les initiales révèlent M. John Lemoinne ; cet article est vraiment beau ; il l'a fait suivre quelques jours plus tard d'un autre sur M. de Châteaubriand, plus ambitieux que le premier et moins heureux, la vive fantaisie du succès ne le donnant pas toujours. Mais que de pertes successives, que d'étoiles, brillantes autrefois, disparues de notre ciel assombri ! Dans un autre temps, la mort de M. de Châteaubriand, quoique ne frappant plus qu'une intelligence affaiblie, aurait fait encore de la sensation : aujourd'hui, c'est le bruit d'un moment qui se perd dans une foule d'autres

bruits. Dans cet état de profond malaise, on redouble de crainte pour l'avenir. Je crois qu'en général la panique exagère, mais il faut convenir qu'elle exerce ici sur un fond trop riche pour ne pas tout faire excuser.

Paris, 2 août 1848.

Mon cher Augustin, aujourd'hui rien qu'un mot, mille fois attristé par toutes nos afflictions publiques et particulières. Un crêpe funèbre s'étend sur le monde entier et encore si ce n'était que du malheur, si le génie même du mal ne venait, au temps où nous vivons, se mettre à la place de tout autre génie! Les ravages exercés dans notre pauvre pays par le choléra dominent toutes les autres préoccupations, s'ils ne les absorbent. La compassion est davantage pure et simple pour les maux que Dieu seul envoie, il ne s'y joint aucune de ces pensées d'amertume que les mauvaises passions font naître.

Je suis bien contente que vous soyez en voie d'obtenir le partage ; sortir d'une complication d'affaires qui porte en elle-même mille chances redoutables, est un premier pas fait vers la tranquillité ; de plus je crois que ces premières conséquences seront d'augmenter encore en vous l'esprit d'ordre et de sage prudence. La propriété est aussi une espèce de lest et particulièrement susceptible aujourd'hui dans notre pays de manifester tout ce qu'on peut y apporter de lumières et de bons sentiments. Quelle douceur pour vous, mon cher Augustin, d'entreprendre ce travail sous les yeux de votre bon ange qui vous approuve ou vous inspire !

9 avril 1849. Lundi de Pâques.

La question que vous m'adressez sur le voyage de votre chère Louise ressort de la catégorie des choses qu'on fait sans hésiter et que pourtant on ne conseillerait pas. L'émeute nous préoccupe encore beaucoup moins que le choléra dont les ravages concentrés jusqu'ici dans la Salpêtrière ne jettent pas beaucoup d'épouvante dans la population de Paris. C'est un millionième danger de plus, et qui pourrait prétendre les éviter tous? Quant aux conflits sanglants, ils ne seraient jamais que dans le goût et le caprice du si petit nombre, que la simple inertie des masses suffit pour lui imposer. Mais qui pourrait répondre qu'un incident quelconque, même le plus petit, ne suffise pas à faire faire volte-face à ce qu'on appelle pompeusement l'esprit public? Qui pourrait dire également que le choléra n'attend que tel ou tel souffle du vent, tel ou tel degré d'abaissement ou d'élévation du thermomètre pour éclater? Tout cela, mon cher Augustin, est dans les secrets de Dieu, pas du tout dans les nôtres, et quand on s'est décidé, d'après de raisonnables inductions tirées du *statu quo*, la raison même n'a pas autre chose à faire que de mettre sa confiance là où devrait toujours être son abandon. C'est ce que j'appelle le bonheur des yeux fermés, ce qui n'empêche pas, au préalable, les délibérations de la prudence.

18 août 1853.

Oui, mon cher Augustin, j'ai bien remercié avec vous et d'un cœur bien ému! L'issue heureuse d'une

première inquiétude dispose à tout espérer, et quand je vous vois récompensé par ce qu'il y a de meilleur dans les biens les plus véritables, je me dis que vous arriverez aux moindres, désirables et même nécessaires pour vous faire tranquillement jouir des premiers. Vous ne me dites rien de la santé de la princesse, et il m'est facile d'en conclure votre parfaite sécurité ; parlez-lui de moi, je vous en prie. Voilà pour vous deux un horizon nouveau ; vous aviez le bonheur présent, un enfant, c'est l'avenir, et de ce point de vue plus large on embrasse mieux l'ensemble d'une situation : ce qu'on a jugé avec plus de calme, on l'exécute avec plus d'énergie.

Vous savez, mon cher Augustin, de quelle vraie et tendre sollicitude je puis vous offrir l'expression.

Mardi 5, Paris.

Mon cher Augustin, votre accident me désole, m'inquiète, et ce que je crains encore en sus, c'est qu'il ne vous rachète de rien ! Vous savez où en sont les certificats de médecins, leur profond discrédit, cet abus tout près de l'usage qui fait que, dans les circonstances où la nécessité parle en personne, aussi pressante que sincère, on paie pour ceux qui ne sont ni sincères ni vraiment et sérieusement pressés. Que puis-je vous dire, mon bien cher Augustin, sur votre situation, qui ne rentre dans ma lettre à la Princesse ! et quels regrets n'ai-je pas de la profonde inutilité dont je vous suis, malgré ma vive sollicitude et tous ces souvenirs d'une de mes plus anciennes et plus saintes amitiés, qui au-

jourd'hui ne se concentrent plus que sur vous seul? Mais les limites qui m'arrêtent, croyez-le, mon cher Augustin, c'est ma conscience qui les pose ; j'aurais un fils, qu'en pareille circonstance, je n'assumerais pas une trop inquiétante responsabilité.

Je vous en prie, ne restez pas longtemps sans me donner de vos nouvelles, de celles de la Princesse, et sachez-moi unie à tous vos vœux pour la fin heureuse de l'attente où vous êtes.

Paris, 27 septembre 1853.

Mon cher Augustin, je suis si aise de vous savoir une nouvelle et grande joie, que je n'attends pas un instant à vous le dire. Je me répète, pour mon propre compte, qu'au milieu de tant de pénibles difficultés vous avez néanmoins, pour vous, deux bonheurs, les premiers de tous : celui de la conscience, et celui du foyer, qui à la vérité seul peut toucher de près aux regrets du bonheur absent sans en être moins sa consolation puissante. Voilà, mon cher Augustin, la part de votre jeunesse, mais je ne cesse d'espérer que d'autres biens encore attendent votre pleine maturité. Vous reconnaîtrez alors d'un cœur tout à fait léger, qu'avoir souffert, au début de la vie, de ces peines que Dieu envoie et dont on n'a pas été l'artisan, est presque une grâce de prédilection. J'ai eu très promptement l'impression, en dernier lieu, que nous souffrions ensemble. Ce que vous écriviez sous le coup de la mort de l'empereur Nicolas, disait assez l'amertume de l'émotion

qui vous a saisi à la chute de Sébastopol. Ce malheur, qui en résume tant d'autres, n'a pas même pour contrepoids d'avancer la solution du sanglant débat. L'attitude de notre pays est admirable comme sa défense ; il y a un vainqueur, mais il n'y a pas de vaincu. La triste nouvelle est arrivée la veille ou la surveille de la Saint-Alexandre ; ce jour-là l'Empereur s'est rendu en grand apparat à Newsky, et on mande que rien ne peut se comparer à l'enthousiasme de la population, pressée sur son passage. Cet enthousiasme est de bon aloi ; il écarte toute idée de découragement. On souffre, comme d'habitude, sans se plaindre, sans s'abattre, disposition dans un peuple qui doit éveiller toutes les sympathies généreuses.

J'ai lu votre article du *Correspondant ;* il m'a paru très bien dans plus d'un détail et développement, mais je vous avoue que je n'en ai pas saisi la donnée première, ni vu bien nettement en quel nom vous parliez [1]. En revanche, votre traduction du *Souvenez-vous* m'a fait un vrai plaisir ; sous le nom de saint Bernard, qui est ici de contrebande, on dirait du Slavon du crû. Vous m'avez rappelé ces médailles (ici très méritoirement subreptices) dont on a poussé la perfection jusqu'à leur faire prendre la *patina* des siècles. J'ai déposé votre petite feuille sur le prie-Dieu de ma chapelle, mêlée à celles de la prière plus intime..

[1] Cet article était intitulé : *Luther condamné par Photius (Correspondant* du 25 août 1855). Le prince Galitzin avait envoyé à Mme Swetchine une traduction, faite par lui en langue russe, du *Memorare* de saint Bernard, sous un format propre à être placé dans un livre de prières.

Je vous demande d'offrir à votre chère femme mes plus sincères félicitations, et de bénir de ma part le nouveau-né, d'une bénédiction toute pénétrée du pieux souvenir de sa sainte aïeule et de ma tendre affection pour ses parents.

AU RÉVÉREND PÈRE SCHOUVALOF [1].

Paris, lundi de Pâques.

Mon cher et excellent ami, je m'étais promis de vous écrire mercredi dernier, jour de la Saint-Barnabé dans le calendrier Romain, et j'ai été fort contrariée de ne pouvoir prendre ma part de votre grande fête de famille. Mon silence ne vous a pas empêché de me savoir bien occupée de vous et de cette occupation qui remue les plus profonds sentiments de l'âme. Votre lettre à Mme de Gontaut a été la confirmation pleine et entière de tous les bruits successivement recueillis, mais dont les plus vagues ont porté en moi-même une impression de certitude, l'issue de la lutte, au moins comme essai, n'ayant jamais été douteuse à mes yeux. Il fallait bien que votre cœur généreux fût à un jour donné le plus fort : il fallait pour décider une expérience complète que votre âme pût constater non seulement l'état de vos forces, mais l'emploi que Dieu leur assignait. A

[1] Le comte Grégoire Schouvalof ayant perdu sa femme, née comtesse Soltikof, embrassa peu après l'état ecclésiastique et ramena en France l'ordre des Barnabites, dans lequel il est mort, laissant un intéressant volume intitulé : *Ma vocation*.

présent, mon cher ami, il n'y aura plus d'appel à faire qu'à votre raison et à votre conscience pour les armer toutes les deux contre tout chagrin et tout respect humain, si par le fait de votre santé ou de toute autre raison, l'épreuve ne ratifiait pas votre pieux dessein. Le noviciat est le moment où la lumière se fait le mieux. La sagesse de l'Eglise, qui devance toute expérience, a voulu que dans plus d'un cas un temps d'arrêt précédât la parole irrévocable et solennelle, seule complètement digne d'une créature immortelle. Ce qui nous importe par-dessus tout étant de faire la volonté de Dieu, de réaliser sa pensée représentée par chacun de nous, ce n'est pas tant de la hauteur de la vocation qu'il s'agit que de son affinité parfaite avec nos vrais besoins intérieurs. Mais on n'a pas comme vous fait converger pendant si longtemps tous ses désirs vers un même point, on n'y a pas tendu avec une persévérance toujours renouvelée, sans qu'il y ait entre ce point et nous un rapport établi et solide. Aussi, mon cher excellent ami, tout en vous exhortant à la prudence, je ne vous en crois pas moins un de ces heureux privilégiés qui ne rencontrent que dans la vocation la plus haute une réponse à toutes leurs aspirations. Tant qu'une ombre de doute subsiste encore, il nous est permis de ne pas trop combattre nos regrets personnels. Les miens sont bien vifs ; mais le temps, consolidant votre pieuse volonté, saura leur imposer silence ; ils seront absorbés par votre bonheur et par le bien qu'un tel exemple a chance de produire.

Quand vous pourrez m'écrire, je voudrais bien que vous me fissiez connaître un peu l'ordre auquel vous appartenez, ses conditions et son esprit. J'ai reçu les

petites notices qui en donnent un aperçu historique ; c'est bien déjà quelque chose pour nous qui ignorions tout, mais je crois que le fond même qui est riche aùrait tout à gagner à plus de développements et de détails. Rien ne prépare mieux la voie à l'introduction d'un ordre que des écrits de cette nature, quand ils mettent en lumière son esprit et surtout les hommes remarquables qu'il a produits et qui ne vous manquent point, si j'en juge par ce que j'ai vu et entendu dire de votre R. P. Teppa lui-même. Je lis précisément en ce moment un petit livre de ce religieux barnabite et j'en suis charmée.

Adieu. J'ai lu votre belle lettre que vous ne m'avez pas écrite, mais qui s'adresse virtuellement à tous ceux qui vous affectionnent, tant elle est faite pour les rassurer et les consoler par ce baume unique de la cordialité mise au service de la pensée pieuse.

AU RÉVÉREND PÈRE GAGARIN[1]

Nancy, 12 septembre 1839.

C'est l'acte le plus moral que de se refuser à des devoirs que l'on voit au-dessus de ses forces; et en général il faut, pour entreprendre, des raisons bien autrement puissantes que pour s'abstenir. Personne

[1] Le prince Jean Gagarin, fils du prince Serge Gagarin, membre du conseil de l'empire et neveu du prince Grégoire Gagarin, beau-frère de Mme Swetchine, avait connu celle-ci dès son enfance. Il la retrouva à Paris lorsqu'il y arriva au commencement de l'année 1838. Sa conversion au catholicisme est du 19 avril 1842; son entrée au noviciat de Saint-Acheul du 12 août 1843.

On s'est souvent demandé quelle part avait eue Mme Swetchine à ces deux graves déterminations de son jeune ami : je crois pouvoir, avec pleine certitude, résumer la réponse en deux mots : par son salon, par l'ensemble de sa vie, une très grande; par son intervention personnelle, par sa coopération directe, aucune. En arrivant en France, le prince Gagarin savait, comme beaucoup de Russes, que l'Eglise catholique et la papauté avaient joué un très grand rôle dans l'histoire; mais, comme beaucoup de ses compatriotes aussi, il se figurait que ces grandes institutions étaient frappées de mort, et qu'un petit nombre seulement d'esprits attardés continuaient, par habitude et par routine, à se dire et à se croire catholiques. Le salon de Mme Swetchine vint lui révéler tout le contraire. Il y découvrit à sa grande surprise

ne rend plus de justice que moi aux bonnes qualités de M. *** ; mais sa fille a trouvé l'écueil là où elle aurait dû rencontrer l'appui. Vraiment je pense que

que le catholicisme, en tant que doctrine, était bien vivant encore et librement accepté par des intelligences qui n'étaient ni endormies, ni asservies. Qu'il fût question d'un événement politique, d'un livre nouveau, d'un discours prononcé aux Chambres, d'un procès considérable, d'un article de journal ou de revue, parfois même d'une pièce de théâtre, de ces mille circonstances enfin, imprévues et en apparence insignifiantes, qui successivement attirent l'attention et alimentent l'entretien, le prince Gagarin s'apercevait que le ton de la conversation était presque toujours vif, animé, convaincu, que chacun y apportait son contingent individuel, défendait son opinion, qui n'était pas toujours celle des autres, et que cependant, au milieu de cette variété infinie de sujets et d'interlocuteurs, qu'au sein de ces nuances si différentes de position, d'âge et de parti, toutes ces intelligences avaient une doctrine commune, qui embrassait l'ensemble de toutes choses, et que cette doctrine était la foi catholique. En y regardant de plus près, en approfondissant davantage le sujet de ces observations, force était de reconnaître que cette doctrine, librement acceptée, ne régnait pas seulement sur les intelligences, mais qu'elle régnait aussi sur les volontés ; qu'elle ne réglait pas seulement la conversation, mais la conduite, et que chez la plupart les actes correspondaient aux paroles. Mme Swetchine elle-même en était le plus touchant et le plus frappant exemple. Dès lors l'Eglise catholique, sans apparaître encore comme la vérité, se présentait déjà comme une souveraine imposante, qui n'était point descendue dans la tombe, qui n'avait point abdiqué, mais qui exerçait son empire sur des esprits très éclairés, sur des cœurs sachant apprécier la liberté. C'est en faisant connaître sous ces traits l'existence, la vigueur et la beauté de la doctrine et des œuvres catholiques, que le salon de Mme Swetchine préparait l'âme à les aimer : ce fut là l'influence qui s'exerça particulièrement sur l'esprit du prince Gagarin.

c'est surtout la raison des parents que M. de Châteaubriand avait en vue quand il disait : Nos enfants valent mieux que nous. Je ne doute nullement des

Mais lorsque ce travail intérieur qui devait aboutir à l'acte solennel de l'abjuration entra dans sa dernière phase, Mme Swetchine y fut peu initiée, et elle éprouva un très vif étonnement lorsque le lundi de Pâques 1842, au terme d'une soirée qui n'avait offert aucun incident remarquable, le prince Gagarin, ayant laissé écouler tous les visiteurs, lui annonça, à onze heures du soir, que, le lendemain matin, dès six heures, il était attendu chez le P. de Ravignan, et qu'il était parfaitement résolu à se soumettre à tout ce que lui dicterait, sur le temps et le mode de son abjuration, le guide qu'il avait choisi. Mme Swetchine fit d'abord beaucoup d'efforts pour obtenir un sursis, puis les voyant inutiles, elle demanda du moins au prince Gagarin qu'il lui permît d'aller à sa place au rendez-vous du lendemain matin, et qu'il ajournât ainsi de vingt-quatre heures son propre rendez-vous. Le prince Gagarin y ayant consenti, Mme Swetchine se rendit exactement chez le P. de Ravignan, avec lequel, dans cette circonstance, elle se trouvait pour la première fois en relation directe. Tout le temps de cet entretien fut employé à donner au P. de Ravignan des renseignements qu'elle jugeait nécessaires pour avertir son jugement, pour éviter tout ce qui pouvait être mis sur le compte de la précipitation, de l'enthousiasme, ou d'une exaltation passagère. Seize mois ensuite, lorsque le prince Gagarin, après cet intervalle passé sous la règle catholique, prit la résolution de quitter le monde pour s'enfermer à Saint-Acheul, quelques-uns des Russes convertis qui étaient à Paris pensèrent qu'une démarche aussi éclatante était de nature à attirer la colère de l'empereur Nicolas sur leur petit troupeau. Mme Swetchine se préoccupa moins de ce péril, probablement parce qu'il pouvait l'atteindre, que de la douleur où la résolution du prince Gagarin allait plonger ses parents. Enfin, elle se tint sur la réserve, inclinant plutôt à l'ajournement et aux délais, s'abstenant de toute incitation ou approbation jusqu'à ce que le dernier engagement fût consommé.

On va voir maintenant par les lettres qui suivent si cette con-

regrets de M. de G., mais je pense en même temps que personne n'a plus que lui l'élévation et la générosité qui concèdent la liberté, lors même qu'elle est exercée contre lui.

Je pense que vous êtes à Moscou, et je suis bien contente de vous y savoir, pour la joie de votre famille et l'utilité de la mienne, ce qui n'exclut pas ici la douceur. Grégoire sera peut-être arrivé assez à temps pour que vous l'emmeniez ; ma sœur aura eu la consolation de revoir son cher fils et vous, qu'elle est si disposée à regarder comme le bon ange de tous. L'accueil qui vous a été fait n'a rien qui m'étonne, les reflets, quand ils sont vifs, s'étendent beaucoup : mais ils ne vous sont pas nécessaires, parce que de chaque point particulier vous faites surgir des impressions personnelles. Quand on a commencé comme vous, si les degrés de bienveillance et d'affection restent divers, l'estime peut être une et générale ; et je suis convaincue que les injustices dites inévitables, les mérites inconnus ou toujours persécutés et dont on parle tant dans le monde, en sont les contes bleus. Je ne dis pas que d'arriver à une appréciation universelle ne soit pas difficile, je veux dire seulement que lorsqu'on s'y prend à temps, elle n'est pas impossible. Rien n'a été décidé pour vous, mais tous les chemins vous restent ouverts ; vous avez mille fois raison de surseoir et de

duite provenait de l'indifférence, ou si elle était le fruit d'une prudence née de profondes méditations sur le cœur humain, et passée en pratique comme en maxime chez Mme Swetchine, dès qu'il s'agissait, à quelque titre que ce fût, d'une détermination où Dieu et la conscience humaine se trouvaient intéressés.

vous donner le temps de vous reconnaître : les sages résolutions ne se prennent que par des vues d'ensemble, et pour voir loin, il faut voir de haut.

Paris, 26 octobre 1839.

Je veux vous dire la joie électrique qui nous a pénétrés tout à coup à certains bruits qui circulent et même se croisent. D'abord, on me mandait de bonne source qu'il était fort à supposer que vous reviendriez à Paris occuper la place de secrétaire, et à cela on ajoutait qu'on y avait grand plaisir, quoique plaisir parfaitement désintéressé. Le texte portait encore : C'est un jeune homme qui a de l'avenir, il faut le pousser. De plus, hier soir, j'ai su que des dispositions faites à Londres coïncidaient avec une lettre de Pétersbourg, le tout confirmé par ces notions qui me venaient de Berlin. Il serait bien étonnant qu'au milieu d'une campagne si brillamment entamée sur plusieurs points nous ayons des échecs à redouter ; je ne vois que la volonté contraire de M. votre père qui pourrait en décider autrement par une seule bataille perdue. Il y a bien des chances pour qu'il n'en soit pas ainsi. Son désir de vous voir une carrière, les succès que vous promet la diplomatie, qui de plus en plus s'appauvrit d'hommes, le disposeront favorablement. Le parti que vous avez pris de ne songer à votre avenir le plus prochain que dans l'intérêt de votre avenir éloigné, de ne régler, de n'imaginer même que sous l'influence d'un désir grave et sincère de vous rendre utile et de faire pour le mieux, vous méritera, mon cher

prince, je n'en doute pas, cette initiative divine qui nous est si propice. A mesure qu'on vieillit, on prend confiance dans les choses en proportion qu'on s'en est moins mêlé, et l'activité n'a pas à en souffrir ; son champ est encore bien vaste, lors même qu'elle attend que les devoirs aient parlé. Si on veut bien y regarder, ils se succèdent de manière à ne point laisser de place au vague et à l'incertitude ; il y a toujours quelque chose à faire et de positivement indiqué, soit pour accomplir le vrai et l'utile, soit pour le découvrir. Du reste, à quelle conclusion que l'on s'arrête, il est certain que la circonstance ne nous fait pas, mais elle montre pleinement ce que nous sommes. La facilité à suivre rapidement l'impulsion reçue ne vient pas de faiblesse, pas toujours du moins, et la faiblesse elle-même n'est pas aussi fatale qu'on le suppose. Un homme n'est pas faible comme il est brun ou blond, petit ou grand ; reconnaître sa faiblesse pour l'accepter comme s'il n'y avait rien à faire, est une évidente erreur et assurément des plus dangereuses. Un caractère se trempe avec plus ou moins de peine, mais la volonté porte en soi le principe de sa croissance et de son développement ; c'est une force qui se renouvelle en elle-même, et qui est certaine d'arriver au niveau de ce qu'exigent les événements extérieurs, si toutefois elle emploie les moyens appropriés. C'est la nécessité seule du moyen qui est fatale. Sans le feu, comment tremper le fer ? Sans Dieu, comment redresser et fortifier la volonté humaine ?

Paris, 20 mai 1843.

Ma sœur, à qui j'ai fait lire la première feuille de votre lettre, veut que je vous dise qu'elle en a pleuré de joie, et que tous ces détails si édifiants de la disposition intérieure de *** nous ont touchées profondément. Voilà ce que j'ai vu plus d'une fois : la contagion puissante exercée par la foi sincère et pure ; il suffit souvent qu'un homme soit ce qu'il doit être pour que tout ce qui en approche se fasse semblable à lui. Et puis, qui, parmi ceux que le monde fascine et entraîne, sait seulement ce que récèle le fond de son âme ! Les grandes eaux écoulées par l'effet d'une tribulation quelconque, le vrai moi reste à découvert et germe pour l'éternité. Je ne suis pas moins frappée de ce que vous me dites de votre maman et du peu de résistance qu'elle semble opposer à votre dessein. Je vous avoue que ma pensée n'osait pas même aborder l'impression qu'il ferait sur elle, et que, la chose considérée humainement, on ne peut s'expliquer qu'elle n'ait pas reposé une dernière espérance sur quelque terme moyen. C'est tout l'esprit du sacrifice que d'être entier, et il est bien vrai aussi que tout ce qui l'élève, l'allège, qu'un dernier trouble s'en va avec une dernière attache, et qu'après le *consummatum est* vient la consolation. En de telles questions, tout ce qui n'a pas mission, c'est-à-dire devoir de parler, doit s'imposer un inviolable silence ; il n'existe ni route, ni signaux, aucune trace extérieure qui fasse s'orienter dans de si hautes régions ; et à l'exception de celui qui tient entre ses mains le fil divin, il y a témérité pour tout ce qui

s'ingère : seulement au bas de la montagne le regard confiant suit encore et prie toujours, ce qui est la part heureuse de ceux-là mêmes qui n'en ont pas.

La dernière fois que j'ai vu le P. de Ravignan, j'ai su de lui qu'il vous avait répondu immédiatement après son retour, et probablement vous lui aurez écrit depuis. Je les crois tous préoccupés, mais comme ils peuvent l'être, en toute paix et en toute liberté, de la vraie crise où nous sommes. Ils sont le point de mire de toutes les attaques, car les adversaires savent que pour en avoir plus tôt fait, il faut s'en prendre aux forces les plus vitales. Les journaux religieux ont manqué dans cette petite guerre, selon leur coutume, de tactique et de discipline, en soulevant de dangereux débats, ils n'ont point assez calculé s'ils étaient en mesure de répondre.

Saint Germain, 23 août 1843.

Les deux lettres dont vous me parlez sont un dernier effort que je savais devoir être tenté. C'est sur l'incertitude et le doute seulement que l'on peut se croire le droit d'agir ; et du moment où ils vous auront trouvé inébranlable, non seulement vous n'avez pas à craindre de nouvelles tentatives, mais je suis convaincue encore qu'ils seront amenés à lire la volonté de Dieu dans la vôtre, et à ne lui demander plus que de vous rendre tout à fait digne des grâces signalées dont il vous prévient. Quant à moi, mon bien cher enfant, vous savez si, sans mission pour avoir un avis, j'oserais en émettre un, et s'il est une considération humaine qui me fît jamais m'interposer entre Dieu et

une âme ! Dans cette question, tout se concentre, tout se résume, selon moi, en un point unique, qui de sa hauteur sublime commande tout le reste. Quand cette vocation, dont je ne suis pas juge, apparaît avec toutes les conditions désirables, les caractères les plus frappants, non pas seulement à celui qui en est l'objet, mais à ces conseils vénérés, à l'autorité compétente et qui doit prononcer, que puis-je faire, sinon remercier, bénir, me sentir profondément émue, heureuse de cette action de Dieu sur une âme, action qui me paraît la plus glorieuse manifestation de sa puissance sur la terre ? Et quand c'est sur un être déjà bien cher que viennent se reposer tant de grâces, quand c'est une âme qu'on sentirait de la nature de la sienne, si elle n'était transfigurée, je vous donne à penser de quelles impressions la foi et la reconnaissance pénètrent le cœur ! Mon bien cher enfant, c'est au moment où je vous perds que je vous adopte, que je m'attache plus fortement à vous, me reconnaissant indigne de toute solidarité de mérite, mais en réclamant une de gratitude et de joie. Quant aux dangers et aux menaces, je crois qu'ils existent, bien que très peu appréciables dans la forme qu'ils peuvent prendre et quant au temps où ils peuvent éclater ; mais la pleine sécurité ne pouvait être que temporaire ou exceptionnelle : et certes nous étions fort avertis que tout événement heureux du point de vue de la foi menacerait de compromettre nos intérêts mondains, et qu'enfin nous ne tarderions pas à être un peu fâchés toutes les fois que nous serions extrêmement contents.

La double part héroïque que l'on semble me faire dans l'espèce de crise où nous sommes ne me préoc-

cupe pas comme danger personnel; j'ignore si j'y crois, mais je sais que je n'y pense que lorsqu'on m'en parle, et dans le cas du rappel en Russie, ma résolution prise d'y obéir immédiatement me laisse toute la paix d'un cœur qui aime tant qu'il peut celui qui nous l'envoie. A l'origine de cette ardue discussion, j'ai toujours écarté, en commençant par moi, tout ce qui pouvait regarder les personnes; dans tout ce qui est grave, il n'y a pas d'autre moyen de s'en tirer. Si j'y ai fait une exception, c'est pour la douleur de vos parents, et Dieu sait si j'y suis sensible! Je pense, comme vous, qu'une approbation en termes modérés de la part de quelques-uns des Russes qui sont ici, placée à propos, serait d'une sage politique; de toute façon, vous devez être assez sûr de vos amis pour croire qu'il en sera ainsi. Nous pouvons être plus ou moins généreux, mais nous devons tous n'avoir qu'un seul et même langage, nous tenir étroitement unis, et ne désavouer dans aucune circonstance la solidarité dont nos ennemis mêmes nous feraient un devoir. Vous pouvez compter que je verrai très incessamment nos amis, que, bien avant l'ébruitement possible, la petite agitation sera pacifiée, que nous n'agirons, ne parlerons que de concert; au moins c'est tout ce que j'essaierai de faire comprendre comme digne, convenable et urgent. Je vous promets qu'après avoir revu nos amis, je vous rendrai un fidèle compte de l'état de nos esprits.

Adieu, mon bien cher enfant et maître; priez bien pour moi, je vous en conjure, et avec moi pour le retour de mon mari, ce retour dont le désir ardent et inexaucé jusqu'ici est la plaie sanglante de mon cœur!

27 août 1843.

J'ai fait hier ma course de samedi ; j'ai vu à Paris tous vos amis, Schouvalof excepté. Théodore Galitzin, qui a toujours suivi nos mouvements pour les défendre, a reçu les communications que j'avais à lui faire avec le contentement recueilli que vous lui connaissez. Votre doyen à tous, Yermolof, a été vivement touché, ce qui est bien la meilleure de toutes les approbations ; mais celui dont vous auriez été le plus content, c'est de l'ami temporiseur, dont les inquiètes prévisions ne faisaient que mieux ressortir l'exquise délicatesse. Je puis vous certifier qu'il vous fait passer avant tout le monde et surtout avant lui-même ; depuis qu'il sait votre résolution prise, la droiture de son intention est telle, qu'immédiatement il n'a plus formé qu'un vœu, c'est un glorieux et final accomplissement des vôtres, c'est de se trouver démenti par toutes les éventualités subséquentes, c'est de ne vous voir plus marcher que de joie en joie, de sécurité en certitude. Je ne puis vous dire combien j'ai été touchée de ses paroles si pénétrantes et dont l'accent même en lui seul est une vérité. J'espère, mon bien cher enfant, que cet ami excellent, à qui vous êtes si cher et à qui vous manquerez tant, vous sera souvent présent devant Dieu ; gardez fidèle mémoire de toutes les sollicitudes dont vous avez été l'objet, de la persistance avec laquelle son affection vous a suivi dans les moments où la vôtre paraissait distraite, et où nous pouvions craindre en vous pour tout ce qu'il nous importait d'y

voir conserver. Mon cher enfant, c'est ainsi que les choses vont dans ce monde ; les rôles s'intervertissent dans une même relation : tantôt on est l'ange et tantôt Tobie ! Mais à présent vous ne pouvez plus perdre votre titre d'ange à nous tous, jusqu'au moment où vous serez notre apôtre. Que le bon Dieu veuille achever son ouvrage, vous faire croître dans la perfection ; je sens qu'elle sera profitable à chacun de nous, et j'ose en augurer ainsi aux sentiments dont votre dévouement remplit mon cœur. Je vous remercie avec effusion de ne pas reculer pour moi devant le voyage ou le séjour en Russie, s'il est nécessaire ; un ami vrai nous donne tout le courage de la confiance qu'il met en nous, et tout en me reconnaissant indigne de servir Dieu extérieurement, je le porte en moi-même si vivant et si sensible, qu'il est un trésor qu'on ne peut plus m'ôter.

28 septembre 1843.

Mon cher ami, il y a un temps infini que je ne vous ai écrit, mais ce n'est vrai qu'en parlant de moi-même ; car le temps, comme l'espace, supputé à deux termes opposés, n'est pas égal quelquefois : ainsi vous, tout ce qui interrompt le silence de votre retraite, vos entretiens seul à seul avec Dieu, vous fait tort, et moi, aller à vous est un gain sûr et cher sur le courant qui emporte ma vie. Je m'abstiens d'une douceur si égoïste, j'use, sans en abuser, d'une liberté que je redoute de compromettre ; et si l'échange habituel de nos idées et de nos sentiments n'est plus en mon pou-

voir, si sa privation pèse sur moi malgré moi-même, je ne m'en relève pas moins par la vertu de l'abnégation volontaire, et votre bonheur ne cesse pas d'être ma plus vraie et plus puissante consolation. Ah ! mon cher ami, vous savez tout par intuition ! Dieu vous a fait la grâce de deviner ce qu'il nous faut laborieusement apprendre : c'est seulement par ces joies que vous vous assurez d'avoir choisi la meilleure part. Ah ! si vous aviez été, comme presque nous tous, condamné à le reconnaître par de successives et douloureuses expériences ! Remerciez, appréciez plus que jamais, mon cher enfant, le don précieux qui vous a été fait ; croyez que pour ceux surtout qui ne vivent pas de mensonges, croyez que pour les cœurs ardents et sincères, la vie du monde n'a guère que des amertumes et des déceptions. Ce qu'on sait de la souffrance n'est presque jamais rien auprès de ce qu'on en apprend, et c'est de surprise en surprise qu'on marche jusqu'au bout.

Tourguenief vient d'arriver et il m'a parlé de vous avec beaucoup de sollicitude ; il vous croit en voyage en Belgique, notion que je n'ai nullement cherché à rectifier. Dans son immense désir de tout concilier, les projets les plus extravagants lui viennent en aide, comme, entre autres, votre rentrée en Russie au moyen d'un prêtre catholique que vous emmèneriez pour desservir la chapelle qu'il vous serait apparemment si loisible d'établir dans ce pays-là Vous voyez qu'au milieu de tous ses vœux patriotiques il ne vous sacrifie pas trop, et que sa tolérance est des plus bénignes. Si je vous disais tous ceux qui demandent de vos nouvelles, qui s'enquièrent de vous avec l'accent

d'un tendre intérêt, je ferais retentir dans votre solitude plus de noms qu'elle n'en comporte ; aussi je les supprime, me bornant à vous citer les paroles d'une lettre de M[me] de Rauzan : « Que devient le prince Jean ? Noble esprit, cœur d'or, âme des siècles privilégiés ! » Il y a peu de jours précisément que je lui disais combien je trouvais ses médailles bien frappées et ressemblantes ; ce n'est point un démenti qu'elle me donne ici : la nature vous avait déjà fort bien traité, la grâce mille fois mieux, et ce qui arrive si rarement, tout vous est venu en temps opportun, à l'issue de la première jeunesse et avant votre entrée dans l'âge tout à fait mûr, qui ferme la saison du plus grand essor. Vous arrivez là comme un arbre en plein rapport, chargé de fruits dont la parfaite maturité peut se faire attendre sans ombre de déchet, même pour le présent. Ce bonheur si vif que vous éprouvez est la récompense de la générosité ; vous avez compté sur Dieu plus que sur vous-même, vous avez attendu de lui ce qu'on attend généralement du temps, de la réflexion et de l'expérience : il a magnifiquement suppléé à tout cela. Je le pense comme vous, la vraie vocation contrariée est un épouvantable malheur : c'est ce que Dieu appelle notre heure et la sienne, et qu'on ne peut laisser échapper sans avoir à trembler. Vous éprouvez ce que j'ai senti souvent, à quel point Dieu, dans ses promesses, est fidèle pour peu que nous le soyons ; dès qu'on l'a trouvé, on a bien de la peine à s'empêcher de croire que c'est vers lui uniquement qu'on a tendu. Tout ce que le cœur aime, un but exclusif, tout ce que l'esprit estime, le calme nécessaire à sa liberté, se trouve en Dieu et ne se trouve qu'en lui. Mais toujours : *Gustate*

et videte ; il faut pour que les yeux s'ouvrent que les lèvres se soient approchées de la coupe.

Combien je vous ai trouvé aimable de vous être laissé conduire en pensée de votre chapelle à la mienne, et d'avoir auguré quelque chose de mon bonheur par le vôtre, en toute justice si supérieur au mien ! Je vous en prie, ne m'oubliez pas dans les moments les plus précieux de tous ; rendez-moi par là tout ce que m'ôte l'absence. En commençant cette lettre, je m'étais proposé de vous l'envoyer sous le couvert du P. de Ravignan et d'y joindre un mot pour lui ; mais un de vos amis est venu m'interrompre pendant que je vous écrivais, pour m'annoncer l'excellente nouvelle de sa bonne visite. Je lui remettrai donc cette lettre au lieu de la lui envoyer, et j'aurai le bonheur de le voir, de l'entendre, de l'écouter parlant de vous, son cher fils et disciple, dont je le sais déjà profondément content. Vous n'avez sûrement pas excepté de mes tribulations celles qui m'ont paru les plus graves de toutes par l'importance des intérêts qu'elles compromettaient ; jamais au dehors et au dedans une plus vive tempête n'a grondé : ce sont tous les éléments déchaînés. Néanmoins, quant à votre sainte compagnie, j'ai toujours espéré et j'espère encore, les prétextes manquant contre elle au moins autant que les raisons.

Adieu, mon cher enfant, frère et ami ; c'est de toute mon affection pour vous que je demande à votre charité l'aumône de vos prières.

Saint-Germain, 5 novembre 1845.

Mon bien cher ami, je ne réponds pas aujourd'hui à votre excellente lettre, je me borne à vous en remercier. Vous allez avoir la joie de revoir deux amis, et il est bien juste que la pauvre parole écrite s'efface devant tous les privilèges de la présence ; mais quand je vous saurai reposé dans le silence, je retournerai vers vous en tâchant néanmoins de ne pas vous enlever trop longtemps à cette autre présence adorable et si profondément adorée qui ne vous laisse plus seul.

Je ne puis vous rendre ma sincère admiration des sentiments exprimés dans la lettre de vos parents ; il n'est pas de grâces qu'elle ne doive leur attirer. Monsieur votre père n'est pas celui des deux qui me touche le moins. Quand un cœur d'homme, qui n'est pas encore chrétiennement dompté, peut ressentir une affliction à la fois si vive, si tendre et si soumise, il n'attend qu'un rayon de plus, et sans le savoir encore, il a pris déjà parti pour Dieu contre lui-même.

Paris, 21 janvier 1844.

Ce que me dit votre petite lettre, que je reprendrai plus tard, de l'immobilité où vous a jeté votre inquiétude sur la santé de votre excellent père, m'est bien compréhensible, car cette même appréhension m'avait été fort sensible, et au point que je n'osais pas aller au-devant des informations qui, grâce à Dieu,

sont venues la dissiper. La santé de vos parents est délicate et ébranlée depuis longues années, comme vous le savez bien, mais rien n'a empiré dans leur état, si ce n'est la lente et inévitable action de l'âge. Ma sœur me disait bien que l'un et l'autre avaient été malades, mais qu'ils étaient remis ; et quant au prétexte qu'ils auront probablement allégué pour se dispenser du voyage de Pétersbourg, qui, dans les circonstances présentes, devait leur coûter beaucoup, on sent bien que c'est à leur santé à en faire tous les frais. Je sais que, dans la langue philosophique du chrétien, épreuve est corrélatif de grâce, que l'une et l'autre sont toujours en équilibre, et qu'un même degré d'élévation, de grandeur, d'intensité, les signale l'une à l'autre. Mais moi, si faible naturellement et que ma profonde affection pour vous a rendue forte en tant de circonstances, je recule et je fléchis devant le seul chagrin, la seule douleur que je craigne pour vous et que Dieu ne permettra pas, je l'espère de toute mon âme. Tant que vos parents vivent, je ne suis pas sans beaucoup d'espoir pour votre action sur eux ; toutes leurs expressions, en parlant de vous, sont tendres, toutes leurs paroles reconnaissantes de ce surcroît d'affection qu'ils sentent pour eux-mêmes en vous ; les passages de leurs lettres cités par ma sœur en font foi. Dieu m'est témoin que c'est pour eux que m'a pesé votre longue retraite. Aujourd'hui j'aborde à peine tant de sujets qui vous intéressent ici ; je vous donnerai plus tard textuellement les passages, et vous y verrez que leur plus cruelle privation est celle de votre parole. J'attends non pas seulement de bons, mais de grands effets de votre lettre ;

osez vous y montrer tout à fait comme vous êtes : la perfection, à mesure qu'on l'entrevoit et surtout qu'on en approche, jette une merveilleuse beauté sur le langage, qui s'empreint en même temps de majesté. Quand je n'aurais jamais eu que vos lettres pour me dégoûter du monde et de ses insipides saveurs, cet effet-là eût été assuré. Mon jeune et cher, bien cher ami, vous m'avez fait beaucoup de bien, vous m'en faites chaque jour par votre seule pensée, qui est pour moi comme une sorte de diapason ; au fond vous êtes, dans le milieu où je vis, la personne que je comprends le mieux, celle à laquelle tous mes sentiments me ramènent.

Adieu ; je reprendrai bientôt et souvent, jusqu'à ce que je me sois remise au courant qui vous intéresse, pauvre filet d'eau qui n'en sort pas moins de l'Océan pour y rentrer. En attendant, vous saurez qu'une des plus saintes brebis du petit troupeau a passé aux pâturages éternels : la princesse Elisabeth Galitzin, religieuse, depuis 1825, au Sacré-Cœur. Elle était retournée en Amérique pour faire sa tournée des maisons qu'elle y avait fondées il y a trois ans, et c'est le 8 décembre, un peu plus d'une année après sa mère et son frère, que Dieu l'a rappelée. J'ai son portrait, qui m'a été légué par sa sainte mère. Heureuses morts, toutes les trois, pleines d'efficacité par l'intercession et l'exemple pour ceux qui survivent.

Paris, 1er février 1844.

Je ne suis pas étonnée de l'impression que vous a

faite l'écrit de votre saint et vénérable ami[1] ; jamais ouvrage soi-disant de circonstance ne s'est trouvé plus pénétré de l'infini. Ce n'est pas seulement le redressement de la vérité outragée, c'est une révélation profonde et intime de cette vérité même, son impression sensible, qui vous transportent dans la région des réalités qu'elle oppose à tous les yeux. Pauvres aveugles, s'il en est, que tant de lumière n'illuminerait pas ! Je ne me rappelle pas une lecture qui m'ait plus remuée, qui du P. de Ravignan m'ait portée davantage à vous, pour m'élever à Dieu et m'épancher en bénédictions des grâces signalées dont il vous a comblé, en vous associant à sa sainte et dévouée milice.

Je me presse de finir, parce que je veux que cette lettre parte aujourd'hui, mais je reviendrai à vous très prochainement.

Paris, 12 février 1844.

Cette date peut vous dire, mon bien cher ami, que vos six mois de noviciat n'ont pas été oubliés ce matin devant Dieu, et que la table sainte a reçu, avec mes actions de grâces pour le passé, de ferventes prières pour le temps à venir ; car ces pauvres chrétiens qui semblent tout donner pour rien, ne remercient que pour obtenir.

[1] En face des attaques toujours croissantes contre la Compagnie de Jésus, le P. de Ravignan venait de publier un éloquent plaidoyer intitulé : *De l'existence et de l'institut des Jésuites*, suivi d'une *Lettre* et d'un *Mémoire sur l'état légal en France des associations religieuses non autorisées*, par M. de Vatimesnil, ancien garde des sceaux sous la Restauration.

Je commence par Vaton et Bossange, en vous reprochant comme fort indignes de la simplicité chrétienne les excuses que vous me faites. Je soigne avec bonheur des livres qui peuvent devenir utiles à votre sainte cause ; mais quand il n'y aurait que vous seul dans ces livres, je ne m'y emploierais pas moins volontiers. D'ailleurs les choses, dans ce monde, sont-elles jamais grandes ou petites autrement que par l'intention qui les meut, ou l'idée qu'on y attache ? Les lettres que vous m'avez envoyées m'ont fait un plaisir toujours très grand. Celle de vos parents est la plus touchante, par les admirables dispositions dont elle témoigne, et le progrès sensible qu'elle constate ; jamais hors de l'union complète, l'adhésion ne s'est exprimée d'une manière plus incontestable que dans ces paroles : Je fais des vœux pour son bonheur, n'importe dans quelle voie le ciel l'aura mené. Et dans cette pieuse et si tendre lettre de votre maman, tout me paraît significatif : l'accent, la date, l'absence de toute amertume, de toute opiniâtre assurance ; car elle se croit dans la vraie et bonne voie, et prie cependant pour que Dieu la lui montre. C'est la perfection même, toute la perfection possible pour une âme qui n'a pas encore toute la vérité. La tâche qui lui avait été donnée jusqu'ici a été accomplie ; viennent à présent les lumières qui découvrent un horizon nouveau, et après quelques luttes encore, l'espace sera franchi ! Certes, mon cher ami, ce n'est pas dans une âme comme la vôtre, dans une âme que Dieu a si visiblement et tant aimée le premier, que la confiance pourrait manquer ; mais vous en auriez moins, et il n'y aurait que le miracle comme solution possible, que vous croiriez à cette

éternelle réunion avec vos parents dans le sein de Dieu : surtout ne nous lassons pas de prier !

A l'apparition de certains livres, on croit sentir qu'il y a des gens qui précisément les attendent ; j'en dirai autant des deux versets qui composent votre lettre à votre ami *** : bien des cœurs faibles mais émus pour Dieu, bien des esprits flottants et qui n'attendent qu'un signal, l'auraient reconnu et suivi, grâce à cette indirecte et pourtant très intime interpellation. Dieu veuille cette fois la faire aller à son adresse, avec cette puissante rapidité dont il touche les cœurs ! Je l'ai trouvée si remarquablement belle dans sa gravité tendre et recueillie ; cette langue russe au service d'idées au travers desquelles j'en voyais encore d'autres, et qui s'essayait à devenir plus explicite, me touchait tant, que je n'ai pu résister à la tentation de copier cette lettre qui pourra bien en toucher d'autres que moi. J'espère que vous me pardonnerez la liberté que j'ai prise, et sur laquelle je reviendrais à votre premier mot, si vous ne vouliez pas qu'il y eût une chance pour que cette lettre fût lue. En en prenant copie, j'ai pensé un peu aussi à Tourguenief, dont le trouble et l'incertitude vont toujours croissant. Il attaque de questions théologiques Yermolof, qui s'abstient par défiance de ses forces ; il lui disait l'autre jour qu'en tête-à-tête dans une île déserte il ne reculerait sûrement pas devant la discussion, mais qu'au milieu de toutes les ressources et de toutes les autorités, il ne veut pas prendre la place de ses maîtres, et qu'il y renvoie l'éternel chercheur. Je crains bien que ce pauvre homme n'ait pas beaucoup de temps à perdre ; son état est déjà jugé sérieux, et il me paraît à moi beaucoup plus menaçant

qu'on ne le croit : j'y retrouve tous les symptômes péniblement observés par moi dans la maladie de M. de Quélen. Pendant que l'imminence du danger peut être révélée d'un moment à l'autre, il reste en proie à ces ombres mobiles d'une religiosité qui n'a jamais apporté ni la lumière ni la paix à une conscience. La princesse Wolkonsky le soigne beaucoup ; elle est bonne et par conséquent propre à consoler, mais, dans le vague elle-même, elle n'a rien de ce qu'il faut pour user du remède ou même pour l'indiquer. D'ailleurs, décidément, ceux qui ne sont pas pour nous sont contre nous ; l'indifférence même s'irrite, et l'erreur fait semblant de vivre quand elle se trouve en présence de la vérité. La mort de Mme *** a mis au grand jour encore ce qu'il y a d'illogique dans nos compatriotes ; ainsi, au milieu d'un respect au moins apparent pour la religion, on a laissé mourir sans sacrements, et à la suite d'une longue maladie, une pauvre femme très sciemment croyante et pieuse : tout cela parce que les devoirs religieux, comme tous les autres, ne se présentent que comme facultatifs, et qu'on se fait presque honneur de laisser la passibilité l'emporter sur l'obéissance à la loi.

On attend le comte X... vers le 1er de mars ; sa prudence personnelle a été, en fait de retranchement et de silence, au delà de tout ce que l'on peut imaginer : les noms suspects n'ont paru dans aucune de ses lettres. Mais il faut croire que sur les lieux il rentrait davantage dans les habitudes de son caractère, car, pendant qu'il évitait toute apparence de contagion, des lettres faisaient mention de quelques divergences. Pour les choses qui ne touchent point au devoir même, il y a

toujours une part à faire à l'empire des objets extérieurs, des impressions qu'une sorte d'unité, toute singulière et spéciale, façonne chez nous plus vite que partout ailleurs : tout s'y présente comme piège, jusqu'aux bons sentiments. Une fois hors de cette atmosphère, les appréciations redeviennent ce qu'elles avaient été ; et dans cette circonstance-ci, le fond demeurant droit et intègre, il ne restera de toutes ces impressions de voyages que des affaires terminées, et par conséquent un effectif de liberté et peut-être un apaisement de soupçons qui pourra être très utile.

Vous me demandiez si quelques espérances nouvelles avaient paru sur l'horizon ? Hélas ! non, je n'ai rien à vous apprendre sur Z... qu'on assurait avoir vu communier à Notre-Dame-des-Victoires. Les plus grandes grâces manquent leur coup ; on ne veut se sauver qu'à distance. La générosité qui obéit à l'instant est rare, et voilà peut-être pourquoi il y a si peu d'hommes complets, si peu de piétés achevées jusque dans les états les plus saints. On conteste trop longtemps avant de se donner ; et le temps et les forces perdues ne se retrouvent plus. Quelqu'un qui sait marcher vite et qui a su tirer de la maladie un presqu'aussi bon parti que le saint roi Ezéchias, c'est Mme de C... ; d'abord l'avertissement, puis la fidélité avec laquelle elle marche dans sa nouvelle voie. Déjà elle en est récompensée par des effets extérieurs qui manifestent l'heureux travail opéré au dedans. Je la trouve remarquablement plus simple, plus calme et plus d'aplomb, ce qui, dans sa situation pénible et difficile, ne peut assurément être attribué qu'à la source où elle va puiser des forces. Nous avons ici la

princesse ***, ma plus ancienne connaissance de ce monde, que je vois souvent et avec qui je vis fort en paix, malgré que nous ne puissions mettre en commun ou en échange la moindre fraction d'idée. Elle se croit un des plus fermes piliers de la foi orthodoxe ; ce qui est certain, c'est qu'elle n'échappe à aucun des lieux communs de l'ignorance, assaisonnés de grandes phrases à travers lesquelles on aperçoit de temps à autre le Métrophane [1], voire même quelque retour au patriarchat. Du reste, elle trouve à redire à tout ce qui se passe, et s'en inquiète mortellement ; elle voit l'anarchie partout et dans le clergé également. Chaque prêtre, me disait-elle, fait ce qu'il veut ; et, selon elle, cette volonté les inspire assez mal pour que déjà, à plus d'une reprise, elle ait fait de vertes remontrances à l'aumônier de la chapelle russe. Son idée fixe est de combattre l'élément révolutionnaire, qui déborde partout, qui met la Russie au bord du précipice, qui, après avoir pénétré dans les conseils des rois, en veut au peuple resté chez nous sain et sauf ; c'est aussi cette idée qui la fait sortir de Russie pour chercher des défenseurs à sa cause, qu'elle qualifie de toute sainte. Elle n'est pas cinq minutes dans un salon sans aborder son sujet, et pour peu qu'on abonde dans son sens, elle vous demande de faire un livre sur la question. On m'assurait qu'elle avait écrit à l'abbé de Lamennais, probablement pour le ramener à ses propres idées

[1] Métrophane est le nom d'un évêque de Voronèje que l'empereur Nicolas avait fait canoniser. Mme Swetchine se sert de ce nom pour indiquer l'un des côtés les plus vulnérables de la dévotion russe.

d'ordre social où la religion n'entre toutefois que pour un très petit appendice.

Dimanche soir, 1844.

J'ai été bien douloureusement frappée depuis que je ne vous ai écrit ! La comtesse Edling vient de mourir à Odessa, c'est Eugène qui me l'annonce. Je la savais malade, mais je croyais à un mal guérissable, et je n'ai pris une véritable inquiétude que peu de jours avant la triste nouvelle, sur ce qu'Eugène me disait de son grand changement. Il me parle dans cette lettre des regrets unanimes de tout Odessa, de la vive douleur de son beau-père et de sa pauvre Marie, de tous les genres d'hommages rendus à la mémoire de la comtesse Edling, des œuvres qui lui survivront. Il entre dans quelques détails sur les dispositions qui concernent sa sépulture, mais aucun sur ses derniers moments ; seulement quelques considérations générales sur les mérites de la vertu pratique, et sur la place que la sienne lui a méritée. J'attends tout de la miséricorde divine ; mais quelle amertume ôtée de ma tristesse si j'avais pu garder près de moi cette pauvre amie, et au lieu d'une activité tout extérieure, la recueillir activement aussi dans le sein de la vérité ! Hélas, cette consolation ne m'a pas été donnée, et aucune autre ! A leur place me viennent par accumulation toutes les peines, les déceptions ; ce régime qui est déjà ancien se fait toujours plus sévère. Je n'ai pour moi que d'être loin de m'en plaindre, car rien n'est jamais assez direct de celui dont on ne craint que l'abandon. Jamais je ne pourrai rendre assez à quel point est libre, entière,

vivante, mon approbation de Dieu dans toutes ses conduites, dans toutes ses sévérités ! Dire comme lui est bien plus dans mon sang que dans mon esprit.

Paris, 16 avril 1844.

Mon bien cher ami, j'ai reçu votre lettre, et au lieu d'y répondre je veux du moins qu'aujourd'hui vous sachiez tout ce qu'il m'en coûte de ne pouvoir encore vous écrire comme je le voudrais. Une grande et nouvelle affliction, la mort presque imprévue de M. de la Bourdonnaye, est venue me frapper, m'ôtant non pas seulement cette liberté d'esprit dont je me passe si bien avec vous, mais encore l'usage de pauvres yeux fatigués de larmes. Le samedi il était sorti encore, et le mardi, à midi, il a perdu connaissance pour ne plus la retrouver, une saignée par laquelle on avait cru combattre la menace d'une fluxion de poitrine ayant été suivie d'une congestion au cerveau. M. Dupanloup est arrivé sans pouvoir l'administrer ; mais M. de la Bourdonnaye avait fait ses Pâques : et s'il fallait choisir, un acte de volonté obéissante et pieuse dans l'état de santé eût été dans tous les cas bien préférable aux soumissions si souvent distraites et douteuses des mourants. Cette perte, quant à ce pauvre moi qui ne meurt jamais ni assez tôt, ni assez entièrement, est bien sensible : plus de vingt années de rapports, d'entière confiance et d'affection échangés, et en dernier lieu encore, tout cela s'était resserré ! Je le voyais beaucoup, et malgré les agitations de la politique dont j'aurais voulu diminuer sur lui l'influence.

le charme de son caractère en répandait beaucoup sur les plus légers témoignages de son amitié. Si la grâce de Dieu n'aidait notre pauvre regard de sa force surnaturelle, aux vides profonds qui se font autour de nous, la tête tournerait ! Mais c'est le propre de l'âge d'être condamné à voir disparaître ! C'est la condition humaine, comme pour les ruines ; le temps ne les fait pas toutes, et ce sont les ruines faites de main d'homme qui laissent la solitude plus aride et plus dévastée. Je ne compte plus mes pertes, tant elles se succèdent rapidement, que ce soit la mort, ou comme pour vous la vie, que ce soit l'absence, l'oubli ou le changement qui les causent. Dieu m'ôte tout, et il répand bien de l'amertume souvent sur ce qu'il me laisse ; malgré cela, je me sens toujours plus heureuse, plus sincèrement contente, parce que je sens qu'il se met à la place de tout ce qu'il m'ôte. Les choses ont pris pour moi l'allure des hommes ; elles se retirent ; mais on ne souffre pas d'un mouvement qu'on suit, et si d'une part le zèle s'attriste, de l'autre la volonté conquise et qui ne choisit plus a bien ses intimes douceurs.

Mon bien cher ami, je vous parle de moi précisément parce que je ne touche en rien aujourd'hui à l'immensité des choses que j'ai à vous dire, et auxquelles je procéderai régulièrement et promptement. Sachez seulement aujourd'hui que je ne suis pas morte, c'est-à-dire que la personne du monde, et je n'en excepte pas même vos parents, dont la pensée se tourne le plus habituellement vers vous, qui garde le plus de profonde et vive tendresse au milieu de tous les affaissements, de toutes les préoccupations, vous sent encore

présent comme si vous étiez là. Mon respect, mon admiration, ma sollicitude pour vous, m'ont tellement identifiée à tout ce que vous êtes dans le présent et à tout ce que Dieu consacrera, je l'espère de toute mon âme, dans l'avenir, que vous êtes devenu cette partie de moi-même qui souvent me repose et me console de l'autre.

Paris, 28 mai 1844.

J'ai reçu hier, mon cher ami, votre paquet du 26, et vous pouvez penser avec quelle diversité de sentiments j'en ai parcouru le contenu. Je veux croire que M. *** accomplissait en l'écrivant un douloureux devoir ; mais comment son jugement ferait-il assez complète abstraction de votre disposition d'âme et d'esprit, pour ne pas sentir qu'il vous déchirait inutilement ! Hélas ! ne pouvons-nous pas mourir, alors même que nous ne pouvons être ébranlés ? Votre réponse est admirable, péremptoire, irréfutable ; elle explique et rend sensible tout ce que vous voyez à l'horizon du point où vous êtes ; elle vous défend non moins bien. Reprenant toujours les arguments de la partie adverse, vous les combattez sur le terrain tout humain qu'elle ne veut pas quitter ; car, comme vous le démontrez, à moins d'apostasie, ce que l'on vous propose n'est rien moins qu'impossible. Moins que jamais on peut se faire illusion là-dessus ; et à leurs yeux mêmes, que serait donc la valeur, la dignité de vos actes passés, votre considération à l'avenir, l'estime et le poids que vos paroles et vos convictions pourraient avoir jamais, si vous ne reconnaissiez plus Dieu

dans les mouvements de la conscience qui vous font agir? Votre vocation religieuse, vous pourriez encore la sacrifier au bonheur, aux inquiétudes de vos parents ; mais la foi, est-ce donc quelque chose qui s'immole? renonce-t-on au salut éternel? Les proches peuvent parler ainsi quand ils appartiennent au monde ; vos parents, qui se sont montrés si chrétiens, ne le pourraient pas. Votre pieuse mère peut être profondément affligée ; mais si elle entrevoyait le mensonge dans un acte qu'elle vous verrait faire au nom de la vérité, je suis convaincue que son malheur d'aujourd'hui lui serait léger auprès de celui que vous lui infligeriez dans ce cas à jamais inadmissible. Que peut donc vouloir celui qui réclame leurs droits? N'est-il donc pas un point où on pourrait dire que la nature finit et que Dieu commence? S'il y a une vérité apportée par l'Evangile qui lui appartienne en propre et que notre divin Maître se soit attaché à mettre dans tout son jour, c'est précisément l'acte sublime que la légèreté et l'ignorance des voies divines prétendent mettre contre vous. Vos textes sont accablants par leur choix et leur nombre pour tous ceux qui admettent sérieusement la vérité chrétienne ; et si je vous les applique aujourd'hui, mon bien cher ami, c'est qu'en voyant la concentration en vous de toutes les lumières, la consommation de toutes les grâces, j'ose me livrer librement à la joie qui en moi vous bénit et vous loue. Jamais je n'aurais osé vous pousser dans des voies si sublimes, et toutefois un bonheur indicible me pénètre en vous y voyant entrer. Ah! je le sens, si votre sainte mère reste en dehors des convictions qui sont à la fois toute la vie de nos intelli-

gences et de nos âmes, c'est qu'en les partageant et vous ayant pour fils elle eût été trop heureuse ici-bas. La révélation se fera, mon cher ami, soit prompte, soit tardive sur cette terre, soit au seuil de l'éternité, où la gloire sans danger se mêle au bonheur. Mais si votre pays vous est fermé, pourquoi ne tenteriez-vous pas une dernière épreuve en attirant vos parents auprès de vous, comme voyage au moins momentané ? Quelquefois il semble que votre maman, instruite, enseignée par une autorité qui dans son fils croît chaque jour, verrait tomber une à une les objections qui la retiennent. Qui me dit que ce n'est pas à votre présence que Dieu veut communiquer la puissance du miracle ? Si vos supérieurs n'y étaient pas contraires, pourquoi une invitation tendre, pressante, ne serait-elle pas cette rosée bienfaisante que l'âme abattue attend quelquefois pour revivre ? Il me semble que vous pouvez tout attirer à vous sans avoir rien à redouter pour vous-même : ce n'est plus pour vous qu'est la contagion.

Selon ma coutume, mon bien cher ami, j'ai commencé par copier votre lettre à M. ***, d'abord pour la garder, sauf votre défense, et aussi pour la lire plus facilement à Michel Galitzin et à Schouvalof, que j'ai convoqués pour un de ces jours ; ils en seront touchés comme moi. S'ils n'y trouvent rien à redire, votre lettre partira au moment même. Je vous rendrai compte de cette séance.

Paris, juin 1844.

Je vous fais grand plaisir en vous entretenant de ce que vous savez, mon cher ami ; à présent je suis encore

plus sûre de vous en faire, en vous apprenant ce que vous ne savez pas. Commencez par remercier le bon Dieu : c'est la conversion d'un de nos Russes, d'un jeune gentilhomme, élève à l'Université de Pétersbourg, où il a suivi tout le cours d'étude, ce qu'atteste le certificat très complet qui lui a été donné. Il y a à peu près huit jours que l'abbé F... vint me dire qu'il avait reçu un jeune Russe converti, mais dont il ne savait que faire, et qu'il me demandait de m'en occuper, ce qui était tout indiqué. Je le fis venir et voilà son histoire.

Serge S..., comme dit son attestat, avait été élevé dans la maison de son père, qui, après avoir fait de grands sacrifices pour l'éducation de ses enfants, plaça celui-ci, qui est l'aîné, à l'Université pour y achever ses études. Son cours fini, il obtint immédiatement une place à Varsovie qui lui valait trois mille deux cents florins de Pologne. C'est en 1840 qu'il vint à Varsovie, où il fut accueilli d'abord dans une famille d'amis que les circonstances éloignèrent bientôt, ce qui le laissa dans un isolement dont la tristesse donna lieu à la réflexion et au réveil du sentiment religieux. Aucune impression de ce genre ne semble avoir précédé ses études à l'Université, qui tinrent son esprit ouvert aux opinions les plus contradictoires ; mais obéissant à cette voix de Dieu qui parlait à son cœur, il se mit à prier. Il voulut s'instruire ; des doutes lui vinrent sur la religion qu'il professait, et un grand attrait l'inclinant pour l'Église catholique, il questionna, se rapprocha d'ecclésiastiques, se fit prêter des livres, et, grâce à celui du P. Rosaven en particulier, vit clairement ce qu'il n'avait fait qu'entrevoir ; par surcroît de bonheur, il

rencontra un prêtre assez généreux pour recevoir son abjuration. Ceci se passait en 1840, et se prolongea jusqu'en 1844, où son secret commençait à s'ébruiter ; de plus, dans le même temps, un avancement de grade l'obligeant à prêter serment entre les mains d'un prêtre schismatique, il comprit que cette profession publique d'une religion qu'il avait abjurée ne lui était plus permise. S... prit alors le parti de quitter le service. Bientôt après, sa position à Varsovie n'en devenant pas plus tenable, il crut devoir quitter le pays. Dans l'intervalle, plein de ses convictions, il avait voulu convertir son père ; mais n'ayant pas réussi à s'attirer autre chose que son très grand mécontentement, il vit qu'il n'avait plus un instant à perdre pour mettre sa foi et sa liberté en sûreté. Son ami, son confident, son protecteur, le prince ***, lui obtint un passeport que j'ai vu et qui le conduisait en Silésie. Une fois arrivé à cette première destination, il le fit viser pour Berlin, où un peu d'argent qu'il avait encore lui avait permis de se faire transporter par les voitures publiques ; mais arrivé là, il ne lui restait plus que 39 francs, et voulant se rendre à Paris, il lui fallut se décider à faire le voyage à pied, ce qu'il exécuta au milieu de toutes les privations et de toutes les fatigues imaginables. Ce pauvre garçon en arrivant n'avait plus d'autres effets que les vêtements qui le couvraient ; la veille il n'avait pas mangé ! Après de pénibles recherches qui éprouvèrent rudement son courage, il arriva enfin à M. D..., dont l'accueil se ressentit de cette défiance qui est le premier écueil du malheur ; cependant l'air sérieux du jeune homme, son accent de vérité le touchèrent, et il lui donna cette lettre pour l'abbé F..., qui me l'amena de

seconde main. Depuis, je l'ai vu tous les jours; j'ai beaucoup causé avec lui, et il a vite gagné mon intérêt. S'il trompe, je n'aurai jamais vu tromper comme lui, car sa candeur ne cherche point à persuader, et on le sent sincère à la sécurité même où il est de le paraître. Le prince Théodore, le seul des nôtres qui l'ait vu, a partagé en plein mon impression; il a été frappé de ses manières calmes, simples et aisées sans manquer à la déférence qui va si bien à la jeunesse. L'abbé F..., chez qui il passe toutes ses journées, n'ayant pu le loger, lui a fait louer un cabinet dans un hôtel connu à eux, place Saint-Sulpice. Il m'a dit que S... était religieusement assez instruit, ce que j'avais cru déjà reconnaître, et qu'après l'avoir étudié, il se confirmait toujours davantage dans l'idée de sa solidité. Notre premier soin n'en doit pas moins être de tout tenter pour l'assurer, et voilà ce que nous comptons faire. Depuis la conversion de S..., bien des idées, bien des velléités se sont présentées à lui. Il avait pensé à entrer dans les Ordres, et même à se faire Dominicain. Mais dans sa vie toute de menaces et d'inquiétudes, et l'espèce d'aventureuse campagne qui l'a suivie, il n'y a guère eu de place pour le recueillement, pour cette connaissance de soi-même qui demande la liberté et la paix de l'esprit. Mon plan serait donc, au préalable, de lui faire passer trois ou quatre mois dans une maison religieuse où il trouverait à la fois le repos, l'étude, des secours de toute sorte, et des guides par-dessus tout. De cette façon nous procéderons avec ordre et nous obtiendrons, j'espère, les grâces dont nous avons besoin. Joignez-vous à nous pour remercier d'abord et pour demander ensuite.

Quand vous vous lancez, mon cher ami, d'espérance en pleine mer et osez élever votre pensée jusqu'à la conversion de notre pauvre pays, je me dis que Dieu vous tiendra compte d'une si haute ambition, mais la réalisation de ces vœux ne m'en laisse pas moins incrédule. Les âmes qui reviennent une à une, voilà ma foi : je crois que nous en aurons toujours. Le commerce du cabotage, si ce n'est l'autre ! On marche lentement, petitement, mais enfin on marche, et cela suffit pour s'enrichir. Pour ce qui est de l'amiral, je me sens près de lui si contristée, si démontée, si maladroite, si timide, que je ne pourrais que gâter, si toutefois il y avait lieu. Je suis tout à fait impropre à cette œuvre, et il faut absolument qu'on m'en relève.

Paris, 22 juin 1844.

Mon bien cher ami, je ne sais si vous vous rendez bien compte de mon désir de vous complaire, et pourtant il faudrait cela pour avoir la mesure de la contrariété que j'éprouve de ne pouvoir vous envoyer immédiatement votre nouveau frère, qui est bien en règle du côté de la loi de Dieu, mais qui n'en a pas fini encore avec les règlements de la police. Arrivé ici avec ses papiers en bonne et due forme, il n'en a pas moins été en une sorte de suspicion à cause des oppositions qui résultaient des papiers dont il était porteur et des démarches qu'il avait omises, ou qu'il reconnaissait ne pouvoir faire vis-à-vis de l'ambassade. Messieurs de la préfecture de police, tout gens d'esprit qu'ils sont, ne pouvaient se tirer du conflit d'idées que leur présen-

taient un nom russe, la qualité de russe sur le passeport donné pour la Silésie, Varsovie comme domicile, et le refus de comparaître devant ses juges naturels ; ils ne voyaient pour se tirer d'embarras que d'en faire un réfugié polonais, ce à quoi Serge S..., ne voulait point consentir. Enfin l'énigme se faisant toujours plus inexplicable, M. le préfet de police sut que S.... se réclamait de moi, et il me dépêcha un de ses employés pour savoir à quoi s'en tenir à son sujet. J'exposai la situation entière avec d'autant plus de facilité, que je pouvais dire tout ce que je savais ; on s'en montra parfaitement satisfait. Néanmoins comme on ne lui a pas délivré encore de passeport en règle, et qu'il en est à un simple permis qu'il faut renouveler tous les huit ou dix jours, il a été jugé pour lui imprudent de s'éloigner. J'ai donc cru devoir reculer devant cette complication nouvelle, et m'en tenir à mon premier projet qui avait été d'obtenir qu'on le reçût rue des Postes pour une retraite. Le R. P. provincial, que je n'avais pas l'honneur de connaître, m'accorda cette grâce avec la charité qu'on est toujours certain, connu ou inconnu, de rencontrer en eux. Mon premier mouvement avait été de surseoir, d'attendre que cette affaire de passeport fût réglée ; mais l'impatience de mon jeune homme en ordonna autrement. Il sentait un grand besoin de recueillement après tant de circonstances et d'émotions diverses. Je lui répondis que c'était à d'autres à en décider, et que l'obéissance allait lui donner toutes les lumières et tous les soulagements. Il est entré rue des Postes, samedi 19. Je lui ai lu votre lettre, et ses yeux baignés de larmes ont été la meilleure part de sa réponse, bien touchante pourtant dans toute l'affec-

tueuse reconnaissance qu'il me charge de vous transmettre.

J'ai été si frappée du passage de votre lettre qui concerne Tourguenief, qu'immédiatement je l'ai copié et lui ai écrit en le lui envoyant. Il paraît touché de l'intérêt bien sincère que ma sœur et moi lui témoignons; mais je croirais que le moment est venu d'exiger de sa conscience de se mettre en rapport direct, quand ce ne serait que de controverse, avec quelque ami de Dieu, il faut le laisser choisir : la grâce se sert de tout et de tous comme instruments; seulement elle veut presque toujours que le choix soit personnel, dût-il être moins régulier et moins bon. Ah! que vous avez raison de dire que l'homme à chaque instant sent qu'il ne peut rien faire, mais que seulement il peut tout gâter! Souvent même il le sait presque trop, c'est-à-dire que la foi, l'espérance et la charité ne sont pas assez fortes en lui, pour combattre victorieusement le sentiment de son néant et de sa misère.

Paris, 4 août 1844.

Vous pensez bien, mon cher ami, qu'il n'est entré ni distraction, ni négligence dans le retard que j'ai apporté à provoquer une décision pour votre grande affaire; je dis grande, par tout l'intérêt dont elle est pour moi. Par cela même que le déplacement d'un novice est l'objet d'une délibération grave, que la règle est une chose assez précieuse pour rendre considérable tout ce qui la suspend, que j'aime l'intégrité de cette règle, comme je le disais au R. P. provincial, presque autant qu'il la respecte, et qu'enfin c'était de moi que

viendrait l'exposé des motifs sur lesquels l'autorité statuerait, je devais mettre ma conscience à user de réflexion et de réserve. Il est parfaitement résolu que, si vous ne venez pas ici, j'irai vous trouver dans les premiers jours du mois prochain, au plus tard ; mais il est certain également qu'un déplacement ne m'est pas facile, que je vous garderais ici plus longtemps que je ne vous verrai à Saint-Acheul, plus à l'aise, comme tout ce qui se renouvelle, et que ma sœur partagerait notre joie que ses vertus méritent si bien. Z., qui n'a jamais été que ce qu'il est, l'est davantage par cela même ; et deux ou trois entretiens ont suffi pour nous le rendre dans son véritable état, comme ces belles colonnes de marbre d'un blanc pur découvertes à Versailles, dans le vestibule de Louis XIV, sous les enduits de plâtre du règne de Louis XV. Vous voyez, mon cher ami, qu'au milieu de nos hésitations, il y a bien à bénir Dieu qu'une sainte émulation se maintienne dans quelques âmes du *pusillus grex*, et que son pas s'accélère dans la voie où il est appelé à marcher. Gratitude donc et patience : ne désespérons de rien ni de personne ; le vaisseau a perdu sa boussole dans la tempête, qui ne sait où il va, ne s'en rapproche pas moins souvent de sa destination. Nous nous ignorons si profondément nous-mêmes ! Et de nous-mêmes il faut étendre cela à tous les autres : il faut croire, savoir, affirmer pour ceux qui ne croient pas, ni ne savent, et qui ont perdu le droit d'affirmer. Pour reprendre de haut et me résumer, je vous dirai donc, mon cher ami, qu'après mainte et mainte délibération intérieure, je me suis arrêtée à la résolution d'attendre l'arrivée du P. de Ravignan, qui sera ici dans huit jours, à ce qu'on

m'a dit ; il me faut la condescendance d'un ami qui m'aide à débrouiller ce conflit d'intérêts opposés, et à me faire arriver à ce que je dois vouloir. Ah ! combien vous êtes heureux, dans cette circonstance comme dans toutes les autres, de ne reconnaître que l'obéissance et de ne recourir qu'à elle ! Les paroles qui exprimaient votre sage et vertueuse défiance des mouvements de votre cœur, m'ont bien touchée : elles se sont gravées dans le mien en lettres vivantes. Je me rappelle que vous me disiez déjà dans une de vos lettres : « Plus je connais, plus j'approfondis la vie religieuse, et plus je me sens heureux, plus j'éprouve de reconnaissance envers Dieu qui m'y a appelé. » Que de fois je me suis dit, mon cher ami, que c'était bien vrai, que vous saviez, que vous sauriez toujours davantage la douceur, la force, la paix, qui sont la récompense d'un heureux dévouement ; mais ce que vous ignorerez toujours et ce que la vie du monde nous révèle dans la longue série des jours, c'est le nombre infini de tourments, de déboires et d'épreuves de toutes sortes auxquels votre vie cachée en Dieu vous fera échapper. En fait de douceurs, vous savez ce que Dieu vous donne, en fait de chagrins, vous ignorez ce qu'il vous épargne ; c'est à d'autres, moins heureux que vous et qui vous aiment, à finir le triste chapitre qui est obscur pour vous, et qui seul pourtant compléterait votre reconnaissance.

Voilà plusieurs jours que je n'ai vu le prince Théodore, qui a eu bien des chagrins de tant d'âmes arrachées d'une manière si arbitraire à la voie où il les avait fait entrer ; mais la vertu sert à tout : à agir comme à s'abstenir de l'action, et si elle afflige, elle con-

sole [1]. Je ne sais si le comte Z. vous a écrit ; il avait demandé votre adresse à cette intention. Son mariage semble le rendre très heureux, ce qui laisse supposer une satisfaction double. Je trouve sa future charmante ; et quand on se marie, il semble impossible de faire mieux que de l'épouser. Ah ! mon Dieu, qu'il est donc difficile d'accorder sa vie tout entière au diapason d'un noble mouvement ! Si seulement on était toujours comme on est quelquefois ! Dites-moi, quand vous m'écrirez, si vous avez des nouvelles de vos parents et quelle est leur disposition présente. Votre ami X. vous écrit-il? Espérez-vous ou bien l'espoir n'est-il encore possible que dans cet ordre surnaturel qui se passe de préparation et même de symptôme ?

Paris, 28 août 1844.

Mon cher ami, je le savais bien que votre réponse serait un baume pour mon cœur, et avant qu'elle ne vînt, je me félicitais d'avoir rompu la glace. Pourquoi n'ai-je pas parlé plus tôt ? cette petite légère vapeur ne serait point devenue nuage. Le vrai de cet incident, c'est que je suis timide, de cette maladive timidité que l'âge augmente et qui nous met toujours dans la dépendance de l'impression vaine et commune.

J'ai de plus consolantes nouvelles à vous donner de ce bon Serge S..., qui, par-dessus tous les dons de la grâce, a encore celui de se faire bien venir de tout ce

[1] Le prince Théodore Galitzin s'occupait beaucoup à Paris de l'œuvre de l'instruction religieuse des soldats, et le Gouvernement venait de prendre des mesures pour entraver cette œuvre.

qui le voit de près. Il a fort intéressé le P. de Montesson lors de sa retraite, et les jeunes prêtres polonais se sont fort attachés à lui ; les quatre mois qu'il a passés chez les Bénédictins lui ont concilié une véritable affection, tant de la part des Pères qui sont à Bièvre que de ceux de Paris. Le Père Abbé, que la pénétration et l'expérience rendent difficile, me disait l'autre jour en me parlant de lui : — C'est une nature tout à fait riche et par l'esprit et par le cœur. — Il ajouta en faisant allusion aux difficultés d'admission que le P. Lacordaire faisait encore : — Quant à moi, si son attrait l'avait porté vers nous, je me serais hâté de l'accepter et sans condition aucune. — Vous savez que mon intention avait été, en mettant S... en pension chez les Bénédictins, uniquement de lui ménager une retraite qui lui permît de se recueillir et de se mieux interroger ; je voulais que d'aucune manière cet intervalle et ce choix de maison ne préjugeassent en rien ses résolutions ultérieures.

Paris, 8 septembre 1844.

Mon cher ami, j'ai de grands tracas pour mon pauvre Serge S..., à qui le Ministre de l'Intérieur a donné ordre de quitter Paris sous trois jours, pour se rendre à Nancy, dans le cas où il préférerait résider en France. C'est venu comme une bombe : on ne sait pas d'où le coup part, si c'est à cause de son refuge chez les Bénédictins que l'on traque, ou si cela vient de quelque exigence de l'ambassade à la suite d'une communication de la préfecture de police. Si c'était cela, ma position serait plus que délicate ; j'y mets de la

prudence sans quitter la partie. Je vous dirai plus tard ce qui en aura été. J'ai assisté avant-hier à la bénédiction de la chapelle des Bénédictins, dans une solitude digne des catacombes.

Paris, 1844.

Je suis bien aise, mon cher ami, de pouvoir vous rassurer sur les dispositions qui n'ont pas laissé que de me donner beaucoup d'inquiétude. Vous avez su la demande de Serge S... à l'ambassade, qui a usé de toute son influence pour le décider à retourner en Russie ; mais ce grand parti une fois en présence s'est montré à lui ce qu'il était, un inévitable écueil pour sa foi. Le bon Dieu a parlé à son cœur, et le pauvre jeune homme a reculé devant l'abîme : il s'est pressé de quitter Paris pour aller habiter Nancy, que lui assignait le gouvernement français pour lieu de demeure. De quelque manière que son affaire tourne, la vérité, j'espère, en fera son profit ; car Dieu est aussi près du cœur dans ce qui l'afflige que dans ce qui le réjouit. Il n'y a que le plaisir qui ne soit pas chrétien, et cette dissipation par laquelle l'esprit s'évapore et le cœur sommeille.

Adieu, mon bien cher ami.

Paris, 17 septembre 1844.

Je commence d'abord par répondre à la question qui termine votre lettre. Yermolof n'est point encore de retour des Pyrénées, et je ne l'attends guère avant les derniers jours du mois. Il ne m'a jamais écrit sans

me demander de vos nouvelles ; en dernier lieu vous croyant à Paris, il me disait : « Si le frère Jean-Xavier est avec vous, offrez-lui mon tendre respect. Car avec lui on en est au respect. Demandez-lui en même temps ce qu'il pense du projet de Rome pour Serge S... » Yermolof en était très effrayé. Rome plus qu'aucun autre lieu lui semblait point de mire, et les espions officiels plus dangereux que ceux qu'on est certain de rencontrer partout ; de plus, tout y était fait, selon lui, pour exalter le zèle et par cela même pousser à l'imprudence. J'ai bien fait, à son instigation, quelques observations, mais avec la certitude que S. passerait outre. Je ne vous ai pas appelé pour arbitre à ce grand procès, par la bonne raison que ce qui s'est trouvé retranché d'abord, c'est le procédé lui-même.

L'effet de votre présence sur *** a été excellent, et peu d'heures passées à Saint-Acheul l'ont parfaitement réconcilié avec vos sacrifices (je parle ici sa langue) ; il ne vous envie pas encore, mais il vous trouve heureux, raisonnable, conséquent. Il nous disait : « Jean m'a raconté sa conversion, et tout m'en est devenu si compréhensible que non seulement je conçois qu'il ait agi comme il l'a fait, mais encore qu'il n'ait pu agir autrement. »

Comme vous, j'ai pensé au comte de Maistre, à l'admirable solennité de Chambéry ; on devrait renouveler sa mémoire à l'accomplissement de tout acte semblable, car il a été un grand semeur, pas le premier à beaucoup près : l'honneur de l'introduction du catholicisme parmi les Russes est dû au chevalier d'Augard, vieux chevalier de Saint-Louis. Tout était de commencer. Quand non seulement une œuvre dans son

exécution, mais dans sa pensée même comme désir, semblait absurde et impossible, le génie de la foi était de la concevoir et de s'y confier. Je ne vois jamais un *soixante-quatorze* sans reporter mon hommage plus vif encore et plus intime sur le canot du premier navigateur.

Paris, 1844.

Mon bien cher ami, dans la semaine prochaine, vous recevrez donc les ordres mineurs ! Sans être irrévocablement engagé, vous serez néanmoins marqué du sceau des serviteurs de Dieu ; vous serez mis à part pour entrer dans sa maison. Encore deux ou trois ans au plus et vous monterez à l'autel ; y serai-je ? quoi qu'il arrive, j'espère bien être toujours, par la grâce de Dieu, quelque part où cette grande joie pour les élus de la terre et du ciel pourra être entrevue.

Mme de Nesselrode est ici ; voilà déjà neuf jours de passés sur les quinze qu'elle m'avait promis. Sur ces neuf jours, nos contacts n'ont porté que sur les questions générales ; aucun individu compromis ou suspect n'a été nommé, pas même vous qui êtes, d'après quelques symptômes, le point le plus brûlant. Je ne veux pas néanmoins en rester là, et je compte au premier tête-à-tête aborder ce sujet, en l'établissant avec modération sur des bases sincères. Quelqu'un me disait que le départ de Mme de Nesselrode était annoncé pour samedi 12 ; elle s'abstient de me le dire pour ne pas gâter mon plaisir ; mais si je ne puis obtenir quelque délai, je m'efforcerai davantage de profiter de la liberté qui me sera laissée. Je l'ai retrouvée affectueuse, par-

tiale pour moi comme de coutume, mais plus intraitable que jamais sur le point essentiel. Il m'est également démontré que sa confiance en moi, toujours illimitée sur les autres questions, est fort altérée sur celle qui nous intéresse ; d'une part elle se garde de moi, et de l'autre d'elle-même ; de moi comme contagion, d'elle-même comme danger de me blesser, appréhension qu'on sent lui être toujours présente.

J'aurais beaucoup à ajouter à tout ceci, mais nous pourrons causer, ce qui vaut mieux qu'écrire ; aujourd'hui je me borne à ce qui presse. Certes ce n'est pas notre affaire de Serge S..., qu'une résolution héroïque semble terminer ; après des lettres écrites et répondues, et beaucoup d'inquiétudes de ma part, la passion du voyage de Rome a cédé dans le cœur de cet honnête jeune homme aux indications providentielles. Au moment où j'avais le moins de raisons d'espérer, le P. Jandel m'écrivait que S... acceptait les offres d'un séminaire de France, et qu'il optait pour celui de Nancy. J'ai bien vite exprimé ma joie des solides mérites que s'était acquis notre jeune compatriote par cette résolution ; il ne nous reste plus qu'à procéder à la réalisation de ce grand parti. Vous serez sûrement heureux de cette issue tout inespérée, et qui est bien faite pour nous rendre entièrement confiance. J'entrerai dans plus de détails quand nous serons ensemble.

Dimanche 4.

Mon cher ami, j'ai eu hier un mot du P. de Ravignan ; il me dit entre autres : « Les nouvelles de notre cher et

bien-aimé frère Jean m'ont été au cœur. Nous ne nous écrivons guère, nous nous entendons ! » Je viens d'avoir encore une lettre de Mme de Nesselrode, toujours à Baden, où une indisposition l'a retenue. « Ce que je recueille, me dit-elle, de l'état de l'Allemagne est vraiment fort alarmant ; l'Autriche se dissout tout doucement, et qui ne s'occupe pas de ce pays sera un jour fort surpris des graves embarras qui circonviendront. » Je crois ces réflexions parfaitement justes, mais je doute que les moyens irritants vers lesquels on incline modifient ou arrêtent le mal. Ah ! mon Dieu, qu'il est heureux d'avoir la face tournée vers le ciel et les yeux seulement ouverts pour lui !

Paris, 4 mai 1845.

J'ai pensé à vous chaque jour, mon bien cher ami, et bien des fois par jour je reviens sur toutes les douces et salutaires impressions que j'ai emportées d'Amiens ; pourtant telle est ma misère habituelle et la fatigue de mes encombres, que je ne sais si je vous aurais écrit encore aujourd'hui, sans la tristesse pleine d'amertume qui inonde mon pauvre cœur depuis l'inique arrêt de la séance d'hier. Aurait-on cru jamais que dans un tel pays et dans une ère de liberté, en regard de cette voie de libéralité où entre un pays voisin, l'on ose invoquer de vieux simulacres de lois et les mettre au service de l'arbitraire et d'une persécution d'autant plus lâche qu'elle est latente ! Le contraire des mots et des actes fait ressortir ici une hypocrisie qui dégoûte, mais qui du moins ne trompera personne. La séparation

qu'on prétend faire de l'Eglise et de ses plus fidèles, plus dévoués serviteurs, ne sera acceptée par aucun cœur droit et sincère, et tous, comme je le sens pour le mien, s'attacheront avec plus de force, plus de vénération que jamais, à ceux qui sont l'objet d'une si criante injustice. Hélas ! ce n'est pas eux, ce n'est pas vous, mon cher ami, qui êtes à plaindre, c'est nous qui le sommes : nous condamnés à vivre dans un monde qui poursuit toujours le Christ, nous si profondément atteints dans la menace de vous perdre ou même seulement de vous voir dispersés. Mais dans ce monde de vicissitudes, toute espèce de triomphe n'a qu'un jour, et tous les jours sont à celui qui étroitement uni à Dieu, veut toute sa volonté sainte. Notre part, quoi qu'ils fassent, sera toujours la meilleure ; et puisqu'ici-bas il faut mourir ou survivre, faire le mal ou le subir, remercions notre adorable Maître de nous faire mourir, souffrir, mais en nous épargnant le malheur de l'offenser. Comment tout cela se dénouera-t-il ? Par quelles privations, par quels sacrifices d'âme et de cœur nous faudra-t-il encore passer ? Dieu le sait ! Tout ce que nous savons, nous autres, c'est à quelle source il nous faudra puiser le courage dont nous avons besoin.

Je compte sous peu vous donner le plaisir d'une lettre de ***, qui d'un bout à l'autre est un persiflage à claire-voie sur le pays et ce qui s'y fait. Je sais que rien n'est plus moquable que la vanité, le dédain et l'ignorance qui ne s'entrevoit pas elle-même, ignorance à sa plus haute puissance ; mais dans les choses sérieuses, le rire sardonique, même sous le voile de l'apologue, froisse et serre le cœur ; cette manière de

critiquer son pays est la façon la plus irrespectueuse de le mettre en cause. L'ironie est mauvaise, lors même qu'elle vient de la souffrance. Je n'ai jamais oublié un mot de M. de Lamartine, qui m'a été fort secourable à ce sujet-ci. Il écrivait à quelqu'un dont l'ironie est l'arme favorite : « Rappelez-vous que tout rire qui n'est pas gai est satanique. »

6 mai 1845.

Mon bien cher ami, je vous envoie une relation de Rome qui porte le cachet de la vérité. Ne me la renvoyez pas, je la sais par cœur. Que de grâces n'avons-nous pas à rendre ! Pourvu que nous jouissions des consolations qui nous sont données dans l'esprit de charité et de douceur [1] ! Ce que je redoute, c'est que l'Empereur, après avoir emporté de son entrevue avec le Saint-Père et même de son passage à Rome une douce et utile impression, n'apprenne deux mois plus tard, par les commentaires subséquents, qu'il y a été insulté. Que le monde connaît peu cette sévérité chrétienne, si haute, si belle, si enseignante jusque dans ses rigueurs !

A vous, mon bien cher ami, jusqu'au grand jour de l'éternité.

Paris, 11 mai 1845.

Vous n'avez pas voulu joindre un pauvre petit mot

[1] L'empereur Nicolas, revenant de Naples, s'était arrêté à Rome, et il avait paru écouter avec une profonde émotion les reproches paternels du Pape Grégoire XVI, plaidant la cause des catholiques de Russie et de Pologne.

pour moi aux deux lettres que j'ai fait immédiatement passer, et c'est un châtiment sensible, mon bien cher ami, mais que je reconnais avoir bien mérité par mon long silence. Ce qui l'expliquerait tout à fait n'est vraiment su que de Dieu, car il y a toujours mystère là où la volonté sincère et profonde ne l'emporte pas sur des obstacles, après tout surmontables. Je reprendrai plus tard les articles de vos deux lettres, tout comme si je les avais reçues hier ; mais je commence par vous demander si vous avez connaissance d'un dernier ouvrage de Theiner qui a paru ou qui va paraître sur Pierre le Grand, sur sa vie, ses projets de réunion des deux Eglises, ses vues politiques, et sur les causes qui leur ont imprimé une direction différente? Cet ouvrage achèvera et complètera les travaux de Theiner sur cette matière, en faisant suite à l'*Histoire des vicissitudes de l'Eglise catholique des deux rites en Russie*. Il paraît que cette histoire de Pierre le Grand a été faite sur des documents lus et copiés par Theiner, aux archives secrètes de la Bibliothèque vaticane, et que le Souverain Pontife fait grand cas de l'auteur et approuve ses efforts. La partie narrative, à ce que disait Theiner à la personne qui m'écrivait, ne doit contenir qu'une dizaine de feuilles d'impression ; tout le reste sera documents, proportion qui se rapporte assez au goût, aux besoins du siècle, qui n'est plus guère sensible qu'à l'éloquence des chiffres, des dates et des faits ; du reste, on espérait que cet ouvrage sur Pierre le Grand serait d'un haut intérêt historique, et qu'il ouvrirait bien des yeux bandés. Je vous donne ces espérances telles que je les reçois, et avec des vœux auxquels les vôtres s'uniront bien vivement.

Je n'ai jamais douté que les impressions emportées de Rome par l'Empereur n'eussent été bonnes ; mais que de choses depuis sont venues tout au travers, et en tout dernier lieu cette levée de boucliers de Cracovie, à laquelle il semble que beaucoup de membres du clergé polonais ont participé, ce qui expose toujours l'Empereur à confondre davantage l'esprit de révolte avec celui de l'Eglise du monde qui lui oppose le frein le plus puissant ! Quand je dis que les impressions de Rome avaient été bonnes, ne vous méprenez pas, mon cher ami, sur la portée que je leur donne ; c'est personnellement le Pape qui a eu cette bonne influence sur la personne de l'Empereur. Cela seul a été évident et malheureusement n'invalidait en rien le jugement du cardinal Lambruschini [1] : *Nega tutto, promette poco, e fara niente* [2]. Vous ne pouvez vous faire aucune idée de l'exaspération des Russes à l'occasion de la publicité donnée à l'interrogatoire des Basiliennes ; si ce pauvre comte P... n'en devient pas fou, il l'aura échappé belle. Cette question religieuse, dont il fait vraiment une question de vie et de mort, ce qui lui fait honneur et, j'espère, lui attirera la grâce, envahit son cœur comme son intelligence ; il ne peut parler d'autre chose et interpelle à ce sujet tout ce qu'il croit pouvoir lui répondre. Il me parle toujours de vous et me demande à chaque fois que je le vois ce qu'il faut de temps pour vous faire une visite ; je conclus de son trouble qu'il le craindrait encore plus qu'il ne le désire.

J'ai su, mon bien cher ami, l'arrivée à l'ambassade

[1] Secrétaire d'Etat du Pape Grégoire XVI.

[2] Il nie tout, promet peu et ne fera rien.

de la sommation qui vous était faite et qui ne vous causera pas même l'ébranlement auquel n'échappe pas le cœur aux prises avec les affections. Cette pièce officielle ne vous a pas encore été envoyée, mais au préalable tous vos amis se sont occupés de l'opportunité pour vous du silence absolu ou de la réponse, telle que la foi et le respect en vous sauront la faire. Je suis convaincue qu'avec la concision, la simplicité, qui éloignent dans l'esprit de celui à qui on s'adresse toute idée de pose ou d'effet, vous saurez mieux que tout autre faire parler une conviction impérieuse.

Paris, 23 août 1845.

Je vous remercie, mon cher ami, d'avoir reconnu en moi, par votre promptitude à m'écrire, une des personnes de ce monde qui vous a toujours voulu le plus de bien, et qui, en le comprenant dans son sens vrai, a joui davantage des immenses grâces que Dieu vous a faites. Tout en me taisant, je ne vous ai pas moins suivi dans votre retraite ; chaque jour mes pauvres *Memento* se sont joints à vos ardentes prières, et le jour de l'Assomption en particulier votre nom a été au fond de tous mes *Alleluia*. Placé comme vous l'êtes en regard de l'éternité, il m'est aisé de me figurer la chaleur de votre reconnaissance, votre joie d'une si haute et si chère élection, et en même temps une sorte de surprise mêlée au ravissement. Les mystères de la miséricorde divine paraissent plus inaccessibles que tous les autres à celui qui en est l'objet. Ainsi, tandis que nous disons comment votre fidélité, votre gé-

néreux dévouement sont entrés en part, vous oubliez plus généreusement encore qu'après avoir tout mis contre vous, le monde, la chair et le sang, vous n'avez gardé, pour le suivre, que l'Evangile. Cependant vous la sentez, cette réalité du bonheur que vous possédez et dont la moindre étincelle révélerait le ciel à ceux qui le nient, si pour se laisser persuader ici il ne fallait pas commencer par l'être au moins quelque peu : Savoir pour apprendre ! Les joies surnaturelles ne se laissent sentir que par ceux qui essaient de se déprendre de ce qui n'est pas elles.

J'ai été frappée de la justesse de vos réflexions au sujet de l'écrit de M., et j'ai fort loué votre prudence de la loi qu'elle faisait à votre zèle. Je suis convaincue, d'après ce que je sais de M. et de toute la fécondité que porte en elle-même une conviction vive et profonde, qu'il y a de très bonnes choses dans son écrit, qui partiellement seraient très utiles, mais, en même temps, qu'il n'a eu jusqu'ici ni le loisir ni les ressources nécessaires pour faire un tout complet, quelque forme qu'il lui donne, quelques resserrées que soient ses proportions. Quoique nous ayons tout avantage, et en particulier sur le terrain de la discussion, j'avoue que je préférerais que nous attendissions quelque attaque directe, qui très probablement ne tardera pas. D'abord, je crois qu'il y a particulièrement grâce pour la réponse qui s'impose à nous comme nécessaire, et puis l'ennemi sorti de ses retranchements est plus facile à atteindre, ses mouvements vous découvrent mieux le défaut de sa cuirasse ; et si eux-mêmes, en répondant aux objections, peuvent encore faire quelquefois illusion, cela deviendrait tout à fait impossible quand,

amenés à parler, il ne dépendra pas d'eux de dissimuler cette alliance monstrueuse de la prétention d'être la primitive, la seule Eglise de Jésus-Christ, et de l'état de promiscuité dans lequel ils vivent avec l'erreur. Je serais étonnée si la légèreté, la présomption, qui se nourrissent d'ignorance, d'adulation et d'orgueil national, ne les poussaient pas un jour ou l'autre à quelque manifestation ; il me semble aussi, d'après quelques symptômes, que dans un avenir qui n'est peut-être pas éloigné, l'esprit de division fera son chemin dans l'Eglise de Russie et que, malgré les entraves et les compressions, il s'y formera un parti d'opposition interne. Les pleureurs du patriarchat me semblent l'annoncer, quoiqu'ils n'osent point encore prononcer les mots sacramentels. Ce qui achèvera une diversion utile, c'est que le gouvernement ne manquera pas de se préoccuper de quelque chose qui vit et se meut si près de lui, se passant de son inspiration et joignant peut-être plus d'un vœu d'émancipation politique à l'estime de la liberté de l'Eglise, n'existât-elle que dans sa plus fallacieuse image. Il me paraît donc que pour tout ce qui ressemblerait à une déclaration de guerre, tout nous dit de surseoir, mais non assurément de perdre de vue le but, ni de cesser d'y travailler. Confesser la vérité en toute occasion, multiplier les dévouements, attirer à soi par la beauté de la vertu et l'éclat qu'ont toujours les grands sacrifices, voilà pour le moment le genre d'éloquence que je voudrais à nos prédicateurs. Je serais très loin néanmoins de proscrire le travail, qui me semble d'autant plus nécessaire qu'on n'a presque rien fait dans cette voie ; mais il semblerait désirable que conduit avec sagesse et régu-

larité, sans se borner, comme la paresse érudite, à assembler des matériaux, on essayât bien de se mettre à l'œuvre, de creuser au moins les fondations du monument qui s'élèvera plus tard, et même de le faire sortir de terre si l'on veut, mais entre soi et hors des regards de ce public devant lequel on n'a pas trop de tous ses moyens pour déjouer le mauvais vouloir. Vous ne saurez probablement jamais tout ce que j'ai souffert de cette justice si profondément blessée, et tout ce qu'elle entraînait de luttes et de divisions ; vous ne le saurez jamais, car moi seule je pourrais vous le dire, et je veux le taire si je ne puis l'oublier.

Ma pensée a bien souvent cherché la vôtre pour l'interroger, mais sans trouble pour vous ; que vous fait personnellement un lieu plutôt qu'un autre ; jusqu'ici, nous gardons vos Pères, consolation immense, mais assez assombrie pour nous apprendre à vivre au jour le jour.

Adieu ; que Dieu vous conduise ! Ce n'est plus monter qu'il vous faut, c'est vous maintenir, pour que la route royale du sacerdoce s'aplanisse sous vos pas. Je demanderai chaque jour pour vous la sainte persévérance ; mais vous avez tout son secret dans la fidélité à la grâce.

Marly-le-Roy, 2 septembre 1845.

Mon cher ami, j'ai reçu hier la lettre ci-jointe ; je vous l'envoie, au lieu de l'extraire, elle se fera mieux comprendre que ce que je pourrais vous en dire. Le P. de Ravignan est ici. Je ne puis me refuser l'extrême bonheur de vous dire tout ce qui s'ajoute encore,

quand on le voit de près, aux sentiments de vénération et d'attachement qu'il inspire ; c'est à la fois la grâce même et la raison la plus haute. Une vertu s'échappe de chacune de ses paroles, et elle modifierait presque sans qu'on s'en aperçût. Voilà ce qu'après l'avoir tant goûté, vous n'avez retrouvé au bout d'un long temps que pour une demi-heure ! Ce n'est pas de tous vos sacrifices celui dont Dieu vous tiendra le moins compte.

Adieu ; ces lignes hors-d'œuvre ne comptent pas pour une lettre.

Paris, 9 décembre 1845.

Mon cher ami, j'ai suivi vos conseils en tout ; mon mari porte déjà sa médaille, et je viens de commencer une neuvaine qui finira le 21, fête de l'apôtre saint Thomas qui, lui aussi, a été soumis au malheur d'avoir besoin de voir. Priez, mon bien cher ami, et si dans l'intervalle quelque idée de secours vous venait, vous me mettriez sur la voie.

Le comte Alexandre T..., que j'avais complètement cessé de voir par un acte de sa très libre volonté, m'est revenu depuis son retour. Je lui ai fait très bon accueil, et l'embarras qu'il m'avait apporté s'est dissipé. Il a pris l'initiative pour me parler de vous, et avec beaucoup d'affection, tout en se pressant de s'établir en partie non hostile, mais adverse. Adieu ; je vous assure que je ne recevrai jamais une vraie grâce sans vous y faire une large part.

Paris, décembre 1845.

Mon bien cher ami, vous étiez resté longtemps sans m'écrire ; je le comprends sans qu'aucun doute vienne m'affliger : vous avez mieux à faire, et cette vie digne à chaque moment d'être racontée à Dieu peut n'avoir rien à dire aux hommes. Aussi, si c'est par le silence que j'ai répondu à votre silence, cela tient aux encombres de ma pauvre vie, et nullement à quelque défiance de vos bonnes dispositions pour moi. De combien de manières plus explicites nos pensées, nos peines et nos craintes ne sont-elles pas confondues dans cet intervalle ! La maladie du P. de Ravignan, tout ce qu'elle comprend en elle-même de privations personnelles, de retranchements en secours généreux en réponse à l'attente publique, à tant d'âmes qui ne veulent aller qu'à lui, est une grande et difficile épreuve, qui n'a perdu de sa rigueur que depuis la tranquillité comparative qui nous est rendue sur le fond de cette santé si précieuse. Un autre coup bien sensible est celui dont nous avons été frappés dans la défection du P. D... ; voilà ce que j'appelle du vrai nom de chagrin, chagrin aride, désolé et qui porte une sorte de ravage au fond des âmes. J'ai toujours nié que nos ennemis eussent le droit de nous affliger ; ce sont les amis, les nôtres, qui en gardent le monopole, et ce sont eux qui font les blessures inguérissables. La malignité du monde s'en repaît au premier moment, mais c'est à la charge, pour celui qui lui donne cet infernal plaisir, d'avoir un peu plus tard à subir son vrai et cordial dédain. Que de gens liés avec le P. D... rompront toute rela-

tion avec l'abbé de ce nom! Quoique les antécédents ne soient pas les mêmes, il lui arrivera quelque chose d'assez ressemblant à la position que s'est faite M. M..., qui est repoussé aujourd'hui de presque tous. Il postule je ne sais plus quel emploi à l'Université, et comme quelqu'un en parlait à M. Saint-Marc Girardin, celui-ci répondit qu'à coup sûr il ne le protégerait pas : et si on m'en demandait la raison, disait-il, député ou ministre, interpellé à la Chambre, je répondrais simplement par ces mots : C'est que M. M... était jésuite et qu'il ne l'est plus. — Enfin, mon bien cher ami, le bon Dieu nous envoie pourtant quelques consolations ; ces deux conquêtes nouvelles ont rempli mon cœur de joie! Quand on pense à l'immense courbe décrite par une pauvre âme partie des idées de tout le monde pour arriver à celles des prédestinés, l'incommensurable s'empare bien autrement de l'esprit que pour toutes les circumnavigations imaginables.

J'avais noté une question à vous faire. Connaissez-vous et pourriez-vous me dire le nom d'un de vos Pères que le vicomte de V.., à son passage à Laval, a entendu dans un discours sur la sainte Vierge, qui annonçait, selon lui, un prodigieux talent? Déjà, plus d'une fois, j'ai entendu dire que la compagnie avait dans son sein des jeunes gens point connus encore, mais d'une grande espérance, et dussé-je ne pas la voir éclore, cette seule promesse me fait grand bien. A côté des arbres séculaires qui donnent appui, repos et ombrage, il faut que viennent ces successives générations, vraie famille de Dieu plantée de sa main. Demain, samedi des Quatre-Temps, Gaston de Ségur[1]

[1] Aujourd'hui Mgr de Ségur.

sera sous-diacre, et Eleuthère de Girardin ordonné prêtre ; dimanche, à Saint-Sulpice, nous assisterons à sa première messe, et de cette émotion pleine de joie, je passerai à Notre-Dame pour la conférence du P. Lacordaire, dont je suis si aise de vous voir content ; il s'est encore tellement surpassé dans celle de dimanche dernier, qu'au sortir de l'église, n'étant encore qu'à la troisième conférence, je me préoccupais un peu de l'impossibilité presque manifeste où il serait, non pas de s'élever davantage, mais seulement de se maintenir à cette hauteur. Comme je ne l'ai pas encore lue, je ne sais si l'effet à la lecture en aura été reproduit ; il y a eu des moments où l'auditoire était vraiment enlevé. Demandons à Dieu que ces mystérieuses et saintes commotions ne se limitent pas à des effets éphémères.

Je ne suis pas étonnée des aveux qui vous frappent dans les livres que vous avez sous la main ; ils sont partout, jusque dans les coups d'encensoir que nos compatriotes se donnent, quand ils vous apprennent que pour la première fois ils se sont employés à faire venir au christianisme une peuplade de Tchérémisses païens [1]. Évidemment il n'est pas pour eux un progrès qui ne soit d'imitation, et je ne sais rien de plus glorieux pour l'Église que de faire partout du bien, même à ceux qu'elle blâme et qui la détestent. Mais c'est comme pour cette science que vous qualifiez si bien d'incrustation ; dans aucun temps le clergé grec n'a pu avoir de vie propre, attendu que la vie est chose individuelle, et que tous les éléments étrangers dont

[1] Peuplade russe habitant les bords de la Kama.

elle peut se nourrir doivent encore avoir été élaborés par elle-même. Je vous avoue que je ne partagerais pas votre confiance sur la libéralité dont vous supposez Mgr Philarète capable ; je le crois si peu disposé à vous faire livrer d'anciens livres d'Église russe, que je ne doute pas que, plus avisés aujourd'hui, ils n'en poursuivent la destruction. Les réimpressions et éditions nouvelles sont un grand moyen entre leurs mains, témoin ce qu'ils ont fait dans l'affaire des Grecs unis. Je vous engage à ne pas perdre de vue les renseignements que vous aviez demandés en Amérique sur le missionnaire Galitzin ; vous pourriez facilement, je crois, en obtenir également sur notre sainte mère Galitzin ; il faudrait pour cela s'adresser directement à Mme Barat, que je n'ai pas l'honneur de connaître. Son assistante, Mme de Gramont, est bien malade, me dit-on : elle a été administrée ; mais les roseaux ploient : peut-être Dieu la rendra-t-il encore à la maison dont elle est l'édification. Que Dieu en ordonne dans sa miséricorde ; il me semble que le bon sens n'a pas d'autre prière.

Je vous retrouve si habituellement dans ma chère chapelle, que je vous conjure de lui rendre souvenir pour souvenir, en particulier dans cette nuit de Noël qui est la fête des sanctuaires privés.

Paris, 16 janvier 1846.

Je ne sais, mon cher ami, si, dans l'incluse, notre excellent ami Michel vous parle d'une nouvelle que vous n'apprendrez pas sans chagrin, la mort d'A–

lexandre Tourguenief, enlevé à Moscou par une attaque d'apoplexie. J'en ai été profondément contristée ! C'est une de ces morts douloureusement dépouillées de consolations certaines, mais qui permettent toujours l'espérance, par l'étonnant mélange de la recherche de la vérité dans un esprit qui s'abreuvait habituellement d'erreur. De plus, toutes ses tendances étaient généreuses, son cœur s'ouvrait à toutes les formes que pouvait prendre la charité ; et son frère disait à Yermolof que, presque jusqu'au dernier jour, il s'était occupé des pauvres condamnés à la Sibérie et de leur porter lui-même des secours. Espérons que la lumière qui aura dessillé ses yeux aura été prévenue par cette miséricorde qui transforme quelquefois le mourant, un moment avant qu'il ne paraisse devant le tribunal du juge redoutable.

Adieu, mon bien cher ami ; ce petit mot ne compte pas, il est d'occasion et je suis pressée.

Vichy, 22 juin.

Le départ du prince Michel étant fixé au 26, j'ai profité de la permission que vous me donniez de lire votre lettre, très intéressante dans ses détails si complètement ignorés. L'étonnante impassibilité du clergé russe, soit pour attaquer, soit pour se défendre, ne laisserait sûrement pas soupçonner que, dans les temps encore barbares de notre pauvre pays, on savait néanmoins prendre fait et cause pour la vérité, admettre du moins que, par la grâce de Dieu, cette vérité existait encore sur la terre à l'état pur et divin, et que

plusieurs églises ne pouvaient pas être l'Église. Je ne sais si ces détails ont été connus par Theiner, et s'il en a fait usage ; mais, dans ce cas, ils auraient besoin d'être reproduits, et pour cela tirés du fouillis allemand pour être mis en lumière. Si vous vouliez me faire le plan d'un tel ouvrage, indiquer les sources, citer les documents, j'ai en idée que je pourrais vous fournir un metteur en œuvre des plus habiles.

Quant à mes affaires personnelles, les lettres de Russie continuent à m'annoncer des désastres de toute sorte. On ne vieillit pas dans la grâce de Dieu sans qu'elle vous fasse participer en quelque chose à la destinée de son serviteur Job, et il est plus facile qu'on ne le croirait soi-même d'en prendre tous les sentiments.

Vichy, 27 juillet.

Mon bien cher ami, l'immense inconvénient, dans toutes les questions, de ne pas arriver suffisamment armé pour le combat, me paraît si évident que le renoncement à une attaque immédiate me semble tout indiqué. Mais comme le bien ne vient pas toujours en dormant, et que même pour gagner le quine à la loterie il faut y mettre, ne serait-il pas sage de vous faire un plan pour la recherche des matériaux, des personnes qu'il y aurait à interroger et à consulter, afin de se ménager, avant la conquête, la découverte ? C'est en y pensant, et il faut que plusieurs personnes y pensent, que d'une investigation à l'autre on arriverait à quelques bons résultats, sans lesquels il faut se garder d'entreprendre : car rien n'est pis que de pren-

dre l'initiative pour constater la pénurie ou une infériorité trop marquée. Ce qui d'après votre lettre me semble déjà se pouvoir faire, c'est d'arriver aux archives des affaires étrangères, et de trouver quelqu'un qui ait le tact et la pénétration nécessaires pour les compulser dans ce but. à certaines époques qui promettraient un filon un peu riche. Je crois qu'en s'en occupant on trouvera cela, le but de ces recherches n'ayant rien qui puisse effaroucher le gouvernement ; en second lieu, tâcher de se faire ouvrir les archives diplomatiques de Madrid. Il serait plus difficile peut-être de trouver quelqu'un qui voulût se charger de ce travail et qui en fût capable, mais enfin cela pourrait se rencontrer, et il y aurait bien des chances d'obtenir des recommandations qui aplaniraient les voies, chose du reste moins nécessaire en Espagne que partout ailleurs, rien n'étant comparable à leur libéralité envers ceux-là mêmes qui leur sont le plus étrangers ; en troisième lieu, savoir où sont les papiers et les archives de la Sorbonne. Quand je serai à Paris, je ferai tout pour m'en informer ; je pense déjà pour cela à notre ami Moreau, que la bibliothèque de Sainte-Geneviève aura bien pu mettre sur la voie ; en attendant, il me semble que ceux de vos Pères dont les occupations sont plus particulièrement littéraires, pourraient nous savoir cela. Mais en ne désespérant nullement de secours étrangers, je reconnais, comme vous, que la perfection ne se rencontrerait que dans les Russes catholiques, précisément la chose impossible ; car, pour ceux-là mêmes qui ne sont pas à découvert, la suspicion d'une part et la prudence de l'autre leur défendent d'approcher. Que de fois j'ai regretté que pour des notions de

ce genre, et entre autres de vieux livres, vous n'ayez pu mettre à profit le temps passé à Moscou ! Depuis votre retour, je sais que la comtesse ***, qui a toujours suivi cette idée, se félicitait d'avoir rencontré des trésors ; elle les possède encore, mais après elle que deviendront-ils ? Je lui en avais fait parler par M., je n'en ai rien pu savoir encore. Ce qui importerait beaucoup, c'est de désigner avec soin, non pas seulement les lieux et les personnes, mais les époques auxquelles les questions soulevées ont dû être traitées avec le plus de développement ; cela aurait l'utilité de restreindre le travail et de le concentrer.

Relativement à ce projet d'ouvrage, mon cher ami, il n'y a donc pour le moment qu'à amasser, vrai travail de fourmi ; mais je ne vois aucune difficulté à ce que nous nous rabattions immédiatement sur le monument à élever à la mémoire des vrais ancêtres des Galitzin catholiques. Il est toujours avantageux de placer ce qu'on tient davantage à dire à l'ombre d'un enseignement général et comme amené accidentellement. Les biographies qui entreraient dans la notice ne seraient qu'une sorte d'introduction. On pourrait tirer très bon parti du contraste curieux et piquant qui régnait dans le ménage : Stolberg, Overberg, Clément-Auguste et d'autres notabilités catholiques de l'époque, mis en regard de l'enthousiasme du mari pour Helvétius et toute la gent philosophique. Lise Galitzin suivrait tout naturellement. Il y a bien des détails sur elle que l'on pourrait fournir et certifier, et je suis convaincue que l'on trouverait, dans sa correspondance pendant ses deux voyages en Amérique, les détails les plus intéressants. Je me rappelle qu'elle

m'a conté des choses merveilleuses de ces bons sauvages, qui lui avaient voué une reconnaissance si vive ; elle a reçu d'eux plus d'une ovation, entendu plus d'une harangue, et c'était bien mérité ; elle avait établi deux pensionnats, entre autres un de cinquante petits Osages. Il est impossible que ces détails et mille autres ne se retrouvent dans ses comptes-rendus à ses supérieures. On arriverait très naturellement à multiplier les détails et les noms propres, que tout le monde aime tant, témoins le journal de Dangeau et même l'almanach de la Cour. Vous savez bien, n'est-ce pas, que c'est toujours dans l'intérêt de nouvelles fondations que Lise a été envoyée en Amérique ? C'est, si je ne me trompe, rien moins que trois maisons qu'elle y a fondées. Il serait bien désirable qu'on entrât dans beaucoup de renseignements à cet égard, et surtout sur elle-même, sur sa foi si vivante, ses grands tableaux à l'huile, œuvre presque unique de son obéissance, et ce qui touchera plus que le reste, sur les circonstances de sa mort qui aura été, je n'en doute pas, celle des saints [1]. Je vous suggère tout cela parce que je suis certaine que vous seul aplanirez les voies.

Quant à votre idée d'un noyau de pensionnat russe destiné plus tard à être une pépinière d'institutrices, je la trouve excellente ; seulement jusqu'ici les moyens d'exécution me semblent manquer complètement. Je ne connais pas un enfant russe dans un couvent de Paris ni même de France, ni dans aucun autre pen-

[1] Le vœu de Mme Swetchine a été accompli par le prince Augustin Galitzin, qui a publié le plus touchant récit sous ce titre : *Notice sur Mme Elisabeth Galitzin. — 1795-1843.* Librairie de Douniol, rue de Tournon.

sionnat, et cela pas plus d'enfants catholiques par leur famille que schismatiques. Je crois que la coutume générale étant encore d'élever ses enfants chez soi, les mères se résoudraient difficilement à placer leurs filles si loin d'elles. Un certain nombre de pères de famille s'y décidât-il pour leurs fils, ce serait dans l'espoir de ces fortes études qui représentent pour un homme le succès dans sa carrière, et par conséquent un avantage tout matériel. Remarquez encore que s'il n'y a pas d'enfants russes dans les couvents de Paris, il n'y a pas plus de dames russes d'âge fait. Les dames russes qui s'y trouvent ne le sont que de naissance et de nom, nullement par la langue, qu'elles n'ont jamais sue ou qu'elles ont oubliée ; ajoutez que rien en elles n'y supplée, ni une éducation première qui ait eu quelque chose de national, ni ce courant de livres et de publications qu'on suit au moyen des revues et des journaux. Mme Davidof, du Sacré-Cœur, n'est pas plus russe que sa sœur, Mme de Gabriac, qui elle-même ne l'est pas davantage que leur mère qui était française. Pour parvenir à ce que vous voudriez, il faudrait des conversions de femmes russes Kopenetes, et de plus je les voudrais du *mezzo ceto* [1], de la caste en majorité dans ces universités, qui puissent arriver avec quelque chose d'acquis, de foncièrement russe, et avec cette habitude de travail qui est l'instrument indispensable pour bâtir sur un terrain solide. Je n'aperçois peut-être qu'un côté de la question, celui des difficultés, et je vous serais reconnaissante si vous vouliez répliquer à mes objections par d'autres, que j'étudierai soigneusement avant d'y répondre.

[1] Classe moyenne.

Adieu, mon cher ami ; à bientôt.

Vichy, 10 août.

Mon cher ami, nous avançons toujours, quoiqu'à pas de loup et petitement. Je vous trouve trop ambitieux avec l'exiguité de notre pêche, comme vous dites ; songez que ce qui paraissait complètement impossible il n'y a pas cinquante ans, surgit ou demeure sur une foule de points, et que cette lenteur de progrès écarte l'idée de vogue et d'entraînement. Je défie nos adversaires d'invoquer contre nous la prescription, pas même une solution de continuité. Vraiment, vous n'êtes plus assez jeune pour être si pressé ; pour moi qui suis tout à fait vieille, ce n'est pas le nombre que je poursuis. Si une grande vertu, une grande persévérance se manifestent dans nos convertis, ils seront toujours assez nombreux pour faire grand bien un jour ou l'autre, à cette heure venue que nul ne sait ! Je les voudrais bons surtout à montrer à nos ennemis ; entre amis tout passe, on n'est pas difficile.

Je ne vous ai jamais dit à quel point j'avais été touchée des admirables paroles de votre père : « Puisqu'il n'y a plus d'espoir de te revoir au milieu de nous, Dieu veuille que tu persévères dans la voie que tu as embrassée ! » Ces paroles sont si belles, si vertueuses, si méritantes, qu'elles lui seront comptées et qu'elles l'identifient presque au mérite devant Dieu de votre vocation. Malgré cette grande générosité de sentiments, les préventions subsistent en lui, et je ne m'en étonne pas, quoique j'en sois l'objet ; il semble

que le temps n'ôte rien à la force des accusations qui ont changé complètement mes rapports avec vos parents. Il y a quelques jours encore, je recevais de votre père une lettre d'une dureté glaciale dans sa politesse, lettre qu'il m'adressait à l'occasion d'un envoi d'argent. La première impression est toujours un peu pénible, mais la seconde est de se demander comment il se peut qu'on attribue à quelque chose d'humaine influence la puissance d'effets dont soi-même, on y est bien contraint, on admire la grandeur et dont on désire l'éternelle consistance.

Je ne puis vous dire combien j'ai été touchée de la manière dont vous vous exprimez sur nos deux pauvres chers enthousiastes, faisant si bien la part des nobles inspirations, sans aveuglement sur les mouvements chimériques et peu ordonnés de notre infirme nature ; de ce point de départ qui apprécie à la fois le mal et le bien, l'efficacité et même l'attrait peuvent s'attacher aux conseils sévères. En vous lisant, je me suis dit : Voilà ce que la retraite fait d'une âme chrétienne ; hors de là il n'y a qu'amertume, irritations, appréciations passionnées, toutes choses soufflées par cet esprit du monde et qui font tant souffrir ceux qui y vivent sans en être.

Adieu, mon cher ami ; puisse quelque chose de la paix que vous goûtez venir jusqu'à nous !

29 novembre 1847.

Mon cher ami, je vais vous expliquer un silence dont vous ne me demanderiez pas raison et qui pè-

serait sur mon cœur, si, dans l'angoisse où il vit, le plus ou le moins comptait. L'intervalle qui vient de s'écouler a été difficile et pénible ; tout pour moi se fait sombre et bien grave, et ce n'est pas sans tremblement intérieur que j'approche d'une menace que je n'ai jamais envisagée qu'avec terreur. La santé, les forces de mon mari déclinent visiblement, et rien n'est modifié dans ses dispositions morales. Bien des symptômes se joignent à son grand âge pour m'inquiéter. Je suis convaincue que leur signification ne lui échappe pas, sans que cela l'émeuve ou l'ébranle ; il oppose à ces avertissements sa longanimité habituelle ; l'égalité de son caractère reste la même : toujours le même soin à ne blesser personne, mais en même temps je retrouve cette désolante indifférence, ces persistantes préventions, cette volonté, immobile jusqu'ici, de n'accéder à aucun des moyens qu'on lui propose pour l'éclairer. Le P. de Ravignan lui a fait une bonne et agréable impression, mais uniquement celle d'un homme du monde plein de bonne grâce et d'urbanité. Tout ce que j'ai fait pour rattacher à ces justes appréciations quelque vraiment bon résultat a été inutile, comme toutes mes tentatives directes et indirectes, depuis la supplication jusqu'à toute occasion saisie par une pensée invariablement présente. L'archiconfrérie, la médaille n'ont pas été oubliées, comme bien vous pensez ; mais à ces moyens au premier desquels je compte recourir de nouveau, ne pourriez-vous m'en indiquer aucun autre qui s'y puisse joindre? Certes ma trop juste humilité n'attribue aucune force à mes prières, et pourtant je sens que ma douleur prie, de cette prière sincère dans laquelle l'âme passe tout

entière. C'est dans un silence que je ne romps jamais, que cette redoutable pensée ravage mon pauvre cœur. Je n'ai pas la ressource des épanchements, de la confiance qui allège la peine en l'émoussant ; d'ailleurs un tel sujet ne peut recevoir de lumière ou d'adoucissement d'aucun rapport humain. Si je ne vous aimais, mon cher ami, que selon le monde, certes je ne vous en parlerais pas, mais je vois en vous un homme de Dieu. Lors même que vous ne pourriez me porter secours, je suis convaincue que vous me pardonnerez de vous occuper de moi dans une situation d'âme et d'esprit où je suis complètement réduite à moi-même ; dans tous les cas, j'en suis bien sûre, vous parlerez de moi au bon Dieu, mon unique confiance.

Paris, 17 janvier 1848.

Croyez, mon cher ami, que j'ai bien compris comment, de peine en peine, de jour en jour, vous étiez conduit presque fatalement au silence. Il faut, quand il ne s'agit ni du devoir ni de l'espoir de faire quelque bien positif, un acte de souverain empire sur soi-même pour remuer la pointe acérée dans sa blessure, pour raviver le chagrin au dedans de soi par tout ce qui se rattache à un sujet affligeant. Je sais si bien par moi-même l'effort presque impossible de soulever par la parole le poids qui oppresse, que j'étais en vous le propre complice du tort qui m'éprouvait. Les témoignages extérieurs de vous à moi me seront toujours très doux, mais jamais indispensables ; et vivante, je me résignerai, sans rien perdre de ma confiance, à ne

recevoir de vous que les mémoires qui de votre âme s'élèveront à Dieu quand vous me saurez morte : voilà qui est entendu. Vous êtes éprouvé, mon cher ami, de la manière unique et constante dont Dieu éprouve ses élus. Dans ce qui vient des hommes, rien n'est soutenu ni complet, pas plus dans les peines qui viennent d'eux qu'en toute autre chose. Aussi, quand l'infini, la durée non interrompue, se rencontrent dans nos peines, Dieu s'y fait si sensible que toute résistance contracte quelque chose de sacrilège, et qu'on est soutenu, fortifié, je dirais consolé par l'excès même de ce qu'on souffre. Mon cher ami, ce que je vous dis là ne vient pas de l'imagination, mais de l'expérience.

J'ai de bonnes nouvelles à vous donner de Serge S... ; il a reçu les ordres mineurs, et j'ai su qu'on était très content de lui. Schouvalof est à Rome, où il est retenu par l'état désespérant de sa fille dont les souffrances ne font qu'augmenter ; sa résignation fait comme elles, grâce à Dieu ! Théodore Galitzin est encore à Rome ; il est d'un grand secours à Schouvalof. C'est ce qui le retient, et beaucoup aussi le grand intérêt des événements dont Rome est le théâtre ; il s'est mis de la garde civique, comme quelqu'un qui n'a plus rien à ménager. Avez-vous jamais rencontré un jeune artiste nommé Hermann, grand talent de musique, qui a été élevé entre Mme Sand, Litz et Daniel Stern ? Dieu vient toucher son cœur ; de juif qu'il était, il est devenu catholique des plus dévoués et des plus fervents. Mme de Rauzan a été sa marraine, avec le docteur Gouraud. Vous serez heureux d'apprendre que Nathalie Narishkin, qui était à Venise avec une de ses sœurs mariées, vient d'arriver à

Paris dans le dessein arrêté de compter parmi les filles de Saint-Vincent-de-Paul [1]; ce n'est plus en confidence qu'elle le dit : ce qui m'avait été confié comme un secret m'a été confirmé hier par M. ***, qui m'en a parlé du reste avec beaucoup d'intérêt.

Paris, 29 avril 1848.

Mon bien cher ami, j'ai fait passer avant vous d'impérieuses, de tristes et quelquefois d'inutiles choses, et au milieu de cela personne plus que vous n'est resté lié à toutes mes pensées. Le contre-coup que vous receviez des circontances s'est toujours présenté à moi de premier mouvement, et je suivais avec anxiété les sévères enseignements qui dressaient votre expérience, jeune encore dans la voie que vous suivez. Jamais je n'ai été plus convaincue que c'est à la vertu que Dieu mesure l'épreuve, qu'elle est avant tout le signe du degré de confiance que Dieu met dans les siens, et que ses élus arrivent presque toujours à cette intensité de souffrance au delà de laquelle, ne fût-ce que d'une ligne, toute créature humaine, comme dit le psaume, faillirait. Dans la persécution que vous subissez, on sent que notre bien-aimé Pie IX est la première victime, et que tout au dedans de lui dément l'inaction qui lui est imposée. Une force majeure, aveugle et sourde, réside quelquefois dans les événements extérieurs : il faut courber la tête devant ce qu'elle a d'irrésistible et de fatal ; c'est peut-être

[1] Tout le monde sait que c'est une de Narishkin qui a donné Pierre le Grand à la Russie.

moins difficile que de s'en prendre à la pensée intime qu'on révère et qu'on aime, ou de douter d'elle.

Ce que vous me dites, mon cher ami, de votre appréciation, plus vive que jamais, de la grâce de votre vocation ne m'étonne pas plus que vos espérances s'exaltant toujours pour le triomphe de l'Eglise. La lutte, les périls, tout ce qui tient du martyre, dont vous prenez avec les vôtres si bien votre part, resserrent tous les nœuds ; et comment croire que l'Eglise, seule debout au milieu de toutes les ruines, donnant seule la règle et le préservatif des sublimes vérités qu'on lui prend pour les déguiser, forçant, malgré tout, le respect et l'involontaire admiration d'un siècle de révolte et de désordre, ne finisse par attirer à elle dans les proportions d'unanimité que comporte, hélas ! l'infirmité humaine ? Au fond, l'instinct de vérité de la partie saine de l'humanité à notre époque, cet élan vers le bien, qui ne dépasse pas le niveau des qualités naturelles, cherche les préceptes sublimes apportés par le christianisme dans le monde et ne s'arrête que quand il les a trouvés ou même seulement rêvés. Trop de gens de bonne foi les prennent encore au rebours du bon sens, mais leur tendance, quelquefois même à leur insu, est chrétienne ; seulement alléchés par le trésor, ils ne savent pas veiller à sa garde ; ils ignorent que ce que le christianisme inspire, c'est l'Eglise seule de Jésus-Christ qui apprend à l'exécuter. Néanmoins, mon cher ami, tout en admettant que le tour de nos pauvres races slaves viendra, je croirais bien que le tour de notre pays sera le dernier. Il est impossible que l'impulsion actuelle, favorable à l'alliance de l'Eglise avec la liberté, n'achève l'Eglise dans l'esprit du maître ;

il confondra trop aisément la juste portée d'un principe vrai avec les conséquences forcées, funestes quelquefois, que les mauvaises passions y mêlent. L'extension légitime que nous avons peine à séparer des extrémités dangereuses où la pensée sans règle les fait aboutir, ne doit faire à ses yeux qu'un tout abusif, monstrueux et incompatible avec l'exercice de son pouvoir. Mais si la société ne doit pas encore périr, il faudra bien que les conséquences des principes posés rentrent dans leurs limites, dans les limites du juste et du vrai ; pendant ce travail, les hommes passent, et le fruit de l'élaboration reste. D'ailleurs tout marche vite au temps où nous sommes. L'inconnu vient de se présenter à nous sous une forme si peu devinée, c'est tellement l'inattendu qui est venu nous surprendre que, par analogie, nos prévisions peuvent être trompées en faveur du bien comme elles l'ont été en faveur du mal.

Ayez donc la bonté de me donner vos instructions pour les papiers qne j'ai à vous, qui se composent de lettres et de quelques écrits ; voulez-vous que je vous en fasse l'inventaire, ou que je vous les fasse passer par une occasion qui serait sûre ? Je ne sais rien qui soit plus propre qu'une révolution à introduire l'ordre dans les papiers, si ce n'est dans la conscience : les enthousiastes ont beau faire, elle rappelle toujours par quelque bout la nécessité de songer à faire ses grands paquets. Ce n'est pas tout à fait l'unique idée qu'elle suggère à nos amis de Rome. Vous aurez su l'élan belliqueux de Théodore Galitzin et son dévouement de croisé[1] ; l'espoir de la liberté et de la régéné-

[1] Le prince Théodore Galitzin s'était enrôlé dans les milices,

ration italienne l'a saisi violemment. Je ne crois pas qu'il soit sage d'établir la haute lutte avec une effervescence quelconque : on aurait le dessous ; seulement il faut y mettre sa patience et savoir qu'on y survit sans grande longévité. Son frère Michel de son pas régulier, calme et ferme, justifie tous mes horoscopes : *Chi va piano va sano ;* il fait honneur à ce vieux dicton, car au fond de son allure, il y a une force de résistance qui dominerait sans efforts apparents les plus difficiles obstacles. Dans sa dernière lettre, il me disait : « Que va devenir notre cher Jean ? Je le vois déjà voguant vers des rivages plus hospitaliers ; mais il ne les trouvera guère qu'en Amérique. » Je pense, grâce à Dieu, qu'il ne faudra pas aller si loin, ni même aller du tout, et que la tranquillité, moyennant cette prudence par laquelle on ménage les faibles, suffira pour vous protéger.

La santé du P. de Ravignan est, sinon remise, très certainement meilleure ; sa voix est très bonne. Il est venu deux fois dans ma chapelle pour la réunion de vos dames, et jamais je ne l'ai vu plus pénétrant, plus persuasif, plus pénétré lui-même de cette piété qui l'embrase et qu'on ressent toutes les fois qu'on l'écoute. Je suis heureuse de penser que son immobilité à Paris aura pour pendant la mienne.

J'étais bien sûre que vous ressentiriez la perte que nous avons faites de Mme Albert de la Ferronnays. Elle est de celles dont le temps ne comble pas le vide ; mais elle est heureuse, et cet incontestable espoir me

qui, au début du règne de Pie IX, partirent de Rome pour se joindre à Charles-Albert.

reste comme consolation. Adieu, mon bien cher ami ; ne m'oubliez pas.

Paris, 1er août 1848.

Mon cher ami, vous aurez douloureusement ressenti l'immense perte que nous venons de faire ; douleur commune au petit troupeau, mais qui a ses degrés, depuis la douleur du tendre respect jusqu'à celle de l'affection fraternelle si cruellement atteinte. Pauvre prince Michel, dont les sentiments sont à la fois si profonds et si contenus, quelle peine de n'avoir pas même eu la consolation d'une dernière assistance, pas même celle de pouvoir aujourd'hui hautement épancher ses regrets avec l'espoir de les voir compris ! Et puis cette mort qui, bien qu'étant comme tout autre un décret de la Providence, marqué dans sa cause au coin de la pauvre volonté humaine, laisse toujours penser qu'elle eût pu être moins prématurée ! Michel se dira tout cela et en souffrira davantage, tout en admirant les vertus de son frère qui ont tant prospéré sous la main de Dieu. Ce bon Schouvalof a été le plus favorisé de vous tous, par la grâce que Dieu lui a faite d'arriver assez à temps pour être reconnu par son ami, recevoir ses derniers adieux et lui fermer les yeux. Dans les lettres pleines de détails qui nous sont venues de lui, j'en choisis une qu'il écrivait à Yermolof, pour vous en transcrire quelques passages qui vous intéresseront sûrement :

« Voici des détails, sur la maladie de notre ami, très exacts et qui ne peuvent laisser aucun doute. Les deux

premiers professeurs de Bologne qui l'ont soigné et ont assisté à l'embaumement ont déclaré que sa maladie était d'une nature squirreuse, en outre d'une lente inflammation du foie ; que le mal en lui était très ancien et devait immanquablement amener sa mort, mais qu'il a été accéléré dans sa marche par les fatigues et le genre de vie auquel son héroïque entreprise l'avait soumis. Après l'affaire de Trévise, il a dû quitter le camp. A Padoue il a été très mal, et quand les Autrichiens se sont avancés sur cette ville, on le fit partir en voiture pour Ferrare où il a beaucoup souffert, et puis pour Bologne où il a vécu vingt-sept jours. Il forma le projet d'aller aux bains de Lucques, après quoi il comptait retourner à Rome pour l'hiver. Les médecins espéraient toujours, quoiqu'il fût bien mal et bien faible ; ils ne commencèrent à se décourager que le 30 juin, après un vomissement sanguinolent qui le réduisit à une faiblesse extrême. Ce fut le 30 qu'on m'écrivit d'arriver ; je partis de suite, et après trente-deux heures de voyage j'étais près de lui. Oh ! quel spectacle ! non jamais il ne s'effacera de mon cœur. Théodore avait été mieux pendant deux jours, et déjà on regrettait de m'avoir écrit ; mais hélas ! on n'avait que trop bien fait, car bientôt après mon arrivée, dans la journée du 6, le mal fit d'immenses progrès ; la nuit suivante il reçut le dernier sacrement, et le 7, à deux heures et demie de l'après-midi, cette âme si pure et si pieuse s'est envolée au ciel, je l'espère. Ah ! ne croyez pas qu'il n'ait agi que par impression, non : sa conduite dans les grandes circonstances de sa vie a été le résultat d'une profonde conviction et du plus noble élan ; je l'ai vu et je puis en juger. Si vous

saviez les regrets qu'il laisse en Italie, et l'admiration et le respect qu'il a inspirés ! Comme il était aimé ! et cette vie militaire qui le sortait de ses habitudes, avec quelle héroïque persévérance il en a supporté les fatigues ; encourageant, stimulant les autres, convertissant les mauvais, défendant les faibles devant l'opinion publique avec une charité de saint ! il retenait les lâches et était l'apôtre et l'âme de sa légion. Il faudrait entendre parler de lui ses camarades, c'est à pleurer d'admiration pour lui et de douleur pour nous. Aussi avec quel éclat se manifestait la douleur publique à Bologne! Son enterrement avait l'air d'un triomphe. En effet, c'en était un : les soldats, les officiers, les gardes civiques, le peuple, tous couraient au-devant, et j'ai vu pleurer des personnes qui ne le connaissaient pas. L'église était tellement pleine qu'on ne pouvait y entrer, et sur le passage du convoi les toits étaient couverts de monde. Pauvre Théodore ! il s'est immolé pour sa patrie adoptive. A Rome, on lui a fait célébrer un service solennel ; il le méritait bien, car il est mort en héros et en héros chrétien. Voici une parole bien consolante du jour de sa mort, pendant une sorte d'état entre le sommeil et la veille : « Ah ! qu'on est heureux de sentir qu'on verra Dieu ! »

Le pauvre Michel, à la veille de son malheur, n'en avait pas l'ombre de pressentiment, et je ne lui ai jamais vu plus de calme et de sérénité. Qui donc est épargné au temps où nous vivons! qui, si ce n'est vous, mon cher ami, dont les sentiments sont déjà surnaturellement transformés !

24 septembre 1848.

Mon très cher ami, je vais à vous le cœur ému, profondément touché, et qui serait presque aussi reconnaissant que le vôtre, si la reconnaissance, quand on l'éprouve pour Dieu, ne se mesurait pas à la vertu. Vous voilà au point le plus élevé de votre carrière terrestre : vous ne pouvez plus monter qu'en justifiant toujours davantage la grâce signalée de votre élection. Quel n'a pas été aujourd'hui votre bonheur ! Le ciel ne s'est pas seulement ouvert à votre voix, c'est Dieu même qui lui a obéi. Mon cher ami, vous savez combien votre âme m'a toujours été chère ; depuis bien longtemps je vous dois la joie pure d'une approbation croissante et profonde : vous m'avez fait goûter toutes les consolations du monde, même celle de la sécurité.

Souffrez que je vous en remercie, et que remerciant avec vous, j'y joigne, par un retour personnel, la confiance qu'à l'autel vous ne m'oublierez pas ; mes jours sur la terre sont bien comptés, mais votre mémoire saura toujours où me prendre !

Je ne vous en dis pas davantage, je répondrai plus tard à votre dernière petite lettre. Je viens d'être très souffrante, je le suis encore ; mais je tenais immensément à faire aller jusqu'à vous, dès aujourd'hui, l'écho de mes actions de grâces. Donnez-moi votre bénédiction ; je crois la recevoir déjà avec les sentiments de la plus tendre vénération ! Voici une lettre de ma sœur ; elle vous prie de lui écrire à Francfort. Alexandre est toujours souffrant ; quel voyage les attend !

Paris, 7 octobre 1849.

Mon cher ami, c'est moi qui ai été cette âme charitable par qui notre cher prince Michel a eu votre adresse. C'est de toute la vérité de ma privation personnelle que je suis heureuse de la consolation qu'il aura à vous voir ; vous reprendrez en sous-œuvre des souvenirs bien chers et bien tristes, mais vous les reprendrez ensemble sous une impression commune, et ce qui adoucit le chagrin vaut toutes les joies. Mon cher ami, je n'en suis pas encore là pour l'affliction qui m'a frappée ! Je ne sais ce que fera le temps ; à mon âge il y a moins à espérer de son action, et j'ai bien peine à croire qu'une blessure si profonde ne saigne pas toujours. A chacun son lot ! Le mien a été qu'aucune consolation ne se soit mêlée à mes épreuves ; tout ce qui pouvait me rendre le coup qui m'était porté plus poignant, plus inattendu, s'est trouvé réuni. Cette même année, nous devions passer trois mois de l'été ensemble, ce que les troubles du pays de Baden ont rendu impossible. Le jour de la funeste nouvelle, j'avais une lettre d'Hélène, du matin même de son inconsolable douleur, lettre où elle ne parlait que de l'excellent état de sa mère, des joies de leur réunion, dont elle me disait avoir un sentiment plus vif que jamais. Cinq ou six heures après celle où elle m'écrivait, tout était fini ! Mme de Nesselrode avait auprès d'elle ses deux filles ! elles avaient passé la journée ensemble. Mme de Nesselrode paraissait à merveille, grave, sereine. Quelques moments après dîner elle

rentre dans son cabinet, presque immédiatement on vient chercher Hélène, qui accourt et trouve sa mère étendue sans connaissance, affaissée sur elle-même et la mort dans les traits ! Les secours les plus prompts ont été donnés, mais tout a été inutile : pas un signe de vie, pas un mot, pas un regard, ni même un serrement de main, n'ont permis d'espérer qu'elle eût conservé quelque chose de cette vie du cœur si active, si ardente au fond d'elle-même. A l'entrée de la nuit a paru une lueur d'espoir, vite éteinte, pour se perdre dans une agonie qui s'est prolongée jusqu'à une heure après midi. Vous pouvez vous figurer, mon bien cher ami, les ravages sur moi d'une telle affliction, le nombre de chagrins intenses compris dans un seul ! Ah ! je succomberais sous le fardeau, sans cette confiance qui vient de la foi, et sans cette foi qui est au moins autant dans mon sang que dans mon âme. Tout me manque en même temps, mais je sens que Dieu dans un des plateaux de la balance suffit bien. Ma pauvre chère Hélène, qui a tant du cœur de sa mère, est dans la douleur que vous pouvez vous figurer ; je suis convaincue que ce bonheur de la jeunesse, qui vit de sécurité, est entièrement fini pour elle, et que désormais elle pourra s'étourdir, mais sans plus arriver jamais à l'illusion. Les mots de votre lettre qui m'ont tant touchée seront mis sous ses yeux et lui feront le bien qu'ils m'ont fait ; jamais accent ne m'a paru plus sensible, plus sincère. Bien des gens m'ont parlé de leurs regrets, pris part aux miens : pourquoi ne m'ont-ils pas fait l'impression de vos toutes simples paroles ? C'est que les leurs ne partaient pas d'un intérieur aussi recueilli, tout pénètre des réalités divines et humaines ; c'est

que dans la retraite seule, l'impression reçue garde son caractère individuel et sa vie, et que là seulement il y en a assez pour que les morts ne soient pas à la lettre une ombre qui s'efface un moment avant que de se dissiper.

Adieu; il me paraît impossible que je ne vous revoie bientôt, ou, si je ne devais plus vous revoir, que vous ne redoubliez encore d'indulgente charité pour moi; c'est tête baissée que je m'y confie.

3 janvier 1850.

Mon bien cher ami, un seul mot pour vous dire que j'accepte, avec la reconnaissance que vous savez, votre bon secours pour le 5 à l'intention de Mme de Nesselrode, et le 6 à celle de ses filles. Les deux jours de suite ne me font rien, l'heure non plus.

Tout ce que je sais sur la question que vous m'adressez au sujet de ce qui a été l'occasion des lettres du comte Joseph de Maistre sur l'éducation publique, c'est que ces lettres, à la suite de conversations sur ce sujet, lui avaient été demandées par le comte Nicolas J..., approchant de fort près l'empereur Alexandre. Le comte de Maistre rencontrait beaucoup le comte chez sa femme, première convertie parmi les femmes russes, et probablement il aura fait le travail dans l'idée qu'il serait soumis à l'Empereur, et qu'il ne lui était demandé qu'à cet effet. Je tâcherai d'en savoir davantage, soit par la comtesse T..., soit par Mme de S..., petite-fille du comte T...

Adieu, mon cher Père et ami, une de mes confiances

dans cette vie en attendant qu'elle soit ma protection dans l'autre.

Fleury, mardi 7 octobre 1854.

Comme vous, mon cher ami, je suis très cordialement satisfaite de la marche du nouveau règne. Dans un aussi court intervalle, sur toutes les routes, notre Empereur est allé, je le crois, jusqu'au dernier terme du possible. Mais, comme la confiance publique est également en train de progrès, il sera bon de ne pas trop s'arrêter, car il n'est pas dit qu'on pourra toujours ce qu'on peut quelquefois pour commencer.

Je ne suis pas étonnée que votre écrit rencontre encore beaucoup de tiédeur. En France, la question intéresse peu, en Allemagne guère plus, si on excepte les Russes qui foisonnent sur les bords du Rhin. Mais je suis convaincue que les cinq ou six exemplaires qui ont pénétré en Russie y auront été non seulement lus, discutés, controversés par cent fois plus de personnes, mais encore que, dans les classes qui lisent, de longtemps une question religieuse ne sera mise sur le tapis sans que votre écrit ne soit rappelé d'une manière ou d'une autre. Il est plus que probable qu'il ne produira aucun effet positif ou immédiat ; mais une idée qui avait à peine traversé la tête de quelques-uns se trouvera dans celle de tout le monde, et là elle fera son métier de semence, qui est de germer. Si les Polonais sont en colère, cela ne vous fera pas de tort auprès des Russes. Dans ce monde, toutes les fois que l'on gagne, on perd d'un autre côté ; tout tient à la proportion ou à la nature du gain et de la perte.

A DOM GUÉRANGER, ABBÉ DE SOLESMES [1].

Paris, 20 juillet 1833.

Quand Dieu est le principe d'un rapprochement ou qu'il en est le ciment, quand on est sûr de se retrouver en lui, aucune séparation réelle ne devient possible, et la défiance même peut la défier. On sait d'ailleurs que les saints, qu'ils écrivent ou n'écrivent pas, prient toujours ; et j'étais bien sûre pour ma part de ce sou-

[1] Prosper-Louis-Paschal Guéranger, jeune prêtre du diocèse du Mans, a marqué de son nom deux des actes considérables de son temps : la restauration de l'Ordre de Saint-Benoît en France et la substitution de la litturgie romaine à la liturgie gallicane. Lui-même a rendu compte de son entreprise en ces termes : « Une nuée innombrable d'archéologues s'est levée sur le pays, et nos monuments religieux surtout sont désormais à l'abri non seulement de la destruction, mais de toute mutilation, mais de toute réparation indiscrète. Le plus bel accord règne sur ce point entre nos autorités civiles et ecclésiastiques, et grâce à une révolution si subite et si inespérée, la France jouira de longs siècles encore des trophées de son antique gloire dans les arts catholiques. Il y a là sans doute de quoi rendre à Dieu de vives actions de grâce. Quand, en 1832, nous autres, pauvres prêtres inconnus, arrachions aux mains des démolisseurs l'admirable monument de Solesmes, qui demandait grâce au pays, depuis tant d'années, nous étions loin de penser que nous étions à la veille d'une

venir utile. Vous ne m'avez point écrit le 11 ; moi, ce jour-là, je n'ai pas eu la sainte messe dans ma petite chapelle. J'ai bien compris vos raisons, il faut que vous compreniez les miennes ; c'est le temps qui vous a manqué et à moi un prêtre. Mais, croyez-moi, vous n'avez point à vous en plaindre, les voûtes de Saint-Thomas ont reçu mes vœux les plus ardents, les plus recueillis, et l'ange de l'école n'est sûrement pas resté indifférent aux destinées des nouveaux Bénédictins.

Il se rencontrera, il ne faut pas se le dissimuler,

réaction universelle dont le résultat devait être la conservation passionnée de tous les débris de notre ancienne architecture religieuse et nationale.

« Aujourd'hui donc que les pierres du sanctuaire, devenues l'objet d'une étude et d'une admiration ardentes, ne courent plus le risque d'être dispersées par des mains vandales ou malhabiles, que tous les efforts sont concentrés pour produire des *restaurations* complètes et au besoin des *imitations* exactes dans les cintres, les ogives, les rosaces, les vitraux, les boiseries, n'est-il pas temps de se souvenir que nos églises n'ont pas seulement souffert dans leurs murailles, leurs voûtes et leur mobilier séculaire, mais qu'elles sont veuves surtout de ces anciens et vénérables cantiques dont elles aimaient tant à retentir ; qu'elles sont lasses de ne plus répéter, depuis un siècle, que des accents nouveaux et inconnus aux âges de foi qui les élevèrent ? Après tout, les paroles de la liturgie sont plus saintes, plus précieuses encore que les pierres qu'elles sanctifient. La liturgie n'est-elle pas l'âme de nos cathédrales * ? »

Dom Guéranger avait ici un double courage. C'est au lendemain d'une révolution faite en grande partie contre l'esprit et contre l'influence du clergé, qu'il méditait et qu'il tentait le premier la résurrection des ordres monastiques en France. Puis, à peine revêtu du froc bénédictin, il affronta une lutte dans l'in-

* *Institutions liturgiques*, par dom Guéranger, tome Ier, préface, page XVIII.

beaucoup d'obstacles, résistances sourdes, préventions latentes ou imaginaires, pour que rien n'y manque, pas même les fantômes. Chaque jour il faut se battre et sur un autre terrain ; les uns redoutent dans les nouveaux Bénédictins le jansénisme de leurs prédécesseurs ; les membres de l'Institut tremblent de s'intéresser en vous à des ultramontains ; M. de Montalembert me chargeait hier de vous dire que vos succès à Lyon étaient fort compromis par le soupçon de votre secrète attache à M. de Lamennais et à son système ; le juste milieu voit en vous des Carlistes ; les Carlistes sont choqués de votre désintéressement à toutes choses de ce monde. Rien n'est si aisé que d'avoir raison

térieur du clergé lui-même. Ses plans de réforme liturgique éveillèrent la susceptibilité de plusieurs prélats vénérables. L'évêque du Mans, M. Bouvier, homme docte et grave, donna le signal de la résistance ; M. d'Astros, l'une des gloires du vieil épiscopat et confesseur héroïque de la foi sous le premier empire, prit avec une extrême chaleur la défense de l'ancienne Eglise de France, et M. Affre ne considéra point comme indigne de la sollicitude d'un archevêque de Paris d'intervenir dans ce grand débat. Depuis lors, le Souverain Pontife a fait de sa propre main pencher la balance du côté de la réforme liturgique, et l'œuvre tant controversée est désormais en pleine voie d'exécution.

Mme Swetchine encouragea l'abbé Guéranger comme elle avait encouragé l'abbé Lacordaire. Elle apercevait et laisse entrevoir très clairement dans sa correspondance les différences de caractère, de tendances, qui existaient entre eux ; mais chez l'un et chez l'autre elle trouvait, elle applaudissait, elle aimait la même vocation, le même dévouement pour la restauration ou pour la défense des libertés religieuses dans toute leur plénitude. Demeurer l'ami du bénédictin de Solesmes comme du dominicain de Sorèze, c'est donc se montrer fidèle à la mémoire de Mme Swetchine elle-même.

contre chacun d'eux, mais qu'est-ce qu'avoir raison, lorsqu'on n'est pas assez heureux pour convaincre et pour dissiper entièrement de si étranges nébulosités? Eh bien! la prévention dans ses confusions de temps, de choses, de vérités et de personnes me paraît moins déplorable encore que cette profonde indifférence qu'on ne peut souvent réveiller, même pour lui faire donner cinq francs, et que ce terrible silence qui, en laissant deviner toutes les objections, ne donne pas même l'occasion de les combattre. J'ai pris pourtant et plus d'une fois l'initiative, surtout avec les personnes influentes dans le gouvernement, pour qu'on étendît au moins jusqu'à vous le système qui écarte les lois préventives, sauf à doubler, s'il y a lieu, la sévérité de la répression. On me dit assez que l'intention est de vous laisser tranquilles; mais lorsqu'on est dépendant des fonctionnaires publics et de leur perpétuelle succession, il est difficile de se rassurer entièrement. Vous voilà avec un nouveau Préfet; cette mutation m'a fort préoccupée, et il me tarde bien de savoir qu'elle ne vous est pas défavorable [1].

[1] Mme Swetchine fait ici allusion à des conversations avec Mme de Meulan, belle-sœur de M. Guizot, et, dans toutes les occasions en effet, M. Guizot donna des gages de sa sympathie aux nouveaux Bénédictins; néanmoins l'on ne devra pas conclure de là que dom Guéranger recherchait le rôle de solliciteur. Dans ses lettres, conservées par Mme Swetchine, je trouve un passage ainsi conçu, à la date du 5 août 1833: « Vous avez grand tort de prendre la peine de nous recommander aux gens du gouvernement, c'est imprudence véritable: mon ambition a toujours été de me passer de préfet et de sous-préfet. Nous nous passerons aussi de ministres. Nous sommes dans le droit commun; il serait tout à fait maladroit de faire faire des actes qui supposeraient qu'on s'y sentirait mal établi. »

Mon livret de souscriptions ne va pas mal ; j'ai eu la très vive satisfaction d'y inscrire le nom de M. Desjardins, qui prend chaque jour plus d'intérêt à votre œuvre. Je n'ai rien vu de comparable à l'équité, à la force, à l'indépendance de ses jugements, du moment où son attention y a répandu la lumière ; c'est bien celui-là qui n'est ni à Apollo, ni à Céphas, mais à Dieu [1].

Malgré tout mon respect pour les hauts devoirs, les occupations multipliées et diverses qui vous sont imposées, je voudrais bien pouvoir conserver avec vous des relations régulières et habituelles, à des intervalles marqués par vous-même. Vous me parlerez de vos affaires, puisque toutes choses dans ce triste monde, même les choses divines ont leurs faces arides et raboteuses; mais aussi vous me parlerez de Dieu, de sa miséricorde, de son amour, de cette paix céleste que la mollesse mondaine ou seulement humaine voudrait prendre pour le repos. Dieu a promis la paix, parce qu'il a voulu nous donner l'onction ; mais ce n'est point aux dépens de cette activité de l'âme qui est une vertu. La sainte paix concilie tout, et, ici comme ailleurs, le christianisme n'a jamais permis que les vertus se nuisissent entre elles.

M. Barrière, du *Constitutionnel*, s'est presque engagé au redressement d'un tort de ce journal, et comme il passe généralement pour son écrivain le plus spirituel, cet article pourra faire plus de bien que l'autre n'a pu faire de mal.

[1] Ire Épître de saint Paul aux Corinthiens, I, 12.

Paris, 21 novembre 1833.

J'attendais toujours ces loisirs qui ne viennent jamais pour personne, mais je n'attends plus et je prends d'autorité ce qu'il me faut pour dégrossir le bloc, sauf à y revenir plus tard. Que je vous dise d'abord combien j'aime vos lettres, leur naturel, leur abandon, leur mouvement qui vient de l'âme, et qui met si bien même l'esprit que vous avez à sa véritable place qui est la seconde, et cette douce chaleur si pleine de vie et dont la source est si évidente. Vos lettres me font un vrai, un sensible plaisir, celui d'être comprise, répondue avant d'avoir parlé, et de trouver dans l'accent, dans l'impression d'un autre cet unisson que je préfère à toutes les merveilles complexes de l'harmonie. Ah ! vous avez bien raison, la religion transforme tout ; je ne sais quelles saintes séductions sont mêlées à ses plus rudes épreuves. Combien dans M. Desjardins la mort m'a paru enviable et belle, comme j'y ai vu clairement qu'elle seule était la récompense du chrétien ! Cette lutte même de deux principes en guerre par la différence de leur nature, et qui, par un mouvement croisé, gravitaient chacun vers son pôle, laissant dans la destruction de l'un apercevoir toujours l'affranchissement de l'autre ! Et cette joie, cette tendresse de cœur, cette plénitude qui semblait puiser déjà où les grâces, la miséricorde, l'amour sont intarissables ! Les dernières paroles de ceux qui nous quittent sont toujours solennelles et pénétrantes, mais celui que je viens de voir mourir n'avait pas besoin de parler. Son regard, son sourire,

sa sérénité, la foi et l'onction qui se peignaient dans ses traits disaient plus qu'aucune parole tous les secrets de la destinée humaine. Et quels enseignements, quelles pressantes exhortations ne renferment-ils pas ? Il me semble que jamais ils ne m'ont été si intelligibles, et que jamais aussi mon cœur affligé n'a été plus entièrement à Dieu. J'éprouve vraiment une situation d'âme toute nouvelle. N'est-il pas juste en effet que M. Desjardins, après avoir fait si bien ses affaires, ait pensé sans retard à ses amis ? Cette intercession qui m'est si chère, que j'espère si utile, chaque jour, chaque heure, je la ranime, je la rappelle par mes prières. Les indignes comme moi prient pour les saints comme lui, et les saints dans leur souvenir font passer avant tout les indignes. Mais, comme vous le dites encore, la consolation n'empêche pas la souffrance, la dure privation, cette angoisse de ne plus se sentir d'appui sensible. Bien des gens aiment encore mon cœur ; mais personne, personne plus n'aime mon âme, et que je fasse une chute ou un progrès, que j'entrevoie obscurément un devoir nouveau ou que je sois incertaine de la voix qui m'appelle, je n'ai plus une conscience qui s'identifie ma conscience, qui fasse de mon repos son repos et une partie de sa félicité future de celle qu'elle me prépare. Les plus pieux sont seulement persuadés qu'une femme qui a cinquante ans, à moins d'être impie, ne saurait manquer d'arriver au ciel tellement quellement ; et en faut-il plus pour ce degré de charité qui n'est qu'une variété de l'indifférence ?

Mais voyez comme je vous occupe de moi, quand je suis si pressée de vous parler de ce qui vous inté-

resse. C'est bien avant de quitter M. Desjardins que j'aurais dû vous dire que, dans les tracasseries qu'on vous a faites, il a été le confident et le consolateur du chagrin et du véritable mécontentement que j'en ai eu. Son opinion était que l'Église devait être prudente et difficile dans son approbation, que les choses et les hommes avaient à s'éprouver eux-mêmes, que l'autorité ne se hâtait pas dans ses jugements et qu'elle faisait toujours entrer le temps comme élément dans sa confiance, mais aussi que de toutes les présomptions la plus imposante en faveur d'une œuvre comme la vôtre était l'encouragement qu'elle avait reçu de l'évêque, l'estime que méritaient les personnes, les suffrages qu'elles avaient obtenus. Tout cela, ajoutait M. Desjardins, peut ne pas décider une coopération immédiate et complète, mais doit repousser bien loin toute tentative de jeter du doute et du blâme propres à susciter tant d'hésitations dans l'avenir.

La mort de Mgr Carron s'est ajoutée d'une manière bien pénible et bien inquiétante à ces difficultés ; ses bonnes dispositions lui survivent dans son clergé, et à moins d'une opposition systématique et toute formée, il est probable que le nouvel évêque du Mans prendra sur Solesmes les impressions de ce qui l'entoure. Dieu le veuille, car nous sommes dans un temps où, quoique le combat soit de rigueur plus que jamais, il en est un qu'il faut s'interdire : c'est la plus légère résistance à l'autorité ecclésiastique. Je sais que ce sont là vos sentiments, et ma sécurité est grande. Pourquoi Dieu nous refuserait-il, dites-vous, le courage de lui sacrifier ce cher projet ? C'est dans cette disposition que me paraît renfermé le succès de

votre œuvre. Les sacrifices ne sont guère exigés que pour mettre notre âme dans l'état de leur parfait accomplissement ; l'effet produit, sa cause reste sans objet et la pitié de Dieu nous épargne. Quoi qu'il en soit, vous êtes également prêts à renoncer à Solesmes et prêts à y dévouer votre vie. Espérons qu'encore ici Dieu préférera la miséricorde au sacrifice et qu'au lieu de ces persécutions qui arrêtent et qui renversent, vous n'aurez que celles qui trempent et fortifient la volonté. M. Wilson[1] me disait à son retour de Solesmes : J'aurais cru les Bénédictins établis là depuis trente ans. Je ne sais pas d'éloge plus difficile à mériter quand on commence ; car en toutes choses c'est sur ce qui manque de passé qu'il est difficile de se faire illusion. Vous-même paraissez content ; mais ce contentement, qui est dans la sérénité de votre âme et dans la direction de votre pensée, ne me rassurerait pas assez sur les obstacles que vous devez rencontrer à l'extérieur, et à vous seul vous dites sûrement avec saint Ignace : « Il nous manque bien des choses, afin que Dieu ne nous manque pas. »

Je n'ai pas perdu un instant pour dire à M. X. ma pensée. Je ne l'exprime pas tout entière, mais elle est d'autant plus intelligible et plus pénétrante lorsqu'elle laisse à deviner. J'ai été secondée dans cette tâche par M. Lacordaire, à qui le bon Dieu a fait depuis longtemps la grâce de l'éclairer et de le faire marcher hors de cette voie toute de dangers et d'écueils. C'est un homme d'un esprit bien distingué et

[1] L'un des fondateurs du *Correspondant*.

d'un talent bien remarquable, destiné à grandir et à produire un jour, je l'espère, de grands fruits. Je le vois beaucoup ; il s'est rapproché de moi d'affection et de confiance, et quand je le vois si déterminé à n'écouter, à ne consulter jamais que l'autorité, je jouis pleinement avec sécurité d'une conquête que l'Église ne peut perdre.

Je viens de voir votre ami ; il avait dîné à Lyon avec M. le baron de Géramb qui a été seize ans Trappiste et qui est hors de sa maison depuis deux ans. Comment met-on quelque chose entre la Trappe et l'Éternité ?

Paris, 20 janvier 1834.

Mon bien cher et révéré Prieur, en outre de tout le reste, vous êtes simple, franc et obligeant ; avec cela on est mieux qu'agréable aux gens, on leur est commode. Voici donc ma requête d'aujourd'hui : vous saurez, en me permettant de remonter un peu haut, que je m'appelle Jeanne du nom de mon saint par excellence, saint Jean l'Évangéliste, que je me suis donné pour patron à ma confirmation reçue à Rome bien tardivement, puisqu'il y a à peine dix ans. Cette préférence de nom impliquait une dévotion très vive pour l'ami du Seigneur, et, comme tout ce qui aime, je me suis toujours senti le désir de faire aimer, en conséquence de quoi je voudrais que cette prière, écrite le jour de la fête de saint Jean, reçût les honneurs de la lithographie. Je ne m'élève pas à ceux de l'impression. Cependant la pierre même, cette pierre molle, où l'on écrit et où l'on efface tant qu'on veut,

me paraît assez imposante encore pour que je vous prie, en lisant cette prière, d'y faire les corrections et surtout les retranchements que vous trouverez convenables. Retranchez-la tout entière comme dans ses détails, si vous le jugez à propos, je vous réponds que cela ne me choquera nullement ; je vous le prouverai bien en vous soumettant autre chose et en vous laissant libre de lui infliger le même sort [1].

Adieu, soyez assez charitable pour redoubler vos prières à mon intention ; je me trouve dans des circonstances graves et pénibles, qui m'y font mettre un plus haut prix que jamais ; et pourtant, soyez tranquille, jamais ma foi et ma confiance dans la miséricorde de notre bon Dieu n'ont été si vives et si profondes.

Paris, 1er mars 1834.

Je vois bien que vous voulez me punir par tous les sentiments avec lesquels vous avez l'honneur d'être, etc. ; mais en vous autorisant pleinement à me gronder toujours, je vous enjoins d'une bien autre autorité encore de ne jamais douter de moi, non seulement de mes dispositions intérieures, mais de mon exactitude.

[1] Mme Swetchine ne donna jamais suite à cette première pensée d'une demi-publicité ; la prière même ne se retrouva pas d'abord dans ses papiers. Il en fut de même pour les Litanies et le Chapelet de la bonne mort, qui, comme la prière à saint Jean, ont été imprimés depuis dans ses *Œuvres*. Son zèle la portait à chercher un moyen efficace d'être utile à ses compatriotes surtout, mais bientôt sa timidité reprenait le dessus et l'emporta toujours.

Je recule sans cesse devant une lettre et jamais devant une affaire.

Je suis obligée de vous faire partager les incertitudes d'un avenir le plus sombre que vous puissiez vous figurer. Cette cruelle menace dont je vous parlai m'écrase encore de tout son poids ; sa solution peut être terrible, mais quand je n'aurais gagné à cette redoutable épreuve que d'apprendre tout ce que notre bon Dieu m'est de force et de consolation, je ne croirais pas l'avoir trop acheté, dût ma vie humaine y passer. Vous ne pouvez ici ni avoir le mot de ces énigmes ni en concevoir la terrible portée ; mais en attendant que je vous parle, parlez de moi à Notre-Seigneur ; demandez-lui d'accomplir au prix de tous les déchirements, s'il le faut, ses desseins sur moi.

Je ne vous dirai rien aujourd'hui de mon office ni de ma chapelle ; quand je ne puis vous parler longuement de vos affaires, vous pouvez croire que je n'ai pas grand loisir de m'occuper des miennes, mais gardez-moi tout ce que j'aime tant à retrouver en vous, et toute chose viendra en son temps.

C'est du fond de l'âme que je me recommande à vos prières, et que je les regarde comme vraiment auxiliatrices dans ma misère, mon heureuse misère, car tout est bonheur pour le chrétien.

Paris, 12 avril 1834.

Je viens de finir ces Litanies ébauchées depuis longtemps, et, pour ne plus les voir ni m'en occuper, je vous les envoie en vous priant de les revoir et de les

supprimer tout entières, si vous le trouviez convenable. J'y joins, pour dorer la pilule, une lettre du comte de Maistre, dont vous désiriez posséder l'écriture. Parmi le peu de lettres de lui qui me restent, j'ai choisi celle où il parle d'un ouvrage qui contient dans la pensée de son auteur les preuves multipliées de l'orthodoxie exclusive de l'Église d'Orient [1]. Ce livre ne manque pas de talent ; le mysticisme y remplace, à la vérité, la théologie et l'histoire, mais c'est toujours assez fort d'argumentation pour des gens du monde à peu près étrangers à ces matières. Je vous destine ce volume et ce qui l'accompagne de plein droit : c'est un cahier de notes sur ce même ouvrage par le P. Rosaven, jésuite, et qu'il me communiqua dans le temps. J'ai pensé que la lettre, le volume et le cahier faisaient une espèce de trilogie qu'il fallait laisser intacte. Revenons à mes Litanies, et permettez que je vous renouvelle les pleins pouvoirs les plus étendus ; je vous arme de tous les instruments de supplice que l'écriture peut craindre ; changez, effacez impitoyablement ; seulement, dans vos corrections, n'usez de votre esprit que pour retrancher, afin qu'il n'y ait pas trop de disparate. Si quelque omission grave venait à vous frapper, indiquez-la-moi, ou suppléez-y, mais toujours en descendant bien à mon niveau. C'est la justesse des idées, surtout leur rectitude religieuse que je vous recommande ; car il ne m'importe pas tant, à beaucoup près, de bien dire que de parler avec l'Église, avec cette mère chérie dont il me semble que mes mouvements les plus spontanés ne font que traduire le langage. Dites pourquoi, entourée

[1] Cette lettre se trouve dans la *Vie de Mme Swetchine*

d'amitiés, de talents, de complaisances chrétiennes, mondaines et au moins deux fois spirituelles, pourquoi c'est à soixante lieues que je consulte ; pourquoi c'est à vous si jeune, dont l'amitié est si nouvelle, que je soumets ces très humbles essais? Vous ne me le diriez pas, et c'est à cause de cela que je vais vous le dire : ma bien sincère confiance va vous chercher par cet instinct qui fait reconnaître la volonté et l'habitude de donner une attention consciencieuse aux choses les plus insignifiantes et les plus légères, dès que l'on s'en est chargé. La retraite, le recueillement où vous vivez viennent encore ajouter à la force de ces motifs, et j'en trouve le complément dans l'ascendant qu'exerce sur votre âme franche et loyale un abandon qui commande si impérieusement la plus rigoureuse vérité. Ne savez-vous pas par vous-même combien s'aiment ceux qui aiment vraiment le bon Dieu? Ne savez-vous pas également que plus l'âme est haute et plus elle s'honore d'entendre ce que dans le monde on est si embarrassé de dire? Blessez-moi donc à tort et à travers, et soyez sûr que lors même que je trouverais que vous vous trompez pour le fond, j'en aimerais la forme. Si vous ne trouvez pas ces Litanies trop mal, je les ferai lithographier, voire même imprimer, si cela ne me fait pas trop peur. Elles feront bien un petit volume, de la grosseur des almanachs, et j'ai des amis dispersés bien loin de moi à qui elles pourrraient faire plaisir.

Je me suis bien occupée de vos livres, j'avais trouvé enfin des personnes influentes auprès du duc de Coigny. Une note détaillée sur Solesmes, sur ses besoins, sur les ouvrages que Solesmes convoitait, allait lui être remise, lorsque nous apprîmes son départ pour

l'Ecosse ; on nous promet à présent son prochain retour, et les personnes qui se sont engagées à lui parler espèrent beaucoup de leur insistance.

Paris, 30 avril 1834.

Je suis un peu inquiète de vous ; l'exactitude habituelle a cet inconvénient de ne pouvoir se permettre un retard sans qu'on lui assigne une cause pénible. Il y a eu dimanche dernier quinze jours que je vous ai écrit, sans recevoir un mot de réponse. Vous pensez bien que ce n'est pas un reproche que je vous en fais ; ces torts-là sont tout ce qui met le plus à l'aise ma conscience de paresseuse. Ce que je redoute, c'est que vous ne soyez nullement coupable d'oubli et que votre volonté ne soit entrée pour rien dans votre silence. Je vous envoyais dans ce paquet une lettre autographe du comte de Maistre, et si cette lettre eût été mon seul envoi, depuis plusieurs jours je vous aurais interpellé sur son sort ; mais j'y avais joint œuvre mienne, et je ne voulais pas que mon intérêt vous parût impatience d'auteur. Il était et il est encore bien libre à vous d'avoir jeté ou de jeter au feu les pages que je vous ai soumises, aussi libre d'en ajourner l'examen ; mais seulement que je sache par vous que vous n'êtes pas malade ou que vous êtes absent.

Je compte partir pour Vichy à la fin du mois prochain, si prochain qu'il commence demain. Je tiendrais beaucoup à commencer par Solesmes ; et il est probable que si vous ne venez pas avant la fin du mois,

j'irai vous faire une petite visite. Ce n'est pas que cela me soit facile, mais de tous les voyages, c'est le seul qui me tente, et c'est bien le cas de céder à ce qui fait exception [1]. Combien j'aimerais mieux, pour cette année surtout, que vous puissiez venir ! Voilà l'anniversaire de la bénédiction de ma chapelle qui approche. pourquoi ne viendriez-vous pas me surprendre ici? J'en aurais, je vous assure, vraiment de la joie et de cette joie qu'un cœur tout à Dieu peut recevoir et offrir.

C'est bien le souvenir le plus affectueux que je vous demande d'agréer comme hommage.

Paris, 21 mai 1834.

Je ne vous verrai pas avant de me rendre à Vichy ; mais j'espère quelque chose du retour qui me permettra peut-être cette courbe qu'ici je préfère hardiment à la ligne droite. Si je ne vais pas causer avec vous, je me promets du moins de vous écrire de Vichy, où je serai à peu près seule et beaucoup plus libre. J'emporterai vos lettres, je les reprendrai une à une pour répondre à tant de questions qu'elles contiennent et que j'ai laissées sans réponse. Vous n'avez pas besoin de mes paroles pour savoir combien je vous ai remercié de votre dernière lettre, de l'attention si sérieuse que vous avez eu la bonté de donner à mes Litanies. Je me soumettrai à presque toutes vos observations ; je ne

[1] Ce voyage à Solesmes, maintes fois projeté par Mme Swetchine, ne s'effectua qu'en octobre 1854.

préférerai mon avis au vôtre que pour le cas où votre avis aura trente ans ; car il faut que chacun parle son âge qui renferme souvent la raison des convictions appartenant à l'ordre du temps. D'ailleurs, l'individualité est là, et s'il faut tâcher de redresser toujours davantage son jugement, c'est dans la ligne que l'on a toujours suivie, et qui peut être contestée ou défendue comme toutes les choses humaines. Attendez-vous donc à une polémique obstinée sur tout ce que je ne vous abandonnerai pas de confiance aveugle et absolue. Je ne sais comment il se fait que je puis faire souvent de vous l'éloge que ma sincérité a mis le plus rarement dans ma bouche ; c'est sans doute que je vous comprends toujours, que toujours vous répondez à mon attente. Nos appréciations, nos impressions, dans tout ce qui touche à la foi, sont identiquement les mêmes ; nous avons les mêmes susceptibilités, nous signalons les mêmes importances, enfin je vous en demande humblement pardon, mais quand vous exprimez une idée ou un sentiment, je crois toujours l'avoir senti ou pensé.

Adieu, agréez ma bien sincère affection qui n'ôte rien au respect le plus vrai.

Vichy, 13 juin 1834.

Je vous disais, dans ma dernière lettre de Paris, qu'arrivée à Vichy je reprendrais notre correspondance, car je la regarde comme interrompue quand elle laisse tant de questions non répondues, tant de sujets à peine effleurés. Je commence d'abord par vous

le dire, je n'aime rien tant que d'être grondée de cœur, je n'estime rien davantage que ces loyales colères, qui ne supposent rien au delà de ce qu'elles expriment. Aussi, quoique contristée du mauvais tour que je vous ai joué, je n'ai pas cessé de vous savoir gré de me si bien tancer; j'ai bien ri de vos injures et de cette belle ignorance que vous me supposez de toutes les nécessités ecclésiastiques et humaines ; seulement, tout en riant, je me disais que je n'oserais plus revoir Mlle Quinet, après l'avoir confirmée si complètement dans son erreur[1]. J'ai une foule de remerciements à vous adresser, qui sont, il faut en convenir, les plus singuliers du monde : d'abord ce que vous appelez votre insolence m'a fort touchée ; je ne l'ai pas été moins de la suppression des phrases que tout autre m'aurait faites sur vos regrets, votre désolation, de me voir ajourner le voyage de Solesmes, sur l'espoir d'un certain et prompt dédommagement, que sais-je enfin ? sur vos inquiétudes pour ma santé, etc. ; au lieu de cela, vous me dites crûment que vous auriez été aise de me voir, que vous n'y renoncez pas pour toujours, que vous croyez que je le ferai quand je le pourrai, enfin que pour ma santé vous vous en remettez au bon Dieu, et vous vous tenez tranquille, tout en lui recommandant cette santé qui n'est qu'une si petite partie de moi-même. Tout cela est d'un chrétien, d'un prêtre, d'un ami, empreint de ce sublime caractère de vérité, qui devrait se retrouver jusque dans nos premiers mouvements. La parole, copie fidèle de notre idée ou de notre impression, reprend alors toute sa dignité et

[1] Il s'agit de la broderie et de la forme d'un ornement d'église.

toute sa force. Il est inconcevable combien une expression juste et modérée porte de conviction avec elle ; il n'y a de froid que la banalité et la routine. C'est là ce qui ôte aux sentiments et aux personnes toute individualité, les fait comme neutres, et par cela seul les rend ennuyeux à l'excès. J'ai tant de choses à vous dire que je ne saurais par quel bout les prendre, si je n'avais à relever le mot de fâcheux que vous appliquez à mes préoccupations infinies pour ma chère chapelle ; vous allez en subir tout le détail pour votre punition.

D'abord il me faut vous apprendre que cet autel, que vous trouvez incommode, va être changé et remplacé par un autre, dont un très bon architecte me fait le dessin et que M. l'abbé Serre a surveillé, afin que l'élégance ne l'emportât pas trop sur la commodité. L'autel auquel on travaille aujourd'hui est fort agrandi ; il est arrondi un peu par les bouts, en forme de vasques soutenues par des têtes d'anges ailés. Les ornements doivent y répondre, et seront par conséquent beaucoup plus riches qu'au premier autel. J'ai longtemps résisté à cette dépense toujours considérable et qui en entraîne beaucoup d'autres ; mais un argument a été irrésistible, c'est celui d'une sainte frayeur, plusieurs prêtres m'ayant dit que la plus légère maladresse pourrait amener un accident et que cette seule préoccupation était un inconvénient majeur. Ceci me parut sans réplique. Une fois l'architecte consulté sur un point, il a fallu se laisser ébranler par ses conseils sur tous les autres ; par exemple il est d'avis de tendre le sanctuaire et les pilastres qui lui appartiennent d'une étoffe d'une autre couleur que les murs de la chapelle ; il veut tout ce fond-là blanc et or et les pilastres aussi,

que les cannelures soient formées par l'étoffe ou remplacées par des peintures sur fond d'or. Il conseille aussi deux petits bouts de balustrade de chaque côté, pour marquer la division du sanctuaire ; ces petites balustrades riches et élégantes feraient très bien, je crois, comme effet et aussi seraient plus commodes, en offrant de l'appui au moment où on s'agenouille pour recevoir la sainte communion, et surtout au moment où de vieux genoux se relèvent. Voilà pour la partie à demi-circulaire à laquelle on travaille déjà ; à présent venons-en aux nouvelles richesses de ce cher petit *Lorette*. Comptez-les, je vous prie, et n'en oubliez rien. D'abord au-dessus du bénitier deux objets nouveaux : un très bel ivoire représentant la sainte Vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras, placée sur des nuages peints sur un fond d'or, cadre gothique en ogive avec un verre de couleur dans la partie supérieure ; j'avais cet ivoire qui est vraiment précieux, mais je l'ai fait arranger sur ce fond d'or qui fait à merveille. Au-dessus se trouve un beau cartel en bronze : on appelle cartel ces pendules d'autrefois qui s'accrochaient au mur ; le cadran est entouré de feuillage en bronze doré, et il est parfaitement en proportion avec la place qu'il occupe. A la hauteur du bénitier, deux beaux prie-Dieu nouveaux brodés en tapisserie qui m'ont été donnés. De belles jardinières toutes neuves, hors des croisées. Depuis vous, trois ornements nouveaux : un rouge et or assez beau ; un ornement blanc brodé en or pour les fêtes de la sainte Vierge avec son chiffre, celui-ci est doublé en cerise, il est simple mais élégant ; enfin un ornement en velours noir brodé en argent. Ce dernier est magnifique, et d'après tous les avis n'a pas

son pareil ; j'en ai composé moi-même le dessin, et j'en ai pris l'idée en pensant à mon bon père Desjardins, à ces chères espérances qu'il nous a léguées de son glorieux sort, qui, en laissant subsister le fond noir de nos regrets, ne doit d'une autre part nous parler que de récompense et de joies. Je n'ai donc voulu mettre dans mon dessin que des palmes pour sa victoire, des immortelles pour son éternité, et des couronnes brillantes d'étoiles, comme des constellations qui nous rappellent ses vertus. Cet ornement n'a point encore été béni. Il a réussi à merveille quant à l'exécution ; la croix lumineuse au milieu de cette riche broderie en complète l'effet. Mais tout cela n'est encore rien, nous approchons des véritables merveilles. Vous connaissez ma chapelle en vermeil, et, comme je voulais pour les messes de mort avoir un calice en argent, mon orfèvre m'en a procuré un qui est une vraie trouvaille. Ce calice est du XVIIe siècle, du trésor probablement de quelque monastère ; il est très grand, très lourd, il pèse avec sa patène plus de 340 fr. Le travail en est exquis. Sur la coupe sont ciselés trois sujets : l'Annonciation, la Crèche, l'Adoration des Mages ; trois autres sujets analogues ciselés sur la base, et tous ces sujets du bas et du haut séparés par de beaux ornements, avec des têtes d'anges admirables de travail et charmantes de dessin. Le premier nœud du calice est orné de trois niches, dont chacune renferme une statue : Notre-Seigneur tenant le globe, emblème de la puissance, entre ses mains ; la sainte Vierge avec l'enfant Jésus, et sainte Anne avec la sainte Vierge enfant qui se cache dans les plis de son ample robe. Huit ou douze colonnettes séparent ces niches. A

l'autre nœud sont des cariatides, et dans les intervalles des ornements représentant des fruits, et puis des têtes d'anges à profusion et toutes charmantes. La patène dont la ciselure a eu plus de fatigue probablement, conserve moins de saillie et représente une Assomption. Ce calice n'était pas en mauvais état lorsqu'il me tomba en partage ; il avait seulement besoin d'être nettoyé, et il l'a été avec beaucoup d'intelligence. L'orfèvre s'est attaché à conserver aux différentes parties le travail primitif, et j'ai été jusqu'à m'assurer de la couleur de l'or dans les dorures de cette époque pour la reproduire fidèlement, au lieu de notre or presque rouge d'aujourd'hui. C'est bien assez beau, n'est-ce pas ? N'épuisez pourtant ni votre surprise ni votre admiration.

Puisque nous en sommes aux choses d'un autre temps, je vais vous parler de quatre vases en porcelaine, que j'ai fait faire et peindre sur des dessins d'antiquités chrétiennes qui m'avaient été envoyés de Rome. La plupart de ces dessins ont été pris sur les pierres sépulcrales des premiers chrétiens, sur les peintures de leurs églises, de leurs livres ; on y retrouve leurs anagrammes, leurs emblèmes, etc. Tout cela n'a pas été disposé aussi bien que je l'aurais voulu sur ces vases d'autel, mais l'idée première n'en a pas été moins réalisée, et il sera facile, une fois sur la voie, de faire beaucoup mieux plus tard. Je vous avais bien dit que je voulais un missel romain, et comme ce doit être le livre de la fête de *Marie auxiliatrice*, j'ai voulu qu'il fût beau. En voici la description. Ce sont des ornements en vermeil ciselés : il y en a un à chaque coin du livre, ce qui en fait huit, et chacun est enrichi de

trois ou quatre améthystes ; au milieu du livre une belle croix formée de pierres pareilles. Tout cela sera placé sur un fond de velours foncé, et la reliure du reste ne laisse rien à désirer. Mais voilà où je vous attends pour vous faire rentrer sous terre, si ce n'est vous, du moins vos reproches de ne pas aimer assez Marie. Pour reprendre les choses d'un peu plus haut, il faut que je vous dise qu'il y a une trentaine d'années, je me trouvais ce qu'on appelle dans votre pays dame d'honneur et dans le mien demoiselle d'honneur, ce genre de place à la cour étant donné à des personnes non mariées. Une décoration était attachée à cette distinction, et cette décoration se composait du chiffre de l'Impératrice surmonté de la couronne impériale, le tout en diamants et porté sur un ruban bleu attaché à l'épaule. Vous imaginerez facilement que la possession de cet M magnifique, de sa couronne brillante, dut me donner de singulières pensées. Un jour j'y cédai, et, plus ardente encore à rehausser l'éclat du rang de Marie que les Polonais qui en ont fait leur reine, un beau matin je la fis impératrice de Russie ; et voilà comment je m'y pris pour cela. Je commandai une statue de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus, de 22 pouces de haut, en argent, sur un fort agréable modèle qne je connaissais déjà, et cette statue je la coiffai de la couronne impériale et la posai sur un socle de bronze doré ; sur la face de devant, j'attachai l'M en diamants, entre deux branches de lys en relief d'un travail très élégant. Mais voilà la difficulté qui survint ; j'avais supposé dans mon ignorance que cette statue pouvait être placée au-dessus du tabernacle aux fêtes de la Vierge, et je ne pensais pas à l'obligation d'y conserver le crucifix pour le moment

du saint sacrifice. L'architecte me proposa alors de ménager une place à la statue sur le mur, en face des croisées et, vis-à-vis l'intervalle qui se trouve entre elles, d'y faire non une espèce de petite chapelle sans enfoncement, mais une console qui avancerait un peu, serait soutenue par des ornements analogues et supporterait la statue, des candélabres, vases, etc. Il m'avait même fait pour cela un dessin que je n'ai pas trouvé assez bien, et, avant d'y revenir, je voudrais savoir ce que vous penseriez de l'arrangement que l'on me propose. Dites-moi donc après cela que j'aime trop peu ma chapelle. Cherchez, essayez de trouver quelque chose que j'aime mieux qu'elle, je vous en défie. Cette chapelle se lie à présent à tous les actes de ma vie intérieure, et c'est par elle et par elle toute seule que je sens la dépendance où je suis des hommes et des choses. Ce qu'un homme m'a donné, Dieu avec moi, un homme peut le reprendre ; de tous les biens, c'est le seul que je craigne de perdre. Mais, comme pour garder celui-là, il faut en conserver d'autres, me voilà encore liée. Ce doit être une énigme pour vous que je puisse appeler cela de la servitude ; mais ne me répondez pas là-dessus ; vous n'en savez pas assez pour le moment.

Revenons maintenant à mes litanies pour en finir. Laissez-moi avant tout vous remercier de votre consciencieux examen, non pas de vos vérités, elles ne sont pas assez difficiles à dire pour que je vous en sache gré. Je vous dirai d'abord l'idée que j'avais eue plutôt d'instinct que de préméditation : c'est, à l'occasion des circonstances de la vie du Sauveur, de ses enseignements et de sa mort, de prendre les points de vue que

donne l'Evangile sur plusieurs sujets qui ne sont pas précisément du ressort de la prière. J'ai eu le bonheur de vous entendre dire que ma prière à saint Jean était priante ; c'est ce que ne sont pas les litanies ; elles ont plutôt la philosophie que comporte le mysticisme. Voilà ma préface qui vient aider votre intelligence, les auteurs se plaignant surtout de n'être pas compris.

Votre première observation sur le titre de *Litanies du saint Evangile* est admirable ; l'Eglise n'a pas de plus beau et de plus haut langage. Je n'ai lu de cette lettre à un de mes amis que ce seul paragraphe, et vous avez conquis son esprit à tout jamais. Le christianisme, qui a rendu à la parole son rang, a bien le droit de retrancher les mots quand ils sont pollués et qu'il les a pris vierges. Platon était peut-être sur la voie de cette vérité quand il disait : C'est une grande chose, mon fils, que les noms. Je ne dirai donc pas les *Litanies du saint Evangile*.

« O Jésus qui refusiez d'être roi, afin qu'on ne confondît plus l'autorité avec le pouvoir. » Je vous avoue que je tiens beaucoup à cette idée, comme marquant le passage de la force brute à l'ascendant spirituel ou moral. Voici ce que je voulais dire et ce qui n'est peut-être pas assez clair, même dans ma tête ; mais vous me traduirez pour me comprendre, et puis, si vous approuvez, vous mettrez au net : je voulais dire que Jésus avait refusé d'être roi parce que les hommes avant lui n'avaient une idée distincte que du pouvoir et qu'il venait leur enseigner une nouvelle notion, celle de l'autorité ; qu'ainsi en exigeant l'obéissance, ce n'était pas celle « qu'arrachent les maîtres des nations qui les gouvernent avec empire ; » que jusqu'au Christ

le pouvoir avait toujours existé de fait, mais que lui, faisant faire un pas à l'humanité, il apportait l'autorité comme droit ; que le pouvoir a quelque chose de fortuit et l'autorité d'indélébile ; que le pouvoir se circonscrit, pour ainsi dire, dans le moment où il s'exerce, tandis que l'autorité, comme toutes les idées, comme tous les principes, n'a d'existence dans le présent que parce qu'elle vivait dans le passé et qu'elle vivra dans l'avenir ; que l'autorité peut être en opposition avec le pouvoir, et que dans ce conflit, c'est à l'autorité de l'emporter, parce qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Jésus ne refusa-t-il pas d'être roi pour révéler à l'homme une autorité distincte du pouvoir matériel, et par conséquent lui révéler en même temps un nouveau et plus noble principe de l'obéissance ?

— La langue sociale va grand train, dites-vous, dans sa transformation ; nous autres jeunes gens pouvons seuls la suivre, parce que nous n'en avons pas une à oublier. — Cela peut être vrai pour les choses dont la transformation ou la confusion est sans importance, mais, que les mots changent ou non, il faut toujours qu'ils se maintiennent différents pour exprimer des essences opposées.

« O Jésus qui manifestez visiblement sur le Thabor la transformation qu'opère une conversion sincère. » Condamné sans rémission ; vous avez mille fois raison.

« O Jésus qui dans Jérusalem coupable lisez la profonde affliction de la Jérusalem céleste. » C'est bien dans le sens d'Eglise triomphante que je dis ici Jérusalem céleste et en admettant bien que l'Eglise triomphante ne peut pas plus que Dieu lui-même s'affliger dans l'acception commune du mot ; mais j'ai

pensé que cette métaphore n'était pas trop hardie, puisque, à peu près de la même manière, on se permet de dire que Dieu se venge, se met en colère, s'afflige ou se réjouit, etc. J'ai voulu, puisque le ciel tout entier se réjouissait de la conversion d'un pécheur, quoique, à parler rigoureusement, une augmentation de joie ne paraisse guère possible à ceux qui la possèdent tout entière, on pouvait supposer aussi que la Jérusalem céleste conservait un cœur d'homme jusque dans le sein de l'éternelle félicité pour pleurer les crimes, seuls maux que le Ciel lui-même puisse reconnaître encore.

Vous me faites une observation que je m'étais faite moi-même, c'est mon extrême froideur, dans ces litanies, pour le Saint-Sacrement, qui est pourtant toute ma vie. J'en fais à peine mention honorable ; et pourquoi ? c'est probablement par la raison que dans ces Litanies je ne m'occupe pas de lui seul, comme ce m'est devenu habitude et irrésistible entraînement. Les gens exclusifs sont ainsi ; ils suppriment ce qu'ils ne peuvent donner sans partage. Mais si Dieu permet, je couvrirai une si choquante lacune, et comme vous le voulez, nous aurons ici trois invocations.

« O Jésus, qui ne revêtez la pourpre des rois que pour en expier les outrages. » Je vous déclare que je tiens à celle-là obstinément quant au fond ; pour la forme, je la modifierai, si vous persistez à me le conseiller. Ici je considère les rois comme ayant l'investiture divine dans le sens de saint Paul quand il dit que toute puissance vient de Dieu, comme des délégués revêtus d'une portion de l'autorité divine, de celle qui tombe dans le domaine de l'action. Dieu, en vengeant

ou en expiant dans le système chrétien les outrages que les rois subissent, venge ou expie les outrages qui, en quelque sorte, sont faits à lui-même. Les rois n'étant ce qu'ils sont que par Dieu, c'est Dieu lui-même qu'on méconnaît, à qui on résiste, quand on leur refuse la légitime obéissance qui leur est due, lorsque leurs ordres ne sont point en opposition avec les lois éternelles. La forme sociale peut vieillir, les rois peuvent s'en aller comme les maisons religieuses peuvent être détruites, et pourtant il y aura toujours des rois, comme il y aura toujours des moines, c'est-à-dire que l'élément de l'autorité ou le droit divin sera toujours représenté sur la terre, ainsi que l'élément de la plus haute liberté morale, qui affranchit de la servitude du monde, qui fait vaincre le monde et le met sous nos pieds. Voilà les idées pour lesquelles je vous demande grâce, quoiqu'elles aient plus de trente ans.

Je n'ai pas ouvert mes litanies depuis votre excellente lettre ; quand vous aurez répondu à mes réponses, je les reprendrai, les retoucherai dans leur ensemble. J'ajouterai une invocation exclusivement dédiée à la sainte Vierge. Si je ne le faisais pas, je vois bien que dans votre esprit même ma statue de Marie ne m'absoudrait pas de cette négligence. Mais dans ces litanies, ne trouvez-vous pas que je ne dois la considérer que comme mère ? Je vous remercie encore de vos critiques ; c'est ce qui me donne de la confiance, mais croyez-vous donc que je me laisserais faire par quelqu'un qui me louerait ? Ce qui vous attire le plus mon amitié et ma parfaite ouverture, c'est votre franchise, et je ne suis pas bien sûre que, du milieu de vos brusqueries, vous n'ayez encore quelque chose du flatteur.

Mon orgueil, si j'en mettais à quelque chose, ce qu'à Dieu ne plaise, serait de recevoir dignement la vérité ; plus elle est dure, sèche, plus elle m'honore, plus j'en jouis. Si vous saviez tout le bonheur que j'ai non pas à bien faire, c'est encore trop vu, trop récompensé par les hommes, mais à former, à aider, dans la profondeur de mon âme, à aiguiser le sens, le goût, le désir de la perfection ! Ah ! oui, moi indigne, je puis m'appliquer vos paroles. La foi est pour moi le principe de la vie intellectuelle, sensible, je dirai même naturelle. Je ne vis plus que par elle.

Francfort, 28 août 1834.

Le silence que j'ai gardé avec vous sur mes peines n'a point tenu à un manque de confiance. Je ne voulais pas que la situation de mon âme vous fût inconnue, c'était m'assurer plus particulièrement vos prières ; cependant, je reculais devant la difficulté de vous initier à cette complication des chagrins qui m'accablaient. Vers le printemps, l'horizon parut s'éclaircir ; je pensais que Dieu, qui n'avait jamais fait que m'éprouver par des douleurs passagères, s'arrêterait encore là. Je me soumettais, et j'aimais d'autant plus, avec un fond d'espoir toujours brisé et toujours renaissant. Je mettais même ma foi à poursuivre tout ce que j'avais commencé, agissant ainsi dans la confiance d'un secours prompt et visible. Cette disposition était à son comble à mon départ pour Vichy, départ même qui en fut la conséquence ; et c'est le troisième jour de ma cure commencée que la nouvelle foudroyante d'une néces-

sité plus pressante et plus inflexible que jamais est venue m'atteindre. Mon premier mouvement fut de retourner sur-le-champ à Paris. La seule pensée qu'autrefois j'aurais obéi sans l'ombre de réflexion à ce premier mouvement qui est dans mon caractère, a suffi pour me l'interdire. Je demeurai. Il me semblait que, lorsque toutes les angoisses s'emparaient de mon âme, il était presque généreux à moi de soigner mon pauvre corps. Dieu bénit cette résolution, de cette bénédiction des anciens temps qui rend la santé et prolonge les jours. Quand je revins, j'espérais encore contre toute espérance. Les jours s'écoulaient. Enfin une personne de mon pays, qui y est influente et mon amie depuis son enfance, vint à Baden, et m'y donna rendez-vous ; ma sœur et mon beau-frère, qui est ministre de l'Empereur à Munich, s'y rendirent aussi et m'appelèrent. Je crus que dans ce congrès de famille et d'affection quelques vues nouvelles sur les moyens de sauver ma liberté me seraient données. Loin de là, je ne pus y prendre qu'une connaissance plus exacte de la profondeur du mal et de l'importance du choix des remèdes. Bientôt tous mes doutes s'éclaircirent ; je sentis qu'il fallait agir par soi-même dans des intérêts bien au delà des limites du soi. Je crus deviner alors pourquoi Dieu avait permis cette singulière amélioration de ma santé sous la menace qui devait la détruire. Je vis clairement que les remèdes héroïques n'appartiennent pas seulement à la médecine, et que le parti le plus courageux est à la fois le plus prudent et le plus sûr. Je n'hésitai plus. Mon mari cloué à Paris par ses soixante-seize ans, n'aurait pu me remplacer dans la circonstance donnée ; et moi je me sentais heureuse de pouvoir user un reste

de force à travailler à son repos et au mien, heureuse à travers tous les serrements de cœur et tous les sanglots. Mais vous, homme, prêtre et chrétien, vous entendez ce bonheur-là. Je quittai donc Baden pour venir ici, première halte de mon immense voyage. J'y attends un domestique que j'ai demandé à Paris ; et, de l'autre côté de la rive, il me semble voir encore cette chère France en ne m'occupant que d'elle et des amis que j'y laisse. Vous êtes bien un de ceux-là. C'est vous qui demanderez pour moi le courage dont j'ai besoin, vous demanderez qu'il ne défaille jamais, et vous le demanderez à l'autel avec toute la puissance de la victime que vous offrez. Assurément, j'ai beaucoup souffert depuis dix mois. Cette cruelle épreuve a été, comme une trombe, accompagnée de troubles et de ravages ; cependant ma foi et mon amour s'en sont fortifiés. Il y a un an je mêlais Dieu à tout ; aujourd'hui je ne vois que lui. Je ne vois pas un homme dans ce monde, pas une volonté d'homme, et ma liberté est aussi grande que si j'obéissais à la voix même de notre Dieu. Bien des appréciations, bien des jugements sont changés ou modifiés en moi. Il semble que notre cœur dans ces grands bouleversements est traité comme le temple de Jérusalem ; aucune fibre n'y reste intacte, et partout on y sent la destruction.

L'ukase a déjà subi beaucoup d'exceptions, et s'il n'y avait à vaincre que des difficultés générales, je ne partirais pas ; mais ma situation est très complexe, ma présence paraît être exigée, et, vous le dirais-je ? on me laisse entendre que ma foi n'est point étrangère à la sévérité qui pèse sur moi, et j'en éprouve une indicible joie. Au reproche de ma foi, ils joignent celui de

ce qu'ils appellent mon ardeur, et ils ne savent pas ce que vaut à mes yeux ce tort que j'ai toujours eu aux leurs. Oui, la vérité me nuit dans l'esprit des hommes ; grâces en soient rendues à Dieu ! Je sens que si on m'interpelle, je suis prête à souffrir pour la justice, et qu'on ne m'arrachera jamais une parole de mensonge et de duplicité. Cela n'exclut pas la prudence : il faut en mettre beaucoup jusque dans nos lettres qui seront pour moi d'une si grande consolation. Laissons-là les affaires générales, même celles de l'Eglise et surtout mon retour. On n'est jamais sûr du sort d'une lettre, et tout ce qui est peut-être allégué contre nous. Seize cents lieues d'allée et venue sont une grosse affaire pour une pauvre femme dont les os ont vieilli ; mais ce n'est point sans espérance que je fais cette grande entreprise. Aussi vous a-t-on induit en erreur en vous disant que j'avais vendu mes meubles ; pas une chaise de l'appartement n'a bougé. Seulement j'ai placé quelques-uns de mes gens, vendu mes chevaux et ma voiture, d'abord parce que ce déplacement violent est une ruine, ensuite parce que j'y vois pour leçon l'injonction de plus de simplicité et d'économie à l'avenir. Il n'y a que ma chère petite chapelle, si Dieu me la rend, qui ne participera pas à ces réformes, et du moins j'aurai pour excuse de parer ce que j'aime.

Dussiez-vous m'accuser d'impatience, il me tarde de voir sortir votre esprit si remarquable ou plutôt sa réputation des *Annales ecclésiastiques du Mans*[1], ou du silence de tout autre travail obscur. Depuis votre charmant discours qui m'a fait faire connaissance avec l'ho-

[1] Ouvrage d'histoire locale projeté par Dom Guéranger.

norable M. Hoël [1] jusqu'à l'*Election des évêques* [2], j'ai été si contente de votre talent libre, aisé, fécond, que je me suis demandé plus d'une fois devant Dieu s'il m'était permis de désirer, au milieu de vos graves destinées, quelqu'un de ces succès du monde toujours un peu frivoles, quelqu'éclatants qu'ils puissent être. Vous les auriez si vous le vouliez, si vous vouliez choisir un sujet, le traiter à fond et paraître enfin en personne. Mais se figurerait-on que ce soit aujourd'hui et seulement aujourd'hui que je vous parle de ces vieilleries? Où en serais-je avec un homme du monde! Eh bien, je n'imaginerais pas davantage pouvoir blesser votre vanité que pourfendre un pur esprit.

Vous m'avez fait consulter mon beau missel romain avec un frémissement dont vous auriez ri; d'une main tremblante j'ai été au supplément, et là j'ai reconnu la vanité de mes craintes; l'office de *Notre-Dame auxiliatrice* s'y trouve en plein. Rien que pour vous avoir raconté mon missel, vous devriez me faire mon office; j'y tiens plus que jamais, il viendrait me trouver dans ma captivité et en ferait la joie. Tant que je vivrai, mes sentiments se tourneront vers ma pauvre chapelle. Depuis le christianisme, Jérusalem est partout. Je voudrais que vous suivissiez votre idée telle que vous me l'avez dite. Un mot sur la bénédiction de la chapelle, sur les grâces qui lui ont été accordées par le Saint-Père, un mot pour Mgr l'archevêque et quelque chose du fond de votre cœur pour le don ineffable que je dois à sa bonté; et puis l'office

[1] Evêque du Mans au XIe siècle.

[2] Premier ouvrage de dom Guéranger, publié en 1831.

particulier de *Notre-Dame auxiliatrice*, avec les psaumes du petit office de la Vierge, le latin et le français en regard. Envoyez-moi cela sous la forme d'une lettre ; je le recopierai dans un livret, et chaque jour je dirai mon office, chaque jour j'apprendrai à mieux aimer Marie et à mieux me confier en elle ; c'est presque vous en faire un cas de conscience. Je ne vous ai jamais reparlé de mes Litanies ; voilà où elles en sont : J'ai fait droit à toutes vos observations, excepté à une seule. C'est ce que j'aurais dit dans d'autres temps, c'est ce qui devait revenir à ma pensée pendant mes souffrances afin de m'en montrer indépendante.

Laissez-moi à présent vous demander une autre preuve d'amitié ; j'ai une idée confuse que vous ne connaissez pas assez M. Lacordaire, je crois que vous me l'avez dit. Eh bien, moi qui l'aime tendrement, je viens vous demander, au nom de votre affection, au nom de celle que je vous ai vouée, au nom de ma profonde douleur et de cette cruelle séparation, de rendre bienveillantes vos dispositions pour lui. Etre à la fois les amis d'une même amie, c'est presque se trouver frères. Vous vous ressemblez peu ou point, vous avez dû facilement vous choquer ou vous déplaire ; mais croyez-m'en, c'est parce que vous ne vous connaissez pas, et l'effort que vous aurez fait pour moi, plus tard tous deux vous en recueillerez personnellement le fruit. Je ne vous demande pas d'autres démarches que de me dire qu'intérieurement vous avez modifié une impression qu'on est toujours aise d'avoir vaincue ; car l'indifférence même est trop loin de la charité pour ne pas oppresser un cœur chrétien.

Ne me parlez pas d'écrire mes mémoires. Je ne sais pas regarder en arrière,

Le moment où je parle est déjà loin de moi,

et puis, parler au public, parler de soi m'a toujours paru chanceux. Voyez cette lettre de M. *** qui rendait compte de sa conversion ; quel effet a-t-elle produit? et combien je suis loin d'une si haute distinction et de l'éclat d'une telle conquête? Ce qui est plus affligeant dans ce cas-là, c'est que la religion est loin de gagner ce que l'on perd, et rien n'est plus douloureux que de voir avorter dans un acte de choix l'ardent désir de la servir. Une autre considération me frappe dans cette sorte d'effusion publique : c'est qu'il est trop difficile d'être vrai ; on passe sur les lacunes, on amende les torts ; enfin, d'arrangements en arrangements faits toujours par d'excellentes intentions, on n'est point narrateur assez fidèle, et la conscience est mal à l'aise jusque dans le bien qu'elle fait. Du reste, dans cette exigence, à laquelle je dévouerais le reste de ma vie, si je me croyais capable d'amener une seule âme à glorifier Dieu, je suis bien aise de vous dire que vous vous accordez avec M. Frayssinous, qui depuis dix-huit ans ne m'a jamais rencontrée sans m'en reparler.

Parce que je bavarde, ne croyez pas que je sois réconciliée avec mon douloureux sacrifice, et que mon énergie aille jusqu'à me faire prendre habituellement le dessus. Loin de là. J'entre dans la passion du Sauveur ; sans cesse je lui demande involontairement que ce calice s'éloigne ; je me sens déchirée, étendue sur la croix, et ma faiblesse va jusqu'à la défaillance.

Quelquefois je crains d'en mourir. et pourtant je serais indignée de penser que mourir de chagrin puisse être une mort chrétienne. Voyez comme j'ai besoin de secours. Ah! c'est tout le ciel qu'il faut y intéresser.

Adieu. Que Notre-Seigneur ne cesse d'inspirer votre charité en ma faveur.

Vichy, 16 juin 1837.

Vous savoir arrivé d'abord [1], ensuite l'heureux cours qu'avaient pris vos affaires, les protecteurs que vous avez gagnés, m'ont été une vraie joie. La *Congrégation de France* présentant des souvenirs moins arrêtés que la *Congrégation de Saint-Maur* [2], préparera les esprits à ne pas faire à la science une part trop aux dépens de la prière et de la foi dans votre communauté nouvelle. J'ai toujours pensé que c'était un écueil à éviter. Si les Bénédictins de Saint-Maur ont démérité devant l'Eglise, il est très juste et très simple qu'elle ne veuille pas les rétablir. Il y a des noms qui restent entachés et qu'il ne faut plus rappeler. Les noms et la règle ont beau n'y être pour rien, il y a longtemps que la volonté et la perversité humaines sont en pouvoir de tout souiller. Dans mon ignorance

[1] A Rome, où dom Guéranger s'était rendu pour faire ses vœux et pour solliciter le rétablissement canonique de l'Ordre de Saint-Benoît en France.

[2] Allusion au refus fait par Grégoire XVI aux nouveaux Bénédictins français de reprendre le titre de Congrégation de Saint-Maur.

j'ai été plus d'une fois prévenue contre la Congrégation de Saint-Maur par le respect pour elle d'une foule de gens qui croient à peine en Dieu ; et cette prévention était raisonnable, car rien ne révèle davantage l'essence d'une chose que la direction de ceux qui lui portent haine ou amour. Avec l'autorité et par cela même que Dieu lui a donné l'autorité, Rome possède un tact infaillible pour déguster les saveurs ; elle temporise pour agir et pour parler, mais on sent toujours de quel côté elle penche.

Quant à vos affaires d'ici, vous les avez vues entamées dans la Chambre, et M. Guizot vous reste fidèle champion. En jetant les yeux sur le journal et en y apercevant Isambert à deux lignes de Solesmes, le cœur m'a battu ; heureusement il n'y a pas eu de mal ; c'est encore de la publicité au petit pied, et après tout il est bon que l'on s'accoutume à certains noms et qu'ils résonnent en certains lieux. M. Prunelle, député assez influent dans la Chambre, et qui se trouve en même temps médecin de Vichy, témoin depuis que je l'y vois de mon zèle pour Solesmes, me questionnait beaucoup sur vous l'autre jour, et je lui répondais avec toute la prudence qui peut chercher à se concilier la faveur du tiers-parti. Quant à la politique, cela a été à merveille ; mais, poursuivant, il vint à me dire : « N'est-il pas très ultramontain ? » Je n'ai guère eu de peine à lui faire comprendre qu'aucune des portions de la Chambre n'était intéressée aujourd'hui aux quatre articles, dans lesquels quatre on ne pense jamais qu'à un seul auquel personne ne pense. Tous les politiques sans foi, qui veulent de la religion uniquement par le même principe qui fait

vouloir les gendarmes, aiment le gallicanisme à la folie, sans s'apercevoir que, dans le clergé de France, ce sont précisément les gallicans qui détestent tout ce qui est du nouveau régime. D'une autre part, ils abhorrent l'ultramontanisme ; et c'est dans les ultramontains français que le gouvernement trouverait non pas des amis, à Dieu ne plaise, mais des prêtres uniquement dévoués à l'Eglise, à sa gloire, à sa prospérité, détachés et séparés des affaires publiques, par cela même ni hostiles ni incommodes. Il en résulte que dans le système que le gouvernement préfère sont les hommes qui le détestent, et que dans le système qu'il repousse sont les hommes qui pourraient ne pas le haïr. Il faut convenir que c'est bien malencontreux [1].

[1] L'observation de Mme Swetchine, très juste en 1837, l'est encore aujourd'hui, quoique dans des circonstances fort différentes. Aucun catholique ne réclame ni ne réclamera la séparation absolue de l'Eglise et de l'Etat, qui aurait pour dernière conséquence l'indifférence de la société pour la morale et conduirait infailliblement de désordre en désordre à la dissolution complète de tout ordre social. Mais le gallicanisme et l'ultramontanisme se divisent sur des questions et sur des nuances relatives. Le gallicanisme repose en principe sur une alliance étroite de l'Eglise et de l'Etat ; il est donc fort intéressé à l'orthodoxie du gouvernement, et c'est pourquoi, lorsque la révolution de juillet eut porté au pouvoir des hommes qui étaient ou paraissaient hostiles au clergé, les gallicans, pour la plupart, regrettaient la branche aînée des Bourbons et ne craignaient point de manifester leur attachement au principe de la légitimité. L'ultramontanisme au contraire professe l'indifférence en matière politique, et ses adhérents n'ont à leur tour pour se défendre de la servilité que la parfaite et certaine indépendance du chef spirituel de la catholicité tout entière. Les prêtres et les catholiques militants, qui,

Quoique nous soyons du nombre des personnes qui pour s'entendre n'ont pas besoin de parler, j'ai grande soif de causer avec vous. Nous ne sommes pas seulement de la même famille, nous sommes les membres spéciaux de cette même famille, voués identiquement aux mêmes pensées et aux mêmes vœux. Nous partons assurément de régions bien différentes comme élévation, mais nos regards s'arrêtent à un seul et même but. Ne m'oubliez dans aucun de vos saints pèlerinages de Rome. Aimez-vous Saint-Martin, une de ces belles églises dont on parle le moins et dont j'ai conservé un souvenir très vif? C'est presque un poème

sous la Restauration, avaient considéré comme funeste la solidarité de l'Eglise et de l'Etat, arborèrent en 1830 le drapeau ultramontain, se plaisant à déclarer très hautement que l'Eglise était indépendante de toutes les dynasties et de toutes les formes politiques, qu'on devait s'affranchir de tout regret pour le passé et tendre franchement la main au présent, si lui-même voulait abroger ses préjugés et ses passions contre l'Eglise. C'était donc une très grande méprise, et dans les hommes du gouvernement et dans les hommes de l'opinion libérale, que de confondre deux mouvements si profondément distincts et si aisés à constater. Aujourd'hui le pouvoir et de nouveaux gallicans se sont entendus, et savent probablement les uns et les autres à quelles conditions. Mais une portion de la presse libérale continue à employer, sans aucune espèce d'examen, le mot de gallican pour le mot de catholique libéral et le nom d'ultramontain comme équivalent de celui d'absolutiste, tandis que le caractère essentiel d'un ultramontanisme pratique devrait toujours être une indépendance sincère à l'égard du pouvoir civil. Du reste ce qui serait probablement plus habile et certainement plus vrai, ce serait de renoncer à des dénominations qui ne sont plus aujourd'hui, qui seront sans doute de moins en moins dans l'avenir en relation exacte avec les faits généraux, et de se servir soit pour attaquer, soit pour défendre, du simple mot de catholique.

dans tout ce qu'elle rassemble. Adieu, vous serez aise de savoir que les eaux me font grand bien ; et il me semble que, tant que j'aurai des forces, je voudrai commencer par Vichy et finir par Solesmes.

Paris, 11 janvier 1838.

Je me conformerai en tous points à la direction que vous me donnez, au sujet des observations toujours un peu menaçantes qui pourraient m'être faites sur l'existence de Solesmes. Jusqu'ici cette question n'a point été agitée devant moi ; cela pourrait bien s'expliquer par la seule urbanité des gens que je vois ; cependant je serais assez disposée à croire qu'on ne s'en émeut guère, et qu'il ne faudra pas moins que la violence de quelque énergumène de la Chambre pour partager et indisposer certains esprits. Solesmes vivra longtemps encore à l'ombre de l'affection de quelques-uns et de l'indifférence de presque tous ; il prendra des forces pendant ce crépuscule, et la haine, lorsqu'elle viendra, ne sera pas plus puissante que le succès qui l'aurait excitée.

Ma pauvre tête est encore bien malade, ce froid m'assomme ; mais soyez tranquille, je préfère ce qui est à tout ce qui peut être ; je ne suis inquiète et mécontente que de moi et jamais d'aucune chose du dehors. A bientôt.

Paris, 24 mars 1838.

Si quelqu'un y regardait, que dirait-on de nos

silences? Dans de tels intervalles, il y aurait place pour la colère, la bouderie, l'indifférence, et je sens bien pour ma part, mon cher excellent ami, qu'ils n'ont laissé lieu qu'à l'affection sincère et confiante.

Vous savez que la brochure de M. Gœrres, vendue en huit jours, à 5,000 exemplaires à Munich, a été traduite pour être publiée en France par M. Albert de Rességuier[1]. Son ami Alfred de Falloux a obtenu de lui très aisément d'en donner le produit à Solesmes; il s'agit de savoir si vous aimez mieux que cette traduction soit vendue à un libraire, ou bien que, le libraire payé, la vente soit faite successivement au profit de Solesmes. Lequel de ces deux modes vous semble préférable?

J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer aujourd'hui; c'est que vous posséderez avant la fin de la semaine prochaine M. Lacordaire dans vos murs de Solesmes; il va passer quelque temps avec vous. J'espère que vous ne le garderez pas trop longtemps, et que vous ne vous laisserez pas non plus garder par lui au détriment de la visite que vous deviez nous faire. Je ne dis jamais : ce qui est différé n'est pas perdu; car je crois qu'au lieu de la règle c'est l'exception. Vous avez été malade, et de cette manière qui afflige les amis, si peu sensibles à ce qu'on souffre et qui le sont tant à ce qui inquiète. Là encore nous avons deux poids et deux mesures pour les autres et pour nous-mêmes.

[1] *Athanase*, véhémente protestation contre l'arrestation, par ordre du roi de Prusse, de M. Drost de Vishering, archevêque de Cologne.

Vous avez tout à fait oublié mon pauvre chapelet de la bonne mort et vous êtes cause que je ne le dis pas, c'est-à-dire celui-là. J'attends que vous y ayez fait les retranchements et corrections nécessaires.

Paris, 28 octobre 1838.

Il n'y a pas de voix qui aille davantage à mon âme que la vôtre, mon excellent ami. Si vous pouviez me suivre, vraiment je crois que je vous suivrais. Vos paroles, vos conseils, vos torts mêmes, l'admirable charité qui les explique et les répare, tout cela me va au cœur, en me donnant l'impression d'être parfaitement devinée et connue comme il est si difficile et comme on a tant besoin de l'être. Il en est de même de vos critiques ; vous m'auriez traitée bien plus sévèrement que je m'en serais attachée davantage à votre avis. Il n'y a que les circonlocutions, que les réticences, que les duretés indirectes qui me blessent. Quand je vois qu'on a compté sur ma raison, ma franchise, mon désir de perfectionnement et de lumière, il est inconcevable ce qu'on me ferait très volontairement avaler. Vous avez senti que j'avais soif ardente de la vérité, que je l'aimais comme on aime d'amour une personne, qu'elle me plaît et m'attire en toutes choses et sous toute espèce de formes. Vous avez découvert cela sous une infinité de misères, et par cela seul vous vous seriez acquis dans mon cœur une place que rien ne pourrait vous ravir.

C'est, mon excellent ami, avec oppression et presque

épouvante que j'ai suivi le cours de vos épreuves. M. Lacordaire me mandait que votre évêque semblait regretter et craindre d'avoir été trop loin. Oh! que le mal est facile à faire, et combien la réparation est lente et difficile! Cela seul ferait juger de ce monde. Un vrai miracle à mes yeux est que vous ayez pu achever votre volume. Quand doit-il paraître [1]? Que de questions n'ai-je point à vous faire!

Plus j'étudie les voix spirituelles et plus je suis frappée de voir tout ce qui s'y élève soumis progressivement aux plus rudes combats, aux plus lourdes épreuves, si bien que tout ce qu'il y a de moins vrai, c'est le repos promis à ceux qui y entrent. Jusqu'au moment où tout conspire à nous engager irrévocablement, à nous fermer la retraite, à nous clouer, pour ainsi dire, en butte à la mitraille de l'ennemi, tout marche sur roulettes; il n'y a que chances favorables, invitation à avancer, promesse et gage des succès les plus désirables, et, à peine est-on engagé en plein, que la scène change et que d'épouvantables revers viennent inquiéter jusqu'à la conscience. Combien ne savez-vous pas cela, mon cher ami! et moi-même, si indigne et si faible, je le sais aussi.

Jamais critique n'honorera plus que la vôtre mon travail [2], et pour toutes les objections de détail je me soumets en plein. Quant aux omissions que vous signalez et à la manière générale de traiter ce sujet-là, si je l'avais fait comme vous le dites, ce n'est pas le

[1] Dom Guéranger commençait alors la série de ses travaux sur la réforme liturgique.

[2] Les *Litanies de la bonne mort*.

véritable moi qui l'aurait fait ; et tout en reconnaissant que j'en pourrais faire un autre, je sens que je ne pourrais refaire celui-là. Rien n'est si fidèle, si sincère que cette expression de l'effet sur moi de la mort. Je n'ai point prétendu tracer une manière universelle de la considérer, mais peindre ce que je sentais, ce que je m'en figurais dans le recueillement d'âme le plus intense dont je sois capable. Ainsi cette mort « qui est la plus haute des dilections chrétiennes » est la seule chose qui résume toute ma pensée ou plutôt toute mon impression. Le « bouquet de myrrhe » m'avait bien tentée, parce que rien ne me semble plus nuptial qu'un lit de mort, et que l'âme près de sa délivrance me paraît ressembler à la fiancée en proie à toutes les émotions de désir et de crainte. Voilà mon point de vue, et il est tellement en moi, dans mon sang, qu'il ne dépendrait pas de moi de le quitter. « Voici le jour que nous attendions » me semblait pouvoir aller à cette attente de la délivrance, commune à un grand nombre d'âmes pieuses. « La mort qui nous conserve ceux que nous aimons » est prise de ce côté-ci du cercueil, et je voulais dire qu'elle imprime un caractère d'immutabilité à tout ce qui repose dans son sein. Je ne me défends pas, j'explique.

Adieu, mon cher et bien cher ami.

Vichy, 18 juin 1839.

Cher excellent ami, on trouvera peut-être que vous n'êtes pas assez nombreux pour faire deux maisons d'une seule, mais selon moi on n'a pas besoin d'être

nombreux pour être forts, et rien ne le fait devenir davantage que de séparer les éléments hétérogènes et d'ajouter à l'unité du faisceau. Je n'ai jamais douté que vous n'ayez à supporter beaucoup de traverses : l'épreuve se proportionne à celui qui l'endure. Mais vous avez en vous l'énergie, la puissance qui destinent providentiellement un homme à une spécialité. Vous, mon cher excellent ami, vous êtes né bénédictin et voire même abbé de Solesmes ; aussi, j'en suis bien sûre, vous marcherez sur les traces des plus saints fondateurs, et quand vous vous tromperiez quelquefois, ce sont les qualités constitutives de votre esprit et de votre caractère, qui l'emporteraient toujours et vous feraient arriver à votre but. Pourvu que votre santé résiste à de si grands travaux et à tant de sollicitudes ! Qu'est-donc que cette menace si souvent renouvelée de la fièvre ? On souffre parce qu'on est malade, mais ce n'est pas pour cela que l'on meurt, et il est inconcevable combien quelquefois la vitalité augmente en sens inverse de l'épuisement que devraient amener l'âge et la maladie. Ce symptôme me semble toujours celui de la force morale qui, sans égard à la dégradation successive de la machine, veut vivre jusqu'au bout. D'après cela, causons vite et ne tardons pas un seul moment pour causer. Je vous déclare que je prends à la lettre le précepte de secouer le vieil homme, et, bien mieux, c'est de la vieille femme que je prétends me débarrasser.

Vous paraissez certain que je ne pouvais être qu'engouée de la brochure de M. Lacordaire. Engouée ! non ; l'affection en moi tendrait davantage à se faire inquiète ou sévère. Si j'avais quelque influence, je

pousserais à un plus long travail, à des consultations plus sérieuses, enfin à sacrifier au temps la timidité inquiète, ayant besoin de cet élément pour se familiariser avec le péril. Mais voilà ce que des gens bien autrement influents sur M. Lacordaire n'en auraient pas obtenu davantage. Le chapitre auquel vous trouveriez le plus à reprendre est celui précisément qui a paru le plus merveilleux, le chapitre de l'inquisition, sur lequel, du reste, il est assez simple que votre jugement pieux et savant ne coïncide pas avec celui du monde qui est précisément le contraire. Le système de M. Lacordaire admis, il est vrai qu'il l'a étayé d'aperçus ingénieux et de vues assez philosophiques, lorsqu'il a montré que l'inquisition religieuse ne s'est trouvée en général sombre et violente que par l'immixtion du principe politique. L'essai qu'il croit y voir également du système pénitentiaire est assez adroit, surtout s'il importe encore davantage de se concilier les hommes que de les éclairer. Enfin, ici, pour juger l'exécution, il faut voir le programme. Que voulait M. Lacordaire? Rendre l'ordre des Dominicains, malgré les souvenirs de l'inquisition, acceptable à son temps. Eh bien, il y a réussi jusqu'à un certain point, car ne point le révolter, c'était le vaincre presque. A tout prendre, ce Mémoire a fait bon effet ; quant à sa portée, c'est une autre question, et je suis dans une profonde incertitude de ce qui doit suivre à cet égard [1].

[1] Mme Swetchine pourrait induire ici en erreur sur le fond de sa pensée qu'elle ne songe point à développer auprès de l'abbé de Solesmes, qui ne pouvait s'y méprendre. Elle semble poser comme un antagonisme l'art de se concilier les hommes et le

Adieu, mon cher ami. Priez le bon Dieu pour moi ; prier est toujours remercier, comme remercier est toujours obtenir. Il me semble qu'à aucune époque de ma vie Dieu ne m'a fait tant de grâces. Je me sens comme portée vers le point auquel je tendais, et, si je suis loin, bien loin de ce que je voudrais, je me sens pourtant dans la disposition où toujours je me promettais de mourir. Vous êtes pour beaucoup dans mon bonheur et ma paix, et par une adorable effusion de la charité, c'est en moi que je recueille une part de vos mérites. Je vous en prie, ne vous lassez pas, menez-moi jusqu'au bout, jusqu'au sein de Dieu même, où j'ai tant et tant le désir de me reposer et de vous retrouver un jour.

devoir de les éclairer. Rien au contraire ne lui était plus habituel que la recherche et le don de ce parfait équilibre, qui se concilie les hommes pour les éclairer et qui les éclaire en se les conciliant. Il serait assurément criminel et chimérique de poursuivre des conciliations sans principes et par conséquent sans lumières, mais il serait non moins chimérique et non moins désastreux de croire qu'on peut rendre de grands services aux hommes en le froissant où en les aliénant par légèreté ou par orgueil, et de s'imaginer que l'on convertirait beaucoup de gens en ne parlant la langue de personne. Bien loin d'entrer de loin ou de près dans un tel système, Mme Swetchine poursuivait particulièrement ici une conciliation qu'elle avait fort à cœur, celle du P. Lacordaire et de Dom Guéranger. Ce rapprochement individuel n'était pas pour elle une simple satisfaction d'amitié ; il représentait le rapprochement de deux écoles qui avaient toutes deux à gagner à un mutuel échange.

Paris, 9 septembre 1840.

Mon cher ami, que j'en vienne donc à votre livre [1], à ce magnifique livre dont j'ai parlé à tout le monde, je crois, excepté à vous. Il m'a fait tous les bonheurs à la fois. Il suffirait de ce livre pour conduire à la vérité intégrale un esprit droit, et, quand vous ne traitez que de la liturgie, c'est toute la vérité catholique qui apparaît. Quelle modération puissante et profonde dont l'Église seule vous donnait le modèle! quelle courageuse liberté, quelle indépendance de vous-même! Car je n'y vois pas un trait que puisse revendiquer la nature. La vérité est toujours forte sous votre plume sans le secours d'aucune exagération; les propositions les plus neuves, et par cela même les plus hardies, y sont démontrées avec tant de raison, de clarté et de précision, qu'on est amené tout naturellement au point où vous voulez conduire, comme par une rampe que l'on gravit sans s'en apercevoir; c'est vraiment lumineux et jamais l'érudition ne s'est montrée moins sèche. Les détails les plus insignifiants en apparence sont imprégnés d'un accent de foi et de piété; dès la troisième page, je priais avec vous. Vous savez que vous me ramenez toujours à votre sens; mais dans cette circonstance vous auriez ri de me voir abjurer une à une les belles phrases que me suggérait autrefois la thèse de la variété dans l'unité. Il y en avait parmi elles qui me plaisaient, qui ne laissaient même pas que de me faire honneur à mes propres

[1] Les *Institutions liturgiques*, tome 1er.

yeux, et que je ne vous offrais pas moins en holocauste d'une main très ferme de sacrificateur. Grâce à vous, je pense aujourd'hui et même je sens que l'unité liturgique est le plus ferme rempart de l'unité de la foi. Il n'y a pas de nationalités pour l'Église ; elle ne voit qu'une seule famille dans le genre humain ; comment n'avais-je pas aperçu cela ? et combien cette question s'éclaire par les douloureuses défections de ces derniers temps ! Si les Grecs unis, qui ne sont plus en Lithuanie qu'une branche séparée de son tronc, n'avaient eu d'autres rites que ceux de l'Église romaine, n'eussent-ils pas été sauvés ? Mais ici, comme toujours, la vérité est vraie sous toutes ses faces, et le local comme l'universel, le principe et l'accident, l'éternel et le transitoire sont là pour en témoigner.

Si j'avais pu, mon cher excellent ami, aller vous faire ma petite visite à Solesmes, quel plaisir j'aurais eu à vous parler de vous, et quel bien j'aurais retiré de vous parler de moi-même ! Je crois, j'espère que vous me trouveriez encore en un tout autre état que celui où vous m'avez laissée. Les transitions abondant dans la vie spirituelle, c'est par une suite d'initiations, d'épurations que l'on est conduit à la dernière de toutes. C'était encore avec des imaginations propres que je bâtissais au fond de moi-même la maison de Dieu, obéissant extérieurement et alors pour la forme, tandis que sans cesse ma volonté prenait libre carrière pour s'affranchir de ce que la réalité lui semblait avoir d'intolérable. A présent que je m'attache à faire ce que je fais, à être où je suis, quand les révoltes viennent, j'ai le bon sens d'inviter le bon Dieu à continuer ses coups afin de ne pas laisser inachevée la tâche de sa bonne

providence. Je vois bien clairement les lacunes qui sont en moi, les vides béants, le manque d'accord, de fini; je suis une de ces idoles qui ne sont que grossièrement ébauchées, tout en se flattant de vouloir représenter Dieu. Mes plus petites fautes m'apparaissent écarlates, et quoique Isaïe m'assure qu'elles n'en seront pas moins effacées, elles me font une peine infinie, et je sens qu'il en sera toujours ainsi, une loi toujours nouvelle créant en nous un péché que nous ne soupçonnions pas la veille et que celui du lendemain fera rentrer dans l'ombre. Mon cher excellent ami, venez bientôt afin que nous causions et que l'allègement de tout poids me vienne avec le surcroît de lumières. Adieu, le manuscrit de saint Dominique est ici. C'est un livre saint et de piété intime dans bien des traits [1].

Aix-la-Chapelle, 24 juin 1842.

Cher excellent ami, vous pouvez être jaloux de votre volume; car c'est le rival que j'ai fait passer avant vous. Au lieu de vous écrire, je le lisais, préférant me taire, plutôt que de ne pas vous parler de lui, et enfin vous laissant penser tout ce que vous voudriez, pendant que je dévorais ses pages [2]. Je me suis convertie pleinement, sans arrière-pensée; j'ai trouvé votre argumentation si pressante, si circonvenante que n'ayant plus un mouvement libre, force a été de me rendre. Ce livre est à la fois le passé et le présent, et, grâce à Dieu,

[1] *Vie de saint Dominique*, par le P. Lacordaire.

[2] Second volume des *Institutions liturgiques*.

c'est aussi comme cela que vous êtes Bénédictin. C'est toute l'érudition, l'enchaînement des idées, l'intégralité de science qu'on leur reconnaissait, et puis l'animation, l'incisive rapidité, l'allure vive et franche qu'on poursuit particulièrement aujourd'hui. En outre de tous les mérites imaginables, vous êtes parfaitement amusant, piquant, malicieux, mais de cet enjouement qui est toujours grave, de cette malice qui est honnête et douce, qui sert puissamment la vérité et n'a jamais rien à se faire pardonner. Voilà un sujet traité en conscience, fouillé jusque dans ses entrailles, une étude vraiment complète et qui ne peut manquer de faire autorité. C'est ce que j'appelle n'avoir qu'une idée à la fois afin d'en avoir mille, comme les branches toutes venues d'un même tronc s'étendent au loin couvertes d'un innombrable feuillage. Il n'y a pas trace dans votre livre de préoccupation personnelle, de désir de paraître ou de faire effet. L'unique passion qui s'y montre, c'est de convaincre, de ramener, de démontrer comment le poison lent et d'abord invisible n'en est pas moins certain de ses effets. Quels yeux et quelles oreilles pour dépister l'ennemi ! On sent que c'est là que se porte toute votre attention ; le reste vient comme il peut. Et ce style animé, plein de physionomie, rencontre l'éloquence en son chemin sans avoir l'air de s'en douter. Combien les pages sur Cluny sont belles et touchantes ! Quelle magnifique histoire de quelque chose qui ne semblait pas en avoir une, à laquelle personne ne pensait sinon l'ennemi ! Au milieu de cette coupable partie si bien liée, la suite imposante des défenseurs de la liturgie offre un consolant spectacle. Malgré de trop longues lacunes, on est attendri de voir

que chaque élément de la loi du Seigneur a eu ses serviteurs dévoués, comme le Seigneur lui-même. Et que vous faites bien connaître et aimer ces défenseurs! Languet surtout, pour qui je me suis prise de vraie tendresse, sans compter Fénelon avec qui je me suis réconciliée et que j'ai absous enfin de sa popularité [1]. Mais Bossuet! vous êtes toujours respectueux pour lui, peut-être quelque chose de plus, et certes on ne pouvait vous en demander davantage, quand, tout Bénédictin que vous êtes, vous livrez au blâme vos propres célébrités, plus d'un de ces terribles *Dom* à qui vous ne voulez succéder que sous bénéfice d'inventaire. Il est certain que jamais je n'aurais cru le mal si grand, la conspiration si avancée. Bien d'autres l'apprendront avec moi dans votre volume, qui se montrera d'autant plus utile qu'il a des préventions à vaincre beaucoup plus résistantes que les miennes.

Je suis contente ici, un peu parce que, grâce à Dieu, je le suis partout et aussi à cause de l'atmosphère pieuse des églises. La disposition pacifique des habitants fait que, malgré le mélange des dissidents, les processions du Saint-Sacrement parcourent les rues librement. Le Dôme ici n'est au fond qu'une chapelle, mais dans la proportion de Charlemagne qui l'a bâtie pour son palais. Du reste, c'est plus curieux que beau, plus intéressant dans ses parties qu'imposant dans son ensemble. J'aime bien mieux les églises de la Belgique : Sainte-Gudule à Bruxelles, Saint-Jacques à

[1] Lorsque Mme Swetchine écrivait ces lignes, on avait récemment placé Fénelon à côté de Rousseau et de Voltaire, au fronton de Sainte-Geneviève.

Liège, le Dôme de Liège spacieux, large, bien éclairé ; car j'avoue, dussiez-vous m'accuser d'hérésie artistique, que même dans les églises j'aime assez qu'on y voie. Dans ce même Liège qui était sur notre route, j'ai été chercher sur la montagne qui continue la ville et la domine une église de Saint-Martin ; et tout en la parcourant en curieuse, je suis tombée sur une grande table de marbre blanc qui m'apprenait que la première Fête-Dieu avait été célébrée à Liège dans cette même église, et que ce sont ses chanoines qui ont eu l'insigne honneur de donner les premiers ce grand exemple au monde catholique. Est-ce bien vrai ?

J'ai eu en dernier lieu d'excellentes lettres du P. Lacordaire, et aujourd'hui m'est arrivée une brochure d'un protestant bordelais, converti par sa parole, et qui rend compte de la voie que la grâce lui a fait suivre. Il est décidé que le P. Lacordaire prêchera à Nancy l'Avent et le Carême, longues stations comme il a raison de les aimer. Adieu, cher excellent ami, demandez au bon Dieu que je sois moins indigne de tout ce qu'il a fait pour moi, et reprenez-moi souvent, bien souvent, afin que j'y arrive.

CORRESPONDANCE

DE

Mme SWETCHINE ET DE M. DE TOCQUEVILLE

Tocqueville, 20 juillet 1855.

Je crains, Madame, de faire une chose inconvenante en vous écrivant sans en avoir obtenu d'avance la permission. Je n'avais pas d'autre moyen de recevoir de vos nouvelles, car tous ceux d'entre mes amis qui vous connaissent ont quitté Paris. Vous m'avez témoigné une bienveillance si grande, qu'elle m'a enhardi et doit me rendre excusable. Faites mieux que de me pardonner, Madame, je vous en prie, apprenez-moi vous-même comment se soutient une santé si chère à vos amis et qui est précieuse à ceux mêmes qui, sans mériter encore ce titre, ont pu vous connaître et sont capables de vous apprécier. Je crois être de ces derniers-là, et la curiosité que je vous montre en ce moment n'est pas une forme de politesse, mais l'expression d'un intérêt bien véritable. Vous êtes de ces personnes rares, Madame, qui inspirent à la fois le respect et la confiance, deux sentiments qui ne vont pas toujours ensemble, quoiqu'ils soient bien faits cependant l'un

pour l'autre. Je les ai éprouvés aussitôt tous deux en vous approchant, et après avoir passé quelques moments seulement avec vous, je me suis senti disposé à cette ouverture de cœur à laquelle la longueur du temps et l'expérience seules disposent d'ordinaire.

Quoique j'aie quitté Paris depuis deux mois, je ne suis arrivé dans le lieu d'où je vous écris qu'il y a environ trois semaines. Je m'y retrouve après un long exil, avec une extrême douceur. Ce petit coin de terre, indépendamment des agréments véritables qu'il possède, est pour moi tout rempli des souvenirs de plusieurs des plus belles années de ma vie, et cette partie invisible de moi-même qui se mêle à tout ce qui m'environne donne à tous les objets une physionomie particulièrement touchante qu'aucun autre ne leur trouverait. Ces arbres, ces prairies, cette mer qui m'entourent, ne me paraissent ressembler à rien de ce que j'ai vu ailleurs. Mais je m'aperçois, Madame, que me voici vous parlant de moi, tandis qu'il ne s'agit que de vous en ce moment. Je reviens donc au but véritable de ma lettre, en vous priant encore de me donner de vos nouvelles. Veuillez croire, Madame, au plaisir que j'éprouverai si elles sont bonnes, et acceptez l'hommage de mon respectueux dévouement. Mme de Tocqueville désire être rappelée particulièrement à votre souvenir. Nous avons l'habitude de penser et de sentir de même, et cela n'est jamais plus vrai que quand il s'agit de vous.

Paris, 25 juillet.

Vous croyez-vous bien sûr, Monsieur, de m'avoir prévenue ? Quant à moi, et sans être moins touchée,

je serais bien disposée à voir dans votre lettre une bonne et charmante réponse au retour si habituel de ma pensée vers vous. Il y a ici grâce et justice, et l'inattendu n'a pas été pour moi tout à fait la surprise, je sentais mériter ma joie. Votre bon intérêt me prend précisément dans une crise de mon mal, mal bizarre qui ne s'explique jamais que par lui-même et dont rien depuis six ans n'a pu changer l'allure. Le régime d'un été passé à Paris n'est pas précisément ce qui lui convient, mais l'immobilité est en tout sens ce que comportent les tristesses inquiètes et les lourdes préoccupations. Ce qui s'appelle la guerre d'Orient, chagrin de tout le monde, est pour moi la guerre civile, j'en ai un des plus mauvais côtés, celui de souffrir avec tous et de ne pouvoir me réjouir franchement avec quelqu'un.

J'étais plus que vous ne pouvez croire sur la voie des impressions que vous rendez si sensibles ; à ce dernier passage, votre sérénité, plus animée que je ne l'avais encore vue et qui révélait tant d'équilibre, m'avait bien frappée, je l'aimais aussi dans les causes auxquelles je l'attribuais : une santé meilleure, des forces retrempées, et pourquoi ne le dirais-je pas ? la conscience d'un travail heureux qui ajouterait à votre gloire ; enfin je vous ai senti content. J'ai vu luire au dedans de vous ce jour qui colore et qui crée au moins aussi bien que l'autre. Voilà ce que vous nous permettiez d'apercevoir et ce que vous emportiez pour embellir et tout faire revivre autour de vous. Combien je vous sais gré de mettre successivement tout ce que vous me faites entrevoir en si complet accord avec mon admiration première !

Soyez assez bon pour faire agréer à Mme de Tocqueville mes remerciements de son bienveillant souvenir ; je me suis toujours sentie encouragée par elle, et on a besoin de l'être pour oser exprimer ses plus vrais sentiments. Croyez que ce sont bien ceux-là qui vous appartiennent à tous deux.

Tocqueville, 6 octobre 1855.

Je vous aurais remerciée beaucoup plus tôt, Madame, de la lettre si pleine de bonté que vous m'avez écrite, si je n'avais craint d'abuser de cette même bonté, et si d'ailleurs, sachant fort régulièrement de vos nouvelles par un de mes amis qui va souvent à Paris, je n'avais pu vous éviter l'ennui de m'en donner vous-même. Je ne veux point pourtant vous laisser conclure de mon silence que je suis insensible à l'intérêt que vous me témoignez, ni rester plus longtemps sans vous offrir ce respectueux attachement que vous inspirez à tous ceux qui ont le bonheur de s'approcher de vous.

Les dernières nouvelles que m'a données mon correspondant n'étaient pas mauvaises. Vous étiez, me disait-il, plutôt mieux que de coutume. Il faut bien que vos amis se contentent, comme vous le faites si courageusement vous-même, de ce demi-bien, puisque Dieu vous a refusé la parfaite santé dont vous feriez pourtant un si bon usage.

Nous avons beaucoup pensé à vous, Mme de Tocqueville et moi, durant les différentes vicissitudes de ce que vous appelez d'une façon si touchante une guerre

civile. Croyez que l'on comprenait bien ici les diverses impressions que faisait naître un tel spectacle dans une âme comme la vôtre, qui sait si bien concilier tous les sentiments affectueux et rester si étrangère aux haines qui divisent les hommes. Hélas! rien n'annonce que tant de malheurs particuliers ou publics soient près de cesser. Je crains en outre qu'au fléau de la guerre ne se joigne bientôt celui de la famine. L'hiver sera, en tous cas, bien difficile à passer pour les pauvres gens, et ceux qui possèdent quelque aisance devraient se résigner à faire cette année de grands sacrifices pour venir à leur secours. Je vous avoue que je ne crois point que tous le fassent. Cette succession de mauvaises années, au lieu de rendre la charité plus active dans nos campagnes, semble la fatiguer. On s'habitue si vite à l'idée de misères qu'on ne sent pas qu'un mal, qui paraît plus grand à celui qui en souffre à mesure qu'il dure, paraît plus petit, par le fait même de sa durée, à celui qui le regarde. Et puis les liens qui devraient unir les différentes classes sont singulièrement relâchés par l'effet des révolutions. Ne vous étonnez-vous pas avec moi, Madame, en voyant sortir d'une nation qui paraît si vide de vertus publiques, une armée qui s'en montre si remplie? Tant d'égoïsme ici, tant de dévouement là ont de quoi confondre. Je vois partir un paysan pour rejoindre son régiment : il se désole, souvent il pleure. La pensée qu'il va défendre son pays le touche peu ; il ne songe qu'à son champ, à ses petites affaires, à ses petits intérêts qu'il va quitter. Il maudit le devoir qui l'en arrache malgré lui. Un an après on m'apporte les lettres que ce même homme écrit à sa famille. Il s'y

montre prêt à tout supporter pour bien remplir son devoir militaire ; il sait qu'un soldat doit sacrifier sans peine à chaque instant son bien-être et sa vie dans l'intérêt de l'armée ; il a trouvé ces maximes et ces coutumes établies, il les a prises avec la casaque militaire ; il la quittera en les quittant. Il reviendra le pauvre diable que nous avons connu et ne transportera à la grande société aucun des sentiments qu'il a fait voir dans la petite. Jusqu'à ce que j'eusse réfléchi à ce qui se passe dans nos armées modernes, je croyais qu'il y avait beaucoup d'exagération dans ce qu'on nous racontait des vertus publiques chez certains peuples de l'antiquité. Je ne pouvais absolument comprendre comment l'homme avait pu en être capable alors, car enfin c'est toujours le même homme que nous avons sous les yeux. Ce que nous voyons tous les jours dans nos armées l'explique. On était parvenu à faire pour la société civile ce que nous faisons pour la société militaire. Les citoyens de ce temps-là ne valaient peut-être pas mieux que nous individuellement, et dans la vie privée ils valaient peut-être moins ; mais dans la vie publique, ils rencontraient une organisation, une discipline, une coutume, une opinion régnante, une tradition ferme qui les forçaient d'agir autrement que nous.

Je suis profondément honteux, Madame, en voyant où je me suis laissé entraîner par le courant de la pensée. Pardonnez-moi, je vous prie, cette dissertation hors de propos, en pensant que je vous écris comme vous me permettez de causer avec vous, c'est-à-dire en exprimant toutes les idées qui me viennent dans l'esprit à mesure qu'elles se présentent.

Vous me marquez, Madame, un si aimable intérêt pour le travail qui m'occupe en ce moment, que je voudrais pouvoir vous dire que mon séjour ici lui a été fort utile. Mais jusqu'ici malheureusement il n'en est rien. Je suis pourtant dans toutes les conditions nécessaires pour bien travailler. Je vis dans un lieu qui me plaît, j'y mène une existence tranquille, j'y ai de la solitude sans sentir le poids de l'isolement ; il ne m'y a manqué enfin que cette ardeur intérieure sans laquelle on ne fait rien de bien avec toutes les raisons de bien faire. Quand j'ai voulu me remettre au travail après une interruption de près de deux mois, je n'ai pu rattacher mon esprit à son œuvre. Tous les défauts de celle-ci m'ont frappé et je me suis senti atteint d'un des plus violents accès de découragement que j'aie eus depuis longtemps. Je suis très sujet à cette grande maladie de l'esprit, et je n'ai pas même la consolation de penser d'elle ce qu'on dit souvent : qu'elle n'atteint pas les sots. J'ai rencontré dans ma vie des gens très défiants de leur capacité, très portés à penser qu'ils ne faisaient rien de bien, et qui avaient parfaitement raison d'avoir cette opinion d'eux-mêmes. La vérité est que la grande confiance et la grande défiance en soi-même viennent de la même source, un désir extrême de paraître qui nuit au jugement tranquille et modéré qu'on devrait faire de soi. C'est le même orgueil qui a tantôt le tempérament triste, tantôt le tempérament gai : faiblesse des deux parts.

Je finis là, Madame, de peur de vous fatiguer. Mme de Tocqueville veut que je vous parle d'elle et espère bien pouvoir cet hiver sortir un peu plus souvent.

Paris, 17 octobre.

Votre bonne lettre, Monsieur, m'a fait un sensible plaisir ; elle en continuait un autre dont l'impression était restée vive. J'ai été touchée de la bonne grâce qui m'a permis d'approcher de plus près votre pensée, de la suivre un peu livrée à elle-même. Ce sont des mouvements qu'on est heureux de surprendre et qui mettent plus à l'aise avec la supériorité, par cela seul qu'elle daigne se montrer.

Soyez bien remercié d'abord de l'intérêt que vous voulez prendre à ma pauvre santé ; je suis mieux effectivement, et, par une contradiction bizarre, c'est au retour des brumes qui mettent en question tant d'autres santés. Ce mieux, je le sais, n'est qu'un temps d'arrêt ; mais je le reconnais particulièrement précieux dans un moment où la tristesse et l'angoisse réclament tout ce qu'on peut réunir de forces. Il est présumable qu'elles seront longtemps encore à l'épreuve. Tout semble éloigner un pacifique dénoûment, car on n'a guère vu le succès rendre plus traitable, ni un pays jeune et unanime de volonté et d'ardeur se laisser désarmer par les revers. De toutes parts on se heurte contre l'impossible. Tout ce que ne peuvent pas, dans certains temps, ceux qui en apparence peuvent tout, présente un singulier spectacle ; cela laisse pressentir comment notre action puissante à la fois et limitée peut s'exercer en toute liberté, sans néanmoins gêner beaucoup le dessein providentiel. A ce grand chagrin public, s'est ajouté tout récemment pour moi celui du départ pour l'armée du plus jeune de mes neveux, qui

n'avait pas suivi la carrière militaire, mais qui s'y lance par un mouvement dont je le loue autant que je m'en afflige, lutte et partage que je retrouve sur tous les points, à toutes les régions, et qui fait de moi ce royaume divisé dont l'Evangile signale le triste sort.

Vos impressions, vos prévisions sont tristes aussi ; on n'en échange plus d'autres. C'est une situation grave assurément que la grande cherté des subsistances à une époque de l'année si peu avancée. La simple menace est déjà ici un mal réel, et, comme vous dites, on s'accoutume à une situation lentement aggravée. La pitié s'émousse et ne proportionne plus ses secours ; pourtant aux maux extrêmes il n'y a que les grands remèdes. Se dit-on jamais assez que Dieu qui a fait la pauvreté, n'a pas fait la misère ? Une volonté soutenue dans le bien, les sacrifices de longue haleine, voilà ce qui se rencontre peu, tandis que le dévouement spontané n'est rien moins que rare et que l'héroïsme même semble souvent guetter le premier venu. On ne peut, comme vous dites, être assez frappé de ces merveilleuses transformations de l'incurie et de l'égoïsme en persévérance courageuse et vraiment sublime. Ce sont les mêmes hommes, mais en qui tout ce qui dormait se réveille. Je crois qu'on peut, et, si j'osais dire, qu'on doit aussi tout attendre de la France, mais à son heure ! La force ne lui manque jamais, mais c'est toujours un courant unique qui l'entraîne ; elle n'a qu'une idée à la fois afin d'être tout entière là où pour le moment elle a mis son trésor. Ce n'est pas toujours, j'en conviens, l'idée la plus grande ni surtout la meilleure, mais j'ai bien le sentiment qu'elle tient en réserve toutes celles dont l'absence semblerait compromettre sa dignité. Sa

mobilité lui tend des pièges que des succès dissimulent. Les peuples s'arrangent, ce me semble, aussi souvent que les individus, du provisoire ; on vit en attendant, ajournant le reste sans croire l'avenir engagé.

Le sentiment que vous laissait votre travail m'eût été pénible, s'il n'y avait pas toujours un peu de désert à traverser pour arriver à l'oasis. Contrairement à ceux qui s'entrevoient et sont tristes parce qu'ils se jugent, vous êtes peu content parce que vous ne vous jugez pas, et qu'au lieu du jugement équitable que vous porteriez sur l'ouvrage d'un autre, vous subissez au dedans de vous l'impression de cet irréalisable qui est le tourment des hommes dont la pensée s'élève, comme l'horizon fuit à mesure qu'on avance. Il faut vous soumettre à cette loi et vous reconnaître supérieur à votre œuvre ; Dieu l'est bien à la sienne ! Permettez-moi de continuer à penser que tout n'est pas orgueil dans les oscillations profondes de confiance et d'abattement. L'aplomb de cette moyenne qui approcherait davantage de la vérité peut, je crois être dérangé par tout intérêt puissant. N'y aurait-il que la passion de la chose qu'on fait, quelle qu'elle soit, l'amour de l'ouvrier pour son œuvre, la sympathique dépendance où l'on est de certains suffrages, que, sans orgueil, on pourrait être accessible au découragement.

Vous m'avez trop enhardie ; j'ose causer avec vous, en passant à côté de votre pensée peut-être, mais en éprouvant le besoin de vous dire la mienne. Que cette confiance, que je me reprocherais de ne point avoir, me mérite votre indulgence.

Faites agréer, je vous prie, à Mme de Tocqueville l'espoir de me voir de plus en plus rapprochée d'elle et

de vous, et recevez en même temps tout ce que je vous offre de sincère et d'affectueux.

Tocqueville, 7 janvier 1856.

Il y a bien longtemps, Madame, que je n'ai profité de la permission que vous m'avez donnée de vous écrire. Je croyais revenir beaucoup plus tôt à Paris et vous voir, ce qui eût encore mieux valu. Mais des affaires qui se sont succédé m'ont retenu ici et m'y retiendront encore vraisemblablement trois semaines. Je ne veux point attendre jusque-là pour vous remercier de votre dernière lettre qui m'a intéressé et touché. On vous y retrouve tout entière. Vous m'y témoignez une bienveillance que je voudrais mériter ; car l'amitié d'une personne comme vous engage. Elle n'oblige pas seulement à être reconnaissant, mais à faire ce qui peut la justifier. Dans ce but, j'aurais bien voulu me guérir absolument de cette disposition au découragement que vous combattez en m'écrivant. La maladie, malheureusement, est presque aussi vieille que moi, et il n'est pas facile d'en revenir entièrement. J'ai fait pourtant, depuis quelques années, beaucoup d'efforts contre elle, et assurément j'en ai beaucoup diminué la violence. Votre lettre m'a aidé à suivre cette tâche et m'a fait un bien réel dont je vous remercie. Ne croyez pas, du reste, Madame, que l'accès particulier dont je vous ai parlé fût dû uniquement à cette sorte de tristesse maladive dont j'ai été tourmenté de temps en temps toute ma vie. Il naissait surtout de réflexions qui prenaient leur origine dans des faits qui n'ont que trop de réalité. A

mesure que j'avance dans l'œuvre à laquelle vous voulez bien vous intéresser, je m'aperçois de plus en plus que je suis entraîné dans un courant de sentiments et d'idées qui va précisément au rebours de celui qui entraîne beaucoup de mes contemporains. Je continue à aimer passionément des choses dont ils ne se soucient plus.

Je regarde, ainsi que je l'ai toujours fait, la liberté comme le premier des biens ; je vois toujours en ellé l'une des sources les plus fécondes des vertus mâles et des actions grandes. Il n'est pas de tranquillité ni de bien-être qui puisse me tenir lieu d'elle. Je vois au contraire la plupart des hommes de mon temps, je dis les plus honnêtes, car le sentiment des autres me serait peu, qui ne songent qu'à s'accommoder le mieux possible sous un autre régime, et, ce qui achève de jeter le trouble et une sorte d'épouvante dans mon esprit, qui semble faire du goût de la servitude une sorte d'ingrédient de la vertu. Je voudrais penser et sentir comme eux que je ne le pourrais pas : ma nature y résiste plus encore que ma volonté. Un instinct indomptable me force d'être sur ce point ce que j'ai toujours été. Vous ne sauriez vous imaginer, Madame, ce qu'il y a de pénible et souvent de cruel pour moi à vivre dans cet isolement moral, à me sentir en dehors de la communauté intellectuelle de mon temps et de mon pays. La solitude dans un désert me paraîtrait moins dure que cette sorte de solitude au milieu des hommes. Car, je vous avoue ma faiblesse, l'isolement m'a toujours fait peur ; et, pour être heureux et même tranquille, j'ai toujours eu besoin, plus que cela n'est sage, de rencontrer autour de moi un certain concours,

et de compter sur la sympathie d'un certain nombre de mes semblables. C'est surtout à moi que pourrait s'appliquer ce mot si profond : « Il n'est pas bon d'être seul. » Cet état de mon esprit, Madame, que j'ai la confiance de vous montrer, vous expliquera de quel découragement profond je suis quelquefois saisi en écrivant ; car c'est surtout lorsqu'on travaille pour le public qu'il est triste de s'apercevoir qu'on est si différent de lui. Je voudrais bien avoir la vertu d'être indifférent au succès, mais je ne la possède pas. Une longue expérience m'a appris que le succès d'un livre est bien plus dans les pensées qu'avait déjà le lecteur que dans celles que l'écrivain exprime.

Ne croyez pas, du reste, Madame, que l'objet de mon livre se rapporte de près ou de loin soit aux événements, soit aux hommes du temps. Mais vous n'ignorez pas plus que moi que l'ouvrage qui est le plus étranger aux circonstances particulières d'une époque est empreint dans toutes ses parties d'un certain esprit qui est sympathique ou contraire à celui de ses contemporains. C'est là l'âme du livre, c'est par là qu'il attire ou repousse le lecteur. Je vous parle bien longtemps de moi, Madame, mais c'est vous-même qui m'avez attiré dans cette faute. Je vous assure que je n'en suis pas coutumier, et que je n'y tombe qu'avec un très petit nombre de personnes.

J'aimerais beaucoup mieux vous parler de vous, Madame, mais voilà quelque temps que je n'ai pu obtenir avec précision de vos nouvelles, bien que j'en aie demandé plusieurs fois. Circourt, qui m'en fournit habituellement, me paraît enterré à la campagne ; j'espère que vous serez assez bonne pour ne pas me lais-

ser dans cette ignorance. Des nouvelles de vous, données par vous-même, auront encore plus de prix à mes yeux.

Paris, 14 janvier.

Je n'aurais jamais osé me plaindre, mais j'avoue, Monsieur, que votre silence m'a fait un peu de peine et qu'il m'a donné un peu d'appréhension. On ne saurait être tenté de se montrer autre qu'on est à vous qui êtes si simple et si droit. Je vous rends donc grâce de ce que, par l'effet de la bonté qui sait surtout ce qu'elle devine, vous soyez allé droit au bien que vous voulez me faire en continuant à me parler de vous. Rien ne pouvait me venir mieux en aide; car je puis dire que mes pensées, à l'état d'instinct, ont toujours été dans la voie des vôtres, subordonnées en moi, il est vrai à un intérêt encore supérieur, mais qui, loin de les affaiblir, les a toujours protégées de sa plus haute et plus intelligible sanction. Il m'a toujours paru évident que Dieu n'avait multiplié les contrôles dans sa loi et dans notre conscience que parce qu'il nous donnait la liberté, et que, dans le monde extérieur, ces deux mêmes termes, liberté et contrôle, devraient, avec des caractères et des proportions différentes, se retrouver en toutes choses. Ne la rencontrant, cette liberté désirable, nulle part bien complète et tout à fait à mon gré, je me suis donné le vif intérêt de la chercher partout, sur tous les points, dans toutes les causes, dans tous les cœurs qui la chérissent et l'honorent, partout enfin où elle n'est pas à l'état de licence, de simulacre ou de machine de guerre. J'avoue que si quelque chose

a atténué mon regret de sa répudiation passagère, c'est la mauvaise chance qu'elle eût courue en sortant brusquement des jours d'excès et d'effroi que nous venons de traverser. On ne gâte pas ce qui n'est plus en cause et j'y trouve soulagement : ce n'est cependant pas le seul que j'aimerais à vous voir offert. Quand on vous entend, comme on sent que c'est au profit de la nature humaine, au profit de sa dignité et de son honneur que se guériraient vos tristesses qui sont encore une des plus nobles parties de vous-même ! Restez triste, Monsieur, s'il le faut, mais pas découragé, mais pas injuste pour vous-même. J'ai tant admiré votre premier livre qu'il m'est impossible de ne pas tout attendre encore du second. En ce qui vous concerne, je n'oserais avoir un avis ni me sentir assez forte pour aller contre le vôtre. Néanmoins, tout en admettant que les idées qui vous sont chères ne sont pas dans le courant de l'esprit du jour, je crois que vous les ramènerez dans plus d'une intelligence. Vous les relèverez elles-mêmes de la servitude où les tient l'intérêt du moment, et c'est précisément peut-être ce qu'on n'a dit pour personne ni pour aucun temps donné qui porte le plus de lumière et rencontre le plus d'écho dans les âmes d'élites. Sait-on combien de gens profiteront d'un livre qui ne peut n'avoir été fait que pour soi ? Si près de vous revoir, j'anticipe trop mal et pourtant encore trop peu, à mon gré, sur tout ce que j'aurais à vous dire. Ce moment viendra bientôt, j'espère, et je vais bien user du droit de vous guetter que me rend votre indulgence.

Adieu, Monsieur, l'hommage que je vous rends ne peut se classer, je sais seulement qu'il est à part de tout autre et ne va bien qu'à vous.

Paris, 1856.

Je ne veux pas, Madame, que vous appreniez par un billet imprimé le grand malheur qui vient d'atteindre toute ma famille et moi en particulier. Nous venons de perdre notre père. Nous l'avons rapporté hier à Paris et déposé dans la sépulture de la famille. Nous sommes tous plongés dans la plus profonde douleur que vous comprendriez encore mieux, vous qui savez si bien comprendre tous les sentiments profonds, si vous aviez connu la bonté adorable de l'être qui nous est enlevé. Je sais qu'on se porte aisément à dire du bien de ceux qui ne sont plus. Mais, cette fois, je puis vous assurer que le chagrin ne me fait rien exagérer quand je vous dis que je n'ai jamais rencontré un vieillard si oublieux de lui-même, si occupé de ses enfants, si doux, si indulgent, si tolérant dans la plus vive foi. Lui qui ne s'irritait jamais, ne parlait qu'avec une sorte de colère de tout ce qui eût pu sentir la persécution et même la contrainte ; il se bornait à prêcher d'exemple. Aussi Dieu, qui voit le fond des cœurs, lui a-t-il donné la fin qu'il aurait choisie : il est mort préparé à ce terrible passage, entouré de ses enfants et sans avoir la connaissance de son péril.

Pardon, Madame, de tous ces détails. Vous êtes la première personne à laquelle j'écrive depuis mon retour ici, parce que vous êtes, en dehors du cercle des plus proches parents, la personne dans la sympathie de laquelle je sens le plus de confiance. Croyez à mon tendre respect.

Paris, vendredi 13, 1856.

Vos chères lignes m'ont trouvée bien troublée de votre malheur que je venais d'apprendre, et vous pouvez penser, Monsieur, si elles m'ont rendu votre douleur intime et présente. Il n'en est pas, je crois, que je comprenne mieux que la perte du trésor unique, de cette aimante protection qui ne se peut renouveler, et dont l'absence, sous la condition où vous la subissez, reste à jamais sensible. Aussi l'accent de votre douleur me pénètre, et c'est bien de toute mon âme que je vous plains. Mais je me dis, et vous le direz plus tard, que dans l'affliction même votre part est enviable. Tout ce qui fait la douceur des souvenirs vous reste, la pieuse et solennelle impression de tant de vertus, et la part personnelle que vous faisiez entrer dans ce bonheur de famille, le meilleur que le ciel nous laisse ici-bas.

Jamais, Monsieur, quelque chose que votre bonté fasse pour moi, je ne vous remercierai d'un mouvement plus profond, plus vif et plus sincère que je ne vous remercie aujourd'hui de m'avoir associée à vos douleurs. Des rapports anciens n'auraient pu obtenir davantage, mais peut-être une sympathie aussi permanente et aussi vraie ne méritait-elle pas moins.

M. de Falloux m'a bien demandé d'être son interprète. C'est en passant à votre porte qu'il a appris le malheur auquel il prend une vive part.

Paris, 1856.

Je ne veux pas attendre à demain, Madame, pour vous dire combien j'ai été touché de votre lettre. Votre amitié est du petit nombre de celles qui honorent celui qui en est l'objet, en même temps qu'elles le soutiennent et lui sont très douces. Il ne s'est pas passé un seul jour depuis celui où je vous ai vue, que je n'aie formé le projet d'aller chez vous. Chaque fois un obstacle est survenu. J'espère être plus heureux bientôt. Croyez, Madame, que personne n'a pour vous un plus respectueux et plus véritable attachement.

Paris, dimanche 27, 1856.

Si j'ai tant tardé à vous remercier, Monsieur, c'est que *bientôt* m'avait laissé espérer de le faire encore plus à mon gré. Mais j'ai surtout des grâces à vous rendre. On n'est tenté de marcher vite qu'avec les gens qui simplement nous plaisent, chose légère qu'il faut saisir au vol. Ici les conditions sont bien autres. Ce que je demande au temps, quelque peu qu'il m'en reste, ce n'est pas de hâter, c'est d'assurer chaque pas.

Recevez l'expression de mes bien vrais sentiments.

Paris, 1856.

Vous m'avez paru l'autre jour, Madame, vouloir jeter un regard sur un voyage en Chine dont je vous

parlais. Cela m'a fait rechercher le petit volume en question parmi mes livres. Le voici. Il est assurément peu digne d'être mis sous vos yeux, à moins que tout ce qui se passe dans ce singulier pays ne vous intéresse beaucoup. Il me semble me rappeler que la partie la plus curieuse se trouve après la marque que j'ai faite. On y voit notamment tous les signes matériels de cette décadence de toutes les croyances religieuses en Chine dont on parle souvent : une religion mourant d'elle-même sans être remplacée par aucune autre, et laissant les âmes absolument vides. Je n'ai nul besoin de ce petit livre que vous pouvez garder tant qu'il vous plaira.

A bientôt, Madame. Je ne vous dirai jamais assez combien m'est précieuse la bienveillance que vous voulez bien me témoigner.

Paris, mardi matin.

Mille remerciements de votre petit volume. Les gens dont il parle annoncent bien assurément une sorte d'enfance sénile, mais être vieux n'est pas être mort. Et qui sait si plus tard on ne verra pas courir un sang nouveau dans ces veines appauvries ?

Je vous ai vu inquiet et attristé l'autre jour ; c'est avec peine, vous le croyez bien. Je fais demander si Mme de Tocqueville est de retour. Soyez assez bon pour me rappeler à elle et pour recevoir mes bien sincères amitiés.

Tocqueville, 1er juillet 1856.

Revenu ici depuis deux jours, Madame, je sens le besoin de vous écrire. J'ai besoin de vous exprimer combien notre dernière entrevue m'a profondément touché et sensiblement calmé. Je ne sais si vous avez pu lire sur ma figure toute la reconnaissance dont je me sentais pénétré en apercevant sur la vôtre les signes visibles d'une sympathie si véritable. Cette reconnaissance était profonde, et, tant que je vivrai, je garderai un souvenir plein d'une tendre gratitude. Vous ne connaissiez pas mon excellent père ; c'était donc l'amitié seule que vous vouliez bien avoir pour moi qui vous touchait. Cette amitié a été alors et demeure une de mes plus grandes consolations. C'est la foi que j'ai en elle qui me fait vous écrire aujourd'hui. car je n'ai rien à vous dire qui pût intéresser en quoi que ce soit un indifférent. J'ai fait, comme vous pouvez croire, un triste voyage. Arrivé ici, j'ai bien reconnu, et ce n'est pas la première fois, que nous apercevons les lieux à travers nous-mêmes et non en eux-mêmes. Je n'ai pu retrouver encore rien de ce charme que je trouvais jusqu'ici dans tous les objets qui m'entourent en ce moment. J'éprouve un grand accablement d'esprit dont je désirerais sortir, car il ne peut rien naître de bon d'un pareil état. Mais je n'ai pu jusqu'à présent faire des progrès bien sensibles vers le mieux auquel j'aspire. Les tristes émotions de ce dernier mois ont ravivé tout ce qu'il y avait originairement de mélancolique dans mon esprit, de sorte que, indépen-

damment des douloureux souvenirs que tout réveille, je suis poursuivi par mille réflexions générales sur les destinées humaines dont la tristesse m'accable. Jusqu'à présent j'ai trouvé ici la solitude et non le repos. J'espère cependant finir par reprendre goût à quelque travail, ce qui me serait d'un grand secours. Le travail seul peut me tirer de l'abattement où je suis.

Je mentirais pourtant si je disais que cet état de mon esprit me rend entièrement indifférent à la destinée de l'œuvre qui m'a coûté tant de peines et qui vient de paraître. J'ai trouvé ici un certain nombre de lettres contenant des approbations qui m'ont donné, je le confesse, quelques moments d'un grand plaisir. Mais cette impression elle-même, quoique vive, a duré peu. Je suis retombé bien vite, à propos de ce sujet comme de tous les autres, dans les pensées chagrines qui me sont si familières, même dans les temps heureux, et qui me portent à douter profondément de la valeur de tout ce que je fais.

Pardonnez-moi, Madame, d'abuser ainsi de votre indulgence pour exposer devant vous mes tristesses et mes misères. En vérité, il aurait fallu ne pas vous écrire si j'avais voulu vous faire un autre tableau. Je suis sûr que celui-ci ne vous blessera point ; vous savez comprendre tous les maux de l'âme, et compatir à ceux-mêmes au-dessus desquels vous êtes élevée par les convictions que vous avez le bonheur d'avoir et par les admirables consolations que je sais qu'elles donnent. Vous excuserez donc cette lettre, et vous y répondrez quelques-unes de ces bonnes paroles qui, venant de vous, ont tant de prix pour moi. Adieu, Madame, croyez à mon tendre et respectueux attachement.

Paris, 5 juillet 1856.

C'est bien aussi une date pour moi, Monsieur, que cette dernière entrevue où je me suis sentie pénétrée si avant par votre tristesse poignante et si douce dans son expression. Toujours quelque chose d'ineffaçable m'est resté de chacun de nos entretiens, mais cette fois bien autrement encore. Vous avez touché à ce domaine réservé qui vous fait si bien connaître. J'ai pu y compter une à une vos richesses, et surtout les concentrer sur le point qui, plus qu'aucun autre, m'importait pour votre bonheur. Je ne puis dire combien ces vues successives sur vous-même, sur les intérêts qui composent votre vie, et qui suffiraient pour en faire l'honneur, m'ont rendu faciles à comprendre le respect instinctif et le vif attrait qui vont au-devant de vous. Je n'entends pas parler ici de la supériorité de votre esprit ; je n'en suis encore qu'à cette sensibilité de cœur qui est au fond le charme de tout le reste. Non, assurément. vous ne vous trompez pas en croyant à ma sympathie intime. Elle me fait de votre bonté une bien chère consolation, plus que cela peut-être : j'y vois une force et un appui dont je ne vous remercie pas seule. Je crois vraiment que dès vos premiers encouragements, j'ai toujours compté avec vous sur un peu d'éternité, car, quoique sensible aux longs intervalles, ils m'ont trouvée patiente ; je n'ai redouté que les pas rétrogrades et n'ai tenu qu'aux pas bien assurés, un peu de lenteur allant aux choses sérieuses.

J'ai bien pressenti les tristesses de votre retour ;

tout vient du dedans ; avec certaine disposition de l'âme, les objets extérieurs passent inaperçus ou bien blessent par un contraste qui les ravive ; il faut aller doucement. On meurt brusquement, mais on ne revit que peu à peu ; c'est aussi une convalescence. Néanmoins il faut que la volonté en appelle au courage, car. nous avons beau dire, les douleurs vraies résistent si bien qu'on ne se console guère, je crois, que des chagrins qu'on n'a pas eus. Il est bien vrai qu'en isolant la pauvre destinée humaine elle paraîtrait toujours cruelle et accusatrice, mais ce ne serait pas prendre l'écheveau par le bon bout ; la vie privée de bonheur peut aussi sembler belle, et la mort se montrer amie : le tout n'est-il pas d'aimer au delà ?

Il me semble, quand je vous vois si défiant de vous-même, que tout un monde compétent s'entend, sans autre concert, pour vous en guérir. On ne me parle que de l'unanimité des suffrages que vous envieriez et à la gloire desquels s'ajouteront probablement des critiques qui achèveront de vous satisfaire. Je ne vous dis rien pour mon compte. Je vis pour le moment dans un gaspillage de temps, au milieu d'encombres et de préoccupations qui n'ont cessé de renouveler durant ma lecture les intrusions qui me faisaient souffrir quand vous étiez là. Je les prends en patience, parce que je touche au moment d'en être libérée. Par la plus amicale des condescendances, Mme de la Rochejacquelin me loue son château de Fleury, à trois lieues de Fontainebleau et à même distance de Melun. Je dois y passer quatre mois seule, complètement seule. Votre livre inaugurera cette heureuse solitude dont je suis avide : ce n'est rien moins qu'un tête-à-tête d'ami que

je lui ménage. Je vous dirai tout ce qui me viendra ; je vous admire trop pour n'être pas à l'aise. D'ailleurs rien n'est si commode que de n'être nullement obligé d'y voir clair ou juste. Vous me redresserez souvent ; vous ferez prendre corps à des aperçus sans consistance, mais bercés *con amore* et tenant à l'état de mon intelligence, qui, sur certaines questions, est un peu celui de la pensée préexistant à la parole.

Je ne sais absolument rien de Montalembert, ni par lui ni par les autres, tous les aboutissants se trouvant dispersés. M. de Falloux saura les bonnes paroles dont vous me chargez pour lui, et en sera bien touché. Le voilà retourné dans son Anjou. Le vide se fait de toutes parts ; plus même de passants, ce casuel de la saison.

Adieu, je vous quitte peu, mais je croirai aller vous retrouver sous les beaux arbres qui m'attendent, et où j'espère que, mieux encore que votre souvenir, votre parole viendra me chercher.

Tocqueville, 22 juillet 1856.

J'attendais toujours pour vous écrire, Madame, dans l'espérance de pouvoir vous rendre bon compte de moi ; mais je vois bien que cela pourrait me mener trop loin, et je veux ne pas tarder à avoir de vos nouvelles. Laissez-moi vous remercier d'abord de votre dernière lettre. J'y ai trouvé, comme toujours, les preuves d'une affection qui console et fortifie. Je ne vous lis jamais sans ressentir cette double impression. La cause en est surtout, je pense, en ce qu'on rencontre en vous une âme qui s'émeut aisément et un esprit

retenu et fixé dans les principes sûrs. C'est ce qui fait votre charme et votre empire. Je voudrais bien mieux profiter que je ne le fais d'une amitié si précieuse, et je m'afflige d'y réussir si mal. J'ai cependant retrouvé depuis que je vous ai écrit, une partie du calme que j'avais absolument perdu durant la fin de mon séjour à Paris et les premiers moments de mon retour ici ; mais je ne suis pas encore parvenu à me rattacher vivement à rien. Il n'y a point de travail, ni même d'occupation qui me captivent, ce qui laisse toujours chez moi un fond d'agitation dans l'âme, car je ne me repose jamais dans l'immobilité, mais plutôt dans un mouvement rapide et continu de l'esprit vers un point donné. Je songe aussi beaucoup plus que je ne devrais à la destinée de mon livre. Combien je voudrais pouvoir vous dire que, fort des intentions que j'ai eues en l'écrivant et d'un certain sentiment intimé de la valeur de l'ouvrage, j'attends sans inquiétude le jugement de la foule ! Je serais très glorieux de pouvoir me vanter de cela à vous ; mais malheureusement il n'en est absolument rien. Tous les bruits qui me parviennent sur ce livre me causent des impressions dont la vivacité me fait honte. Je ne m'en relève un peu qu'en m'en confessant à vous. La plus grande partie de ce que j'entends me fait plaisir. Assurément jusqu'à présent le résultat semble dépasser mon espérance. Mais voyez comme mon esprit est mal bâti ! Le plaisir que l'approbation me cause se ternit et s'efface vite. La critique reste et me chagrine plus longtemps.

J'espère que cette lettre vous trouvera dans la retraite que Mme de la Rochejacquelein a été assez heureuse pour pouvoir vous offrir, et dans laquelle je

souhaiterais tant de pouvoir vous suivre, ne fût-ce que pour un seul jour, afin d'y avoir avec vous quelques-unes de ces longues conversations que les visites ne viendraient pas interrompre comme à Paris. Cette vie si occupée des autres que vous menez dans cette dernière ville, si elle vous procure quelquefois la grande satisfaction de cœur qui consiste à faire beaucoup de bien, doit à la longue éprouver votre santé, et je me réjouis à l'idée de votre solitude. Jouissez-y doucement de vous-même, Madame, et ne songez aux autres que pour penser à l'affection vive que vous inspirez à quelques-uns et au respect que vous faites naître chez tous. Je ne connais pas de plus noble manière d'employer sa vie que la vôtre, et, à travers votre modestie, vous ne sauriez être insensible à l'hommage désintéressé que tant de gens de toutes les conditions vous rendent.

Je viens de lire un ouvrage qui m'a fort intéressé, c'est celui de M. Albert de Broglie, *l'Eglise et l'Empire romain au* IVe *siècle*. Je trouve beaucoup de talent dans ce livre. On y rencontre, au milieu d'une foi très sincère, un esprit libre qui permet à l'auteur de juger les hommes dont Dieu a fait ses instruments. La composition générale de l'œuvre me paraît très heureuse. J'ai toujours ressenti un fort grand dégoût pour cette décadence romaine, et le livre du prince de Broglie est le seul qui m'ait véritablement intéressé en en parlant.

Adieu, Madame, donnez-moi bientôt, je vous prie, de vos nouvelles, et surtout croyez à l'affectueuse sollicitude qui me porte à les demander.

Paris, 25 juillet 1846.

Votre lettre de mardi m'a été remise précisément au moment où j'allais vous envoyer un simple mot, l'équivalent d'une de ces enquêtes verbales uniquement faites pour s'assurer que personnes et choses sont en leur place. Vos tristesses, l'ignorance où j'étais de vous, l'incertitude qui s'y ajoutait par le fait d'un journal qui vous faisait voyager, me pesaient beaucoup. Il me tardait aussi de vous dire les misères prolongées d'une entorse, qui par la secousse d'abord, puis par l'immobilité, avait fort ajouté à mes maux habituels ; mais me voilà au moment de réaliser mon projet de Fleury, si rien d'ici à quatre ou cinq jours ne vient à la traverse. Quel bon moment toujours pour moi que celui où votre souvenir vient me chercher ! Vous retrouvez, me dites-vous, un peu du calme que vous aviez perdu, mais sans pouvoir encore vous rattacher à rien, ni vous sentir bien accessible aux volontés du dedans et aux sollicitations du dehors. Quoi de plus naturel après de tels ébranlements, et comment vous en prendriez-vous à vous-même, comment douteriez-vous de reprendre le dessus, quand dans un premier progrès vous pouvez entrevoir tous les autres et vous assurer du retour prochain de l'entière possession de vous-même ? Vous avez été si juste, si doux envers la douleur, que le temps, sans la détruire, saura bien la transformer.

D'après ce qui m'est dit de toutes parts de l'effet produit par votre livre, je vous vois glorieusement rassuré sur son sort, et je lui pardonne ce peu d'ennui

où il vous maintient encore. L'impression qui précède tout ne se raisonne pas. Et puis, il y a toujours du froissement en face de la contradiction. Mais, en y pensant, ne sont-ce pas les œuvres vraiment considérables comme valeur et haute portée qui, éveillant plus d'idées, concentrant davantage l'attention, donnent lieu, par la diversité des esprits et des points de vue, à plus d'objections ? J'écarte les malveillants et les partis pris, *non ragionam di loro* ; mais, dans les suffrages vraiment enviables, est-il un gage moins suspect de la sincérité des louanges qu'un peu de critique tout à côté ? N'est-ce pas ce qu'on admire qui donne le droit de dire ce qu'on blâme ? Je ne sais pourquoi l'orgueil même ne s'arrangerait pas de la vérité, que M[me] de Staël voulait si bien crue mais point écorchée, et pourquoi la passion ne s'en accommoderait pas aussi bien que l'orgueil, en vertu de ce petit grain d'austérité déposé au fond de tous les vrais et profonds sentiments. Tout cela est facilement admis par la volonté ; seulement l'exécution de ce beau programme, comme tant d'autres, nous trouve souvent en défaut, non par l'effet de quelque défaillance, mais par le besoin de sympathie qui vit au fond de nous-mêmes, par le besoin d'assimilation qui est bien encore un peu de la dépendance, mais d'un ordre charmant et élevé. Gardez pour moi, par une chère exception, tous les mouvements qui s'y rapportent. C'est vous-même que vous ne serez jamais assez à mes yeux.

Je suis charmée que vous ayez été content du travail d'Albert de Broglie. Il y a mis la force d'arrêt qui est en lui-même ; il suit vos traces, il traite avec respect le public auquel il s'adresse ; tout son soin a été con-

sacré à ne rien hasarder et à se faire inattaquable, autant que possible. Je me promets de le relire prochainement, car je ne l'ai lu encore que dans le manuscrit et à bâtons rompus.

Remerciez, je vous prie, Mme de Tocqueville de m'encourager, et laissez-moi vous devoir un jour sa vraie bienveillance. Je m'identifie à tout ce qui vous touche, comme je prends au sérieux tout ce qui vient de vous.

Tocqueville, 4 août 1856.

Vous me parlez, Madame, dans votre dernière lettre, d'une entorse qui faisait supposer une chute. Je n'aime point à rester sur ce bulletin-là, et, bien que ce ne soit pas le cas de vous faire une querelle, je serais tenté de vous reprocher un peu de ne m'avoir pas raconté en m'écrivant ce qui vous était arrivé. Vous ne sauriez jamais me faire plus de plaisir qu'en me parlant souvent de vous. J'espère que vous n'êtes plus à Paris par le temps qu'il fait. La chaleur doit y être excessive : car, dans ce pays même où le vent ne cesse jamais et rafraîchit constamment l'air, nous souffrons du chaud : c'est ce que je n'avais jamais vu. J'aime à vous voir en ce moment sous de grands ombrages, et non au milieu de l'entassement de maisons où l'on ne sait où trouver la fraîcheur la nuit aussi bien que le jour. C'est de là que sera datée, j'espère, votre première lettre.

Je n'ai rien de nouveau à vous dire de nous. A mesure que notre solitude se prolonge, nous devenons, ce me semble, plus tranquilles et plus près de la sérénité. Je pense que c'est une grande bénédiction que

Dieu nous a donnée de nous faire trouver tant de secours à nous retirer loin du monde. Ce remède contre les maux et les agitations de la vie est toujours à la portée de l'homme, tandis que celui qu'on cherche au milieu de la foule ne se trouve pas toujours et aggrave bien souvent la maladie dont on veut guérir. Je m'aperçois du progrès que nous faisons par la rapidité toujours plus grande avec laquelle semble courir le temps. Vous savez que les jours les plus heureux sont toujours ceux qui fuient le plus vite. Rien ne marque mieux la misère humaine que d'avoir trouvé là le meilleur signe de bonheur. Il en est ainsi pourtant. Je n'ai recommencé aucun travail sérieux, mais j'ai des occupations nombreuses et réglées, qui, sans me suffire, m'intéressent, et au milieu desquelles le temps passe en ne laissant que de petites traces légères, mais agréables.

Je reçois toujours beaucoup de bonnes nouvelles de mon livre. Je vous avoue avec candeur que cela me charme, et que je n'ai rien de l'indifférence philosophique que je devrais affecter pour le succès. Loin du reste de m'accuser auprès de vous de ma satisfaction, j'aurais plutôt à me défendre de ne l'avoir pas plus grande, car c'est là où est la vraie maladie de mon âme : inquiétude incessante de l'esprit qui cherche en toutes choses le *par delà*, et rend presque insensible au bien qu'on a le plus désiré dès qu'on l'a atteint. Je sais que ce n'est pas là seulement mon infirmité, c'est celle de l'homme ; mais peu, je crois, en ont été plus atteints. J'ai eu une vie assez agitée dans laquelle il s'est rencontré, de temps à autre, de grandes joies. Mon imagination n'a jamais trouvé dans chacune de

celles-ci qu'une sorte de point d'appui pour sauter plus loin. Je n'ai pas eu assurément à me plaindre de ma destinée, mais seulement de moi-même.

On vient de me rapporter les œuvres complètes de *** que j'avais données à relier. Cela m'a porté à vouloir y lire avec suite. Je vous avoue pour vous seule que je n'ai pas pu y parvenir. J'ai un goût passionné pour l'homme, mais je ne puis vivre avec l'écrivain, et je crois en vérité que son âme était bien plus grande que son esprit. Il a beaucoup de celui-ci pourtant, mais son goût littéraire me paraît faux : il est précis par le fond de sa pensée qui se mûrit dans de grands travaux ; il est vague, redondant par l'expression, comme le serait un homme qui n'aurait point étudié et ne songerait qu'à faire des phrases plus agréables encore à l'oreille qu'à l'entendement.

Quelle imprudence de juger ainsi les autres quand on est soi-même sur la sellette! Aussi n'est-ce qu'avec vous que je me permets ces licences. J'espère que vous voudrez bien finir par être mon juge. Vous m'avez déjà dit beaucoup de choses agréables sur ce que les autres pensaient de mon œuvre. Ce qui m'importe le plus, c'est de savoir ce que vous en pensez vous-même après l'avoir lue.

Je crains bien que vous ne puissiez jamais déchiffrer cette lettre. J'écris très mal et n'ai jamais pu obtenir de moi de soigner mes lettres. Il me semblerait, en le faisant, sortir de cette intimité et m'habiller pour aller en public. Veuillez donc, Madame, pardonner mon griffonnage, et surtout croire que l'homme qui vous écrit si mal n'en est pas moins pénétré du respect le plus tendre pour vous.

Fleury, 13 août.

Je suis ici depuis dix jours et toute à votre livre. Il ne lui aura manqué qu'un seul des hommages qui ont salué votre premier ouvrage, la surprise ; mais on se sera demandé comment, partant de si haut, vous avez pu laisser tant d'espace derrière vous.

Avant tout, permettez-moi de vous dire combien je suis frappée de l'incomparable beauté de votre parole si substantielle et si simple. Elle ne demande rien qu'à la pensée elle-même. Après avoir charmé l'esprit par cette clarté qui fait voir dans votre intelligence comme l'œil même voit les objets, avec quelle habile ordonnance vous aplanissez la voie au lecteur, et, maître du sujet, mettez à la portée des ignorants cette science dont ils ne s'avisent jamais qu'après coup ! Votre touche est à la fois large et fine sans que l'ingénieux s'en mêle, et ce que vous découvrez est vraiment neuf. Vous prouvez une fois de plus que pour l'intelligence supérieure qui s'y applique en toute sincérité nul sujet n'a été traité. Que de sagacité dans vos réflexions et comme vous remontez aux causes ! Comme vous rendez sensible l'approche muette du grand événement qu'on voit poindre, germe d'un mal aigu dans le sein de la vieille maladie chronique de l'ancien régime ! Parmi tant de pages que j'ai notées ou extraites, combien je vous ai su gré des admirables cinq ou six lignes sur 89 que tant de vos amis politiques désertent aujourd'hui et désavouent [1] ! Votre incorruptible et rigide

[1] « Je parcourai d'abord cette première époque de 89 où l'a-

impartialité donne bien des armes à ceux qui lui restent fidèles. On reconnaît cependant à certains accents que d'autres cordes vibrent aussi dans votre âme. Une mûre réflexion écarte autant l'exclusif que l'extrême. Votre pensée, si je l'ai comprise, ne serait-elle pas qu'on aurait pu tout réformer sans rien détruire, qu'ainsi l'œuvre aurait acquis une tout autre puissance d'action et de durée, et que les leçons du passé étaient d'autant plus précieuses à recueillir qu'elles contenaient un programme pour l'avenir? Nos trente dernières années n'ont cessé de me suggérer cette même idée. Aucune des révolutions qui se sont succédé ne m'a paru frappée au coin de l'inévitable. Toutefois, il faut bien en convenir, les grandes conquêtes étaient faites et, quoi qu'il arrive, assurées pour tous les temps. Le bloc était dégrossi, il ne s'agissait que d'en tirer la statue d'une main habile et sûre. Mais le pli profond des habitudes, la longue sanction des temps, le passage d'une ère à une autre, une atmosphère à renouveler faisaient-ils à nos devanciers les mêmes conditions qu'à nous? Le pouvoir, et ce mot comprend surtout l'entourage, se dépouille-t-il, s'exécute-t-il sans y être forcé? Une des plus dangereuses

mour de l'égalité et celui de la liberté partagent leur cœur; où ils ne veulent pas seulement fonder des institutions démocratiques, mais des institutions libres; non seulement détruire des privilèges, mais reconnaître et consacrer des droits; temps de jeunesse, d'enthousiasme, de fierté, de passions généreuses et sincères, dont, malgré ses erreurs, les hommes conserveront éternellement la mémoire, et qui, pendant longtemps encore, troublera le sommeil de tous ceux qui voudront les corrompre ou les asservir. » (*L'Ancien régime et la Révolution*, par A. de Tocqueville, avant-propos, p. VII.)

réflexions, ce me semble, que suggère l'histoire, c'est que tout ce qui a affranchi les peuples et servi leur bien-être a été arraché au pouvoir, et qu'enfin c'est du temps seul que les plus justes droits reçoivent une sanction finale. Mon Dieu ! du petit au grand, de l'individu aux masses, tout n'est-il pas sur un même plan pour notre pauvre humanité? Que de bons et vains sentiments, que de stériles résolutions, que de velléités sincères et infirmes attendent pour aboutir les grands coups ! En vertu de la solidarité humaine, la vivacité de mes impressions défie l'espace et le temps. J'ai de grandes révoltes contre les violences de la force brutale ; mais ce qui m'émeut presque autant, ce sont les grandes injustices au soleil, consenties même par les meilleurs, comme l'esclavage à tous ses degrés, c'est l'état normal de la vexation, une régularité apparente, et un peuple foulé ne comptant pas plus dans son bien-être que dans ses droits, et tout cela non pas dans un coin de terre obscur, dans la nuit de l'ignorance, mais au milieu de tous les silences, de toutes les quiétudes, de toutes les glorifications du dehors. C'est un peu ce que vous venez de faire passer sous mes yeux ! Eh bien ! à ces tableaux-là, j'avoue que je perds pied, et que les époques où cette cruelle inégalité s'efface me paraissent offrir d'amples compensations. Je n'ai jamais pu prendre à la poésie du moyen âge, pas même à ses poèmes ; jugez de ses institutions ! Les hauts faits, les grands et beaux sentiments s'y montrent, comme le bien-être, comme l'air respirable, limités à une seule classe. J'ai peine à comprendre la liberté quand elle n'est pas pour tout le monde, et je ne la comprends pas plus dans l'élégant monde romain

que dans la repoussante Amérique méridionale. Il me semble que la liberté n'est tout à fait elle-même que lorsqu'on peut la mettre au nombre des biens que Dieu a départis d'une main également large à toutes ses créatures, comme la jeunesse, la force, la santé, l'intelligence, ces biens qui appartiennent à tous. J'espère ne pas confondre la force morale et la force du nombre ; mais je dois avouer que ces multitudes elles-mêmes, qui ont un chiffre et pas de nom, me paraissent toujours imposantes : je n'ai point peur de leur puissance, mais je crois qu'elles ont droit à toutes nos sollicitudes.

Il est un point sur lequel je n'oserais pas être de votre avis. Croyez-vous que l'identification du clergé au pays, aux institutions, autrement que par le dévouement moral de tout son être, lui soit bonne, bonne à lui [1] ? Mais nous reprendrons cela, aujourd'hui ce

[1] « Ce qui contribuait surtout à donner aux prêtres les idées, les besoins, les sentiments, souvent les passions du citoyen, c'était la propriété foncière. J'ai eu la patience de lire la plupart des rapports et des débats que nous ont laissés les anciens États provinciaux, et particulièrement ceux du Languedoc, où le clergé était plus mêlé encore qu'ailleurs aux détails de l'administration publique, ainsi que les procès-verbaux des assemblées provinciales qui furent réunies en 1779 et 1787 ; et apportant dans cette lecture les idées de mon temps, je m'étonnais de voir des évêques et des abbés, parmi lesquels plusieurs ont été aussi éminents par leur sainteté que par leur savoir, faire des rapports sur l'établissement d'un chemin ou d'un canal, y traiter la matière en profonde connaissance de cause, discuter avec infiniment de science et d'art quels étaient les meilleurs moyens d'accroître les produits de l'agriculture, d'assurer le bien-être des habitants et faire prospérer l'industrie, toujours égaux et souvent supérieurs à tous les laïques qui s'occupaient avec eux des mêmes affaires.

sujet me mènerait trop loin. Entre toutes les personnes qui m'ont parlé de votre livre, une seule objection a été faite et s'est trouvée renouvelée toujours au milieu d'un concert d'éloges. On vous reproche un peu de ne pas conclure. Moi, je prétends que c'est vous reprocher de ne pas verser. Il est certain à mes yeux que vous concluez pour la réintégration en droit et pour le règne à jamais de toutes les idées qui sont ramenées sous votre plume avec tant d'amour. Tout le reste n'est-il pas contingent, dépendant? C'est, on le sent très bien, l'esprit que vous voudriez renouveler

« J'ose penser, contrairement à une opinion bien générale et fort solidement établie, que les peuples qui ôtent au clergé catholique toute participation quelconque à la propriété foncière, et transforment tous ses revenus en salaires, ne servent que les intérêts du Saint-Siège et ceux des princes temporels, et se privent eux-mêmes d'un très grand élément de liberté.

« Un homme qui, pour la meilleure partie de lui-même, est soumis à une autorité étrangère, et qui dans le pays qu'il habite ne peut avoir de famille, n'est pour ainsi dire retenu au sol que par un seul lien solide, la propriété foncière. Tranchez ce lien, il n'appartient plus en particulier à aucun lieu. Dans celui où le hasard l'a fait naître, il vit en étranger au milieu d'une société civile dont presque aucun des intérêts ne peut le toucher directement. Pour sa conscience, il ne dépend que du Pape : pour sa subsistance, que du prince. Sa seule patrie est l'Église. Dans chaque événement politique, il n'aperçoit guère que ce qui sert à celle-ci ou lui peut nuire. Pourvu qu'elle soit libre et prospère, qu'importe le reste ? Sa condition la plus naturelle en politique est l'indifférence. Excellent membre de la cité chrétienne, médiocre citoyen partout ailleurs. De pareils sentiments et de semblables idées, dans un corps qui est le directeur de l'enfance et le guide des mœurs, ne peuvent manquer d'énerver l'âme de la nation tout entière, en ce qui touche à la vie publique. » (*L'Ancien régime et la Révolution*, page 172.)

beaucoup plutôt que de vous en prendre aux formes.

J'ai été un peu fière d'avoir toujours eu la même impression que vous sur ***. Je croirais facilement que c'est l'impression de beaucoup de gens. Jamais on n'attribuera à son style les qualités de la sobriété : il y a souvent ainsi des épithètes que, par une sorte de consentement tacite, on n'accorde point même aux plus justes renommées.

Vous vous attendiez bien à ce que quelques lignes de votre lettre me reviendraient à la pensée plus d'une fois. Croyez que de vouloir est un grand pas de fait. Seulement *Chi non può qual che vuol, qual che può voglia*[1], et toute action se borne ici à écarter les obstacles. La petite prière que je glisse sous la même enveloppe répond tellement, ce me semble, à ce que vous me disiez de l'immobilité où vous ne reposiez jamais et du but à peine atteint que vous désertiez pour courir à un autre, que je ne résiste plus à vous l'envoyer. Figurez-vous que je l'ai toujours gardée à votre intention depuis un mot de vous dans une de vos rares visites avant votre départ pour la Touraine. Bossuet peut toujours s'offrir et sa parole est assez haute ici pour ne pas trop effaroucher l'ange encore un peu rebelle. Il faut bien que j'estime votre amitié autant que je l'aime pour vous envoyer un si long et si incohérent verbiage.

Je me trouve à merveille ici, c'est un très beau lieu où tout est vaste et facile, hors les communications du dehors. A treize lieues de Paris, il faut quelque-

[1] Que celui qui ne peut pas ce qu'il veut, veuille ce qu'il peut.

fois trois ou quatre jours pour une réponse! Mille tendres remerciements de votre bonté, rappelez-moi à celle de Mme de Tocqueville.

Citation de Bossuet. — « Je ne sais, Seigneur, si vous êtes content de moi, et je reconnais même que vous avez bien des sujets de ne l'être pas. Mais pour moi, je dois confesser à votre gloire que je suis content de vous et que je le suis parfaitement. Il vous importe peu que je le sois ou non; mais après tout, c'est le témoignage le plus glorieux que je puisse vous rendre, car dire que je suis content de vous, c'est dire que vous êtes mon Dieu, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse me contenter. »

Tocqueville, 10 septembre 1856.

Vous m'avez écrit, il y a près de trois semaines, Madame, la lettre tout à la fois la plus aimable et la plus intéressante, et je ne vous ai pas encore répondu. Je voudrais que vous trouviez dans votre cœur, qui contient tant d'indulgence, quelque raison pour m'excuser. Pour moi, je n'en trouve point et je n'ai rien à dire si ce n'est que j'ai toujours été le plus mauvais correspondant du monde, le plus irrégulier, le plus intermittent, et que mes meilleurs amis, qui se sont toujours plaints de ce défaut, me l'ont toujours pardonné, par la considération que ce n'est point l'oubli ni l'indifférence qui m'empêchera jamais d'écrire, mais une sorte de paresse d'esprit dont je ne suis pas le maître. Je ferais volontiers comme un compatriote que j'ai rencontré en Amérique, qui,

quand il avait quelque chose de pressé à dire à ses amis, faisait cent lieues plutôt que d'écrire une lettre, bien différent en cela d'un mien voisin qui, au contraire, était si peu maître de sa parole et si habitué à sa plume, que si dans la conversation on lui poussait un argument un peu vif, il vous quittait aussitôt, montait un petit cheval qu'il avait laissé à la porte en venant, et retournait au galop dans sa gentilhommière pour écrire ce qu'il aurait dû répondre. Je suis aux antipodes de celui-là, mais je me rapprocherais volontiers de l'autre.

Votre jugement sur mon livre m'a charmé. On ne saurait pénétrer plus avant dans ma pensée et mieux comprendre le sens de l'ouvrage. Votre lettre sera certainement mise à part parmi celles qui expriment des opinions sur mon œuvre. En général, il faut que vous sachiez, Madame, que tout ce qui vous regarde est à part dans mon esprit. La place que vous y occupez vous est propre et ne ressemble à celle d'aucun autre. J'ai pour vous un mélange de respect et d'affection qui fait du sentiment que je vous porte quelque chose de tout particulier, et qu'une réunion bien rare de qualités diverses peut seule expliquer.

Que j'aime à vous entendre parler si noblement contre tout ce qui ressemble à l'esclavage ! Je suis bien de votre avis que la répartition plus égale des biens et des droits dans ce monde est le plus grand objet que doivent se proposer ceux qui mènent les affaires humaines. Je veux seulement que l'égalité en politique consiste à être tous également libres, et non, comme on l'entend si souvent de nos jours, tous également assujettis à un même maître.

Je me doutais bien, je l'avoue, que ce que je dis sur le clergé de l'ancien régime et sur l'avantage qu'il y avait à le rattacher par des intérêts terrestres à une patrie n'aurait pas votre entier assentiment. Je ne veux pas plus que vous entamer par lettre ce grand sujet. Mais je désire vivement qu'une de ces heures précieuses et si rares où il m'est donné de pouvoir causer librement avec vous se présente, afin que je puisse vous exposer sur ce point toute ma pensée, et rechercher la vérité dans le contact d'un esprit aussi sincère et plus éclairé que le mien en pareille matière. Je ne vous dirai aujourd'hui, si vous le permettez, que le sentiment sous l'impression duquel j'ai écrit.

Il y a, ce me semble, dans la morale deux parties distinctes, aussi importantes l'une que l'autre aux yeux de Dieu, mais que, de nos jours, ses ministres nous enseignent avec une ardeur très inégale. L'une se rapporte à la vie privée : ce sont les devoirs relatifs des hommes comme pères, comme fils, comme femmes ou maris. L'autre regarde la vie publique : ce sont les devoirs qu'a tout citoyen vis-à-vis de son pays et de la société humaine dont il fait spécialement partie. Me trompais-je en croyant que le clergé de notre temps est très préoccupé de la première partie de la morale et très peu de la seconde? Cela me paraît surtout sensible dans la manière de sentir et de penser des femmes. Je vois un grand nombre de celles-ci qui ont mille vertus privées dans lesquelles l'action directe et bienfaisante de la religion se fait apercevoir, qui, grâce à elle, sont des épouses très fidèles, d'excellentes mères, qui se montrent justes et indulgentes envers leurs do-

mestiques, charitables envers les pauvres. Mais quant à cette partie des devoirs qui se rapporte à la vie publique, elles ne semblent pas même en avoir l'idée. Non seulement elles ne les pratiquent pas pour elles-mêmes, ce qui est assez naturel, mais elles ne paraissent pas même avoir la pensée de les inculquer à ceux sur lesquels elles ont de l'influence. C'est une face de l'éducation qui leur est comme invisible. Il n'en était pas de même dans cet ancien régime, qui, au milieu de beaucoup de vices, renfermait de fières et mâles vertus. J'ai souvent entendu dire que ma grand'mère, qui était une très sainte femme, après avoir recommandé à son jeune fils l'exercice de tous les devoirs de la vie privée, ne manquait point d'ajouter : « Et puis, mon enfant, n'oubliez jamais qu'un homme se doit avant tout à sa patrie ; qu'il n'y a pas de sacrifices qu'il ne doive lui faire ; qu'il ne peut rester indifférent à son sort, et que Dieu exige de lui qu'il soit toujours prêt à consacrer, au besoin, son temps, sa fortune et même sa vie au service de l'État et du Roi ». Mais je m'aperçois, Madame, que je pénètre insensiblement plus avant que je ne voudrais dans le sujet dont je veux causer avec vous et sur lequel il y aurait trop à écrire.

Je ne veux cependant pas finir sans vous remercier de la citation de Bossuet que vous m'avez envoyée. Rien n'est plus beau, même en comparant Bossuet à lui-même. Je trouve dans cette seule phrase tout ce qui relève l'homme et tout ce qui en même temps le retient à sa place. Elle donne tout à la fois le sentiment de notre grandeur et de celle de Dieu. Elle est fière et elle est humble. D'où avez-vous tiré cela, Madame? Je ne connaissais pas cet admirable morceau.

Adieu, Madame, donnez-moi de vos nouvelles. Ma femme me demande toujours de la rappeler particulièrement à votre souvenir, et moi, je vous prie de croire à mon tendre et respectueux attachement.

Fleury, 26 septembre.

Une lettre de vous, Monsieur, est toujours une vraie joie, habituellement désirée, mais jamais attendue ; voilà, j'espère, de quoi vous mettre à l'aise. Quel charme aurait pour moi une de ces heures dont chacune de vos paroles réveille l'impression ! Comme elle ramènerait vite ces questions dont l'aimant est si puissant que, avec toutes les raisons du monde de s'en abstenir, on y retombe ! C'est surtout celle à laquelle vous touchez avec promesse d'y revenir, qu'en raison même de mes résistances je vous rappellerais avant toute autre. J'avoue que jusqu'ici, entre les termes extrêmes de la domination du clergé et de son asservissement, je n'ai, d'instinct et de réflexion, rien redouté davantage que son intrusion dans les affaires publiques. Peu frappée de ce que celles-ci y gagneraient, je le suis fort de ce que le prêtre peut perdre à dépasser les termes positifs de son mandat. Je comprends que les religions plus ou moins locales suivent les peuples sur ce terrain et se rendent passibles de toutes ses vicissitudes : il y a équation entre ce qu'elles risquent et le bien qu'elles peuvent faire. Mais l'Église catholique, qui, après tout, est la question de la vérité divine oui ou non révélée à la terre, doit redouter, ce me semble, de voir compromettre son but suprême. Son caractère propre,

sa mission lui commandent, son nom le dit assez, de marcher avec tous les temps, toutes les races, tous les degrés de la civilisation et tous les régimes, de n'en signaler aucun comme modèle ou comme obstacle. Elle ne peut, ce me semble, tout en faisant intervenir partout les idées éternelles d'ordre et de justice, se mettre au service d'aucune préférence exclusive. Cela paraît ressortir même de son code; car, rigoureusement, minutieusement explicite en ce qui touche à la morale privée, elle n'a ni route tracée, ni règle fixe, ni prescription positive pour cette région des vertus publiques qui s'élève au-dessus de la morale, qui oblige en tout temps les hommes de toute classe et de toute carrière. Ce silence ne dit pas que ces vertus plus hautes n'aient son estime, mais bien qu'en elles-mêmes elles ne sauraient avoir aux yeux de Dieu une importance égale à l'accomplissement des immuables préceptes imposés à tous. C'est surtout du nécessaire dans ses rapports avec la cité permanente que se préoccupe la loi religieuse; et, ici, un sublime et glorieux superflu, qui est le nécessaire de certaines âmes, est traité un peu comme l'héroïsme qui n'a pas de formule. Un des soins qu'il importe de prendre, n'est-il pas aussi que tout élément précieux garde sa saveur propre?

Je comprends bien que l'on cherche de toutes parts ce qui pourrait venir en aide à cet affaissement, à cette absence de tout intérêt pour ce qui n'est pas plaisirs ou spéculations sordides, et pour donner un mobile plus noble aux caractères comme aux intelligences. Mais j'ai encore l'illusion de croire que ce dont nous nous plaignons est seulement à la surface, qu'un concours de chances contraires sert d'excuse aux contemporains,

et qu'on les jugerait avec plus d'indulgence, si l'on voulait comparer le temps où nous sommes avec un passé encore récent, et tenir compte de la notable différence des deux tâches. Combien le devoir était plus simple, plus clair, plus saisissable pour la conscience de l'âme ou de l'esprit qu'il ne l'est aujourd'hui, où toutes ses notions se compliquent et manquent de point d'appui, où tout prestige est évanoui, sans que rien d'ancien et de révéré y supplée! J'en appelle aux admirables paroles que vous me citez. N'expriment-elles pas non seulement une loi toute faite, mais unanimement reconnue, des sentiments enracinés, compris par tout le monde? Ne montre-t-elle pas le point de mire rendu bien saillant par le dévouement concentré en un seul? Le patriotisme ainsi simplifié n'avait à redouter aucune complication affaiblissante ; il avait surtout de quoi se faire bien comprendre du cœur des femmes, qui, sans grand effort, échappaient dans ce temps-là à l'indifférence politique, dont elles doivent être fières que vous leur sachiez mauvais gré.

Les articles sur les ouvrages qui intéressent, comme les portraits des gens qu'on aime, satisfont rarement ; mais j'ai été très contente de celui de M. de Rémusat sur votre livre. Personne ne vous loue plus ressemblant. Hier au soir, je tombai sur des paroles de lui, citées par M. Villemain, qui m'ont fait plaisir, par opposition à beaucoup d'autres. « Le temps, dit-il, doit nous corriger de nos fautes, non de nos principes, et on ne peut refaire son esprit à chaque révolution. » En effet, voir dater d'un événement à peu près fortuit toute expérience m'a toujours étonnée et me rappelle un mot d'une femme de mes amies pendant une des

terreurs du choléra : Ne dirait-on pas que c'est le choléra qui a inventé la mort?

Veuillez, Monsieur, excuser, comme un peu votre ouvrage, l'abandon de ma parole. Je demande seulement une preuve de votre bonne indulgence, c'est que vous ne me répondiez pas ; je ne serai à l'aise qu'à ce prix.

Tocqueville, 20 octobre 1856.

Je vous assure, Madame, que je ne suis pas tenté d'user de la permission que vous me donnez de ne pas vous répondre, quand même le sentiment qui m'attache à vous, sentiment où le respect se mêle toujours à l'affection, me permettrait de garder le silence, le désir seul d'avoir une nouvelle lettre de vous suffirait pour me déterminer à récrire moi-même. La lecture de vos lettres est en effet pour moi un si grand plaisir, qu'il n'y a point de paresse qui puisse m'empêcher de vouloir le mériter.

Vous me dites, dans votre dernière lettre, des choses aussi vraies que bien exprimées sur l'obscurcissement inévitable de la notion du devoir en matière politique dans des temps troublés, instables et pleins de révolutions comme les nôtres, et sur la difficulté qui s'y rencontre d'y indiquer aux hommes des règles de conscience. Vous auriez assurément raison s'il s'agissait de conseiller ou de défendre certaines doctrines particulières en fait de gouvernement. Ce n'était pas non plus ainsi que je l'entendais. Je crois qu'en ceci, comme en tout ce qui concerne les actions humaines, il y a, en dehors des règles spéciales applicables individuelle-

ment à chaque pas, des principes généraux à inculquer, des sentiments à faire naître, une certaine direction à donner aux idées et aux volontés. Je ne demande point sans doute aux prêtres de faire aux hommes dont l'éducation leur est confiée ou sur lesquels ils exercent une influence, je ne leur demande pas de faire à ceux-ci un devoir de conscience d'être favorables à la république ou à la monarchie. Mais j'avoue que je voudrais qu'ils leur disent plus souvent qu'en même temps qu'ils sont chrétiens, ils appartiennent à l'une de ces grandes associations humaines que Dieu a établies sans doute pour rendre plus visibles et plus sensibles les liens qui doivent attacher les individus les uns aux autres : associations qui se nomment des peuples et dont le territoire s'appelle la patrie. Je désirerais qu'ils fissent pénétrer plus avant dans les âmes que chacun se doit à cet être collectif avant de s'appartenir à soi-même ; qu'à l'égard de cet être-là, il n'est pas permis de tomber dans l'indifférence, bien moins encore de faire de cette indifférence une sorte de molle vertu qui énerve plusieurs des plus nobles instincts qui nous ont été donnés ; que tous sont responsables de ce qui lui arrive, et que tous, suivant leurs lumières sont tenus de travailler constamment à sa prospérité et de veiller à ce qu'il ne soit soumis qu'à des autorités bienfaisantes, respectables et légitimes. Je sais qu'on a inféré de ce qui se trouve dans l'évangile de l'avant-dernier dimanche, que le devoir du chrétien en matière politique se borne à obéir à l'autorité établie, quelle que soit cette autorité [1]. Permettez-moi de croire que ceci

[1] Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. (Evangile du XXII[e] dimanche après la Pentecôte.)

est plutôt dans la glose que dans le texte, et que là ne se borne pas pour le chrétien la vertu publique. Oui, sans doute, le christianisme peut exister sous tous les gouvernements ; c'est là l'un des caractères de sa vérité. Il ne s'est jamais lié et ne se liera jamais à l'existence d'une certaine forme de gouvernement ni à la grandeur particulière d'un peuple. Bien plus, il peut triompher au milieu des plus mauvais gouvernements et trouver, jusque dans les maux que ces mauvais gouvernements imposent aux hommes, la matière d'admirables vertus. Mais il ne s'ensuit pas, si je ne me trompe, qu'il doive rendre insensible ou indifférent à ces maux, et qu'il n'impose pas à chacun le devoir d'en délivrer courageusement ses semblables par les voies légitimes que les lumières de sa conscience lui découvrent.

Voilà ce que je voudrais qu'on inculquât aux hommes, et j'ajouterais surtout aux femmes. Rien ne m'a plus frappé, dans l'expérience déjà assez longue que j'ai faite des affaires publiques, que l'influence qu'exercent toujours les femmes en cette matière, influence d'autant plus grande qu'elle est indirecte. Je ne doute pas que ce ne soient elles surtout qui donnent à chaque nation un certain tempérament moral, qui se manifeste ensuite dans la politique. Je pourrais citer nominativement un grand nombre d'exemples qui achèveraient d'éclaircir ce que je veux dire. J'ai vu cent fois dans le cours de ma vie des hommes faibles montrer de véritables vertus publiques, parce qu'il s'était rencontré à côté d'eux une femme qui les avait soutenus dans cette voie, non en leur conseillant tels ou tels actes en particulier, mais en exerçant une influence fortifiante sur

la manière dont ils devaient considérer en général le devoir ou même l'ambition. Bien plus souvent encore, il faut l'avouer, j'ai vu le travail intérieur et domestique qui transformait peu à peu un homme auquel la nature avait donné de la générosité, du désintéressement et de la grandeur en un ambitieux, lâche, vulgaire, égoïste, qui, dans les affaires de son pays, finissait par ne plus envisager que les moyens de rendre sa condition particulière commode et aisée. Et comment cela arrivait-il ? Par le contact journalier d'une femme honnête, épouse fidèle, bonne mère de famille, mais chez laquelle la grande notion du devoir en matière politique, dans son sens le plus énergique et le plus élevé, avait toujours été, je ne dirai pas combattue, mais ignorée.

Pardonnez-moi, Madame, je vous prie, toutes ces divagations. Je cède au plaisir de montrer le fond même de mes idées à une personne dont l'esprit ouvert et sympathique comprend celles mêmes qu'il ne partage pas. Hélas ! c'est un plaisir que je puis bien rarement goûter, et que je goûterai peut-être de moins en moins à mesure que je vivrai. Mes contemporains et moi, nous marchons de plus en plus dans des routes si différentes, quelquefois si contraires, que nous ne pouvons presque jamais nous rencontrer dans les mêmes sentiments et les mêmes pensées. Je n'ai pas assurément à me plaindre personnellement d'eux, et je ne m'en plains point ; nous vivons en très bonne intelligence, mais sans nous toucher. Ils ont presque entièrement cessé de penser à ce qui me préoccupe encore constamment et vivement ; ils n'attachent plus de prix aux biens auxquels tout mon cœur est resté

lié. Je n'ai que de l'indifférence, quelquefois du mépris pour les goûts nouveaux ; et en général j'aperçois les différents buts qu'on doit chercher à donner à sa vie dans les limites de ce monde sous des jours qu'ils n'ont plus. Nous ne nous combattons pas, nous ne nous entendons plus. J'ai des parents, des voisins, des proches ; mon esprit n'a plus de famille ni de patrie. Je vous assure, Madame, que cette espèce d'isolement intellectuel et moral me donne souvent le sentiment de la solitude d'une façon plus intense que je ne l'ai ressenti jadis dans les forêts de l'Amérique. Je lisais l'autre jour dans un philosophe de l'antiquité une phrase (M. de Broglie l'a reproduite dans son livre) qui m'a ému. Il y était dit, si je ne me trompe : « Supporte patiemment l'idée de la mort en songeant que tu n'as pas à te séparer d'hommes qui pensent comme toi. » Je ne suis ni de la condition, ni de la religion, ni même de la philosophie de celui qui se disait cela à lui-même. Mais que de fois n'ai-je pas été de son sentiment !

Adieu, Madame, gardez-moi votre amitié et votre estime et je ne me croirai jamais à plaindre [1].

Tocqueville 4 décembre 1856.

Vous êtes bien bonne, Madame, de me savoir gré de ma confiance en vous : on ne doit savoir gré que de ce qui vient de la volonté et naît de l'effort. Ma

[1] La réponse de Mme Swetchine à cette lettre n'a malheureusement pas été retrouvée.

confiance en vous a toujours eu le caractère d'un instinct naturel et involontaire. Vous l'avouerai-je? Malgré ce respect extraordinaire et cette affection qui vous entourent, je n'ai d'abord été chez vous qu'avec une sorte d'hésitation. Mais, dès que j'ai été en votre présence, j'ai senti l'attrait invincible qu'a toujours eu pour moi le contact de la chaleur du cœur unie à la sincérité de l'esprit. Oui, je le confesse, ce ne sont ni les qualités éminentes de votre intelligence, ni même ce parfum de vertu qu'on respire auprès de vous qui m'ont retenu ; c'est cette sensibilité véritable et surtout cette sincérité d'impressions et de pensées qui sont si rares et que vous possédez. Je ne suis pas de ceux qui ne voient que fausseté et trahison parmi les hommes. Je crois qu'il y a beaucoup de personnes sincères quand il s'agit des choses importantes et dans les grandes circonstances ; mais je n'en ai trouvé presque aucune qui le soient dans les petites et tous les jours ; qui, à chaque rencontre, montrent l'impression qu'elles ont au lieu de celle qui leur paraîtrait utile ou agréable d'avoir ; qui, même sur les sujets de la conversation journalière, cherchent ce qu'elles pensent réellement et le disent, au lieu de chercher, sans égard pour la vérité, ce qui doit sembler ingénieux ou spirituel. Voilà la sincérité qui est rare, surtout, je dois le dire, chez les femmes et dans les salons où l'honnêteté même a mille artifices. Ma pleine confiance vous a donc été acquise du premier jour et vous est toujours demeurée. Il m'est même arrivé avec vous ce qui ne m'est arrivé avec personne. Non seulement je n'ai pas craint de vous laisser pénétrer dans ce que vous appelez si bien le domaine réservé,

mais j'ai senti le désir de vous y conduire, et jamais je n'ai eu l'occasion de le faire autant que je l'eusse voulu.

Ma vie, depuis que je vous ai écrit, s'est passée sans aucun incident d'aucune espèce. Elle a été assez stérile, mais très douce. Je n'ai à vrai dire point travaillé dans le sens sérieux du mot. Je me dis pour m'excuser que j'ai réellement manqué des instruments de travail ; les livres et les documents dont j'ai besoin me manquent en ce moment. J'en fais venir quelques-uns ; mais ce n'est guère qu'à Paris que je puis espérer rencontrer tout ce dont j'ai besoin. Je redoute néanmoins ce retour à Paris. J'avais l'habitude d'aller m'y établir chez mon père et d'y vivre entouré, pour ainsi dire, de sa tendresse. Mon père était pour moi, je vous l'ai dit, non seulement l'ami le plus dévoué, mais le plus indulgent ; il n'y a rien au monde que je n'eusse l'habitude de lui dire. Ce commerce avait une douceur incroyable, et j'ai peur, ne le retrouvant plus, d'éprouver un vide immense qui se fera sentir dans le détail et tous les jours. Mme de Tocqueville sera obligée de me quitter pendant quelque temps pour aller visiter une tante octogénaire dont je vous ai parlé, et la solitude dans laquelle je me trouverai alors m'effraie d'avance. J'ai de plus dans Paris bien des raisons particulières de froissement, dont j'aurai peut-être quelque jour l'occasion de vous entretenir et qui ne se rencontrent pas dans la profonde retraite où je vis. Je crois, en tout cas, que je prolongerai mon séjour ici jusqu'en février.

J'espère, Madame, qu'à l'heure qu'il est vous êtes revenue dans votre demeure de la rue Saint-Dominique,

et que vous vous y trouvez bien. Le mois de novembre a été très beau. Dieu veuille qu'il ait eu une action bienfaisante sur votre précieuse santé et que les aggravations de souffrances, dont vous me parliez dans votre lettre, aient disparu. La dose ordinaire de vos maux est déjà bien forte, et j'espère que Dieu n'y aura rien ajouté durant cette solitude pleine de tristes souvenirs, que vous avez été chercher. J'espère aussi, Madame, que vous voudrez bien me dire vous-même que mes espérances se sont réalisées.

Votre dernière lettre a mis deux jours de plus à m'arriver, parce qu'on l'a envoyée à mon frère par une erreur de la poste. Je crois que cette erreur a été amenée par le titre. Je n'en ai jamais pris aucun. Je ne l'avais pas fait à mon entrée dans le monde, il y a trente ans ; je me trouvais un peu jeune pour cela ; puis je me suis habitué à n'être connu que par mon nom de baptême, et définitivement je m'y suis tenu.

J'ai lu l'autre jour un article de M. X. sur mon livre. Il est rempli de bienveillance pour l'auteur et de critiques de l'ouvrage. Il m'accuse d'avoir été injuste pour l'ancien régime et la royauté. D'autres m'ont accusé du contraire, quant à l'ancien régime du moins. L'article du reste montre des sentiments très sympathiques et une véritable bienveillance pour moi, ainsi que je le disais plus haut. Aussi, ai-je écrit à son auteur, que je ne connais pas, pour le remercier. Le dernier numéro du *Correspondant* contient un sermon du P. Lacordaire qui a de bien beaux endroits[1]. Adieu, Madame. Ma femme veut, comme

[1] Le *Correspondant* publiait alors les conférences du Père Lacordaire à Toulouse.

toujours, être particulièrement rappelée à votre souvenir. Croyez à mon respectueux et tendre attachement.

Paris, dimanche 14.

Le passage d'une longue et entière solitude à l'ahurissement de la rentrée dans Paris a bien ajouté à mes malaises dont je ne me remets pas encore. On se défendrait difficilement d'un peu d'effroi à la vue de la facilité avec laquelle s'opère le déchet des provisions de calme et d'équilibre qu'on croyait avoir faites. La retraite est assurément un précieux remède ; seulement il arrive de ce remède ce qui est vrai pour bien d'autres, c'est qu'il serait toujours à recommencer. Vous imaginez si je me suis demandé souvent la date de votre retour, sans oser vous la demander à vous-même, ni l'espérer plus rapprochée. Je sens vivement toutes les tristesses qui l'attendent. Quand les habitudes sont frappées du même coup que l'affection profonde, le retour aux mêmes lieux renouvelle à chaque pas de douloureuses impressions et ramène sur le premier plan tout ce qui commençait à s'enfoncer dans l'ombre. Il est trop vrai qu'en définitive on n'élude rien en différant, mais c'est bien quelque chose que de prolonger le repos qu'on tient. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que, n'importe le moment, je serai profondément aise de vous revoir, et plus aise encore cette fois que toute autre. Nous avons à achever une mutuelle connaissance, et c'est le dernier bout de chemin qui compte, si le proverbe arabe a raison :

« Quand on a dix pas à faire et qu'on en a fait neuf, on est à la moitié du chemin. »

Vous étiez bien maître assurément de vous abstenir de remerciements au sujet de l'article de M. X. ; mais il est aimable de ne l'avoir pas fait. L'hommage rendu à l'éclat et à l'autorité de votre nom vous est bien assuré. Mais ce qu'on obtient difficilement de la critique en général, c'est, dans l'examen des questions graves, le sacrifice du point de vue personnel de celui qui critique. On n'aime pas à supporter la discussion sur les points essentiels, et l'on ramène tout, sans trop s'en apercevoir, à son idée fixe. On voudrait interdire jusqu'à l'exercice du jugement, qui est cependant la faculté en nous qui a le plus besoin d'une entière liberté. Par une étrange confusion, on demande volontiers que les vues larges et élevées du publiciste descendent aux arguties de l'avocat dont le meilleur office est de pallier les fautes, de dissimuler les côtés faibles. En dehors de la soumission à ces exigences, qui me paraissent intolérables, nulle adhésion, nulle satisfaction donnée ne compterait assez. La fibre monarchique est assurément bien sensible dans votre livre ; mais, tout en ne vous préoccupant que de votre pays, vous vous placez assez haut pour parler au nom et dans l'intérêt de tous. Vous n'êtes pas de ceux qui envisagent la justice comme simplement facultative. Votre conscience s'inscrit contre ce qui la blesse, et, à ce propos, je n'ai jamais oublié qu'un jour, rappelant ses droits, il me fut répondu : « Je déteste la conscience. » Les meilleurs en sont là, quand la passion est contredite. Je confesse que l'ennui seul suffirait pour me faire secouer les chaînes qu'impose l'esprit

de parti. Des thèses où tout est prévu d'avance, jusqu'aux plus lointains développements et leur cortège de louanges et de blâmes systématiques, rencontrent en moi une impénétrabilité peu commune.

Vous vous êtes dépouillé de votre titre par un acte volontaire, sans crainte de vous trop appauvrir ; et à ce propos, je profite de l'occasion pour vous demander de supprimer celui que vous me donnez, n'y ayant pas droit. En Russie, l'ancienneté d'un nom n'implique pas le titre. On a celui de la place qu'on occupe. Dans la hiérarchie des rangs, celui de mon mari était des plus élevés, mais cela ne compte que dans le pays. L'habitude des titres en France l'emporte sur toutes les rectifications ; il faut l'occasion pour les renouveler, et je tiens particulièrement à la saisir avec tous ceux qu'un peu d'intimité rapproche de moi.

J'ai su bien tard la mort de M. de Rosambo, de vénérable mémoire, avec beaucoup de regret pour sa fille et avec la pénible certitude qu'elle raviverait vos plaies. J'ai su dans le temps combien avait été touchante la lettre qu'après la mort de M. votre père vous aviez écrite à M. votre oncle, et combien il en avait été ému.

Tocqueville, 29 décembre 1856.

Je suis assez de cet ancien régime dont on m'accuse de dire tant de mal, pour sentir le besoin de ne pas laisser finir une année sans dire à mes meilleurs amis l'affection que j'ai pour eux. Souffrez donc, Madame, que je suive avec vous cette vieille coutume du bon

vieux temps, et que je vous dise avec toute la vivacité qu'on peut mettre à ce que l'on dit de loin et par écrit, qu'il n'y a personne dont le sort m'intéresse plus que le vôtre et à qui je souhaite de meilleur cœur toute sorte de biens, je dis de ces biens qui touchent une âme telle que la vôtre et qui sont si fort au-dessus des facultés et même des désirs de tant d'autres : beaucoup d'occasions de bien faire, de consoler, de secourir, d'élever tout ce qui vous approche. Vous avez le goût et vous savez le prix de ce noble emploi de la vie. Dieu vous a donc déjà accordé le plus grand don qu'il puisse faire aux hommes, et tout ce qu'il est possible de souhaiter pour vous et pour tous ceux qui vous connaissent, c'est que vous en conserviez longtemps l'usage.

Vous êtes bien bonne, Madame, de vous être souvenue que M. de Rosambo était mon oncle. Sa mort, à laquelle nous ne nous attendions que trop depuis longtemps, nous a néanmoins vivement affligés. Il avait toujours tenu dans notre famille une place à part ; c'était moins assurément qu'un père, mais plus qu'un oncle. Le dernier lien qui tenait ensemble tout ce qui reste de ma famille se brise avec lui. Il disparaît le dernier de cette génération de grands-parents qui nous a donné l'exemple de si rares vertus. Il unissait à ce que la religion a de plus touchant le sentiment le plus fin et le plus fier de l'honneur. Cet homme, dont la bonté et la douceur allaient jusqu'aux approches de la faiblesse, devenait tout naturellement énergique jusqu'à l'héroïsme, dès qu'il s'agissait de sa dignité ou de son devoir. Cet homme admirable et excellent a été très malheureux dans ce monde, il a

été frappé par beaucoup de malheurs domestiques que son extrême sensibilité lui a fait ressentir d'une manière particulière. Assurément la justice de Dieu lui en tiendra compte, et lui seul, en l'absence de tout autre argument, suffirait pour me prouver que cette justice existe et que l'ordre qui est troublé dans ce monde sera rétabli ailleurs.

Je n'ai rien de nouveau, Madame, à vous mander sur la vie que nous menons ici. Nous nous portons assez bien. Nous continuons à goûter, en dépit de l'hiver, la douceur d'une existence régulière, occupée, à laquelle rien ne manquerait, si je travaillais d'une manière plus efficace que je ne le fais. Mais mon esprit continue à être occupé plutôt qu'intéressé, attiré mais non saisi. Cette demi-oisiveté, cette absence d'une étude passionnée permettent quelquefois à l'imagination de courir autrement et plus loin qu'il ne faudrait, et jettent une petite agitation sourde au milieu de la tranquillité heureuse de ma vie actuelle.

Je ne me suis jamais dépouillé de mon titre, comme vous me le dites, Madame. Je ne l'ai jamais pris ni refusé. J'ai toujours pensé que, dans un temps où les titres ne représentent plus rien, il convenait d'agir avec eux, comme la Bruyère dit qu'il faut faire avec les habits. Il y a de l'orgueil à vouloir être trop bien vêtu ; il y en a aussi quelquefois à vouloir ne pas bien l'être. L'honnête homme, ajoute-t-il, se laisse habiller par son tailleur.

Mme de Tocqueville veut plus que dans un autre temps être rappelée à votre bon souvenir. Nous parlons souvent de vous dans notre intimité où nous mettons si aisément en commun tout ce qui se rap-

porte à vous. Je reçois à l'instant une lettre de M. de Circourt, qui s'était chargé de me donner de vos nouvelles. Il m'annonce que vous avez été très souffrante il y a quelques jours, mais que vous allez mieux maintenant sans être encore absolument bien. Ces nouvelles sont loin de me satisfaire et j'espère en avoir bientôt de meilleures.

Paris, 9 janvier 1857.

Il est très vrai, Monsieur, que j'ai mal fini et mal commencé l'année. La menace en remontait haut et s'est trouvée réalisée au préjudice de toute ma liberté. Je parle ici de vœux articulés, car sur l'autre terrain les pauvres infirmes ne sont jamais vaincus. Vous voir content serait dans tous les cas un grand plaisir ; mais, quand vous l'êtes du bonheur de ce monde que précisément j'aime et j'estime davantage, c'est pour moi une intime et vraie joie. Rien ne va mieux à votre aimable simplicité de cœur que l'observance des bonnes vieilles coutumes, presque toujours empreintes de cordialité. En fait de soins et d'attentions pour les autres, ce qui se produit au dehors profite au dedans plus qu'on ne croit.

Que de fois j'ai pensé depuis huit jours au retentissement dans votre paisible retraite de l'horrible catastrophe [1] ! La stupeur dure encore ; elle se mêle à une aride et amère tristesse. Pas une circonstance qui n'ait été tragique et dont les effets ne soient sinistres. C'est à travers le plus inoffensif des hommes que la

[1] La mort de M. Sibour, assassiné dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont.

vengeance cherchait le bruit et l'éclat. Elle tient encore en réserve plus d'un outrage et plus d'un scandale redoutable ; mais il est bien commandé, ce me semble, de l'affronter plutôt que de la conjurer à certain prix : l'allégation d'un désordre mental, auquel personne ne croit, n'aurait fait que justifier les soupçons et attiser la haine. La vérité assurément a bien ses périls, mais c'est encore en elle seule qu'il faut chercher le moyen de les prévenir. Quelle sombre inauguration de 1857 ! Une sorte de pressentiment, ce *shadow of coming events* [1] laisse de tous côtés percer l'inquiétude. Les imaginations se montrent alarmées, ce qui en soi ne laisse pas que d'être un danger, les esprits poussés dans cette voie ayant plus d'une fois provoqué l'objet même de leur terreur.

D'une autre part, voilà les nuages à l'horizon qui se dissipent ; voilà la paix rétablie sur ses bases et d'épineuses questions mises hors de cause. Il me faudrait un peu d'apaisement pour en jouir. Sans vous écrire, je ne sais si ma pensée ne s'est pas tournée vers vous plus souvent dans ces tristes jours, pénétrant, pour vous interpeller, dans ce cher intérieur où il m'est si doux de penser que mon souvenir trouve quelquefois place entre Mme de Tocqueville et vous. Qu'il est rare de trouver dans un cœur d'homme, dont les tendances sont si hautes, un sentiment si vivant de la famille ! Je ne puis vous dire combien j'ai été touchée de ce que vous me dites de M. de Rosambo. Vos appréciations sont d'une vérité parfaite. Vous avez mille fois raison : rien ne va si bien ensemble qu'humble et fier. Il faut

[1] Ombre des événements qui s'avancent.

que je vous dise que je me suis permis d'appeler la fierté chrétienne l'orgueil baptisé ! J'espère que je saurai un jour si, lorsque vous n'êtes pas content de votre travail, c'est bien positivement que vous n'êtes nullement en train. Jusque-là, quand il ne vous manque que d'être saisi, je présume que vous êtes sur la voie de M. de Chateaubriand, à qui j'ai entendu dire qu'on n'était pas content à moins de se sentir mordu.

Soyez assez bon pour lire la vraie amitié dans les amitiés que je vous offre. Veuillez aussi offrir à Mme de Tocqueville des vœux toujours mis en commun pour vous deux.

Tocqueville, 11 février 1857.

Je ne pense pas, Madame, que je doive arriver à Paris avant les premiers jours de mars. Je ne veux pas attendre jusque-là pour savoir directement de vos nouvelles. Un de mes amis m'écrivait, il y a environ douze jours, qu'il vous trouvait relativement mieux. Je voudrais que ceci me fût confirmé par vous-même. Ajoutez, je vous prie, cette bonté-là à toutes les autres. Je vous aurais écrit plus tôt si je m'étais senti en état de vous dire quelque chose qui méritât d'être lu ; mais j'avais la conscience du contraire, et c'est ce qui fait que pensant à vous bien souvent et d'une façon qui, j'ose le dire, ne vous eût pas déplu, je ne me sentais pas l'impulsion intérieure qui fait écrire. Toutes les actions de ma vie se ressemblent et toutes mes pensées roulent dans un cercle que vous connaissez. Le soin si bienveillant que vous avez mis à m'écouter vous laisse peu de choses à apprendre sur mon compte.

Je me suis cependant assez sérieusement mis au travail depuis que je ne vous ai écrit, mais cela n'a pas suffi à rendre à mon esprit l'aplomb désirable. Il est toujours un peu *unhinged*, comme on dit en anglais [1]. Ce désordre m'est si naturel qu'il ne faut pas s'en étonner. L'inquiétude vague et l'incohérente activité des désirs a toujours été chez moi une maladie chronique. Je m'étonne seulement qu'elle puisse m'attaquer autant dans des circonstances où tout devait faire naître la paix intérieure. Assurément je n'ai pas à me plaindre de la part que m'a faite la Providence, dans ce monde. Je n'ai pas plus de droit que d'envie de me dire malheureux, et cependant la plus grande de toutes les conditions du bonheur me manque : la jouissance tranquille du bien présent. Je vis pourtant à côté d'une personne dont le contact aurait dû suffire pour me guérir depuis longtemps de cette grande et ridicule misère ; et en effet, ce contact m'a été depuis vingt ans bien salutaire pour raffermir mon esprit dans son assiette, pas assez pour produire l'équilibre habituel et complet. Ma femme, que le monde connaît si peu, a une façon passionnée et véhémente de sentir et de penser ; elle est très capable d'éprouver des chagrins violents et de ressentir avec une extrême émotion le mal qui arrive ; mais elle sait jouir pleinement du bien qui se présente. Elle ne s'agite point dans le vide ; elle sait laisser couler dans un repos et un calme parfaits des jours tranquilles et des circonstances heureuses. Il s'établit alors au dedans d'elle-même une sérénité qui me gagne par moments, mais qui bientôt

[1] Hors des gonds.

m'échappe et m'abandonne à cette agitation sans cause et sans effet qui souvent fait tourner mon âme comme une roue sortie de son engrenage.

Me voilà à vous parler de moi, malgré ma résolution première de ne pas le faire. Pardonnez-moi cette fois encore ; ou plutôt, Madame, prenez-vous-en un peu à vous-même qui savez si bien attirer la confiance. Vous faites naître un sentiment de respect qui devrait inspirer le désir de ne vous montrer que les bons côtés de soi-même, et pourtant vous donnez une sorte d'attrait à l'aveu des fautes et des faiblesses.

Au moment où vous m'avez écrit, vous me paraissiez encore bien préoccupée et émue du grand crime qui venait d'être commis dans Paris sur la personne de M. Sibour. Un sentiment d'horreur et même de crainte est bien naturel à la vue d'un pareil forfait. Le criminel me paraît cependant avoir eu une constitution intellectuelle et morale si extraordinaire qu'il est difficile, ce me semble, de rien conclure de général à propos de son cas particulier. De telles fureurs sont, Dieu merci, bien rares. Ce qui l'est peut-être moins, c'est une certaine révolte intérieure dans l'esprit de quelques ecclésiastiques contre le gouvernement de leur supérieur. J'ai eu l'occasion, soit dans ce pays, soit ailleurs, d'apercevoir de près des symptômes très visibles de cet état des esprits, et j'ai souvent surpris la trace d'une lutte sourde au sein de l'obéissance la plus passive. Peut-être les personnes qui s'occupent plus particulièrement de ces matières devraient-elles faire attention à ce mal. Quel est le remède ? J'avoue mon ignorance à l'indiquer. Il me paraît certain qu'autrefois les ecclésiastiques d'un rang inférieur possé-

daient dans la hiérarchie religieuse elle-même plus de garanties et avaient plus de moyens réguliers et légitimes de se préserver de certains abus d'autorité qu'aujourd'hui. En rendant le gouvernement ecclésiastique plus absolu, l'a-t-on rendu plus sûr, ou bien la disposition dont je parle ne tient-elle pas à l'état général de l'esprit de nos contemporains, état qui consiste à alterner entre la révolte sans limite et l'obéissance sans condition ? Je ne me permets pas d'avoir une opinion dans un pareil sujet : je n'exprime que des doutes.

Je crois le choix du nouvel archevêque bien approprié au lieu et aux circonstances. J'ai connu assez particulièrement M. Morlot à Tours, et je conserve de ses rapports des souvenirs d'amitié. Il m'a paru un homme bon, doux, sensé, modéré, ennemi des querelles et du bruit ; il doit être disposé à rendre moins ardentes et moins bruyantes les luttes qui se font voir en ce moment au sein de l'Eglise de France. Seulement je le crois un peu au-dessous de sa position pour le talent, pour celui du moins qui se manifeste en paroles ou en écrits. Quoiqu'il ait des manières distinguées, je ne lui crois pas non plus l'âme fort haute ; mais cette dernière qualité est si rare qu'on aurait tort de l'exiger absolument.

Je finis cette lettre avec la pensée que je ne tarderai pas beaucoup à prendre le même chemin qu'elle. J'aurai assez peu de joie à revoir Paris en général, mais beaucoup à me trouver rapproché de vous, et à pouvoir de temps en temps profiter de l'indulgence avec laquelle vous me laissez vous parler de toutes choses. A bientôt donc, Madame. Veuillez d'ici là ne

pas oublier des gens qui pensent bien souvent à vous.

Paris, 20 février 1857.

J'ai bien à vous remercier, Monsieur, de votre dernière lettre et du souvenir que vous m'accordiez indirectement en demandant de mes nouvelles, moyen terme dont j'aimerais tant à user aussi. Je ne puis guère ratifier ce qui vous a été dit, et, comme il arrive à ceux qui nous voient en passant, on s'est arrêté aux apparences.

Je m'attendais un peu au retard de votre arrivée ici et j'ai pensé souvent que, si une même durée de séjour demeurait garantie à vos amis, ils devaient applaudir à un ajournement qui vous met dans de bien meilleures conditions d'air et de lumière et vous conduit, sans fâcheuse transition, au temps où c'est de tout son charme que la campagne réclame ses droits. En même temps, je comprends bien qu'ayant repris votre travail il vous en coûte de l'interrompre et de suspendre sa vertu pacifiante sur vous-même. Néanmoins, vous n'avez pas encore retrouvé, me dites-vous, cet aplomb, cette impression de la plénitude des forces qui en rend maître souverain. Vous n'étiez donc pas encore content ; mais depuis que votre bonté m'a laissé apercevoir qu'en ce que vous exigez de vous-même vous pouvez avoir tout sujet d'être content sans l'être, je me permets pour ma propre et intime satisfaction une traduction un peu libre de ces mêmes paroles. Toutes les supériorités en sont là ! elles veulent cumuler,

se maintenir dans un état qui est exceptionnel en tous points ; elles veulent réunir les contraires, la préoccupation des grandes choses et la bénigne jouissance des petites, une imperturbable sérénité avec les nobles aspirations qui dévorent. Quoi qu'on dise, les parts dans ce monde sont faites avec plus d'équité, et c'est de toute façon

> Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Je comprends que Mme de Tocqueville vous fasse envie ; on voudrait être tout ce que l'on admire. Il y a en effet des âmes très naturellement en équilibre ; on dirait qu'elles naissent guéries. Leur contact, doux trésor en lui-même, est des plus profitables, mais c'est de reflet, de passagère influence, et sans qu'aucun effort puisse jamais faire arriver à une vraie assimilation. Chacun de nous semble être un dessein arrêté, une pensée tout à part. Nous subissons une foule de modifications, et pourtant rien n'entreprend jamais complètement sur le signe indélébile, sur ce quelque chose qui nous fait nous-même et pas un autre.

Je vois confirmé de toutes parts votre jugement sur notre nouvel archevêque, et il répond complètement à mes vœux pour un choix inattaquable en lui-même et qui néanmoins ne fit trop grand plaisir à personne, de ce plaisir passionné qui devient souvent le trop juste chagrin du nombre. Quelqu'un de son intimité me disait : « Il n'a ni amis ni ennemis. » La justice lui en sera plus facile.

Soyez assez bon pour parler de moi à Mme de Tocqueville et pour recevoir tous deux l'expression des plus vrais sentiments.

Tocqueville, 26 février 1857.

Je veux répondre, Madame, sans trop tarder, à la lettre que j'ai reçue de vous. Je vous ai dit la vérité pure en vous disant que si je ne vous parlais plus de moi, c'est que le sujet était fatigant pour vous et triste pour moi-même qui n'ai jamais trouvé le moindre plaisir à me regarder de si près. On dit avec raison qu'on ne se connaît jamais. Cela est vrai dans le sens qu'on ne saurait démêler souvent d'où sortent les impulsions qui nous dirigent ; mais quant aux effets que produisent ces ressorts inconnus dans notre propre esprit et dans notre propre cœur, on ne les connaît que trop bien après s'être observé quelque temps ; ils se reproduisent sans cesse de la même manière, de telle sorte, je l'éprouve du moins, que la monotonie du tableau finit par lasser le regard et le porte à se détourner vers d'autres objets. J'étais donc fatigué de vous peindre toujours les mêmes agitations, les mêmes misères, et surtout je craignais de vous fatiguer de ces redites éternelles. Mais je vois que votre bonté vous fait vous intéresser à moi plus que je ne m'y intéresse moi-même. Vous cherchez à ma faiblesse des causes qui m'en consolent ; vous ne voulez voir dans cette agitation de mon esprit, dans ce fond de mélancolie et de mécontentement de moi qui se retrouve toujours dans mes pensées, que l'effet d'aspirations plus hautes que les résultats obtenus par l'effort qu'elles ont suscité. Je ne veux point user avec vous de la pire de toutes les formes de la vanité, la fausse modestie. Oui, je crois que cela est vrai en partie ; je crois que mon

sentiment et mon désir sont plus hauts que ma puissance ; je crois que Dieu m'a donné le goût naturel des grandes actions et des grandes vertus, et que le désespoir de ne pouvoir jamais saisir ce grand objet qui flotte toujours devant mes pas, la tristesse d'habiter dans un monde et dans un temps qui réponde si peu à cette création idéale au milieu de laquelle mon âme aime à vivre, je crois, dis-je, que ces impressions que l'âge n'atténue en rien sont une des grandes causes de ce malaise intérieur dont je n'ai jamais pu me guérir. Mais à combien d'autres causes moins belles ne faut-il pas l'attribuer aussi ? Votre indulgence peut détourner les yeux de celles-là ; mais il ne m'est pas permis de ne pas les voir, et, les voyant, de les cacher à un œil aussi bienveillant que le vôtre. Pour commencer la confession par le plus vilain endroit, croyez-vous, Madame, qu'une bonne part de cette inquiétude d'esprit ne doit pas être attribuée à cette passion du succès, du bruit, de la renommée qui m'a animé toute ma vie, passion qui pousse quelquefois à de grandes choses, mais qui en elle assurément n'est pas grande ? C'est le petit péché d'habitude des écrivains. Après avoir publié mon premier livre, je suis resté si longtemps sans rien faire que cette maladie naturelle aux auteurs s'était presque guérie, ou du moins avait pris d'autres symptômes. Mais mon dernier ouvrage l'a réveillée ; il a fait complètement reparaître le vieil homme avec ses faiblesses, ses impatiences, ses désirs toujours plus grands que le succès, lors même que le succès devrait satisfaire un homme raisonnable. Mais je n'ai jamais été complètement cet homme-là, en aucun sens. Voilà une cause bien ridicule d'agitation ; en voilà une autre

bien digne de pitié : celle-ci est dans l'effort incessant d'un esprit qui aspire à la certitude et ne peut la saisir, qui, plus qu'aucun autre, peut-être, a besoin d'elle, et, moins qu'aucun autre, ne peut en jouir paisiblement. La vue du problème de l'existence humaine me préoccupe et m'accable sans cesse. Je ne puis ni pénétrer dans ce mystère ni en détacher mon œil ; il m'excite et m'abat tour à tour.

Je ne pense pas, Madame, que je puisse être à Paris avant la fin de mars. Ce ne sont pas des études qui me retiennent ici, mais des affaires qui se rapportent à la nouvelle situation dans laquelle nous a mis la mort de mon père. Nous avons à faire un établissement définitif qui nous permette ensuite d'user de la liberté de nos mouvements ; cela demande une série de mesures qu'il serait fâcheux d'interrompre et qui ne pourraient se continuer en notre absence. J'ai aussi grand besoin, pour des affaires également, de revenir à Paris, et j'y retournerai dès que je le pourrai. Mais je ne pense pas, je le regrette, le pouvoir faire avant la dernière quinzaine de mars. Je resterai à Paris tout juin. Je puis vous assurer, Madame, que parmi les raisons qui me rendent pénible ce retard, le chagrin de ne vous voir que dans un mois tient la première place. Croyez à la sincérité de ce sentiment comme à la tendre et respectueuse affection que je vous porte.

Paris, 8 mars 1857.

En osant me plaindre, que j'étais loin, Monsieur, de croire à la pleine, entière satisfaction qui m'attendait !

Seulement, il n'aurait pas fallu me parler de ma fatigue ou de mon ennui, et me condamner, par cela même, à ne pas retrouver en vous cette sincérité profonde qui m'a toujours semblé être vous-même. Puis-je vous dire par combien d'émotions m'a fait passer votre lettre! Vous aviez plus que tout autre, pour vous faire illusion, des prétextes spécieux, subtils. Des vues pures, une action puissante, les plus nobles aspirations, s'emparant de votre âme, avaient tellement de quoi vous faire prendre le change! A la rigueur, la grandeur morale, un but généreux pouvaient vous suffire. Vous souffrez et je suis contente, moi qui vous voudrais tous les bonheurs de ce monde. Mais, soyez tranquille, c'est pour vous les rendre tous ; car c'est toucher à la vérité que de reconnaître n'avoir pas dans son cœur la paix qui l'affirme. Du moment où il y a lutte, l'issue heureuse est certaine. Quand l'esprit toujours disputeur cherche encore, le sens intime est souvent bien près de trouver. Je ne redoute entre Dieu et vous que les téméraires, ces pieux intrus qui prennent trop aisément la vivacité de leur zèle pour la mesure de leurs forces.

Vous êtes si bon qu'il m'en coûte de vous dire que j'ai rarement autant souffert. Je n'ai plus de sommeil et même plus de repos possible. Je pense que si les démons étaient malades, ils le seraient de cette façon-là. Ma grande épreuve est l'interruption forcée de toutes mes habitudes. Mais à la fin de ce mois, je vous reverrai. Je sais jouir même d'une promesse : jugez de de ce que me seront des moments de réalité, fussent-ils courts et rares.

Tocqueville, 21 mars 1857.

Votre dernière lettre, Madame, m'a causé une impression vive et durable de reconnaissance. Quelle aimable indulgence vous avez pour des défauts qui vous sont étrangers ! Que de sympathie douce et vraie pour des misères intellectuelles et morales dont vous n'êtes point atteinte ! Ce n'est pas vous qui du rivage trouvez une joie cruelle à voir les navigateurs qu'agite la tempête. Mais je ne veux point entrer aujourd'hui dans un sujet qui m'émeut toujours et qui me mènerait trop loin.

J'espère d'ici à dix jours aller plaider ma cause de vive voix. Je me sens un si grand désir de vous revoir que cela me prouve que je ne redoute pas beaucoup un arrêt sévère de votre part. Il me tarde surtout de juger par moi-même de l'état de votre santé. Si en cette matière les vœux ardents de vos amis étaient écoutés, assurément vous vous porteriez bien. A bientôt, Madame ; veuillez ne pas penser trop de mal de moi d'ici là.

Fleury, jeudi 25 juin 1857.

Je ne sais vous remerciez assez de votre chère lettre de Londres si affectueusement compatissante, et dont la sollicitude me réconcilierait avec mes plus mauvais moments. C'est samedi dernier que j'ai suivi mon projet de campagne. Le voyage s'est assez bien passé, mais l'arrivée et les premiers jours ont été bien pénibles. Il

m'était facile de constater combien j'arrivais à Fleury sous des conditions autres que celles de l'année dernière. Je retrouvai bien la solitude avec mon même goût pour elle; mais je suis désarmée contre ses épreuves et cette fois tout, jusqu'à ses ressources, me semble plus fort que moi. Je n'ai absolument rien contre l'âge, ni même contre ses plus prochaines conséquences. J'avoue cependant que les maux envahissants dont je souffre, qui surmontent extérieurement toute volonté et s'en prennent à tout, excitent en moi une sorte de peur, impression du reste passagère. Le sacrifice bien renouvelé, tout rentre dans son assiette avec un grand redoublement d'ardeur vers l'effort raisonnable et le combat.

Un de mes neveux m'annonce, du fond de la Russie méridionale, l'aimable intention de me donner trois mois; cela limitera nécessairement mon séjour de Fleury. La femme de mon neveu et ses enfants n'étant jamais venus en France, les garder ici tiendrait du guet-apens. Il me faudra donc encore très probablement rentrer à Paris.

Ne craignez jamais d'être ingrat à mon égard : on ne compte pas avec les gens qui donnent sans compter. Je remonte quelquefois à votre premier livre qui a tout commencé, à l'excellente impression qui m'était restée de son auteur et qui depuis a toujours tenu mon oreille aux aguets pour ce que je pouvais entendre dire.

Je ne sais plus à travers vos absences la circonstance qui vous a rapproché; mais je sais que, depuis, tout incident a laissé trace. Successivement encouragée, ce que j'ai le mieux senti dès lors, c'est que la plus vraie bonté était au fond de toutes vos affections et que ce

que j'en pourrais obtenir protégerait en moi ce que j'admire en vous.

Votre isolement de Londres me pèse ; à travers son air épais, n'affrontez pas trop la fatigue et surtout n'y faites que ce que vous y êtes venu faire. Songez au plus prompt retour possible là où vous êtes si noblement, si dignement heureux et content [1].

[1] Le besoin des recherches nécessaires pour l'exécution de son second volume l'avait, en 1857, conduit en Angleterre, où il existe une collection très précieuse et unique de documents relatifs à la Révolution française. Là, grâce au respect qu'inspirait son caractère personnel, il fut autorisé à compulser librement les archives publiques, et à y prendre connaissance de toutes les correspondances confidentielles du gouvernement anglais avec ses agents diplomatiques sur le continent à cette époque. Désirant d'ailleurs se livrer tout entier et sans distractions à l'objet de ses recherches, Tocqueville s'était appliqué pendant son séjour à Londres à ne voir que les personnes dont le concours était nécessaire au but spécial de son voyage. Cependant il ne put qu'imparfaitement échapper aux témoignages dont il était l'objet et que, dans un pays libre, on se plaît à donner aux hommes sortis dignement du pouvoir. Le prince Albert lui-même voulut le voir et lui exprimer sa haute estime. Mais un dernier hommage, auquel assurément il n'était pas préparé, lui était réservé. Au moment où il quittait l'Angleterre pour retourner en Normandie, il reçut l'avis qu'un bâtiment de la marine royale était mis à sa disposition pour le reconduire dans le port de France où il lui plairait de se faire débarquer. L'ordre avait été donné par le premier lord de l'amirauté, sir Charles Wood, qui avait cru devoir cette marque de haute courtoisie à l'hôte illustre que l'Angleterre possédait et dont elle était fière. Noble hommage qui honore autant celui qui le rend que celui qui le reçoit, et qui n'est pas seulement l'acte d'un ministre, mais encore celui de tout un peuple sans l'assentiment duquel il eût été impossible. » (*Correspondance d'Alexis de Tocqueville*, notice par M. Gustave de Beaumont. — Tome I[er], page 108.)

Merci encore et toujours merci.

Paris, 27 juillet 1857.

Vos charitables interpellations sont à peine entre mes mains que je me hâte de vous remercier du bon intérêt qu'elles expriment [1]. Mon état est toujours pénible et varie peu. Contrairement au bien que la campagne m'avait fait l'année dernière, cette fois-ci tous les symptômes fâcheux semblaient s'y aggraver ; le manque de sommeil équivaut désormais pour moi à sa suppression. Enfermée à Fleury au point de n'avoir pu même revoir son parc, il n'y avait raisonnablement qu'un parti à prendre, celui de me mettre à portée des secours et de rentrer dans les habitudes qui ne laissent rien à ordonner ni à prévoir. J'ai cependant beaucoup hésité encore ; il m'en coûtait de regagner mes quartiers d'hiver au milieu des splendeurs de juillet.

J'ai été tenue fort au courant de tout ce que votre réception de Londres a eu d'animé, de cordial et de très sérieusement flatteur. J'en ai beaucoup joui. Cet orgueil-là, je le tiens en réserve pour mon plaisir, et avec vous j'y cède d'autant plus volontiers qu'aucune sécurité n'en souffre. Je ne puis vous dire combien j'ai été touchée de vous voir, après tant et de si chauds témoignages, prendre le soin de replacer bien vite votre thermomètre à l'ombre, afin de le consulter plus sûrement. Quitter une scène brillante dont aucune satis-

[1] La lettre de M. de Tocqueville à laquelle celle-ci répond n'a pu être retrouvée.

faction n'a été illusoire pour rentrer comme vous dans la retraite et la trouver plus douce, plus intime que jamais, voilà ce qui advient des choses quant on les met à leur place.

Adieu. Recevez tous mes remerciements et mes amitiés.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER

TABLE DES MATIÈRES

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE